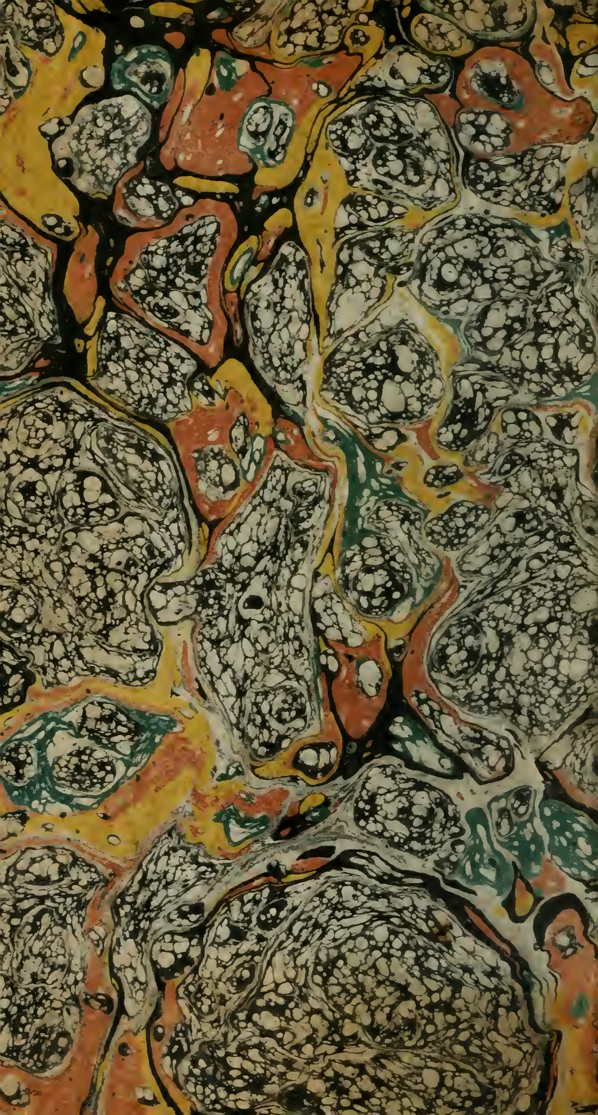
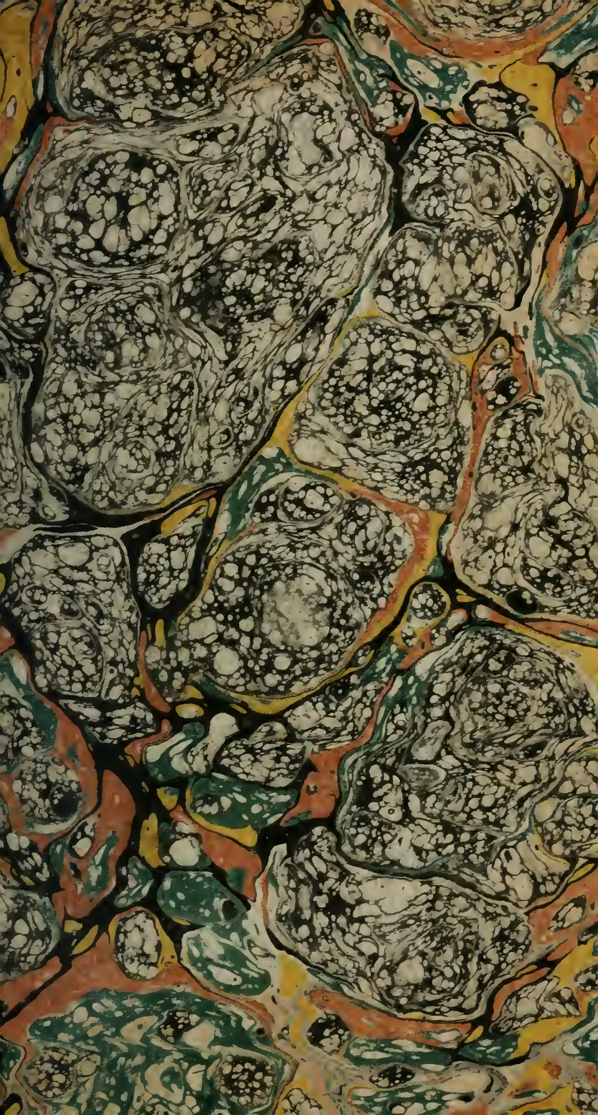
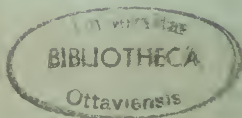








LE COMTE DE VALMONT,

OU

LES ÉGAREMENS DE LA RAISON.

TOME TROISIÈME.

LE COMTE DE VALMONT,

OU

LES ÉGAREMENS DE LA RAISON.

LETTRES RECUEILLIES ET PUBLIÉES

Par M....

Neuvième Edition, revue & corrigée.

PREMIÈRE PARTIE.

One Almigthy is, from Whom
All things proceed, and up to him return,
If not deprav'd.

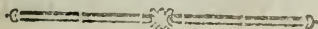
Milton. Parad. lost. Book. V.

TOME TROISIÈME.



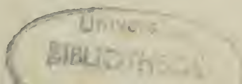
A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, de MADAME, & de Madame Comtesse D'ARTOIS, rue des Mathurins, Hôtel de Cluni.



M. DCC. XCII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



Il eſt un ſeul Tout-puiſſant de qui toutes choſes procèdent, & vers qui elles remontent, ſi elles ne ſont pas dépravées.

Milton. Parad. perd. Liv. V.

EXPLICATION

DES FIGURES.

VIII. Sujet de la première Figure du troisième Volume, page 108.

Cette Estampe représente le Baron de Lausane, au moment où il vient d'expirer. On voit encore sur son visage les traces du désespoir. Le Comte de Valmont est aux pieds de son lit dans l'attitude du saisissement & de la douleur. Des Domestiques, frappés d'un tel spectacle, reculent pénétrés d'horreur & d'effroi.

IX. Sujet de la seconde Figure du troisième Volume, p. 110.

La Comtesse de Valmont, presque à

l'article de la mort, conſole ſon époux; le fortifie par ſon exemple, & s'attache à lui faire puiſer dans la Religion ces motifs de réſignation qu'on ne trouve qu'en elle.

X. Sujet de la troiſième Figure du troiſième Volume, page 272.

Dans le moment qui précède ſon ſacre, un jeune Prince, déjà les délices de la Nation avant que d'en être le Monarque, prête ſerment entre les mains de la Religion, & ſe conſacre tout entier au bonheur de ſon peuple. La France, par un engagement réciproque, jure de l'aimer toujours, & de lui être toujours fidèle.

Se dévouer au bonheur de ſes ſujets, eſt l'abrégé des devoirs de la Royauté, & le précis du ſerment de nos Rois. Louis XVI en ſentoit toute l'énergie, & déjà il le prononçoit, en quelque ſorte, au

ſond de ſon cœur, lorſque, dans le premier Conſeil qu'il tint à Choiſi après la mort de ſon aïeul, il dit ces belles paroles : Mon déſir le plus grand eſt de rendre mon peuple heureux.

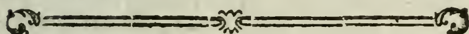
ERRATA.

PAGE 13, lig. 12, donne, *lis.* donna.
P. 355, lig. 11, *après* pardon, *mettez ce signe ou tiret* —.
P. 366, lig. 3, fait, *lis.* faits.
P. 389, lig. 12, dégoût, *lis.* dégoûts.
P. 415, lig. 26, mises, *lis.* mise.
P. 536, lig. 11, consentire, *lis.* consentir.
P. 539, lig. 17, surtout, *lis.* sur tout.

LE



LE COMTE DE VALMONT, OU LES ÉGAREMENS DE LA RAISON.



LETTRE XLIII.

Du Comte de Valmont à son Père.

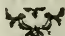
Non, mon père, ne me parlez plus de Religion, de vérité, de vertu : je ne veux plus rien entendre. Mon cœur, flétri par la douleur & l'opprobre, se refuse à toutes vos leçons ; &, dans l'état où je suis, tout secours me devient inutile. Il n'y a plus rien de sûr, rien de vrai...... Emilie m'a trompé. Emilie !

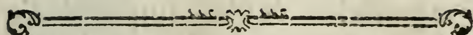
quelle honte ! quel oubli d'elle-même ! ô noirceur ! ô trahiſon ! ô comble d'horreur !.... Oui, Lauſane..... Le perfide Lauſane triomphe par-tout de ſa conquête ; & le feroit-il, ſi, par la ſageſſe de ſa conduite, Emilie l'eût toujours forcé à la reſpecter ! Ah ! puiſqu'il m'enlève mon épouſe, l'honneur..... qu'il m'arrache donc la vie, ou qu'il ſe prépare à me donner la ſienne.

A l'égard d'Emilie..... Mais hélas ! je voudrois pouvoir douter encore, malgré les rapports qu'on m'a faits. Je voudrois, malgré l'évidence, pouvoir conſerver d'elle la même idée que vous. Ah ! quand je vous ai expoſé mes ſoupçons, vous ne m'avez point écouté ; trop prévenu en ſa faveur, vous m'avez condamné ſans ménagement : en liſant votre lettre, je me trouvois avili à mes propres ieux. Mes ſoupçons ſe vérifient cependant.... Ils ſe vérifient !... Peut-être me trompè-je encore. On croit trop aiſément, me direz-vous, ce que l'on craint vivement : & où ſont en effet ces preuves ſi conſtantes, ces juſtes fondemens

de l'accufation la plus odieufe, la plus injufte, fi Emilie eft toujours ce qu'elle nous a paru, l'ame la plus belle & la plus vertueufe? Quoi, de fimples délations pourront flétrir la plus pure vertu!... O mon père, je crois vous entendre me parler ainfi, & par toutes ces réflexions, j'aime tour à tour à me flatter & à me tourmenter moi-même. Il eft des inftans, où, rapprochant toutes les circonftances, toutes les preuves, je crois tout: & alors toutes les paffions me dévorent; je ne refpire que haine, que vengeance, que fureur; la rage, l'enfer eft dans mon cœur. Il en eft d'autres, où, plus tranquille (& je le deviens en m'entretenant avec vous), je m'accufe de trop de précipitation & d'emportement; je me condamne; j'ai honte des tranfports qui m'agitent, des paffions qui m'aveuglent, du délire où je fuis; je fufpends toute réfolution; & je crains autant de faire éclater des foupçons mal fondés, que j'appréhende d'être trop facile à les rejeter. Ainfi, toujours balancé par des fentimens contraires, je ne fais à quoi

m'arrêter...... Ah ! du moins puiſsè-je être aſſez ſage pour attendre des lumières plus sûres encore ! Mais auſſi, une fois convaincu..., ſi Lauſane, ſi Emilie ſont coupables, ah ! c'eſt dans leur ſang..... Mon père ! ſoyez touché du triſte état de votre malheureux fils. N'inſultez point à ſa douleur : répandez ſur des plaies trop vives pour un cœur ſenſible, ce baume ſalutaire que vos lettres y ont fait couler juſqu'ici. J'eſpère que juſqu'à votre réponſe j'aurai bien la force de contenir mes craintes & mes tranſports. Quoi que j'aye pu vous dire dans l'ivreſſe de ma paſſion & l'égarement de mon eſprit, ne ceſſez de me donner des conſeils, qui me deviennent plus que jamais néceſſaires ; & parlez-moi toujours de cette Religion, dont les caractères ſont en effet ſi frappans, dont le dernier ſur-tout me remplit d'étonnement, & que je commence ſi vivement à admirer malgré moi, quoique ſi peu diſpoſé encore à la ſuivre.





LETTRE XLIV.

Du Marquis à ſon Fils.

MON fils, ô mon fils, que ne ſuis-je près de toi ! que ta ſituation préſente me rend mon exil douloureux & pénible ! Cher Valmont ! je voudrois ſi bien être à portée de calmer tes craintes ; & rien ne peut ſuſpendre les miennes. Ta lettre me fait trembler. Ce n'eſt point le défaut de réſerve & de ſageſſe dans Emilie que je crains ; c'eſt toi, c'eſt ta vivacité, ce ſont les diſpoſitions où je te vois. Cher ami, crois-en un père, qu'un long uſage du monde a inſtruit, & qu'aucune paſſion ne tranſporte : crois-en un ami tel que moi, & qui, ſans riſquer de ſe tromper, ſe fait garant de la ſageſſe de ton épouſe. Il y a des femmes vertueuſes, Valmont, quoi qu'en diſent le libertinage & la frivolité ; & la tienne eſt certainement de ce nombre. Je l'ai toujours ſuivie dans ſes démarches depuis ſa plus tendre enfance ; dans ſes lettres, depuis

que je ſuis loin de vous : l'hypocriſie n'a point cette marche conſtante & uniforme, cette ſimplicité noble & pure, qui font le caractère d'Emilie; non, la fauſſe vertu ne ſe contrefait point ainſi. Ah ! ſi tu ſavois toutes les alarmes que ta liaiſon avec le Baron lui a cauſées dès le tems de mon départ; toutes les préventions, d'ailleurs ſi bien fondées, qu'elle a toujours eues contre lui; toute la violence qu'elle s'eſt faite pour le recevoir & pour t'obéir; tous les ſecrets preſſentimens dont elle me faiſoit part, & qui ne ſe vérifient que trop bien; tout ce qu'elle mettoit de circonſpection dans ſes diſcours & dans ſa conduite : mon ami ! tu la reſpecterois autant que tu la chéris. Au nom de ſa tendreſſe & de ſon amour pour toi, au nom de toute la mienne, modère les ſaillies d'une paſſion trop ardente, & qui ne voit plus, qui n'entend plus que ce qui ſert à multiplier & à groſſir les fantômes qu'elle ſe fait. N'accable point une épouſe délicate & ſenſible, par l'idée déſolante de tes inquiétudes & de tes ſoupçons; ménage ſon

état & les momens critiques dont elle est proche. Sur-tout prends du tems pour te mieux instruire; ne te fie point à des espions envieux & mercenaires, qui s'embarrassent peu dés conséquences, pourvu qu'ils te perdent, ou qu'ils te fassent payer chèrement leurs prétendus services & leur noire trahison.

Lausane peut être coupable de légèreté, de présomption, de forfanterie même, puisque tel est son caractère; mais non pas au point où tu le crois: &, quelque coupable qu'il puisse être, as-tu droit de l'en punir? Est-ce à toi qu'appartient la vengeance? Faut-il te répéter, dans l'ivresse des transports qui t'agitent, ce que j'avois autrefois moins de peine à te faire entendre de sang froid? que la vie d'un autre homme, non plus que la tienne, n'est point à toi; que tu ne la lui as non plus donnée, que tu ne te l'es donnée à toi-même; qu'il faut étouffer la voix de l'humanité & le cri de la Nature, méconnoître tous les droits de l'Etre-suprême, & commencer par défier sa justice & son pouvoir, renverser toute

les loix, rompre tous les liens de la ſociété qui nous raſſemble & nous protège, fouler aux pieds toute autorité, détruire toute eſpèce de ſubordination, & s'arroger des titres qui n'appartiennent qu'à la puiſſance publique, pour ôſer ſe faire l'arbitre & le vengeur d'une offenſe particulière. Prétendre d'ailleurs en laver l'affront dans le ſang de celui qui nous l'a faite, quel horrible préjugé ! quel fantôme d'honneur, auquel on ſacrifie, plus en furieux qu'en vrai brave, tous les biens & l'honneur véritable ! Eh, mon ami, le véritable honneur conſiſte à être, à ſes propres ieux, ſans reproche & conſtamment vertueux ; & peut-il y avoir quelque vertu réelle, ſans la ſoumiſſion aux loix de Dieu & de ſon pays ? Ah ! ſois brave, cher Valmont, mais en faveur de ta Patrie, comme je me flatte de l'avoir été ; & ne mépriſe point des conſeils que quarante ans d'un courage ſuffiſamment éprouvé m'ont acquis le droit de te donner.

Cependant, en voulant te venger de propos indiſcrets, que peut-être on n'a

pas tenus, ſi tu péris; ô mon fils! je frémis. Dans quel état iras-tu te préſenter à ton Créateur, à ton Juge, & lui rendre une vie qu'il t'ordonnoit de conſerver, dès qu'il ne te la demandoit pas? Quelle cataſtrophe pour Emilie, pour le fruit de ſes entrailles, pour ton père! Si c'eſt ton ſemblable qui périt par ta main; tout ſouillé de ſon ſang, cruel homicide, quels remords tu te prépares! quelle image ſanglante va te ſuivre en tous lieux! quelle autre ſource d'amertume pour ton épouſe, pour tes enfans, & pour moi! quel renverſement de toute eſpérance! Succombant ſous le crédit d'une famille puiſſante & en faveur, dépouillé, banni, flétri peut-être, quelle honte réelle pour ſauver une honte imaginaire! quelle perte de toutes les eſpérances & de tous les biens, pour un honneur, pour un bien qu'on ne ſonge point à t'enlever, ou qui ceſſe d'être un bien digne de ſi grands ſacrifices, s'il n'eſt fondé que ſur l'opinion (*a*)! Ah! s'il étoit queſtion de ſacrifier à la vertu, à l'Etat, au bien commun; je te tiendrois

un autre langage, & je t'aurois déjà offert mon exil pour exemple & pour leçon.

Mon fils, pèſe toutes ces réflexions, ſi tu es en état de les faire. Tranquilliſe-moi, je t'en conjure, en me renvoyant au plus tôt l'exprès que je fais partir. Dans peu tu recevras la lettre que tu déſires, & que j'ai déjà préparée ſur la ſuite des caractères de la Religion Chrétienne. Je n'ai pas la force de l'achever dans cet inſtant, & je ne veux d'ailleurs mettre aucun délai à celle-ci. Tu commences à admirer, dis-tu, la Religion malgré toi : ne t'expoſe donc pas à te repentir un jour de l'avoir ſi indignement violée. En enfreindre les loix les plus ſacrées, quelle diſpoſition ſeroit ce pour la recevoir ; ou quelle ſource de regrets ne ſeroit-ce pas après l'avoir reçue ! Adieu mon ami ; je vais compter les jours, les momens ; & qu'ils ſeront longs & amers pour moi !



NOTE.

PAGE 9.

(a) *S'IL n'est fondé que sur l'opinion.* » Gardez-vous de confondre le nom ſacré de l'honneur avec ce préjugé féroce, qui met toutes les vertus à la pointe d'une épée, & n'eſt propre qu'à faire de braves ſcélérats.... Vit-on un ſeul appel ſur la terre, quand elle étoit couverte de Héros ? Les plus vaillans hommes de l'Antiquité ſongèrent-ils jamais à venger leurs injures perſonnelles par des combats particuliers ? Céſar envoya-t-il un cartel à Caton, ou Pompée à Céſar, pour tant d'affronts réciproques ? Et le plus grand Capitaine de la Grèce fut-il déshonoré, pour s'être laiſſé menacer du bâton..... ? Si les peuples les plus éclairés, les plus braves, les plus vertueux de la terre, n'ont point connu le duel ; je dis qu'il n'eſt point une inſtitution de l'homme, mais une mode affreuſe & barbare, digne de ſa féroce origine. Reſte à ſavoir ſi, quand il s'agit de ſa vie ou de celle d'autrui, l'honnête homme ſe règle ſur la mode, & s'il n'y a pas alors plus de vrai courage à la braver qu'à la ſuivre.... Rentrez en vous-même, & conſidérez s'il vous

eſt permis d'attaquer de propos délibéré la vie d'un homme & d'expoſer la vôtre, pour ſatisfaire une barbare & dangereuſe fantaiſie, qui n'a nul fondement raiſonnable ; & ſi le triſte ſouvenir du ſang verſé dans une pareille occaſion, peut ceſſer de crier vengeance au fond du cœur de celui qui l'a fait couler. Connoiſſez-vous aucun crime égal à l'homicide volontaire ? Et ſi la baſe de toutes les vertus eſt l'humanité, que penſerons-nous de l'homme ſanguinaire & dépravé, qui l'ôſe attaquer dans la vie de ſon ſemblable ? Souvenez-vous que le citoyen doit ſa vie à ſa Patrie, & n'a pas le droit d'en diſpoſer ſans le congé des Loix ; à plus forte raiſon, contre leur défenſe. O mon ami ! ſi vous aimez ſincèrement la vertu, apprenez à la ſervir à ſa mode, & non à la mode des hommes. Je veux qu'il en puiſſe réſulter quelque inconvénient : ce mot de vertu n'eſt-il donc pour vous qu'un vain nom ? & ne ſerez-vous vertueux que quand il n'en coûte rien de l'être ? Mais quels ſont au fond ces inconvéniens ? Les murmures des gens oiſifs, des méchans, qui cherchent à s'amuſer des malheurs d'autrui ; voilà vraiment un grand motif pour s'entr'égorger ! Quel mépris eſt donc le plus à craindre, celui des autres en faiſant bien, ou le ſien

propre en faiſant mal ? Croyez-moi ; celui qui s'eſtime véritablement lui-même, eſt peu ſenſible à l'injuſte mépris d'autrui, & ne craint que d'en être digne ; car le bon & l'honnête ne dépendent point du jugement des hommes, mais de la nature des choſes ; & quand tout le monde approuveroit votre prétendue bravoure, elle n'en ſeroit pas moins honteuſe. Il eſt faux d'ailleurs qu'à s'abſtenir d'un duel par vertu, l'on ſe faſſe mépriſer. L'homme droit, dont toute la vie eſt ſans tache, & qui ne donne jamais aucun ſigne de lâcheté, refuſera de ſouiller ſa main d'un homicide, & n'en ſera que plus honoré. Toujours prêt à ſervir la Patrie, à protéger le foible, à remplir les devoirs les plus dangereux, & à défendre, en toute rencontre juſte & honnête, ce qui lui eſt cher, au prix de ſon ſang ; il met dans ſes démarches cette inébranlable fermeté, qu'on n'a point ſans le vrai courage. On voit aiſément qu'il craint moins de mourir que de mal faire, & qu'il redoute le crime & non le péril. Si les vils préjugés s'élèvent un inſtant contre lui, tous les jours de ſon honorable vie ſont autant de témoins qui les récuſent, &, dans une conduite ſi bien liée, on juge d'une action ſur toutes les autres...... L'honneur d'un homme qui penſe noblement, n'eſt

point au pouvoir d'autrui ; il eſt en lui-même, & non dans l'opinion du peuple ; il ne ſe défend ni par l'épée ni par le bouclier, mais par une vie intègre & irréprochable ; & ce combat vaut bien l'autre en fait de courage. En un mot, l'homme de courage dédaigne le duel, & l'homme de bien l'abhorre «.

» Je regarde les duels comme le dernier degré de brutalité où les hommes puiſſent parvenir «.

M. Rouſſeau, qui s'exprime ainſi, a certainement raiſon, & il le prouve bien. Mais quand il eſt queſtion de modes & de préjugés, quelque honteuſe que ſoit leur origine, le commun des hommes raiſonne-t-il ? Et ici, comme ſur tant d'autres objets, n'auroit-on pas droit de s'écrier : *O imitatores ſervum pecus !*

Si d'ailleurs, auprès de bien des gens, le langage de la raiſon eſt inſuffiſant, voici une autorité, qui, pour eux, doit être de quelque poids ; c'eſt celle du Comte *de la Noue*, ſurnommé *Bras de fer*, dont Henri IV fit un ſi bel éloge, en diſant *que c'étoit un grand homme de guerre, & encore un plus grand homme de bien.* » La cauſe de la fureur des duels, dit ce Héros ſi dignement loué par un ſi grand Roi, gît en nos erreurs & folies, &

est un faux honneur. Si la noblesse continue de marcher ainsi égarée, tant en parole qu'en faire, elle ira toujours, profanant la vertu & les armes, en se consumant. Il seroit bon que le Roi, les Princes, les Seigneurs blâmassent en public ceux qui auront ainsi ensanglanté leurs armes, & montrassent qu'ils les abhorrent comme gens qui n'ont autre plaisir que de s'exalter par la mort d'autrui.... C'est aux guerres qu'on doit montrer sa valeur, & hazarder librement sa vie. Les gens d'honneur doivent servir généreusement leur Patrie; & ceux qui exposent leur vie tous les jours pour elle, ne doivent pas à son service être chiches des biens de fortune. Pour moi, tandis que j'aurai une goutte de sang & un arpent de terre, je l'emploierai pour la défense de l'Etat auquel Dieu m'a fait naître.... Mais quant à ceux qui vont précipitant leur valeur dans les querelles personnelles, ils font croire qu'ils ne s'estiment pas de grand prix «. *Vie du Comte de la Noue.*

Le Maréchal de *Turenne*, après sa conversion, reçut de l'Electeur Palatin une lettre pleine d'insultes & de bravades, & qui, aux plus sanglans reproches sur la dévastation de ses Etats, que ce Prince ne devoit toutefois imputer qu'à lui-même,

joignoit un défi, par lequel il demandoit à M. de Turenne qu'il lui assignât le tems, le lieu & la manière qu'il voudroit choisir pour un combat singulier. Le Maréchal répondit le même jour en ces termes : » Monsieur, je peux assurer Votre A. E. que le » feu qui a été mis dans quelques-uns de » ses villages, a été sans aucun ordre, & » que les Soldats, qui ont trouvé leurs camarades tués d'une assez étrange façon, » l'ont fait à des heures qu'on n'a pu l'empêcher. Je ne doute pas que Votre A. E. » ne me continue l'honneur de ses bonnes » graces, n'ayant rien fait qui pût m'en éloigner «. Une réponse si modérée, à de pareilles insultes & à un défi aussi formel, fit rougir l'Electeur de son emportement. Voy. la *Collection des Lettres & Mémoires trouvés dans le Porte-feuille du Maréchal de Turenne*, par M. le Comte de Grimoald, Ouvrage présenté au Roi & agréé par Sa Majesté.

Le Comte de *Sales*, attaqué par un faux brave, qu'il avoit repris de ses blasphêmes, lui répondit, » qu'après avoir ôsé défendre » la cause de Dieu, il ne devoit pas la trahir pour les fausses maximes d'un honneur » mal entendu «.

Il y a plus d'un exemple de cette nature, de la part de Militaires, qui, en genre de

bravoure, avoient fait leurs preuves. Mais ils ne feront jamais imités que par un petit nombre d'ames fortes, tant que nous ne cesserons pas de mettre de la contradiction entre nos institutions & nos mœurs, & qu'après avoir fait de belles Loix contre le duel, nous continuerons à flétrir de la tache du déshonneur celui qui, ayant toujours vécu sans peur & sans reproche, aura cru, d'après sa conscience & les Loix, devoir mépriser les propos d'un fat ou d'un étourdi.





LETTRE XLV.

Du même.

TU as été frappé, mon fils, des premiers caractères que je t'ai fait appercevoir dans la Religion Chrétienne, & sur-tout de son unité. Joignons-y maintenant sa perpétuité; & admire plus que jamais comment ce magnifique ouvrage, que la main des hommes n'eût pu faire, est continué de siècle en siècle par la même puissance toute divine qui l'a commencé.

Reprenons, à la venue de Jésus-Christ, l'ensemble surprenant que cette œuvre admirable nous présente. Ici la suite des faits parle assez d'elle-même; & la Religion se trouveroit démontrée par elle, indépendamment des Livres du Nouveau Testament, qui continuent pour les premiers tems le récit de ces merveilles. Mais pour ne te laisser rien à désirer sur ce qui peut aider & confirmer ta croyance, discutons un moment l'authenticité

de ces Livres, avant de développer les principaux faits qu'ils renferment.

Je pourrois d'abord, cher Valmont, appliquer aux Auteurs ſacrés toutes les règles de diſcuſſion, qu'on emploie avec tant de confiance dans les jugemens que l'on porte des Auteurs profanes; & te faire obſerver les différens rapports qu'ont nos Livres, à ceux dont ils portent les noms, aux tems où ils les ont écrits, aux lieux, aux perſonnes, aux uſages, au gouvernement civil, à l'état de la Religion, aux affaires publiques dont ils parlent: car tu n'ignores pas ſans doute qu'il eſt impoſſible, moralement parlant, qu'un impoſteur ne ſe trouve en défaut ſur quelques-unes de ces circonſtances.

Mais il ne s'agit pas ici de faire un traité ſur la Religion. Il ne s'agit pas d'entrer de nouveau dans des détails, ſur leſquels les Chrétiens eux-mêmes ont porté cent fois le flambeau de la plus ſévère critique. Pour terminer plus sûrement & en peu de mots toute conteſtation, conſidère cette chaîne de témoins, qui, d'âge en âge depuis la naiſſance du Chriſtianiſme, dépoſent en faveur des

Livres du Nouveau Teſtament, les attribuent aux Apôtres & à leurs premiers diſciples, & ſouvent même emploient dans leurs Ecrits les faits & les maximes les plus eſſentielles de ces Livres, dont ils empruntent juſqu'aux expreſſions. Si tu prétends pouvoir en nier l'authenticité, ôſe donc prétendre également que les noms & les Ecrits de S. Polycarpe, de S. Ignace, diſciples des Apôtres, que ceux de S. Juſtin, de S. Clément, de S. Irénée, qui ont été inſtruits par ces premiers diſciples, qu'après eux les noms & les Ecrits d'Origène, d'Eusèbe, de S. Jérôme, qui ont examiné ſi ſcrupuleuſement dans les premiers ſiècles cette partie des divines Ecritures, ſont des noms & des Ecrits ſuppoſés. Ici, comme partout ailleurs, tout ſe ſoutient dans la Religion; & la tradition la plus ancienne, la moins interrompue, la plus univerſelle, la plus conſtante, vient à l'appui de nos Livres ſacrés & des premiers monumens.

Conſidère enſuite l'intérêt qu'avoient les premiers Chrétiens de tout état & de tout rang, avec tant de préjugés & de

paſſions contraires, de ne pas recevoir, ſur de ſimples préſomptions, ce qui devoit ſervir de fondement à leur foi, ce qui devoit être la règle de leur conduite, & ce qui les obligeoit à ſacrifier ce qu'ils avoient de plus cher & à voler au martyre. Ce n'eſt pas au reſte dans un ſiècle d'ignorance, mon fils, ce n'eſt point pour des peuples groſſiers & des hommes ſans Lettres, qu'ont été faits les Ecrits des Apôtres : c'eſt vers le ſiècle d'Auguſte qu'ils ont paru; c'eſt à Rome, c'eſt à la Grèce, c'eſt à ce qu'il y avoit de plus policé & de plus ſage, qu'ils ont été adreſſés.

Interroge d'ailleurs, s'il le faut, les ennemis même de la Religion, Juifs, Païens, Hérétiques, tous ceux qui, dans ces premiers ſiècles, ont attaqué par toutes ſortes de moyens les vérités contenues dans nos Livres : & dis-moi s'ils ont ôſé nier ou révoquer en doute, que la plus grande & la principale partie de ces Livres fût des Auteurs auxquels nous les attribuons; ſi du moins Marcion & Manès, les ſeuls qui aient eu aſſez d'ignorance & de témérité pour le faire,

ont pu, lors même qu'on les en a défiés, apporter en preuve, contre les Ecrits des Apôtres, le plus léger indice de fausseté, & donner un fondement tant soit peu raisonnable à leur opinion?

Dis-moi enfin s'il y a aucun Livre dans le monde entier, qui ait, autant que nos Livres sacrés, excité l'attention de tous les hommes, l'intérêt des partis les plus opposés, les recherches profondes des Savans de tous les siècles, sans qu'on ait pu en affoiblir l'autorité?

Dans quel tems en effet ces Livres auroient-ils été supposés? Lève, si tu le peux, toutes les contradictions que cette supposition renferme; fixe une époque où elle ait été possible. Ce ne sera pas pendant la vie des Apôtres: auroit-on reçu des Livres que les Apôtres eux-mêmes eussent démentis? Ce ne sera pas aussi-tôt après leur mort: comment faire passer alors de fausses pièces sous leur nom? comment faire recevoir tant de fausses épîtres à tant d'Eglises à qui elles n'eussent pas été adressées du vivant des Apôtres? comment les faire adopter sans

opposition, dans un tems où il y avoit encore un si grand nombre de leurs disciples & de personnes qui avoient conversé avec eux ? Sera ce donc vers le second siècle ? Mais nous voyons dès-lors ces Livres cités par les Auteurs contemporains ; révérés comme sacrés ; traduits dans plusieurs Langues ; reçus unanimement, du moins quant aux parties les plus essentielles du Nouveau Testament ; lus dans toutes les Eglises, qui en conservoient, au rapport de Tertullien, les exemplaires, tandis qu'elles rejetoient avec soin toutes les nouvelles productions, en leur opposant leur seul caractère de nouveauté.

Et ne dis pas, mon fils, que ces Livres ont pu être altérés par la suite : les mêmes preuves qui nous démontrent qu'ils n'ont pas été supposés, nous assurent aussi de leur intégrité. Sous les ieux de tant d'hommes, dont les intérêts étoient si différens, des Ecrits si publics, si chers à tous les Chrétiens, si discutés par les Hérétiques, les Juifs, & les Païens, pouvoient-ils souffrir la moindre altération, sans qu'il s'élevât de toutes les extrémités

du monde mille voix pour réclamer, & ſans qu'on prît ſoin de les confronter avec les exemplaires authentiques? » Marcion » prétend, diſoit Tertullien, que l'Evan- » gile dont je me ſers eſt corrompu; qui » ſera notre Juge? Ce ſeront les ancien- » nes Egliſes, qui ont reçu les Evangiles » de la main des Apôtres: allons les con- » ſulter; & celui dont l'Evangile ſe trou- » vera conforme à ces exemplaires, ne ſe » ſera point trompé, puiſque la vérité doit » être plus ancienne que le menſonge «.

Si, après d'auſſi fortes preuves, il peut encore te reſter quelque doute, je t'offre un dernier moyen de conviction. Confronte les variantes, compare les diverſes leçons, je dis même de tous les ſiècles, comme l'ont fait dans le ſiècle dernier les plus ſavans Critiques; & vois s'il en réſulte, au préjudice de nos Livres, une ſeule différence eſſentielle dans tout ce qui a rapport à l'hiſtoire, à la doctrine, & aux mœurs.

Il eſt donc vrai, cher Valmont, aux preuves poſitives que nous apportons de l'authenticité des Livres du Nouveau Teſtament,

Teſtament, on ne peut oppoſer & l'on n'oppoſe tous les jours que des doutes, que les paſſions élèvent & fomentent, mais que la raiſon déſavoue. Laiſſe, mon fils, laiſſe l'incrédule s'aveugler lui-même, ſans vouloir imiter ſon aveuglement; & une fois convaincu de l'authenticité de nos Livres, aſſuré que le témoignage qu'ils renferment eſt parvenu juſqu'à nous dans toute ſon intégrité, permets que je m'arrête quelques momens à te faire obſerver combien ce témoignage eſt digne de foi, combien il eſt inconteſtable.

Il l'eſt ſans doute, ſi ceux qui l'ont rendu ne ſe ſont pas trompés, & ſi d'ailleurs ils n'ont ni voulu ni pu nous tromper. Mais en premier lieu, qu'ils ne ſe ſoient pas trompés, c'eſt ce qui eſt évident par la nature même de leur dépoſition: tous ou preſque tous ſont des témoins oculaires; nous ne rapportons, te diſent-ils, que ce que nous avons vu, que ce que nous avons entendu, que ce qui s'eſt paſſé conſtamment au milieu de nous. C'eſt ce qui l'eſt encore par la na-

ture des faits qu'ils racontent; puiſque ce ſont de ces ſortes de faits, qui, par leur continuité & par leur certitude au jugement de tous les ſens, ne ſont pas ſuſceptibles d'illuſion.

Mais au moins n'ont-ils pas voulu nous tromper? Pour répondre à cette queſtion, examine bien, mon fils, ce projet qu'on leur ſuppoſe d'en impoſer à l'Univers, par un aſſemblage de faits, auſſi difficiles à inventer, à combiner, à faire cadrer ſi juſte & avec les Livres de l'Ancien Teſtament & avec de certains faits principaux, qui ne dépendoient pas d'eux, qu'ils n'étoient les maîtres ni de faire naître, ni d'empêcher, ni de ſupprimer, ni d'altérer, & qui dès-lors devoient entrer néceſſairement, & malgré eux, dans l'unité du plan qu'on veut bien leur prêter. Un ſeul homme, pour un petit nombre de faits qu'il invente, a tant de peine à faire accorder la vérité avec le menſonge : eh, que ſera-ce donc lorſqu'il ſera queſtion de pluſieurs hommes écrivant comme les Apôtres en différentes circonſtances, & à diverſes re-

prises ; lorsqu'il s'agira d'un grand nombre de faits compliqués ; & sur-tout lorsqu'il sera question de faits liés à beaucoup d'autres qui ont précédé, qui ont dû suivre, & qui n'eussent pu que se trouver en contradiction les uns avec les autres, dès qu'ils n'eussent été liés entre eux que par l'imposture ? Non, on n'imagine point, on n'invente point comme les Apôtres ; & sur des objets, aussi étendus dans leurs combinaisons & leurs rapports, la fiction ne fut jamais si bien d'accord avec la vérité.

Au reste, mon fils, juge de ce prétendu projet de nous en imposer, conçu par les Apôtres après la mort ignominieuse de leur Maître ; juges-en par l'éducation simple & grossière qu'ils avoient reçue, & par l'état abject où ils vivoient presque tous avant leur apostolat ; par ce ton d'ingénuité, de candeur, d'intégrité, qui brille dans leur personne comme dans leurs Ecrits, & ne s'y dément jamais ; par ce caractère de droiture qui règne dans leurs mœurs, mœurs douces & simples, chastes & pures, exemptes

de tout levain d'intérêt, d'ambition, & de révolte; par toute leur vie, humble, pauvre, laborieuſe, mortifiée, & telle, en un mot, que leurs plus grands adverſaires ont été forcés de la reſpecter.

Eh! mon fils, quel motif eût porté les Apôtres à vouloir nous tromper, quand bien même ils euſſent été de caractère à l'entreprendre? Les humiliations, les ſouffrances, & la croix de Jéſus-Chriſt avoient-elles donc par elles-mêmes tant d'attraits pour eux? & pouvoient-ils attendre autre choſe de toutes les paſſions, de tous les intérêts, & de tous les hommes, conjurés à la fois contre leur Maître & contre ceux qui oſeroient encore après ſa mort en paroître les diſciples?

Mais enfin, ſuppoſons-les intéreſſés à nous tromper, & de caractère à vouloir le faire. L'euſſent-ils pu? Ici, mon fils, combine, ſelon les loix les plus rigoureuſes, les plus propres à faire naître la certitude en genre de faits, je dis même l'évidence en genre de preuves & de raiſonnement, combine tout à la fois leur nombre, la diverſité de leurs caractères,

les différentes épreuves par lesquelles ils ont passé : & dis-moi comment le secret eût pu demeurer impénétrable au milieu de douze Apôtres, de soixante & douze Disciples, d'un si grand nombre de témoins qui publioient hautement ce qu'ils disoient avoir vu, entendu, touché à tant de reprises & si constamment, & que cependant, soit dans la multiplication de cinq pains pour servir à la nourriture de cinq mille hommes, soit dans la guérison subite d'aveugles de naissance connus pour tels de la Synagogue, soit dans la résurrection de plusieurs morts & celle de Jésus-Christ même, accompagnées de circonstances qui les ont rendues publiques, ni aucun d'entre eux ni personne d'entre les Juifs n'eût jamais ni touché, ni vu, ni entendu ? Eh ! oseroit-on seulement avancer faussement de pareils faits ; lorsque c'est au témoignage de tant d'hommes & de presque tout un peuple qu'on en appelle ?

Dis-moi ce qui pouvoit unir, d'une manière si étroite & par des liens si durables, des hommes qui n'eussent eu

d'autres liens réciproques que la fourbe-rie & le menſonge ; & comment le complot n'eût pas été découvert au milieu de tant de caractères différens, toujours prêts à ſe diviſer entre eux par l'effet des intérêts oppoſés qui changent ſelon les tems, des paſſions diverſes, d'un mécontentement, d'une jalouſie, d'un déſir de primer ſur tous les autres?

Dis-moi enfin comment ni les promeſſes, ni les menaces, ni les reproches de leur conſcience, ni les ſentimens de compaſſion pour ceux qui devenoient les malheureuſes victimes de la foi qu'ils leur annonçoient, ni les fatigues & les peines continuelles, ni la crainte des tourmens, ni l'horreur de la mort, n'ont jamais pu modérer leur ardeur, ralentir leur courſe, leur arracher l'aveu de leur égarement, ou varier leur dépoſition? On ſouffre, on meurt, pour un ſentiment que l'on croit vrai; & en genre de croyance, l'erreur a ſes martyrs comme la vérité : mais eſt-il dans la Nature de courir, de contrée en contrée, aux peines, aux tourmens, à la mort, & de les ſoutenir avec une fermeté

toujours égale, pour atteſter un fait que l'on ſait être faux ? Car voilà, cher Valmont, ce qu'il importe ſur-tout de bien conſidérer ; voilà ce qui rend invincible la preuve que nous empruntons de ces premiers martyrs, & ce qui les met hors de toute comparaiſon avec ceux que partout ailleurs il plaît à l'incrédule de nous oppoſer : c'eſt que, bien différens des enthouſiaſtes de toutes les Sectes, les martyrs du Chriſtianiſme naiſſant ſont des martyrs de fait, & non pas d'opinion.

C'en eſt aſſez ſans doute, mon fils, pour démontrer la certitude de tout ce que les Livres du Nouveau Teſtament nous enſeignent ſur la ſuite de la Religion. Mais je te l'ai dit, & tu ſeras forcé d'en convenir, je n'aurois pas même eu beſoin de nos Livres pour te convaincre ; & la ſuite des évènemens, leur enchaînement néceſſaire entre eux & avec ceux dont nous ſommes aujourd'hui les témoins, cette correſpondance mutuelle qui eſt telle, qu'ils ſe prêtent l'un à l'autre le plus ferme appui ; en un mot, la perpétuité de la Religion Chrétienne,

formeroit seule en sa faveur la démonstration la plus complette. Reprenons-les, ces évènemens si bien enchaînés, si bien liés; & qu'ils parlent d'eux-mêmes.

Déjà les quatre grands Empires, prédits par Daniel * comme devant amener après eux l'Empire éternel du Christ, se sont succédés l'un à l'autre, & le dernier a triomphé de ceux qui l'ont précédé. Déjà la prophétie de Jacob touche à son terme, & aux ieux de la Nation étonnée le sceptre s'échappe des mains de Juda pour passer dans celles d'un étranger. Le second Temple ne subsiste que pour recevoir celui qui doit en faire tout l'ornement †. Les Juifs sont dans l'attente universelle du Messie; & le bruit de leurs espérances s'est répandu parmi les Gentils §. L'avènement de ce Messie tant désiré a été différé assez long tems, pour

* Chapitre 2, & Chap. 7 & 8.

† Prophétie d'Aggée, Chap. 2.

§ Voyez M. Bossuet, *Discours sur l'Histoire Universelle*, pag. 373 & suivantes, éd. de 1744, in-12.

nous rendre ſenſibles les misères de l'homme abandonné à lui-même : enfin le Meſſie paroît. Toutes les prophéties s'accompliſſent en ſa perſonne; tous les caractères du Meſſie ſe retrouvent en J. C.

Comme Verbe, coéternel à ſon père; comme Verbe fait chair, naiſſant d'une Vierge; il eſt le rejeton de Jeſſé; il eſt le fils de David; il ſort de la Tribu de Juda; il naît à Béthléem; il y reçoit le nom de Jésus, ce beau nom de Sauveur, qui préſageoit tout à la fois & la gloire qu'il alloit rendre à Dieu par la réparation du péché, & le ſalut qu'il alloit rendre aux hommes. Une étoile brillante l'annonce (*a*); les Bergers & les Rois l'adorent; &, ce qu'un Auteur célèbre entre les Auteurs Païens nous a garanti (*b*), ce qui confirme de la manière la plus ſolennelle tout le récit des Auteurs ſacrés, Hérode, inſtruit de ſa naiſſance, immole à ſa jalouſe fureur une foule d'innocentes victimes, &, par ſes inquiétudes & ſes craintes, rend ainſi malgré lui le témoignage le plus ſenſible à l'attente des Juifs & à la venue du Meſſie.

Jésus-Christ se soustrait à sa poursuite. De retour dans sa patrie, à peine le tems où il doit se manifester aux hommes est-il arrivé, que Jean-Baptiste (c), si digne d'admiration par l'austérité de sa vie, par la pureté de ses mœurs, par les effets de son zèle, par la force de ses paroles, & que les plus sages d'entre les Juifs, cherchant par-tout le Messie, eussent pris sans peine pour le Messie lui-même, se dépouille en sa faveur de sa propre gloire, s'anéantit en sa présence, & le fait reconnoître à ses Disciples pour l'Agneau de Dieu qui vient effacer les péchés du monde.

Le Sauveur enseigne aux hommes la doctrine la plus pure, & leur propose d'une manière simple les vérités les plus sublimes. Il ouvre à ses Disciples, sans appareil & sans faste, les trésors de la plus haute sagesse; il leur révèle les plus profonds mystères, sans en paroître étonné; il développe les idées les plus neuves & la morale la plus parfaite, comme des idées qui lui sont naturelles & qui coulent de source; il nous fait aspirer à une

nouvelle béatitude ; il rappelle notre ame à ſon origine & à ſa fin, & la fait rentrer dans tous ſes droits. Il tempère l'élévation de ſes penſées & la hauteur de ſes maximes, par la naïveté des images qu'il emploie & l'onction ſecrète qui accompagne ſes diſcours. Tout eſt grand, tout eſt aimable dans ſa perſonne ; il y réunit au ſouverain degré la douceur & l'autorité. Il donne les exemples les plus rares des vertus qu'il commande & de la perfection qu'il conſeille ; & ce qu'il y a en lui de plus admirable encore, ſon ame noble ſait allier la plus haute élévation avec l'humilité la plus vraie. Son caractère eſt ferme & généreux ; ſon cœur eſt tendre & bienfaiſant ; ſa vie eſt pauvre & frugale ; ſes manières ſont ſimples & affables ; ſes mœurs ſont irréprochables. Il ne ſe montre parmi les hommes, que pour les éclairer & pour leur faire du bien. Sociable, humain, populaire, mais ſans familiarité & ſans baſſeſſe, il ſe met à la portée de tous, & s'en fait reſpecter. Il converſe, il ſe plaît avec les enfans ; il accueille & prévient les pécheurs ; il ne

ſe rebute point de la groſſièreté de ſes Diſciples ; il eſt bon, il eſt indulgent pour les foibles, & ne fait paroître de la ſévérité qu'envers les hypocrites. Il verſe des larmes ſur la mort de Lazare, qu'il aimoit tendrement; il s'intéreſſe, de la manière la plus vive, à la douleur d'une mère qui vient de perdre ſon fils; il fait grâce à la femme adultère, & ne lui demande pour toute reconnoiſſance que de ceſſer d'être infidèle. Dans l'entretien le plus intéreſſant, il inſtruit, il convertit la Samaritaine, & annonce un culte nouveau, l'adoration en eſprit & en vérité. Il voit avec une ſorte de tranſport couler les pleurs de Magdelaine; il ſe plaît à briſer le cœur du Publicain. Par-tout il enviſage la gloire de ſon père : par-tout il maintient, il aſſure l'accompliſſement des devoirs & l'ordre de la ſociété. Il nous apprend que ſon Royaume n'eſt pas de ce monde, & rend lui-même à Céſar le tribut qui lui eſt dû par ſes ſujets. Son règne eſt celui de la vérité; & en lui rendant témoignage devant Pilate, c'eſt à elle qu'il ſe ſacrifie. Opprimé, calomnié,

couvert d'opprobres, mourant dans les supplices, il fait avouer à son Juge son innocence, & fait voir sur la terre la vertu malheureuse, persécutée, mais toujours également ferme, sans tache, & se suffisant à elle-même. Sa passion, sa mort sont encore quelque chose de plus grand que sa vie; & le disciple célèbre du plus sage des Philosophes, en voulant peindre le juste avec tout l'héroïsme de la vertu, a peint une vertu plus qu'humaine & le Fils de Dieu sans le savoir (*d*).

Les merveilles les plus éclatantes viennent à l'appui de la sainteté de ses mœurs; ajoutent un nouveau poids à l'excellence de sa doctrine; & avec elle, avec le concours de tous les siècles qui ont préparé sa venue, de tous les genres de prophéties qui l'ont annoncée, elles démontrent la divinité de sa mission.

En vain m'arrêterois-je ici à disserter froidement sur la nature & la possibilité des miracles (*e*). Il est des faits qui, bien avérés, tranchent toute difficulté, & parlent bien plus haut que de stériles & vains raisonnemens. Tels sont les faits & les

miracles qui ont un rapport direct à Jésus-Christ : faits sensibles & palpables ; faits publics & permanens ; faits réitérés & perpétués par-tout où l'établissement de la Religion Chrétienne & la gloire de son Auteur l'ont nécessairement exigé ; faits & miracles avoués par ceux mêmes qui avoient l'intérêt le plus pressant à les nier (*f*) ; avoués par les Juifs, qui, au lieu de les démentir, les ont confirmés, en les attribuant à je ne sais quelle vertu secrète qui se trouvoit dans le saint nom de Dieu, ce nom inconnu & ineffable que Jésus-Christ, disoient-ils, avoit découvert, on ne sait comment, dans le sanctuaire ; avoués & reconnus, du moins en partie, par les Païens, Hiéroclès (*g*), Julien (*h*), Celse (*i*), Porphyre (*k*), & une infinité d'autres, qui, moins prévenus, n'ont pu résister à la force des preuves qui les constatoient, &, de Païens, sont devenus Chrétiens ; avoués & confirmés par les Hérésiarques, du tems même des Apôtres, les Judaïsans, les Nicolaïtes, les Cérinthiens, les Gnostiques, les Valentiniens, les Basilidiens, &c., qui, attaquant

tout, confondant tout, diſputant ſur tout, n'ont jamais conteſté aux vrais Diſciples de Jéſus-Chriſt les miracles qu'ils lui attribuoient, ni oſé taxer d'impoſture ceux qu'ils opéroient en ſon nom : faits merveilleux, évidemment au deſſus des forces de la Nature (*l*), tous bienfaiſans, tous utiles aux hommes, ou pour guérir les maux du corps, ou pour diſſiper les maladies de l'ame, ſes préjugés, & ſes erreurs : faits & prodiges bien différens, par leur authenticité, de ceux que l'incrédule oſe mettre en parallèle avec eux *, bien différens par leur caractère

(*) Voyez la Note (*g*) ſur Hiéroclès.

Nul ſiècle n'a été plus fécond que le nôtre en parallèles auſſi odieux qu'inſenſés. De ce nombre ſont les comparaiſons bizarres qu'on a oſé faire des miracles de Jéſus-Chriſt avec des tours de force & de prétendus prodiges au deſſous même de ceux qu'on a vus à la Foire ou chez Comus ; avec des ſauts, des gambades & des contorſions, où la folie le diſputoit à l'indécence, & où tout étoit marqué au coin de la friponnerie & de la ſuperſtition ; avec des guériſons ſouvent ridi-

& leur publicité, de ces prestiges & de ces œuvres de ténèbres par lesquels s'accréditent, dans les esprits foibles, les superstitions, les schismes, & tant d'opinions aussi contraires à la vérité que dangereuses pour les mœurs.

---

cules, que rien ne prouvoit ou qui ne prouvoient rien, qui étoient presque toujours démenties par des informations plus exactes, & dont la liste ressembloit à celle de ces Empiriques, qui, sans parler de tous ceux qui ont échappé à l'efficacité de leurs remèdes ou que leurs remèdes ont tués, mettent sur le compte de leur Art toutes les cures qu'a suppléées l'imagination, ou qui ont été faites par la Nature. Triste aveuglement des Sectaires qui ont donné lieu à de semblables comparaisons, & des incrédules qui n'ont pas eu honte de les faire! Voyez au reste, sur cet objet, les *Opuscules de Chirurgie par M. Morand, de l'Académie Royale des Sciences*, seconde Part., Chap. 6, qui renferme, d'après la demande de M. de Sartine, le *Rapport des opérations faites à Paris par plusieurs personnes que l'on disoit faire des miracles en 1759 & 1760.*

Expoſons-les donc en peu de mots, ces faits & ces miracles, dont tout nous garantit la certitude, dont tout confirme la réalité. Maître de la Nature, d'un mot Jéſus-Chriſt calme les tempêtes; il preſcrit des loix aux élémens; il multiplie cinq pains, & en nourrit cinq mille hommes; il ouvre les ieux des aveugles de naiſſance; il délie la langue des muets; il rend l'ouïe aux ſourds; il guérit les malades par ſa ſeule parole; il chaſſe les démons, & les force de rendre hommage à ſa Divinité; la nature, la mort, l'enfer obéiſſent à ſa voix. Il reſſuſcite le fils de la veuve de Naïm, dont le peuple accompagnoit la pompe funèbre; la fille du Chef de la Synagogue, dont une troupe de Juifs pleuroit la perte; Lazare, enſeveli depuis pluſieurs jours. Il annonce ſa mort & ſa réſurrection; il prédit, ce que nous voyons accompli de la manière la plus frappante, la prédication de l'Evangile, l'établiſſement de l'Egliſe, l'indéfectibilité de ſa foi, ſa viſibilité, ſa perpétuité, le châtiment des Juifs, & la deſtruction de Jéruſalem. Il eſt livré

à ses ennemis, parce qu'il l'a bien voulu. Judas l'a trahi : mais la honte & le désespoir suivent de près son crime ; il en reporte aux Juifs le salaire ; & le champ acheté de cet argent même, pour la sépulture des étrangers, est un monument destiné à instruire toute la terre de sa perfidie & de ses remords. Après avoir enduré, de la manière la plus héroïque & avec le plus noble courage, les opprobres les plus humilians, Jésus-Christ meurt pour la réparation du péché, pour le salut des hommes : & la Nature se trouble & se déconcerte quand il expire ; par des prodiges qu'attestent des Auteurs Païens (*m*), elle reconnoît son Maître. Il meurt sur la croix ; &, selon la promesse qu'il en a faite à ses Apôtres, cette croix devient l'instrument & le signe le plus éclatant de son triomphe.

Peu de jours après sa mort, il met le comble aux témoignages de sa puissance & de sa divinité par sa résurrection. Indépendamment des précautions que ses ennemis avoient prises, pour empêcher que ses Apôtres ne pussent enlever son

corps ; indépendamment des circonſtances publiques, dont ce fait a dès-lors été revêtu, & d'après leſquelles on eût pu aiſément convaincre les Apôtres d'impoſture, s'ils euſſent voulu nous tromper ; ce fait eſt confirmé par toutes ſes ſuites, & la force des preuves va toujours en croiſſant.

Des Diſciples, autrefois ſi timides, publient hautement le triomphe de leur Maître ; & dans quel moment ? Dans celui où tout paroît déſeſpéré, & où ils n'ont à attendre d'un pareil témoignage que des affronts, des perſécutions, des ſupplices, & la mort. Mais encore, ces hommes qui vont opérer au nom de Jéſus-Chriſt d'auſſi grands prodiges que ceux qu'il a opérés lui-même (*n*) ; ces hommes qui vont éclairer le monde, le convertir à la foi, réformer ſes mœurs, & changer la face de l'univers, que ſont-ils ? Des hommes ſans nom, ſans fortune, ſans crédit & ſans ſcience ; des hommes de la lie du peuple : diſons-le, en un mot, & ne ſois point choqué, cher Valmont, de la vérité de l'expreſſion ; tels que ſe-

roient parmi nous des Bateliers de la Loire & de pauvres Pêcheurs ; tels sont ceux qui, dans toutes les langues, vont rendre témoignage à Jésus crucifié.

Eh, que d'obstacles s'opposent à leur mission & à l'établissement de l'Evangile ! obstacles pris des vérités mêmes qu'il falloit prêcher, vérités difficiles à croire, plus difficiles encore à pratiquer : obstacles de la part du peuple Juif, dans ses superstitions & ses préjugés sur la grandeur temporelle du Messie : obstacles du côté des Païens, dans leur religion, leurs loix, leur politique, puisque le culte des faux Dieux, les Aruspices, les Augures, les loix, les sacrifices étoient liés étroitement à l'administration des affaires civiles; dans la vanité des Empereurs, devenus les Dieux de la terre ; dans l'orgueilleuse sagesse des Philosophes, qui s'en croyoient la lumière ; dans la corruption du monde entier, dont le Christianisme renversoit toutes les idées & attaquoit tous les vices : obstacles de la part des Apôtres eux-mêmes, que je t'ai fait voir dénués de tous talens extérieurs &

de tout ſecours humain. Et malgré tant de difficultés, inſurmontables à tous nos Sages enſemble, quand ils n'entreprendroient que la converſion d'une ſeule cité, d'un ſeul hameau; inſurmontables pour tout autre que pour un Dieu; le témoignage des Apôtres eſt reçu. Jéſus eſt reconnu par tout l'univers pour le fils du Très-Haut; la croix triomphe; les mœurs des premiers Fidèles ſe font admirer de leurs plus grands ennemis (o); Peuples, Philoſophes, Empereurs, Sénateurs, Guerriers, tous cèdent enfin; l'univers eſt chrétien *.

* Qu'on oppoſe à cet établiſſement du Chriſtianiſme, celui de la Loi de Mahomet. Comme on l'a ſi bien obſervé, » l'ignorance » brute des peuples que Mahomet vouloit » ſoumettre à ſa domination bien plus qu'à » ſa doctrine, une ambition effrénée ſoute- » nue d'un ardent enthouſiaſme, le glaive » plus perſuaſif encore que la parole, une » morale commode, un paradis ſenſuel, » voilà ſans contredit les véritables cauſes » de l'établiſſement & des progrès du Ma- » hométiſme «. Les Diſciples de Jéſus-

Les oracles se taisent (*p*); les Idoles sont brisées ; Rome, cette Capitale du monde, devient une Rome nouvelle, & acquiert pour la gloire de la Religion un nouvel Empire. Toutes les prophéties sur la conversion des Gentils sont accomplies. L'Eglise prend tous les caractères que son divin Chef lui a assignés : posée sur des fondemens que rien ne peut ébranler, victorieuse de tant d'ennemis qui n'ont cessé de la combattre, elle subsiste malgré les efforts continuels de l'hérésie, de la fausse politique, & de l'incrédulité : elle subsiste plus qu'aucun Empire, & près de dix-huit siècles d'orages & de tempêtes n'ont pu la renverser :

Christ, au contraire, ont fait recevoir sa loi dans les siècles & chez les peuples les plus éclairés, en employant la douceur, la soumission, la patience, & non la force & la contrainte; en souffrant persécution, bien loin de persécuter eux-mêmes; en prodiguant leurs biens & leur vie, au lieu de les arracher aux autres; en prêchant une morale sainte & sévère; en contrariant l'imagination, les passions, & les sens, au lieu de les flatter.

chaque jour elle répare ses pertes; chaque jour elle étend ou renouvelle ses conquêtes, & vérifie en elle, de la manière la plus sensible, les prédictions & les promesses de son divin Epoux.

Les Juifs forment de leur côté une preuve également complette & toujours subsistante de la divinité de Jésus-Christ. Dès les premiers tems ils ont vu s'accomplir en eux cette terrible malédiction qu'ils avoient prononcée contre eux-mêmes, lorsqu'au tribunal de Pilate, ils avoient osé s'écrier, en maudissant le Christ: *Que son sang retombe sur nous & sur nos enfans.* Ils ont vu, comme le Christ le leur avoit prédit, renverser, détruire de fond en comble, & sans qu'il en restât pierre sur pierre, les murs de Jérusalem, & son temple fameux, que Julien s'efforça en vain de rebâtir (*q*). Ils ont vu s'exécuter en eux avec plus de rigueur & moins de ressources que jamais, les menaces de leurs Prophètes, & ont été dispersés parmi les nations. Depuis plus de dix-sept cents ans, toujours au même état où les vengeances du

Seigneur & les conseils de sa Providence les ont réduits, toujours sans Chefs, sans Patrie, sans Temple, sans Prêtres, sans sacrifice, errant de peuple en peuple, conservant par-tout une existence si précaire, & continuée cependant depuis si long-tems sans mélange & sans interruption (*r*), ils portent dans toutes les parties du monde la preuve manifeste de leur crime, & démontrent la divinité de ce Jésus qu'ils osent blasphémer.

O mon fils! que la lumière brille enfin pour toi; que le voile qui t'en déroboit l'éclat se déchire: tombe aux pieds de celui que tu as trop long-tems méconnu; & adore avec moi Jésus-Christ; ce Jésus, devenu le centre unique de l'un & de l'autre Testament, le point de réunion de toutes les parties de la Religion, la liaison essentielle du véritable Israélite & du Chrétien fidèle; ce Jésus, qui, attendu ou donné, a été dans tous les tems la consolation & l'espérance des enfans de Dieu, & nous montre ainsi la Religion la plus digne de notre admiration par son ancienneté, son unité, sa perpétuité.

Eh!

Eh ! quoi donc, le Dieu ſaint auroit-il pu laiſſer prendre à l'erreur des caractères ſi parfaitement ſemblables à la vérité ? & ne puis-je pas dire à juſte titre, après tant de merveilles, que, ſi ce que je crois maintenant pouvoir être une erreur, ce ſeroit Dieu même qui m'auroit trompé ? Prends-y garde, Valmont, je n'ai fait que tracer rapidement, qu'ébaucher en quelque ſorte une ſuite d'évènemens, qui s'amènent & ſe ſuppoſent les uns les autres, dont chacun en particulier, développé dans toute ſon étendue, formeroit une preuve ſuffiſante & complette, mais qui, pris enſemble, ſont au deſſus de toute difficulté & de toute objection.

Quelle ſatisfaction pour le vrai Fidèle, de repaſſer ainſi d'un coup d'œil toute la ſuite de la Religion & tous les fondemens de ſa Foi ! au milieu de tous les aſſauts qu'on livre à ſa croyance, quelle conſolation pour lui de voir, comment & avec quelle évidence, des preuves que nous avons ſous les ieux, je veux dire, de l'état actuel des Juifs, de l'Egliſe, & de la Religion, on remonte de ſiècle en

ſiècle, par une liſte de noms connus; par une ſucceſſion non interrompue de Pontifes dans l'Egliſe Romaine, aux premiers jours du Chriſtianiſme; comment encore, par une autre ſuite de Pontifes également conſtante, on remonte juſqu'à Aaron, juſqu'à Moïſe, & de Moïſe, par un petit nombre de Patriarches, aux premiers jours du monde! O la belle autorité que celle que nous offre la véritable Religion! la plus belle, la plus grande qui ſoit ſur la terre, & qu'aucune Secte, aucun peuple ne peuvent imiter.

J'ai ſatisfait à ton empreſſement, cher Valmont, en te retraçant le troiſième caractère de la Religion Chrétienne: ne tarde pas à ſatisfaire le mien ſur ce qui concerne ta ſituation actuelle & tes plus ſecrètes diſpoſitions.



NOTES.

PAGE 33.

(a) UNE *étoile brillante l'annonce.* Chalcide, Philosophe Platonicien, qui florissoit au commencement du quatrième siècle, dans son Commentaire latin sur le Timée de Platon, Ouvrage très-estimé des Savans, parle en ces termes de l'étoile qui parut en Orient : » Il y a une autre Histoire, plus sainte & » plus digne de notre vénération, qui publie » l'apparition d'une étoile destinée à annon» cer aux hommes, non des maladies ou » quelque mortalité funeste, mais la venue » d'un Dieu, descendu uniquement pour le » salut & pour le bonheur du genre humain. » Elle ajoute que cette étoile ayant été ob» servée par des Chaldéens d'une sagesse dis» tinguée & très-versés dans l'Astronomie, » sa route nocturne les conduisit à chercher » le Dieu nouvellement né ; & qu'ayant » trouvé cet auguste Enfant, ils lui avoient » rendu les hommages qui étoient dûs à un » grand Dieu «. Il est aisé de sentir qu'on allègue ici Chalcide, ainsi que Macrobe dans la note suivante, non comme faisant preuve par eux-mêmes, puisque ce sont des témoins

bien postérieurs à l'évènement, mais comme ayant recueilli les faits dans des sources non suspectes, dès que l'on sait qu'ils n'étoient pas Chrétiens, & que d'ailleurs on connoît assez leur discernement & leurs lumières.

IBID.

(b) *Et ce qu'un Auteur célèbre entre les Auteurs Païens nous a garanti..... Hérode, instruit, &c.* Macrobe, Proconsul d'Afrique, Grand Chambellan de l'Empereur Théodose le Jeune, & qui vivoit au commencement du cinquième siècle, parle ainsi de ce fait intéressant. » Auguste ayant appris qu'Hérode, » Roi des Juifs, avoit fait tuer en Syrie un » grand nombre d'enfans mâles, âgés de » deux ans & au dessous, & que le propre » fils de ce Prince avoit été enveloppé dans » ce massacre, dit : Il vaudroit mieux être » le pourceau d'Hérode que son fils «. (*Saturn. l. 2, c. 4, de Jocis Aug.*) Hérode étoit Juif, & on sait que sa Religion ne permettoit pas l'usage de cet animal. La Syrie est mise dans ce passage pour la Judée. On voit la même désignation dans Tertullien : *Pontio Pilato Syriam tunc ex parte Romanâ Procuranti.* (Apologet.)

Duplessis-Mornay remarque, comme une nouvelle preuve de l'apparition de l'étoile

miraculeuse, que ce fut en conséquence de cette étoile & des informations qu'Hérode prit des Mages, que ce Prince cruel & soupçonneux fit tuer tous les enfans qui étoient au dessous de deux ans, croyant faire périr celui que l'étoile désignoit. En sorte que ces deux faits se trouvent liés ensemble & appuyés l'un par l'autre.

PAGE 34.

(c) *Jean-Baptiste, si digne d'admiration, &c.* Josèphe, dans ses Antiquités Judaïques, l. 18, c. 7, en parlant d'une guerre qu'eut Hérode contre Arétas, Roi des Arabes, dans laquelle son armée fut taillée en pièces, rend ce témoignage à Jean-Baptiste, & fait connoître en même tems le commencement du Christianisme. » On crut parmi les Juifs que la » défaite de l'armée étoit une juste punition » de Dieu, au sujet de Jean, surnommé » Baptiste, que le Tétrarque Hérode avoit » fait mourir, & qui étoit un saint homme : » car il exhortoit les Juifs à la vertu, sur- » tout à la piété & à la justice, & à se laver » dans les eaux du Baptême. Cependant il » les avertissoit que, pour en rendre l'usage » agréable à Dieu, il ne suffisoit pas de » s'abstenir de quelque péché particulier ; » mais qu'il falloit d'abord purifier son cœur

» par la justice, en purifiant son corps par
» le Baptême. Comme il se faisoit vers lui
» un grand concours de peuple qui prenoit
» ses leçons avec empressement, Hérode,
» craignant que le crédit de Jean ne fût une
» occasion d'émeute, prit le parti de le faire
» mourir «.

PAGE 37.

(d) *Et le fils de Dieu sans le savoir.* Ce n'est ici qu'une expression simple & vraie du caractère de Jésus-Christ : mais on ne sauroit trop se rappeler ces beaux morceaux sur Jésus-Christ & sur l'Evangile, qui joignent à la plus exacte vérité tout le mérite du style le plus pur & de l'éloquence la plus sublime. » Non, ce n'est point avec tant d'art & d'appareil que l'Evangile s'est étendu par tout l'univers, & que sa beauté ravissante a pénétré les cœurs. Ce divin Livre, le seul nécessaire à un Chrétien, & le plus utile de tous à quiconque ne le seroit pas, n'a besoin que d'être médité, pour porter dans l'ame l'amour de son Auteur & la volonté d'accomplir ses préceptes. Jamais la vertu n'a parlé un si doux langage; jamais la plus profonde sagesse ne s'est exprimée avec tant d'énergie & de simplicité. On n'en quitte point la lecture sans se sentir meilleur qu'auparavant ...

» Voyez les Livres des Philoſophes avec toute leur pompe ; qu'ils ſont petits près de celui-là ! Se peut-il qu'un Livre, à la fois ſi ſublime & ſi ſage, ſoit l'ouvrage des hommes ? Se peut-il que celui dont il fait l'hiſtoire ne ſoit qu'un homme lui-même ? Eſt-ce là le ton d'un enthouſiaſte ou d'un ambitieux ſectaire ? Quelle douceur, quelle pureté dans ſes mœurs ! quelle grâce touchante dans ſes inſtructions ! quelle élévation dans ſes maximes ! quelle profonde ſageſſe dans ſes diſcours ! quelle préſence d'eſprit, quelle fineſſe, & quelle juſteſſe dans ſes réponſes ! quel empire ſur ſes paſſions ! Où eſt l'homme, où eſt le ſage qui ſait agir, ſouffrir, & mourir ſans foibleſſe & ſans oſtentation ? Quand Platon peint ſon Juſte imaginaire, couvert de tout l'opprobre du crime & digne de tous les prix de la vertu, il peint trait pour trait Jéſus-Chriſt. La reſſemblance eſt ſi frappante, que tous les Pères l'ont ſentie, & qu'il n'eſt pas poſſible de s'y tromper.

» Quels préjugés, quel aveuglement ne faut-il point avoir pour oſer comparer le fils de Sophroniſque au fils de Marie ! Quelle diſtance de l'un à l'autre ! Socrate, mourant ſans douleur, ſans ignominie, ſoutint aiſément juſqu'au bout ſon perſonnage ; & ſi cette facile mort n'eût honoré ſa vie, on

douteroit si Socrate, avec tout son esprit, fut autre chose qu'un Sophiste. Il inventa, dit-on, la Morale. D'autres avant lui l'avoient mise en pratique; il ne fit que dire ce qu'ils avoient fait, il ne fit que mettre en leçons leurs exemples. Aristide avoit été juste, avant que Socrate eût dit ce que c'étoit que justice; Léonidas étoit mort pour son pays, avant que Socrate eût fait un devoir d'aimer la Patrie; Sparte étoit sobre, avant que Socrate eût loué la sobriété; avant qu'il eût loué la vertu, la Grèce abondoit en hommes vertueux. Mais où Jésus avoit-il pris chez les siens cette Morale élevée & pure, dont lui seul a donné les leçons & l'exemple? Du sein du plus furieux fanatisme, la plus haute sagesse se fit entendre, & la simplicité des plus héroïques vertus honora le plus vil de tous les peuples. La mort de Socrate, philosophant tranquillement avec ses amis, est la plus douce qu'on puisse désirer; celle de Jésus, expirant dans les tourmens, injurié, raillé, maudit de tout un peuple, est la plus horrible qu'on puisse craindre. Socrate, prenant la coupe empoisonnée, bénit celui qui la lui présente & qui pleure; Jésus, au milieu d'un supplice affreux, prie pour ses bourreaux acharnés. Oui, si la vie & la mort de Socrate sont

d'un Sage, la vie & la mort de Jésus sont d'un Dieu.

» Dirons-nous que l'Histoire de l'Evangile est inventée à plaisir ? Ce n'est pas ainsi qu'on invente ; & les faits de Socrate, dont personne ne doute, sont moins attestés que ceux de Jésus-Christ. Au fond, c'est reculer la difficulté sans la détruire ; il seroit plus inconcevable que plusieurs hommes d'accord eussent fabriqué ce Livre, qu'il ne l'est qu'un seul en ait fourni le sujet. Jamais des Auteurs Juifs n'eussent trouvé ni ce ton ni cette Morale ; & l'Evangile a des caractères de vérité si frappans, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en seroit plus étonnant que le héros «. *M. Rousseau.*

IBID.

(c) *Sur la nature & la possibilité des miracles, &c.* L'univers entier, chaque partie de l'univers est un prodige ; mais puisqu'on entend, à proprement parler, par miracle, ce qui sort des loix de la Nature & en surpasse évidemment les forces ; qui peut douter raisonnablement, premièrement, que de tels miracles ne soient possibles à celui qui a fait la Nature & qui n'a pas épuisé en elle son pouvoir * ; secondement, que, posé le be-

* Il peut y avoir des miracles, dit M. Hume, de

ſoin d'une révélation, que nous croyons avoir établi ſur les preuves les plus ſenſibles, ces miracles ne puiſſent être dans l'ordre de la divine ſageſſe, & avoir été réſervés par elle, pour rappeler l'homme à ſon Auteur par un genre de prodiges auxquels il n'ait pas été accoutumé * ; & en dernier lieu, que ces miracles ne puiſſent être diſtingués ſuffiſam-

---

violations du cours ordinaire de la Nature, qui ſoient telles qu'elles puiſſent être prouvées par le témoignage humain «. Page 37 de l'*Eſſai ſur les Miracles.*

» Dieu peut-il faire des miracles ? c'eſt-à-dire, peut il déroger aux loix qu'il a établies ? Cette queſtion, ſérieuſement traitée, ſeroit impie, dit M. Rouſſeau, ſi elle n'étoit abſurde. Ce ſeroit faire trop d'honneur à celui qui la réſoudroit négativement, que de le punir ; il ſuffiroit de l'enfermer «. *Lettre de la Montagne.*

» Ce n'eſt pas le défaut de pouvoir qu'oppoſent à Dieu ceux qui conteſtent, avec Spinoſa, la poſſibilité des miracles. Ils ne ſe fondent que ſur ſon immutabilité. Comme s'il n'étoit pas aiſé de concevoir que Dieu, ſans changer de volonté, peut changer les loix de la Nature : le même décret, qui eſt éternel, ayant embraſſé tout à la fois & l'établiſſement & l'interruption de ces loix «. *L'incrédulité convaincue par les prophéties, par M. l'Archevêque de Vienne.*

* Ce ſont les miracles, de l'aveu de M. Rouſſeau, qui donnent aux envoyés de Dieu le caractère le plus frappant, & par là même le plus proportionné aux beſoins de la multitude, que les faits ſaiſiront toujour beaucoup mieux que tous les raiſonnemens.

ment, & de ceux qui feroient contrefaits ou ſuppoſés, & de ceux qui ne paroîtroient des miracles à nos ieux que par notre peu de lumières ſur les forces & l'énergie de la Nature ? Celle-ci a des loix très-connues ſur de certains objets ; des loix ſimples, conſtantes, uniformes, qui ont un cours régulier & ſuivi, qui ſe rendent ſenſibles aux hommes les moins éclairés comme aux plus ſavans, & auxquelles la puiſſance divine, qui les a établies, peut ſeule déroger. En tout tems, en tout pays, la réſurrection d'un mort ſera certainement un miracle.

D'après ce petit nombre de réflexions, ce n'eſt pas, comme on le voit, ce qu'un fait a de merveilleux qui le rend incroyable, dès que l'action de Dieu a pu intervenir : il n'eſt queſtion alors que de ſavoir ſi elle eſt intervenue en effet. Or, que les hommes puiſſent auſſi bien nous être garans de la vérité d'un miracle que de celle d'un fait purement naturel, c'eſt ce qu'a prouvé, contre l'Auteur des *Penſées Philoſophiques*, celui qui a donné à l'Encyclopédie l'article *Certitude*, dont M. Diderot a fait lui-même un ſi grand éloge Un miracle eſt un fait, qui, par rapport au témoignage des hommes & à celui des ſens, ne diffère point de tout autre fait, de quelque nature qu'il puiſſe être. Nos ſens & les

hommes ne nous diront pas comment & par quelle manière d'opérer de la Divinité, un mort est ressuscité; car c'est ce qui n'est pas à leur portée. Mais pour nous dire s'il est ressuscité, il leur suffit de pouvoir juger de ces deux choses : s'il étoit réellement mort, & si maintenant il est en vie. Or ce sont là deux faits, qui sont également soumis à leur examen, & sur lesquels (posé toutes les conditions requises) ils ne peuvent pas plus se tromper ni nous tromper, que sur tout autre fait quel qu'il soit. Il y a plus; l'Etre suprême, qui, dans des circonstances dignes de sa sagesse, peut intervertir l'ordre physique par un acte extraordinaire de sa volonté, ne sauroit de même intervertir l'ordre moral, selon lequel je suis forcé de m'en rapporter sur les faits, de quelque nature qu'on les suppose, à la certitude du témoignage humain; parce qu'il iroit alors contre les loix mêmes de sa sagesse, qui cessent d'être arbitraires par rapport au monde moral, quoiqu'elles le soient en un sens par rapport au monde physique. D'ailleurs, à moins que de faire des miracles pour chacun de nous, & de les rendre par-là si communs que nous nous accoutumerions bientôt à ne plus les regarder comme des miracles, ou que du moins notre liberté en seroit consi-

dérablement génée & contrainte ; il faut bien que Dieu me renvoye au témoignage humain pour me certifier ceux qu'il aura voulu faire, ceux qu'il aura faits ; & que, dans tous les cas où il aura exercé par eux son pouvoir, il laisse à ce témoignage toute sa force. Aussi M. Hume, dans le passage que nous avon cité plus haut, a-t-il bien voulu reconnoître la possibilité des miracles, *susceptibles d'être prouvés par le témoignage humain.*

Peut-être aurons-nous occasion de développer quelque jour, sur l'article des miracles, ce qui n'est ici qu'ébauché, & de faire sentir le peu de solidité des objections de M. Rousseau, & le peu de justesse de celles de M. Hume, qui nous a paru bien inférieur à l'Auteur d'*Emile*, pour la précision & la force du raisonnement. Voyez sur le même article, le *Déisme réfuté* de M. Bergier ; & un petit Ouvrage très-bien fait, qui a pour titre, *Lettres écrites de la plaine, en réponse à celles de la Montagne*, à Amsterdam, 1765 Voyez aussi les *Pensées Théologiques*, chap. 16, sur les Miracles.

PAGE 38.

(f) *Faits & miracles avoués par ceux mêmes, &c.* Nulle personne, un peu instruite, n'ignore le témoignage que Josèphe, Juif de

nation, si connu par sa belle Histoire des Antiquités Judaïques, & par celle de la guerre des Juifs contre les Romains, a rendu à J. C.

» En ce même tems, dit-il (parlant du » tems de Pilate, Gouverneur de la Judée), » parut Jésus, qui étoit un homme sage, si » toutefois on doit se contenter de l'appe- » ler un homme, tant ses œuvres étoient » admirables. Il enseignoit ceux qui pre- » noient plaisir à être instruits de la vérité, » & il fut suivi, non seulement de plusieurs » Juifs, mais de plusieurs Gentils. C'étoit » ce Christ, qui, ayant été accusé par les » Princes de notre nation devant Pilate, fut » crucifié par son ordre. Ceux qui l'avoient » aimé durant sa vie, ne l'abandonnèrent pas » après sa mort. Il leur apparut vivant, trois » jours après son trépas, selon que l'avoient » prédit les Prophètes qui avoient annoncé » beaucoup d'autres merveilles de sa vie ; & » jusqu'à ce jour ses sectateurs ont continué » de subsister sous le nom de Chrétiens, » qu'ils empruntent de lui Vers ce même » tems il arriva encore un grand trouble » dans la Judée, &c. *Antiq. Jud.* liv. 18, » chap. 4.

On a voulu s'inscrire en faux contre ce passage si désolant pour l'incrédule, & on a prétendu qu'il avoit été ajouté à l'histoire de

Josèphe. Mais premièrement, les plus anciens manuſcrits & les plus anciens Livres rapportent ce paſſage tel qu'on vient de le citer : *Eodem tempore fuit Jeſus*, *&c.* Ils le rapportent tous, ſans exception, de la même manière ; le témoignage de ceux qui en ont écrit, comme Eusèbe, S. Jérôme, Sophronius, Rufin, Iſidore de Damiète, Sozomène, Cédrénus, eſt unanime en ſa faveur. Secondement, comment peut-on ſuppoſer qu'un Livre auſſi eſtimé & auſſi intéreſſant que celui de Josèphe, un Livre que les Chrétiens, les Juifs, les Païens (& parmi ces derniers, les Grecs qui en faiſoient leurs délices), avoient ſans ceſſe entre les mains, eût été falſifié dans tous les manuſcrits, & dans l'endroit le plus capable d'attirer l'attention, ſans que perſonne l'eût remarqué & en eût prouvé la ſuppoſition ? Troiſièmement, il faudroit ſuppoſer auſſi contre toute raiſon, qu'on a également inféré dans Josèphe deux autres paſſages, qui tiennent néceſſairement au texte, & où l'Auteur parle de la mort de S. Jean-Baptiſte, dont il fait l'éloge, & de la perſonne de Jacques qu'il appelle *le frère de Jéſus.* Qui ne voit en effet que, ſi ces deux textes ſont authentiques, comme ils le ſont évidemment, celui qui regarde Jéſus-Chriſt ne l'eſt pas moins, puiſqu'il ſeroit abſurde de

ſuppoſer que Josèphe a parlé de S. Jacques & de S. Jean, ſans parler de Jéſus-Chriſt même, dont l'hiſtoire & le caractère avoient fait incomparablement plus de bruit ?

Nous avons déjà rapporté plus haut (note *c*), le paſſage ſur S. Jean-Baptiſte ; voici celui ſur S. Jacques.

» Ananus, qui, comme nous venons de le » dire, avoit été élevé à la dignité de Grand-» Prêtre, étoit un eſprit audacieux, féroce, » de la ſecte des Saducéens, les plus ſévères » de tous les Juifs dans leurs jugemens. Il » prit le tems de la mort de Feſtus, & où » Albinus n'étoit pas encore arrivé, pour » aſſembler un Conſeil, devant lequel il » fit venir Jacques, frère de Jéſus nommé » Chriſt, & quelques autres, les accuſa d'a-» voir contrevenu à la Loi, & les fit con-» damner à être lapidés. Cette action déplut » infiniment à tous ceux des habitans de Jé-» ruſalem qui avoient de la piété & un vé-» ritable àmour pour l'obſervation de nos » Loix. Ils envoyèrent ſecrètement vers le » Roi Agrippa, pour le prier de mander à » Ananus de n'entreprendre plus rien de ſem-» blable, ce qu'il avoit fait ne pouvant s'ex-» cuſer. Quelques-uns d'eux allèrent au de-» vant d'Albinus, qui étoit alors parti d'A-» lexandrie, pour l'informer de ce qui s'é-» toit paſſé, &c. «. *Ant. Jud.* l. 20, c. 8.

IBID.

(g) *Hiéroclès*, Philosophe païen, qui fut Président de Bithynie & ensuite Gouverneur d'Alexandrie, non content de persécuter les Chrétiens, composa un ouvrage intitulé *Philaletès*, dans lequel, en avouant que Jésus-Christ avoit ressuscité des morts, & en reconnoissant l'authenticité de ses miracles, il osa les comparer avec les prétendus miracles d'Apollonius de Thiane ; mais son aveu en faveur de Jésus-Christ subsiste dans toute sa force, sans donner aucun poids à la comparaison qu'il a voulu faire. Il ne parle que d'après Philostrate, qui a écrit la vie d'Apollonius ; & le témoignage de celui-ci n'a lui-même aucune autorité : premièrement, parce que, bien loin d'être un témoin oculaire, il n'a écrit que près d'un siècle après la mort de son Héros : secondement, parce que les faits qu'il rapporte sont demeurés inconnus pendant tout cet espace de tems qui a précédé le récit qu'il en fait : troisièmement, parce qu'il est le seul qui nous ait conservé la mémoire de ces prodiges ; que les Auteurs contemporains, tels qu'Euphrate, si célébré par Pline le jeune, ne disent mot de ces prétendues merveilles, & qu'ils se contentent de nous représenter Apollonius

comme un aventurier & un imposteur : quatrièmement, parce qu'il n'a rien fait pour confirmer la vérité de ce qu'il raconte, qu'au contraire il le rend douteux & très-suspect, n'ayant écrit d'ailleurs que dans la vûe de faire sa cour à l'Impératrice Julie, passionnée pour la magie & pour les Romans.

Ce n'est pas sur de pareils fondemens qu'est appuyée l'authenticité des miracles de Jésus-Christ : ils sont rapportés par des témoins oculaires & contemporains, sous les ieux de tout un peuple, son plus cruel ennemi, qui auroit pu les traiter d'inventions absurdes, les rejeter comme les plus grossiers mensonges, & qui au contraire les a reconnus pour vrais : ils sont rapportés par un nombre de témoins plus que suffisant, & sont avoués, non seulement par les Juifs, mais par les Auteurs païens, qui n'ont pu les contredire : ils sont rapportés enfin par des hommes qui ont scellé de leur sang la vérité de leur récit.

On peut faire à peu près les mêmes observations rélativement aux autres prodiges que l'on oppose aux miracles de Jésus-Christ, tels que ceux de Vespasien, qui, comme dit M. Fleury, ne s'élèvent guère au dessus de l'ordre commun des choses naturelles, & n'ont d'ailleurs aucun caractère de certitude.

IBID.

(h) *Julien* fait un aveu formel des miracles de N. S. lors même qu'il cherche à en éluder la force. » Il n'a rien fait, dit-il, qui mérite » qu'on en parle, à moins qu'on ne compte » pour de grandes actions d'avoir guéri des » boiteux & des aveugles, & d'avoir chassé » les démons des possédés dans les bourgs de » Bethsaïde & de Béthanie « *Julian. Opera, lib. 6*, pag. 191, Edit. *Colon.* 1638.

IBID.

(i) *Celse*, Philosophe Epicurien, florissoit vers le milieu du second siècle, sous l'Empereur Adrien. Il dit de N. S. J. C., que, » pressé par la pauvreté, il s'étoit retiré en » Egypte, où il avoit puisé dans l'art magi- » que ce pouvoir merveilleux & cette pré- » somption qui lui avoient fait prendre en- » suite dans la Judée le titre de Dieu «.

IBID.

(k) *Porphyre* n'a laissé échapper en faveur de J. C. que quelques traits, qui semblent prouver que les oracles des Païens eux-mêmes, à quelque cause qu'on les rapporte, lui ont été favorables, & que les Dieux des Gentils ont reconnu en quelque sorte son influence & son pouvoir. *Porphyr. apud. Euseb. Præpar. Evang. lib. 5, cap. 1; & apud. Aug. de civit. Dei, lib. 19, cap. 22.*

PAGE 39.

(1) *Faits évidemment au dessus des forces de la Nature.* Indépendamment de ce que nous avons dit dans une des notes précédentes, & sans insister sur le miracle de la résurrection d'un mort, répété à plusieurs reprises, dans des circonstances toutes différentes, & qu'il n'y a personne d'assez insensé pour croire possible par les seules forces de la Nature; combien d'autres prodiges, de la part de J. C. & de ses Disciples, ne peuvent être expliqués par des secrets purement naturels?

Qu'on exalte, tant qu'on le voudra, les découvertes faites de nos jours, celles de l'électricité, de la vertu magnétique, du magnétisme animal, auquel les gens sensés ne croient plus *, d'un fluide qui circule dans toutes les parties de l'Univers; qu'à force d'expériences & de tâtonnemens, on exemte l'application qu'on en fait, de tous les inconvéniens qui semblent en résulter; qu'on leur prête les plus grands avantages, si magnifiquement célébrés par les uns, si hautement contestés par les autres; qu'on cite même,

* Voyez le *Rapport des Commissaires chargés par le Roi de l'examen du magnétisme animal*, *imprimé par ordre du Roi*; & qui se trouve chez Moutard, rue des Mathurins.

pour les faire valoir, non pas des vertiges, des ſpaſmes, des convulſions extraordinaires, de vives impreſſions de douleur ou de plaiſir, mais des cures merveilleuſes, toutes longues qu'elles ayent été, tout imparfaites, tout incertaines peut-être qu'on ſeroit fondé à les croire, ou relatives du moins à d'autres cauſes dont on ne parle pas : ôſera-t-on nier, avec tout cela, que des guériſons d'aveugles nés, que tant d'autres guériſons ſubites, permanentes opérées d'un ſeul mot, opérées ſur des perſonnes abſentes & éloignées, telles que la fille de la Chananéenne, le ſerviteur du Centenier, ne ſoient de vrais miracles ?

Que, dans une machine quelconque, à la faveur d'un vaſte globe rempli de gàs ou de fumée, on s'élève dans les airs ; qu'on trouve même le ſecret de gliſſer ſur les eaux ; eſt-ce là, comme J. C., commander aux vents & aux tempêtes ? N'eſt-ce donc qu'à force d'art & d'inſtrumens qu'il a marché d'un pas ferme ſur les ondes agitées, & qu'il y a fait marcher, par ſon ſeul commandement, l'un de ſes Apôtres ? Eſt-ce avec le ſecours d'un Aéroſtat qu'il s'eſt élevé dans les cieux, pour ne plus reparoître ſur la terre ?

Et que gagnera l'Incrédule à multiplier, par d'inſipides raiſonnemens & des comparaiſons puériles, ſes délires & ſes ſophiſmes ?

C'eſt la chaîne de tous les grands miracles opérés en faveur de la Religion, qu'il faut rompre ; que dis-je ? c'eſt la chaîne immenſe de tous les grands faits qui la prouvent, qu'il faut briſer ; ce ſont ſes caractères diſtinctifs qu'il faut abſolument effacer ; c'eſt en un mot ſon enſemble tout divin qu'il faut anéantir, avant de lutter contre elle, & de prétendre lui ravir ſes droits, ſi bien acquis, à la croyance du genre humain.

PAGE 42.

(m) *La Nature ſe trouble & ſe déconcerte quand il expire, par des prodiges qu'atteſtent des Auteurs païens, &c.* tels que Phlégon, qui floriſſoit à Rome vers le milieu du ſecond ſiècle; Thallus, Auteur Grec, qui écrivoit les hiſtoires Syriaques dans le premier ſiècle de l'Egliſe, & qui rapporte dans ſon troiſième Livre celle des ténèbres qui ſe répandirent ſur la Judée à la mort de J. C. Phlégon parle de ces ténèbres comme d'une éclipſe de ſoleil, ſoit parce qu'il les croyoit l'effet d'une éclipſe, ſoit parce que le plus grand nombre, avant lui, s'étoit exprimé ainſi ſur ce phénomène. Voici ce qu'il en dit : » La quatrième année de la 202e. olympiade » (*qui eſt la même que celle de la mort de N. S.*), » il y eut une éclipſe de ſoleil, la plus grande » qu'on eût encore vue. Il ſe forma à la

» sixième heure du jour une nuit si obscure, » que les étoiles parurent dans le ciel. Il se » fit de plus un grand tremblement de terre, » qui renversa plusieurs maisons de la ville » de Nicée en Bithynie «. Ce qui met encore ce miracle dans un plus grand jour, de l'aveu même des Païens, c'est qu'il étoit rapporté dans les actes publics & dans les registres de l'Empire. Tertullien, dans son Apologétique, (ch. 21.) en appelle à ces pièces solennelles, comme à des monumens incontestables, & y renvoie les Gentils. *Eum mundi casum relatum in Archivis vestris habetis.* Lucien, Prêtre & Martyr, au rapport de Rufin, disoit à ses Juges : *Consulite annales vestros, invenietis, Pilati temporibus, dum pateretur Christus, mediâ die fugatum solem & interruptum diem.* (Hist. Ecclés. liv. 9, ch. 6.)

PAGE 43.

(n) *Ces hommes, qui vont opérer au nom de J. C. d'aussi grands prodiges que ceux qu'il a opérés lui-même.* Suétone (*in Nerone, c. 16.*) appelle les Chrétiens une secte de Magiciens ou d'Enchanteurs ; ce qui prouve au moins le caractère merveilleux qu'on étoit forcé de reconnoître dans les choses qu'on leur voyoit faire.

Sur quel fondement tant soit peu solide pourroit-on nier la vérité des miracles de

J. C. & de ses Disciples, tandis que les Juifs & les Païens n'ont de ressources, pour en éluder la notoriété, que de dire qu'ils étoient opérés par la magie ou par la puissance des démons ? » Aussi, dit un Auteur Anglois » (Littleton), après les Apôtres & les Evan» gélistes, les témoins les plus irréprocha» bles de l'évidence triomphante de cette » vérité, sont Celse, Julien, & les autres » adversaires anciens de la Religion Chré» tienne, qui, ne pouvant contredire ni » nier l'authenticité de ses miracles, se vi» rent réduits à en imaginer des causes aussi » absurdes & aussi ridicules «. *Considérations sur la conversion de S. Paul*, p. 109.

PAGE 45.

(o) *Les mœurs des premiers Fidèles se font admirer de leurs plus grands ennemis.* Pline dans sa Lettre à Trajan, nous a laissé ce beau monument du témoignage que les apostats eux-mêmes rendoient aux mœurs des premiers Chrétiens. » On me présenta un » Mémoire où étoient les noms de plusieurs » qui affirment qu'ils ne sont pas Chrétiens, » & qu'ils ne l'ont jamais été. En effet, ils » invoquèrent les Dieux avec moi, leur sacri» fièrent, & de plus, ils donnèrent des ma» lédictions au Christ : à quoi il est, dit-on, » impossible d'engager ceux qui sont vérita» blement

» blement chrétiens. D'autres encore, dénon-
» cés, dirent qu'ils étoient chrétiens, & le
» nièrent incontinent, disant qu'ils l'avoient
» été, mais qu'ils ne l'étoient plus ; & ils
» maudirent aussi le Christ. Du reste, ils
» affirmoient que leur faute ou leur erreur se
» réduisoit aux points suivans ; qu'ils s'assem-
» bloient, à un jour marqué, avant le lever
» du soleil, pour dire ensemble alternative-
» ment un cantique à l'honneur du Christ com-
» me à un Dieu ; qu'ils s'engageoient par
» serment, non à aucun crime, mais plutôt
» à ne commettre ni larcin, ni rapine, ni
» adultère, à garder la foi donnée, à rendre
» religieusement un dépôt, qu'ensuite ils
» avoient coutume de se retirer, puis de se
» rassembler pour faire un repas, où ils ne
» prenoient que des alimens communs & per-
» mis « (*Epist. 97*, *lib. 10*). Le témoignage
de Lucien n'est pas d'un moindre poids. Au mi-
lieu des traits de satire qu'il lance contre les
Chrétiens, il lui échappe des traits de vérité
qui leur font honneur. » Leur Législateur, dit-
» il, leur persuade qu'ils sont tous frères.......;
» ils se séparent de nous ; ils renient les dieux
» des Grecs ; ils adorent leur Docteur cruci-
» fié, & conforment leur vie à ses loix ; ils
» méprisent les richesses, tout est commun
» entre eux ; & ils sont constans dans leur

» foi.... Jusqu'à ce jour ils adorent ce grand » homme crucifié dans la Palestine «. *Lucian. de morte Peregrini.*

PAGE 46.

(p) *Les oracles se taisent.* La cessation des oracles vers le tems de J. C. & de ses Apôtres, du moins successivement & par degrés, mais toujours d'une manière très-sensible, est attestée par la plupart des Auteurs païens. On a cherché à éluder & à affoiblir tant qu'on a pu la force de ce témoignage, surtout en rejetant ce silence des oracles, dans le tems dont il s'agit, sur d'autres causes que celle que nous lui attribuons. Mais que répondre au défi que les premiers Chrétiens faisoient aux Païens, en les provoquant à permettre publiquement, & devant les Tribunaux, l'épreuve du pouvoir que le nom de J. C. leur donnoit sur les démons & sur leurs oracles, sous peine à ceux d'entre les Fidèles qui ne rempliroient pas leur promesse, de subir le dernier supplice? Voyez l'*Apologétique de Tertullien.*

» Que l'on amène, dit Lactance, un » homme véritablement possédé du démon, » qu'on nous présente le Prêtre même d'Apol- » lon de Delphes; ils frémiront l'un & l'autre » au seul nom de Dieu : Apollon sortira aussi

» promptement de ſon Prophète que le dé-
» mon du corps de ce poſſédé ; & le Prophète
» abandonné du dieu que l'invocation du nom
» du Très-Haut aura mis en fuite, ſera pour
» jamais réduit au ſilence «. *Inſtit. Div. l. 4. chap. 27.*

Le même Lactance rapporte qu'un ſeul Chrétien aſſiſtant, ſans être connu, à la pompe d'un ſacrifice, les Aruſpices n'avoient pu tirer aucune lumière des entrailles des victimes, ni rendre aucune réponſe. Sur quoi le Prêtre s'étant écrié qu'il y avoit dans la foule quelque profane, le peuple, animé par ce diſcours, avoit excité une eſpèce de tumulte.

» Venez, diſoit S. Cyprien, & reconnoiſ-
» ſez la vérité de ce que nous vous annon-
» çons ; & puiſque vous faites profeſſion d'ado-
» rer les Dieux, croyez-en au moins ceux que
» vous jugez dignes de votre culte «. *Lib. contra Demetr.*

» Les mauvais eſprits, dit-il ailleurs, con-
» jurés au nom du vrai Dieu, nous cèdent
» ſans héſiter, s'avouent vaincus, & ſont
» contraints de ſortir des corps qu'ils obsè-
» dent «.

» Que celui, dit S. Athanaſe, qui voudra
» l'éprouver, vienne..., il verra comment,
» au ſeul nom de Jéſus, les démons fuient, les
» oracles ceſſent, & la magie avec tous ſes

» enchantemens reste confondue «. *Lib. de Incarn. verbi Dei.*

Minutius-Félix en atteste les Païens eux-mêmes. » La plupart d'entre vous n'ignorent » pas les aveux que les démons nous ont » faits toutes les fois qu'ils ont été forcés » par nos exorcismes & nos prières de sor- » tir des possédés. . . . : mentiroient-ils pour » se déshonorer en votre présence ? Croyez- » en donc leur propre témoignage ; croyez » qu'ils disent la vérité, lorsqu'ils recon- » noissent qu'ils ne sont que des démons «. *In Octav.*

» Ce seul nom de Jésus, dit Arnobe, met » en fuite les mauvais esprits, & fait taire les » oracles «. *Advers. Gent.*

PAGE 47.

(q) *Et son temple fameux, que Julien s'efforça en vain de rebâtir.* L'Empereur Julien voulut éterniser sa mémoire en relevant superbement le temple de Jérusalem. » Cette heureuse nouvelle, dit M. le Beau, (Hist. du Bas-Empire, liv. 13), se répand en un moment dans les contrées voisines. Les Juifs accourent de toutes parts avec un empressement incroyable ... ; chacun croyoit se sanctifier en contribuant à cette pieuse entreprise. Cependant Cyrille, Evêque de Jérusalem,

mieux instruit que les Juifs du sens de leurs prophéties, se moquoit de leurs efforts. Il disoit hautement, que le tems étoit venu où l'oracle du Sauveur du monde alloit s'accomplir à la lettre; que de ce vaste édifice, il ne resteroit pas pierre sur pierre «.

Il s'accomplit en effet, & c'est ainsi qu'en parle Ammien-Marcellin, Auteur païen, qui vivoit dans ce même tems : » L'activité de » Julien s'étendant même à tout, il forma, » pour s'immortaliser par des monumens qui » lui survécussent, le dessein de rebâtir à » grands frais le temple superbe de Jérusa- » lem, qui, après bien des combats meur- » triers livrés pendant le siége qu'en fit Vespa- » sien, fut enfin détruit par Titus; il chargea » de cette commission Alypius d'Antioche, » qui avoit autrefois gouverné la Grande-Bre- » tagne en qualité de Vicaire des Préfets. Pen- » dant que cet homme, secondé par le Gou- » verneur de la Province, pressoit extrême- » ment l'Ouvrage; de redoutables globes de » feu, qui s'élancèrent sans discontinuer près » des fondemens, rendirent ce lieu inacces- » sible aux travailleurs, dont quelques-uns » furent brûlés; & l'obstination des flam- » mes à repousser tout ce qui approchoit, » força à se désister de l'entreprise «. *Liv. 23, chap. 1.*

» Ce miracle, dit encore M. le Beau, se passa aux ieux de l'univers ; & la Providence en a perpétué la mémoire par des témoignages authentiques, que nul des Païens n'a osé démentir. S. Grégoire de Nazianze & S. Jean Chrysostôme, contemporains de cet évènement, en ont développé toutes les circonstances. S. Ambroise, qui vivoit dans le même tems, en prend avantage, comme d'un fait incontestable, pour détourner le Grand Théodose de rétablir un temple des Païens. Mais ce qui doit fermer la bouche à l'incrédulité, c'est l'autorité des ennemis du Christianisme. Ammien-Marcellin, qui étoit alors à la Cour, atteste la vérité de ce prodige. Julien lui-même avoue qu'il a voulu rebâtir ce temple ; & s'il s'abstient de parler des obstacles que le ciel & la terre opposèrent à son dessein, son silence est suppléé par un Auteur qui n'est pas d'un moindre poids, parce qu'il n'étoit pas moins intéressé à cacher la vérité. Un fameux Rabbin, qui écrivoit dans le siècle suivant, rapporte le fait ; &, ce qui doit être d'une grande considération, il le rapporte d'après les Annales de la Nation Juive. De nos jours, un Protestant célèbre (Warburton) a recueilli tous ces témoignages, & il en a fait sentir la force dans un ouvrage solide & lumi-

neux «. Son excellente dissertation a été traduite en François, & imprimée à Paris en 1764. Elle se vend chez la veuve Tilliard, rue de la Harpe.

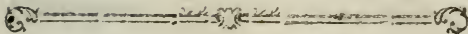
PAGE 48.

(r) *Les Juifs. . . . . . conservant une existence si précaire, & continuée cependant depuis si long-tems, &c.* » Dans les révolutions des vastes empires de l'Orient, on voit les peuples les plus fameux se précipiter les uns sur les autres, & menacer tour à tour d'une ruine totale cette triste nation, qui, par un prodige inoui, subsiste aujourd'hui plus nombreuse que jamais au sein de toutes les nations de l'univers. On l'a remarqué cent fois, & l'on ne sauroit trop le répéter, les Juifs, vaincus, dispersés, & maudits, forment encore sur la terre un peuple immense; & déjà l'on n'y trouve plus, depuis des siècles, le moindre vestige des Assyriens, des Mèdes, des Perses, des Grecs, & des Romains, qui les avoient réduits en esclavage. Ils se sont perpétués, malgré les affreuses calamités qu'une main vengeresse a répandues sur leurs têtes; & ce qui a fait disparoître leurs vainqueurs du milieu des nations, semble être précisément l'époque la plus féconde de leur accroissement. Les vues

de Dieu sur ce peuple infortuné se manifesteront dans les derniers tems, & le prélude de leur accomplissement a toujours été regardé comme une des preuves les plus frappantes de la vérité de notre Religion «. *M. Fréron, Année Littéraire.*

Voyez dans le discours d'un Pasteur de Berlin, que nous avons cité à la fin de la note (c) de la trente-neuvième Lettre, un beau morceau sur les Juifs, ce peuple étrange, espèce d'énigme incompréhensible à l'esprit humain, si on ne le considère pas, selon l'expression de M. Ancillon, comme un peuple miraculeux & soumis à une direction particulière de la Providence, pour les fins les plus grandes dont on puisse se former l'idée.





LETTRE XLVI.

Du Comte de Valmont à son Père.

O mon père ! mon père ! tout est perdu pour moi. Lausane... Emilie... Quelle fureur... ! À quelle extrémité me suis-je porté ! Lausane est dangereusement blessé ; Emilie est mourante.... ; son enfant vit.... hélas ! sous quels auspices il est né ! Fils infortuné ! la mort lui eût mieux valu que la vie. Et moi, malheureux père ! malheureux époux ! si Emilie meurt, moi qui en serai la cause, il ne me reste plus qu'à mourir.





LETTRE XLVII.

Du Marquis à son Fils.

MON cher fils ! ne te laisse point abattre, ne t'abandonne point à un lâche désespoir. Ne te resteroit-il donc pas assez de force pour supporter la vie (*a*), au moins pour ton fils, pour un père qui ne vit que pour toi seul, peut-être, encore pour Emilie ? Et si elle meurt.... quelle plus juste peine le Ciel pourroit-il t'imposer dans sa clémence, que celle de lui survivre ?

Mesdames de Veymur, accompagnées du plus jeune des deux frères, arriveront presque aussi-tôt que Bazin, qui te porte ma lettre. Ils volent en amis généreux à ton secours & à celui d'Emilie. Il ne reste avec moi que le Comte, dans le sein duquel je répands ma trop vive douleur. Dans ces momens si difficiles, si pénibles pour moi, il est mon soutien ; & Dieu par dessus tout. O mon fils ! il y a une Religion ; il y a un Dieu

juste, arbitre de notre sort ; il y a une autre vie que celle-ci, pour satisfaire à sa justice. O Dieu souverainement équitable, mais Dieu clément & bon, ayez pitié de moi..., ayez pitié de mon fils !

NOTE.

PAGE 82.

(a) *NE te resteroit-il donc pas assez de force pour supporter la vie ?* M. Rousseau a mis dans la bouche d'un jeune homme, à qui la vie est devenue à charge, des sophismes en faveur du suïcide, que, malgré tout leur séduisant appareil, il est aisé de détruire. » Plus j'y » réfléchis, dit le jeune homme, plus je trouve » que la question se réduit à cette proposition » fondamentale : Chercher son bien & fuir » son mal en ce qui n'offense point autrui, » c'est le droit de la nature «.

La réponse est facile : *Chercher son bien*, oui sans doute, mais *son vrai bien* ; fuir son mal, mais *son vrai mal ;* & dans un être tel que l'homme, l'un & l'autre se prennent, non du moment, mais d'une toute autre durée.

Chercher son bien, fuir son mal *en ce qui n'offense point autrui*, c'est-à-dire, en ce qui

n'offenſe ni Dieu dans ſes droits ſur nous, ni les hommes dans les droits de la ſociété, ou dans ceux d'homme à homme ; ce ſera *le droit de la nature.* Mais la propoſition ainſi énoncée, condamne le ſuïcide, bien loin de l'autoriſer. C'eſt ce que développe de la manière la plus ſenſible la réponſe de Milord à ſon ami.

» Penſez-y bien, jeune homme ; que ſont » dix, vingt, trente ans pour un être immor» tel ? la peine & le plaiſir paſſent comme » une ombre ; la vie s'écoule en un inſtant ; » elle n'eſt rien par elle-même ; ſon prix dé» pend de ſon emploi. Le bien ſeul qu'on a » fait demeure, & c'eſt par lui qu'elle eſt » quelque choſe. Ne dis donc plus que c'eſt un » mal pour toi de vivre, puiſqu'il dépend de » toi ſeul que ce ſoit un bien, & que, ſi c'eſt » un mal d'avoir vécu, c'eſt une raiſon de plus » pour vivre encore. Ne dis pas non plus qu'il » t'eſt permis de mourir, car autant vaudroit » dire qu'il t'eſt permis de n'être pas homme, » qu'il t'eſt permis de te révolter contre l'Au» teur de ton être & de tromper ta deſtina» tion..... Toi qui crois Dieu exiſtant, l'ame » immortelle & la liberté de l'homme, tu » ne penſes pas ſans doute qu'un être intelli» gent, reçoive un corps & ſoit placé ſur la » terre au haſard, ſeulement pour vivre, ſouf» frir, & mourir ? Il y a bien peut-être à la vie

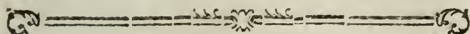
» humaine un but, une fin, un objet moral ?
» je te prie de me répondre clairement ſur ce
» point....

» Ta mort ne fait de mal à perſonne..... ?
» Tu parles des devoirs du Magiſtrat & du
» Père de famille ; & parce qu'ils ne te ſont
» pas impoſés, tu te crois affranchi de tout.
» Et la ſociété, à qui tu dois ta conſervation,
» tes talens, tes lumières ; la patrie, à qui tu
» appartiens, les malheureux, qui ont beſoin
» de toi, ne leur dois-tu rien ? O l'exacte dé-
» nombrement que tu fais ! Parmi les devoirs
» que tu comptes, tu n'oublies que ceux
» d'homme & de citoyen...., Et que dis-tu
» de la défenſe expreſſe des loix ? Les loix,
» les loix, jeune homme ! le ſage les mé-
» priſe-t-il ? Socrate innocent, par reſpect
» pour elles, ne voulut pas ſortir de priſon :
» tu ne balances point à les violer pour
» ſortir injuſtement de la vie, & tu deman-
» des ; Quel mal fais-je...... ? Il te ſied bien
» d'oſer parler de mourir, tandis que tu
» dois l'uſage de ta vie à tes ſemblables ! Ap-
» prends qu'une mort telle que tu la médites
» eſt honteuſe & furtive. C'eſt un vol fait au
» genre humain. Avant de le quitter, rends-
» lui ce qu'il a fait pour toi. Mais je ne
» tiens à rien ? je ſuis inutile au monde ? Phi-
» loſophe d'un jour ! ignores-tu que tu ne

» saurois faire un pas sur la terre sans y trou-
» ver quelque devoir à remplir, & que tout
» homme est utile à l'humanité par cela seul
» qu'il existe.... ? Insensé ! j'ai pitié de tes
» erreurs. S'il te reste au fond du cœur le
» moindre sentiment de vertu, viens, que
» je t'apprenne à aimer la vie. Chaque fois
» que tu seras tenté d'en sortir, dis en toi-
» même : *Que je fasse encore une bonne action*
» *avant que de mourir*......... Si cette considé-
» ration te retient aujourd'hui, elle te retien-
» dra encore demain, après demain, toute
» ta vie «.

Voilà ce que la raison toute seule pouvoit dire. Mais à qui croit la Religion Chrétienne, faut-il tant de raisonnemens ? Peut-on être bien convaincu de la réalité de ses menaces comme de ses promesses, & vouloir, pour se délivrer d'une vie mêlée de plaisirs & de peines, s'ouvrir à l'instant & à coup sûr une éternité des plus affreux supplices ? Avouons-le à la honte de l'Incrédulité, c'est l'affoiblissement de la Religion parmi nous, qui, de nos jours, a rendu si commun le suïcide.





LETTRE XLVIII.

Du Comte de Valmont au Marquis.

EMILIE eſt toujours au même état. Lauſane eſt mort. Sa famille, inſtruite de ce que l'on avoit tenu ſecret juſqu'alors, concerte les meſures qu'elle doit prendre pour me perdre ſans ſe compromettre *. Je ſuis caché dans la maiſon de Meſdames de Veymur, qui ſont ici ſous des noms empruntés. M. de Veymur ne me quitte pas un ſeul moment : & ſa préſence, ainſi que votre dernière Lettre, me ſoutient contre moi-même. Sa femme eſt ſans ceſſe au chevet du lit de ſa chère Emilie, à qui ſa vue ſemble apporter un foible ſoulagement. Dans les momens où

* Selon les loix, de deux hommes qui ſe ſont battus en duel, on ne peut faire le procès à l'un, ſans flétrir la mémoire de l'autre, ſans déterrer même ſon cadavre, s'il eſt enſeveli, & ſans le condamner à être traîné ſur la claie.

cette chère épouſe a l'eſprit plus libre, la piété fait toute ſa force. Quelle piété, grand Dieu ! quels tableaux j'ai vus ! & dans leur contraſte, quels argumens en faveur de la Religion ! Encore deux jours, & je vous inſtruirai de tout. Mais l'état d'Emilie, je vous l'avoue, m'inquiète & m'agite trop pour me laiſſer la force de vous en dire davantage. Que n'ai-je ſuivi vos ſages conſeils ! ô Dieu ! que ne les ai-je ſuivis !





LETTRE XLIX.

Du même.

EMILIE étoit hier à l'extrémité. Depuis long-tems elle ſentoit ſon état, malgré la pitié barbare, diſoit-elle à ſes femmes, qui nous portoit à le lui cacher. Elle déſiroit, dès les premiers jours de ſa maladie, de recevoir les derniers Sacremens; elle les a reçus enfin, & ils ont produit ſur elle un effet tout contraire à celui que j'en appréhendois. Ils l'ont rendue plus calme; ils l'ont en quelque ſorte rappelée à la vie, & un rayon d'eſpérance luit encore pour moi. Son fils, qu'elle a redemandé avec les plus vives inſtances, eſt ſous ſes ieux; & plût au Ciel qu'il n'y eût pas plus à craindre pour ſa mère que pour lui! ma ſituation étant aujourd'hui plus tranquille, j'en profite pour vous raconter plus au long mes égaremens & mes malheurs.

Vous aviez preſſenti les excès auxquels mon caractère impétueux, mes paſſions

vives & ardentes pouvoient me porter ; je n'ai que trop justifié toutes vos craintes.

Des amis indiscrets me rapportoient sans cesse des propos ou des démarches de Lausane, qui enflammoient ma jalousie, & réalisoient à mes ieux les chimères que je m'étois formées. Des émissaires, que j'avois placés en tous lieux sur ses pas, empoisonnoient encore ses discours légers, & aggravoient chaque jour mes soupçons. Il se faisoit un jeu de ma crédulité : & voulant la faire servir à d'affreux projets, que lui-même m'a dévoilés, croyant d'ailleurs qu'avec le crédit & l'autorité dont il jouïssoit, je n'oserois jamais faire avec lui d'une prétendue galanterie une affaire sérieuse, il mit enfin, par la plus abominable invention, le comble à ses noirceurs. Il montra à ceux dont j'avois fait mes confidens, un portrait d'Emilie, accompagné d'une lettre qui paroissoit écrite de sa main, & dans laquelle, après un préambule assez naturel sur les soins qu'elle avoit toujours apportés à déguiser à mes ieux son attachement pour lui, elle lui recommandoit

de nouveau de s'obſerver devant moi avec plus d'attention, & lui envoyoit un gage de ſa tendreſſe tel qu'il le déſiroit.

De tous mes amis, celui dont je me défiois le moins fut mis en œuvre par le Baron, pour me faire donner plus sûrement dans le piége qu'il me tendoit. Sur ſon récit, je n'eus pas de peine à croire Emilie coupable; cependant je me poſſédai aſſez, pour exiger de cet ami perfide qu'il me fît voir au moins la lettre, qui étoit le plus sûr garant de l'infidélité d'Emilie. Il me promit d'employer tous ſes ſoins pour la dérober à Lauſane, & dès le lendemain il me la remit. Jugez de ma fureur, lorſque je crus y reconnoître l'écriture d'une épouſe, qui ſembloit me manquer & ſe manquer à elle-même ſi indignement. N'écoutant plus dans cet inſtant que la paſſion qui me transportoit, je courus à ſon appartement. » Malheureuſe, lui dis-je en l'abordant, laiſſe » tomber le maſque de ta fauſſe vertu; lis, » & ſois confondue «. Elle lut, & me rendant la lettre; » C'eſt mon écriture, dit-» elle; on l'a contrefaite, de manière à m'y

» tromper moi-même ; mais ce ne ſont, » cher époux, ni mon ſtyle, ni mes ſentimens «. Le ſang froid avec lequel elle prononça ces mots, au lieu de m'éclairer, ne fit que redoubler l'horreur dont je me ſentois pénétré, & m'animer encore plus à la vengeance. Je la quittai, en oſant bien l'accuſer de s'être fait un front qui ne ſavoit plus rougir ; & je courus chercher Lauſane. » Suivez-moi, lui dis-je, lâche & infâme ſéducteur «. Oh, pour lâche & infâme, c'eſt trop, me répondit-il ; & il me ſuivit à l'inſtant. Dans la route, & pendant que je me faiſois mener avec lui dans un lieu écarté ; » Expliquons-nous, me dit- » il, & que de petites intrigues d'amour, » ſans deſſein & ſans conſéquence, ne ſé- » parent pas à jamais deux amis qui de- » puis tant de tems ont vécu l'un pour » l'autre : il m'en couteroit trop de vous » ôter la vie, & vous vous perdez ſi vous » attentez à la mienne «. Je regardai comme un manque de courage ce qui n'étoit en lui que le fruit d'une réflexion plus mûre, occaſionnée par mon emportement ; & je ne daignai y répondre que

par le plus profond ſilence & le plus parfait mépris. Deſcendus de carroſſe au parc de Vincennes, & nous enfonçant auſſi-tôt dans le plus épais du bois, Point de quartier, m'écriai-je dans le tranſport qui m'agitoit : & fondant ſur le Baron ſans aucun ménagement, j'en reçus une légère bleſſure ; mais après le combat le plus opiniâtre, je l'étendis preſque mort à mes pieds. » J'implore votre ſecours, » me dit-il en tombant ; accordez-le moi, » par pitié pour vous-même, & plus en» core pour votre fidèle & trop malheu» reuſe épouſe «. Il ne put en dire davantage. Je courus faire avancer la voiture qui nous avoit amenés, & nos valets de chambre, que nous avions eu la précaution d'y faire monter avec nous. Ils m'aidèrent à relever le Baron, qui ordonna au ſien un ſilence qu'il n'a pas gardé ; & on le reconduiſit à ſon hôtel.

Pour moi, vivement frappé du peu de mots qui lui étoient échappés, je me hâtai de rejoindre Emilie. Hélas ! je craignois de la revoir preſque autant que je le déſirois ; & dans quel état, grand Dieu !

la trouvai-je à mon retour ! Un accouchement ſubit, mais violent, cauſé par la trop juſte frayeur qu'avoit produite en elle mon départ précipité, la mettoit à deux doigts de la mort. Elle venoit d'être délivrée; mais il lui reſtoit des convulſions affreuſes & un tranſport qui aliénoit entièrement ſa raiſon. Malgré la quantité de ſang qu'elle avoit perdu, l'ardeur de la fièvre lui donnoit une force qu'on avoit peine à contenir; & tandis que ſes femmes étoient en pleurs aux pieds de ſon lit, ſes domeſtiques ne pouvoient, que difficilement, la retenir au milieu des ſecouſſes vives & continuelles qu'elle éprouvoit dans tous ſes membres. Je la pris moi-même entre mes bras, & à chaque inſtant elle étoit prête à m'échapper. On crut qu'elle alloit paſſer; on vouloit me faire retirer : mais je n'écoutois rien, je ne ſavois ni ce qu'on me diſoit ni ce que je faiſois; toute mon attention ſe bornoit à contenir Emilie, que j'embraſſois étroitement, & avec laquelle je ne penſois plus qu'à mourir. Cependant ſon agitation ſe calma peu

à peu ; quelques ſecours appliqués à propos lui rendirent même l'uſage de la raiſon ; mais elle ſe trouva auſſi foible alors, qu'elle étoit forte & violente quelques inſtans auparavant. Elle tourna vers moi des regards languiſſans, me tendit une main défaillante, & ne put proférer que ce peu de mots : » Cher époux, » je vous aime toujours «. Une léthargie profonde ſuccéda auſſi tôt à cet état de langueur & d'accablement : on la fit revenir à force de ſoins ; & moi, immobile & ſtupide, je tenois ſa main preſſée entre les miennes, & ne pouvois pleurer. Après un aſſez long tems paſſé dans cet état, ſes ieux ſe rouvrirent, & ſe portèrent encore plus tendrement ſur moi : » Je ne puis, dit-elle, cher » époux, ſoutenir la ſituation où je vous » vois «. Elle retomba dans ſon évanouïſſement.

On prit ce moment pour m'arracher d'auprès d'elle ; on me fit paſſer dans la chambre voiſine, où étoit mon fils : je m'aſſis près de lui ; & l'émotion que me cauſa ſa vue, rappelant mes eſprits

presque égarés, me fit enfin verser des larmes. A l'instant où je me sentois le plus soulagé, & où je retrouvois quelque force dans mes maux, on vint me dire qu'Emilie étoit mieux, mais qu'elle avoit besoin de repos, & qu'un inconnu me demandoit: c'étoit un homme que m'envoyoit Lausane, pour me dire qu'il étoit très-mal, & qu'il désiroit me parler; j'y courus. On avoit jugé sa blessure mortelle : » Vous m'ôtez peut-être la » vie, me dit-il après avoir fait retirer » ceux qui l'environnoient; mais je l'ai » mérité. La Comtesse est innocente, & » la lettre que j'ai supposée étoit destinée » à me rendre coupable envers vous avec » plus de succès que je ne l'avois été jus- » qu'ici. J'étois assez convaincu que vous » la lui montreriez; mais je pensois aussi » que, du caractère dont je vous con- » nois, & après des marques aussi sûres » en apparence de son infidélité, nulle » explication de sa part ne pourroit vous » empêcher de rompre avec elle. Ne » croyant pas d'ailleurs, qu'avec les vues » d'agrandissement & d'élévation dont

» vous

» vous m'avez fait part, vous voulussiez
» vous mesurer avec moi, ni vous
» exposer à tout perdre pour une
» femme infidèle, je fondois sur votre
» rupture mes plus douces espérances.
» L'habitude qu'on a fait prendre à la
» Comtesse, de se promener chaque jour
» pour se conserver en santé, m'avoit
» fait concevoir le dessein de profiter
» d'une de ses promenades pour l'enle-
» ver. J'avois gagné pour cet effet son
» cocher, son coureur, la Roche (trois
» de ses gens que je vous avois donnés);
» & tout le reste étoit arrangé. Si au con-
» traire, vous preniez le parti de l'éloi-
» gner & de vous séparer, j'avois résolu
» de forcer sa retraite, si je ne pouvois
» réussir à l'enlever sur la route. Cet en-
» lèvement, disois-je, de quelque ma-
» nière qu'il se fasse, ne sera point sur
» mon compte: après l'éclat de la rup-
» ture, on dira hautement que la Com-
» tesse s'est jetée dans mes bras; qu'elle
» est venue déposer entre mes mains le
» fruit de nos amours, que son mari a
» été pris pour dupe, &, quoi qu'il

» puiſſe en arriver du côté de la Comteſ-
» ſe, ma paſſion ſera ſatisfaite, ou du
» moins ma vanité «.

Quel monſtre ! m'écriai-je à l'inſtant :
Quoi ! & vous ne reſpectiez pas même
l'état d'Emilie..... ! Et maintenant elle ſe
meurt.... ! » J'étois un monſtre, j'en con-
» viens, me répondit Lauſane ; mais je
» devois, à ſa juſtification, à votre repos
» & au mien, ce récit, hélas ! ſi pénible
» & ſi humiliant pour moi. J'ai tout fait
» pour ſéduire la Comteſſe, & j'avoue
» que le triomphe auquel j'aſpirois in-
» téreſſoit en moi autant l'orgueil que l'a-
» mour. Par de fauſſes délations, j'ai fait
» éloigner votre père, dont la préſence
» & les conſeils m'auroient embarraſſé ;
» je vous ai rendu incrédule comme moi,
» pour vous rendre moins cher à Emilie,
» moins ſcrupuleux, moins délicat, &
» moins fidèle ; je vous ai inſpiré les paſ-
» ſions & les préjugés les plus favorables
» à mes vues : j'ai voulu employer auprès
» de la Comteſſe les mêmes reſſources ;
» mais je l'ai toujours trouvée armée par
» ſa ſageſſe contre toute eſpèce de ſéduc-

» tion. Je vous ai fait, sans vous haïr, » tout le mal que j'ai pu; & j'en suis la » première victime. Il y a un Dieu juste, » Valmont; je le reconnois trop tard, & » je ne me sens pas encore la force de » le confesser hautement.... Il y a un » Dieu «. Lausane se tut à ces mots. Une sueur froide couloit de son front; l'agitation la plus violente se peignoit dans ses ieux & dans tous ses traits. En le voyant dans cet état, la pitié succéda au fond de mon cœur à tous les sentimens de fureur & de haine. J'appelai, pour lui faire donner du secours; & me penchant vers lui, Je vous pardonne, lui dis-je assez bas pour ne pas être entendu; mais puisqu'il y a un Dieu, pensez sérieusement à vous réconcilier avec lui. » Je vous attends demain, me ré» pondit-il; & pour la seconde fois, » ayez pitié de moi «. Je lui serrai la main avec un mélange inexprimable d'humanité, de compassion, de mépris, & d'horreur.

Je me hâtai de rejoindre ma chère Emilie, l'esprit rongé d'inquiétudes, &

le cœur plus rempli que jamais d'estime pour elle, de respect, & d'amour. On ne me permit de la voir qu'un moment. Sa situation étoit toujours la même : elle l'étoit à mon réveil ; si toutefois j'ai fermé l'œil de toute cette nuit, la plus orageuse de ma vie. J'entrai chez Emilie ; je la vis un moment sans en être apperçu ; j'embrassai mon fils, & je courus chez Lausane. Personne ne se défioit encore de ce qui s'étoit passé entre nous ; & les raisonnemens que formoit le Public, toujours mal instruit sur ces sortes d'affaires, s'arrêtoient sur tout autre que sur moi. Dès que je parus, on nous laissa seuls, comme il l'avoit ordonné.

» Venez, me dit-il, venez jouïr du » plaisir de la vengeance... Le Ciel vous » a bien vengé. Venez voir un malheu- » reux, déchiré par ses remords, com- » battu par mille sentimens contraires, » ne sachant ni ce qu'il doit croire ni ce » qu'il peut espérer, ne voyant, de quel- » que côté que se portent ses réflexions, » que des sujets de crainte & rien sur quoi » il puisse s'appuyer. Accablante situa-

» tion ! O Galiléen ! tu as vaincu «. — Mais s'il a vaincu, lui dis-je en frémiſſant, comme Julien, vous blaſphémez *: ſi la Religion Chrétienne eſt vraie, comme je commence à le croire, elle vous offre un Dieu Sauveur, des moyens de réconciliation. — Quoi ! cette Religion que j'ai toujours méconnue, déshonorée, outragée... elle feroit la reſſource d'impies, de ſcélérats tels que moi ! Hélas, quelquefois, lorſque je la blaſphémois, mon cœur démentoit mes lèvres. Aujourd'hui il me ſuffiroit de dire, *Je me repens*, pour me la rendre favorable ! Porte tes reſſources à d'autres que moi; offre-les à Emilie, qui n'en a pas beſoin : pour moi je ne me repens que d'avoir pu te

* Théodore, & d'autres Ecrivains après lui, rapportent que, quand Julien ſe vit bleſſé à mort, il reçut dans ſa main le ſang qui couloit de ſa plaie ; & que, le jetant en l'air, il s'écria : *Raſſaſie-toi, Galiléen : tu m'as vaincu ; mais je te renonce encore* ; & qu'après avoir ainſi blaſphémé contre Jéſus-Chriſt, il vomit auſſi mille imprécations contre ſes dieux, dont il ſe voyoit abandonné.

paroître ſi foible. Eh, quel rôle veux-tu me faire jouer ? J'irois demander un Prêtre, me confeſſer ! — Eh, vous l'avez bien fait vis-à-vis de moi, en me rendant le confident de vos crimes ! — Oui, mais c'eſt entre nous. Dès l'inſtant où je me ſuis ſenti frappé, je n'ai pu porter tout le poids de mes remords. Depuis ce moment fatal, les réflexions n'ont fait qu'enſanglanter la plaie qui eſt au fond de mon cœur; il me falloit quelqu'un à qui je puſſe m'ouvrir ſans contrainte, & je ne pouvois le faire plus utilement qu'à l'époux d'Emilie. Ce pendant perſonne ne ſait quel eſt le ſujet de notre entretien, & au contraire tout le Public ſauroit bientôt... — Eh, Monſieur, qu'importe le Public dans des momens ſi précieux, & où, peut-être dans peu, il n'y aura plus à vos ieux d'autre juge de vos actions que Dieu même ? — Qu'importe.... ! eh quoi, m'as-tu donc condamné à la mort ? N'y a-t-il plus d'eſpérance pour moi ? Va, fais du moins prier pour un malheureux, qui n'a pas la force de prier pour lui-même. Fais dire des Meſſes pour ſa guériſon; les

plus vaillans de nos Coryphées en ont bien fait autant (*a*)... Son visage enflammé m'annonçoit assez qu'il étoit tems de finir, si je ne voulois pas aigrir son mal & augmenter le transport qui l'agitoit. Il n'étoit presque plus à lui. Je le quittai, en l'invitant à prendre du repos, & à ne se permettre que des réflexions capables de le tranquilliser & de le consoler.

Pendant plusieurs jours, je me partageai ainsi entre lui & la Comtesse. L'état d'Emilie demandoit les plus grands ménagemens, & sembloit empirer de jour en jour. Celui du Baron étoit entièrement désespéré. La gangrène s'étoit mise à sa blessure; elle avoit gagné les parties les plus nobles; & on n'avoit pas craint de lui annoncer que le mal étoit sans remède, & qu'il n'avoit plus que quelques heures à vivre. Grand Dieu! quelle nouvelle pour lui! En quelle situation l'ai-je vu dans ces derniers momens; & où trouverai-je des couleurs assez fortes pour bien rendre cet affreux tableau? » Il faut » donc mourir, me dit-il dès qu'il m'ap- » perçut; & où irai-je? O néant que j'im-

» plore, ſois mon Dieu ! viens par pitié
» dévorer tout mon être ! viens, je n'ai de
» reſſource qu'en toi ſeul : je te rends ce
» que tu m'as donné... Hélas ! je t'implore
» en vain. Tu ne pouvois me rien donner ;
» tu ne peux me rien ôter. Dieu cruel !
» Dieu impitoyable ! s'il en exiſte quel-
» qu'un ; ô toi qui t'es joué de mon être,
» qui t'es joué de mon ſort, que vas-tu
» faire de moi *.... « ? O mon ami ! lui dis-je en l'interrompant, que faites-vous ? Quel fantôme hideux vous êtes-vous formé, pour vous tourmenter ? Il y a un Dieu bon, un Dieu clément... même pour des coupables tels que nous. Ah ! maintenant j'aime à m'en flatter : oui, Lauſane, il y a un Dieu Sauveur. — Qu'il faſſe donc des miracles ; qu'il me faſſe croire ; qu'il me faſſe eſpérer ; qu'il change en un moment mon

---

* Un ancien Philoſophe diſoit : *Dubius vixi ; incertus morior ; quò vadam neſcio : Ens entium, miſerere mei ?* J'ai vécu dans le doute ; je meurs dans l'incertitude ; je ne ſais où j'irai : Etre des êtres, ayez pitié de moi !

eſprit & mon cœur; qu'il me donne la force d'avouer que je me ſuis trompé, que je l'ai bien voulu, que mon incrédulité étoit plus l'ouvrage de mes paſſions que de ma raiſon, qu'elle n'étoit ſouvent qu'un maſque dont je couvrois ma foibleſſe, qu'elle étoit un état de doute bien plus que d'aſſurance & de tranquillité. — Cette force dont tu as beſoin, ô mon ami! demandons-la enſemble. Le tems preſſe; j'ai amené avec moi un Miniſtre charitable....

» Oui «, s'eſt écrié en entrant un de nos Eſprits forts, ami intime de Lauſane & l'un de ſes diſciples d'impiété, » il ſera » beau voir mon maître, *extrémonctioné* » par tous les ſens, mourir entre les bras » d'un Prêtre! Eh quoi, Baron, as-tu » peur de l'enfer «? Il eſt permis, lui répliquai-je, de trembler à moins; & je ne conſeille pas à notre ami d'être fort, en dépit de ſa conſcience & contre Dieu même. — Oh ſa conſcience! c'eſt celle d'un malade; & toi qui te portes bien, ce qui m'étonne eſt de te trouver auſſi foible que lui. Va, Baron, dit-il en ſe retirant

& en pirouettant, va dans l'autre monde, muni de passeports qui ne sont bons que pour les sots; & fais dire à ceux qui s'apprêtoient à vanter ton courage, que tu n'y étois déjà plus avant même d'être mort.

Voilà donc, dis-je à Lausane, qui paroissoit atterré par ces froides plaisanteries si fort hors de saison, voilà toutes les consolations & toutes les ressources que nous laissent dans ces derniers instans nos compagnons d'incrédulité. Cher Baron, permets que je te présente, dans le Ministre de la Religion, un ami plus fidèle & des ressources plus réelles. — Non, s'écria-t-il avec violence, qu'il se garde bien d'entrer; qu'il sorte de ma maison; à quoi m'exposes-tu? Me voilà donc, grâces à tes soins, la fable & la risée de tous les sages! — Eh, mon ami, c'est bien de tout cela que tu dois t'inquiéter maintenant. Laisse ces faux sages faire les braves, tant qu'ils se croient loin du danger; mais pour toi, songe à ce que tu risques; prends du moins le plus certain. — Hélas! je risque tout, me



La mort de L'Impie.

répondit-il avec un air & d'un ton de voix que je n'oublierai jamais, je risque tout: n'importe (b); il est trop tard, & le sort en est jeté...... Dieu! Dieu! qui te venges déjà si cruellement, tu mets le désespoir & l'enfer dans mon cœur! je te défie de me faire souffrir davantage.... Je perds tout.... tout s'évanouit à mes ieux & fond sous moi... Quel abime....! ô rage! ô désespoir! ô infortuné que je suis......! Va, retire-toi, funeste auteur de ma mort....; qu'on sache, dit-il en élevant la voix, que c'est toi qui es mon meurtrier, mon bourreau; que ta conscience te le dise à toi-même à chaque instant de ta vie; qu'elle te rende aussi malheureux que moi. Reçois ce fatal adieu & mes derniers vœux; que ton Emilie, que le fruit de ses entrailles..... A ces derniers mots, la rage le suffoqua. J'appelai du secours.... il n'étoit plus. J'avois saisi heureusement un papier qui sortoit de dessous son chevet, & qui me parut, à la première inspection, un plan contre la Religion, & en faveur de l'incrédulité, que je vous communi-

querai par la ſuite *. Je me jetai machinalement à genoux aux pieds de ſon lit, les ieux fixés ſur cet infortuné...... Quel ſpectacle hideux que celui de ſon cadavre.... ! Les efforts violens qu'il venoit de faire en rendant les derniers ſoupirs, avoient défiguré ſes traits. Ses ieux fixes & hagards ne reſpiroient que la haine, la vengeance, & la fureur; ſes mains étoient tordues ſur ſa tête; ſon front étoit pâle & menaçant; ſes lèvres étoient enflées & livides; ſa bouche ouverte ſembloit vomir encore l'impiété & le blaſphême.... Ses Domeſtiques ne purent le voir, ſans détourner les ieux & ſans frémir (*c*)..... Après quelques inſtans de ſaiſiſſement & de méditation profonde, la terreur dans l'ame, la conſcience bourrelée, oppreſſée

* Ce plan a été envoyé en même tems que la Lettre LIe, avec des réflexions du Comte de Valmont, ſur les objets qu'il renferme. On a rejeté le tout à la fin des Lettres de cette première Partie, comme un morceau à part, mais qu'il étoit eſſentiel de conſerver, en y faiſant d'ailleurs les additions & les changemens dont il ſera parlé.

par les remords, je m'arrachai de ce lieu ſiniſtre & précipitai mes pas vers Emilie. Quel contraſte ! toute ſa maiſon étoit en pleurs, tout retentiſſoit du récit de ſes œuvres & de l'éloge qu'on faiſoit de ſes vertus; on entendoit de toute part des gémiſſemens & des regrets; & quoiqu'on ſe contraignît en ma préſence, je ne liſois ſur tous les viſages que des ſignes ſenſibles de la plus vive inquiétude & de la douleur la plus amère. Lorſque je l'abordai, elle étoit un peu moins foible, & jouiſſoit de toute la liberté de ſon eſprit & de tout le calme de ſa raiſon.

Approchez, cher Valmont, me dit-elle dès qu'elle m'apperçut; je me ſens aſſez forte pour partager vos peines & vous aider à les porter. Mon bon ami, il n'y a que la Religion qui puiſſe nous les faire ſoutenir dignement. Cherchez en elle des lumières & des ſecours, qu'elle ſeule peut nous donner. Qu'il m'eſt doux de mourir dans ſon ſein, ſi Dieu veut que je meure ! Elle ne me laiſſe regretter ſur la terre que vous, notre reſpectable père, & mon fils.... Mais quelle conſo-

lation n'emporterai-je pas au tombeau, ſi je puis penſer que je laiſſe, à ce tendre gage de notre amour, un père, inſtruit par ſes malheurs & guidé par la Religion! — Vivez, chère épouſe, m'écriai-je fondant en larmes; vivez pour me la faire ſuivre, pour me la faire aimer, pour que j'achève de la connoître & de l'adorer. — Ma vie n'eſt point à moi, me répondit-elle, elle eſt à celui qui me l'a donnée; je la lui rends, dès qu'il lui plaît de la reprendre: trop heureuſe, ſi le ſacrifice que je lui en fais, uni à celui de mon Rédempteur, peut expier nos fautes & nous le rendre propice à tous deux...! Je m'appuie, reprit-elle après quelques momens de ſilence, ſur ſes miſéricordes, bien plus que ſur l'innocence de ma vie & la pureté de mes intentions. Je vous ai toujours aimé, cher époux; mais ai-je bien aimé mon Dieu autant que je le devois? Je l'ai déſiré du moins de tout mon cœur; & de tout mon cœur je veux mourir dans ſon amour.... Que la mort, pour une ame chrétienne, perd bien de ſon amertume! Elle nous ôte beaucoup moins



Car Monnet Del Dambrun Sculp

Que la mort pour une Ame chrétienne perd bien de son amertume

qu'elle ne nous donne ; & dans cette séparation dont elle nous menace, ô mon ami ! je ſuis moins à plaindre que vous... C'eſt vous, cher Valmont, qui devez maintenant vous armer de force, pour ſoutenir le fardeau de la vie, & pour acquitter les dettes qu'elle vous fait contracter : c'eſt vous qui devez vivre, pour conſoler votre père, pour former à la Religion & à la vertu l'enfant que le Ciel vous a donné, & pour édifier par votre retour vos vrais amis, que vos erreurs ont affligés. Me le promettez-vous ? — O ma vie ! mon tout ! lui dis-je en me jetant à ſes genoux, demande à ton Dieu de vivre encore, pour achever ſon triomphe ſur mon eſprit & ſur mon cœur : il t'exaucera ; & en vivant pour toi, je commencerai à vivre pour lui. Mes erreurs ne tiennent plus à rien ; trop de choſes les combattent & les détruiſent. Je te promets tout ce que tu voudras ; car en te promettant, je ſens que je ne riſque plus rien. — Lève-toi.... je ne crains donc plus de mourir. O mon Dieu ! que votre volonté ſoit faite, & que votre ſaint nom

ſoit béni. — Emilie, je t'en conjure; demande-lui de vivre. — Oui, je le lui demande, ſi c'eſt pour ſa gloire & pour notre ſalut à tous deux. — Mon Emilie! me pardonnes-tu? — Ah! ſi je te pardonne, moi qui t'aime ſi tendrement! Va, mon cœur a toujours excuſé les foibleſſes du tien; & ce n'eſt qu'à Lauſane que j'ai beſoin de pardonner: hélas! je ſépare, autant qu'il eſt en moi, ſes vices de ſa perſonne: & il m'eſt cher encore, malgré les maux qu'il nous a faits. Mais, dis-moi, qu'eſt-il devenu...? Tu te troubles, Valmont; tu gardes le ſilence. — Ma tendre amie, ſois tranquille; je ſatisferai dans peu à tes queſtions, & tu admireras alors plus que jamais les ſecrets deſſeins d'un Dieu qui veille ſur nous. Lauſane t'a pleinement juſtifiée à mes ieux, ſi tu as pu jamais avoir beſoin de l'être. — Le Ciel daigne avoir pitié de lui....! Cher Valmont, laiſſe-moi me recueillir pour l'action que je médite; demain je recevrai les derniers Sacremens. Ne t'inquiète pas, mon bon ami; ils ſont tout à la fois & la conſolation la plus douce & le remède le plus sûr dans l'état où je ſuis.

Je respectai, quoiqu'à regret, la loi que sa piété m'imposoit ; & je me retirai en gémissant. On m'annonça, quelques heures après, M. de Veymur *. Son abord étoit inquiet & embarrassé. Fuyez, me dit-il, dès qu'il put me parler sans témoins. A l'instant même de la mort de Lausane, l'un de ses valets de chambre, qui vous a accompagné au parc de Vincennes, a raconté tout haut les circonstances de votre affaire, & nous venons de les apprendre en arrivant... La famille du Baron, qui perd toutes ses espérances, est désolée, & fait contre vous les plus terribles menaces. Le public est instruit, & le Roi lui-même ne tardera pas à l'être. Fuyez ; dérobez-vous à des poursuites dont vous auriez tout à craindre dans ces premiers momens. Conservez-vous pour Emilie, & venez chez Mesdames de Veymur, qui sont ici avec moi sous un nom emprunté : elles ont choisi exprès un logement commode & retiré, & ne veulent se présenter à votre épouse qu'après qu'elles vous auront mis à l'abri

---

* Le frère du Comte de Veymur.

de tout danger. La nuit favorise heureusement votre retraite ; suivez-moi : nous nous chargeons de tranquilliser Emilie.

Je le suivis avec d'autant plus d'empressement, que je brûlois du désir de voir sa belle-sœur & son épouse, & de leur témoigner ma vive reconnoissance de tant de zèle & de fatigues. L'entrevue fut aussi touchante qu'elle pouvoit l'être, malgré tous mes torts. Les motifs qu'elles me proposèrent, pour me faire accepter l'asile qu'elles m'offroient, étoient assez pressans pour me déterminer. Je restai, tandis qu'elles coururent s'emparer de ma chère & tendre amie, & colorer à ses ieux mon absence de prétextes propres à la calmer.

Ce qu'il y avoit de plus difficile à arranger, étoit la cérémonie du lendemain. On ne vouloit pas faire penser à la Comtesse que j'avois des affaires sérieuses, & que je courois des risques assez grands pour que je ne pusse pas assister, comme elle le désiroit ardemment, à la grande action qu'elle méditoit. On lui dit que la décence même ne permettoit

pas que je me montraſſe dans des momens ſi critiques ; qu'un tel ſpectacle ne pouvoit d'ailleurs que faire ſur moi l'impreſſion la plus vive ; & que du moins, pour en dérober l'effet à ſes propres ieux, il étoit convenable que je me retiraſſe dans la garde-robe qui étoit au pied de ſon lit, où la porte ſeulement entr'ouverte me laiſſeroit toute liberté de voir & d'entendre ſans être vu. Cette précaution ne lui parut point étrange. Lorſque le ſoir de ce jour ſi précieux pour elle fut arrivé, je revins le viſage caché dans un manteau ; &, accompagné de M. de Veymur, je rentrai ſans bruit par la porte du jardin. Nous montâmes chez Emilie par un eſcalier dérobé. Je la vis un inſtant, après qu'on eut fait retirer tous ceux qui l'environnoient. Elle étoit beaucoup plus mal que le jour précédent : elle crut me dire un éternel adieu ; elle me le dit avec tendreſſe, avec courage. Je l'interrompois par mes ſanglots, je la baignois de mes larmes, je ne faiſois paroître que ma douleur & ma foibleſſe. Elle me ranima, elle me rendit des forces

par l'héroïſme de ſes ſentimens & de ſa piété; elle me recommanda de nouveau les intérêts de mon ame & ceux de mon fils. Je la ſerrai encore une fois entre mes bras, & m'enfonçai dans le cabinet qui m'étoit deſtiné.

On ne tarda pas à s'aſſembler. Le moment que je craignois le plus, & qu'Emilie déſiroit le plus vivement, arriva enfin: elle vit entrer ſon Sauveur & ſon Dieu. Quel ſpectacle de religion! & de quels ſentimens il a pénétré mon cœur! On fit à mon épouſe une exhortation courte & pathétique, ſur l'amour d'un Dieu pour elle, ſur les faveurs dont il l'avoit comblée depuis l'inſtant de ſa naiſſance juſqu'à ces derniers momens: on l'engagea à répondre à tant d'amour & à de ſi grands bienfaits, par la plus vive reconnoiſſance, la réſignation la plus entière, & le détachement le plus parfait. » Oui, Monſieur, dit-elle » avec fermeté au Miniſtre qui l'exhor» toit, je bénis ſa tendreſſe, & lui rends » les plus vives actions de grâces des » témoignages qu'il n'a ceſſé de m'en

» donner. Je meurs à tout, puiſqu'il l'or» donne, avec l'unique déſir d'être éter» nellement à lui. O mon Dieu! recevez » l'offrande de tout ce que vous ſavez » que j'ai de plus cher, & daignez vous » le conſacrer uniquement. Soyez ma » force & mon ſoutien, comme j'eſpère » que vous allez être pour moi un gage » d'immortalité «! On fit l'onction ſainte ſur tous ſes ſens, & elle entra dans le plus profond recueillement, On lui préſenta le Crucifix, & elle jeta ſur lui le regard le plus tendre. » Voilà, dit-elle » en le preſſant amoureuſement de ſes » lèvres, voilà l'image ſacrée de celui » à qui je dois mon ſalut, de celui qui » m'a ſoutenue dans toutes les afflictions, » & qui a fait mon unique eſpérance » tous les jours de ma vie «. On lui fit pluſieurs queſtions, auxquelles elle répondit d'une manière ſi touchante, que tous les aſſiſtans fondoient en larmes. On lui préſenta ſon Dieu; elle l'adora, elle le reçut, & parut comblée de joie & remplie des conſolations les plus douces. » C'eſt à préſent, dit-elle, que je vous

» prie, Seigneur, de recevoir mon ame;
» & que je meurs en paix «.

Pendant cette ſcène ſi attendriſſante, ce qui m'a le plus frappé, c'eſt la ſérénité qui brilloit ſur ſon front. Nulle altération ne ſe faiſoit voir dans ſes traits; un feu pur & céleſte éclatoit dans ſes ieux; un tendre coloris animoit ſon viſage, & ajoutoit encore un nouveau charme à ſes attraits; ſa voix douce & perſuaſive, mais ferme & aſſurée, portoit dans le cœur une onction ſecrète & je ne ſais quoi de divin; la dignité & les grâces accompagnoient ſes moindres geſtes: tout en elle reſpiroit la grandeur d'ame & le vrai courage que donnent le témoignage d'une bonne conſcience & la ſolide piété. A l'éclat dont elle brilloit, on l'eût moins priſe pour une foible mortelle, que pour un Ange deſcendu parmi nous ſous une forme humaine; elle paroiſſoit bien moins s'aſſujettir à la mort, qu'en triompher. Ah! mon père, que la mort du Juſte eſt donc précieuſe; & qu'il eſt doux de mourir ainſi dans le Seigneur! Plaiſe au Ciel cependant qu'il n'ait eu

deſſein que de nous préſenter dans Emilie cette image, ſans la réaliſer ! Plaiſe au Ciel qu'elle me ſoit rendue, pour m'apprendre à vivre comme elle !

Après ce qui venoit de ſe paſſer ſous mes ieux, & qui, malgré le courage que cet exemple m'inſpiroit, m'avoit ému au point d'être près cent fois d'éclater; je ne penſai plus qu'à me dérober en ſecret, & par la même route par laquelle j'étois venu. L'impreſſion qui reſtoit en moi ne me permettoit pas de me montrer de nouveau à Emilie, ni de troubler la joie ſi douce que répandoit en elle l'action qu'elle venoit de faire.

Je vous écris le lendemain de cette ſcène, ſi intéreſſante pour elle & pour moi, c'eſt-à-dire, plutôt que je ne l'avois penſé : & vous recevrez peut-être ma dernière lettre en même tems que celle-ci. Mon épouſe eſt beaucoup mieux, & n'eſt cependant pas hors de danger. Pour empêcher qu'elle ne s'inquiète trop vivement de ce qu'elle ne me voit plus, on lui a ſeulement appris que j'avois eu, il y a quelques jours, une affaire avec le

Baron; qu'il avoit été blessé; que, comme le bruit commençoit à se répandre que j'étois l'auteur de sa blessure, on avoit cru plus prudent de m'engager à me cacher chez Mesdames de Veymur; & que c'est pour cela même, que, lorsqu'elle avoit été administrée, on m'avoit fourni auprès d'elle un prétexte, pour ne me montrer à ses ieux que de la manière la plus secrète.

Ce qu'il y a de vrai, c'est que les suites de cette affaire deviennent très-inquiétantes pour moi. Le Roi, informé de la mort de Lausane, me menace, dit-on, des plus terribles effets de sa colère; je viens d'apprendre cependant que la famille du Baron, pour ne pas risquer de voir retomber sur lui-même la tache du duel & les suites que selon les loix il devroit avoir, faisoit passer auprès du Prince cette affaire pour une rencontre, Mais en même tems elle me peint à cet égard des plus noires couleurs, & met tout en œuvre pour me perdre. Si quelque chose peut me soutenir & me consoler au milieu de l'affreuse perspective

qui

qui s'ouvre devant moi, ce ne peut être que la Religion, à laquelle vous me rappelez, & qu'Emilie elle-même me prêche par ſes exemples avec tant d'énergie. Vous voyez, mon père, les diſpoſitions où je ſuis. Conſommez votre ouvrage, & en me peignant la ſainteté du Chriſtianiſme, achevez de contraindre mon eſprit à le croire, & mon cœur à l'aimer.

NOTES.

PAGE 103.

(a) *Les plus vaillans de nos Coryphées en ont bien fait autant.* Ils ont fait plus : ils ont fait apporter des Reliques de toute eſpèce ſur leur lit ; ils ont commandé qu'on fît toucher leur linge à la châſſe de Sainte Geneviève ; ils ſe ſont plu à être environnés de ces Moines qu'ils avoient autrefois honnis & mépriſés ; ils ont voulu mourir entre les bras d'un Capucin ; & c'eſt ainſi qu'eſt mort un de mes amis, qui s'étoit fait un nom parmi les Gens de Lettres par ſes talens, &, comme c'eſt aujourd'hui l'uſage, par ſon incrédulité. C'eſt ainſi qu'au moindre mal ſe diſpoſent à mourir les plus déterminés de nos incrédules. Eh, que d'anecdo-

tes intéressantes je pourrois citer à ce sujet, si elles ne prêtoient trop au ridicule !

PAGE 107.

(b) *Je risque tout : n'importe.* » J'ai vu, dit M. l'Abbé de Choisy, oui j'ai vu mourir un homme dans ces horribles pensées : *Je l'avouë*, disoit-il, *que je ne sais ce qui en arrivera ; je n'ai jamais douté, & je doute présentement ; je suis dans des horreurs que je n'eusse jamais prévues.* Mais, lui disoit-on, demandez pardon à Dieu ; peut-être est-il encore tems pour vous. *Non*, répliquoit-il, *non, il ne me pardonnera point, il y a trente ans que je le méprise* «. Pensées Chrétiennes, par M. l'Abbé de Choisy, l'un des Quarante de l'Académie Françoise.

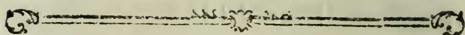
On a vu un évènement bien plus étrange encore, & dont les témoins sont subsistans. Un homme, qui toute sa vie avoit fait profession de ne rien croire, & qui, à l'article de la mort, venoit de refuser tous les secours de la Religion, environné de sa famille en pleurs, demande à haute voix, *Quelle heure est-il* ? Il est dix heures, lui dit-on. Une heure après, même demande ; il la réitère l'heure suivante, & on lui répond qu'il est minuit. *Voici donc*, s'écrie-t-il d'une voix qui glace de frayeur

tous les assistans, *voici l'heure & le moment où va commencer ma malheureuse éternité.* En achevant ces mots, il se retourne & expire.

PAGE 108.

(c) *Ses domestiques ne purent le voir, sans détourner les ieux & sans frémir.* M. de *** ne put soutenir autrefois un pareil spectacle dans un de ses amis, que la lecture de ses écrits avoit perverti. Il arriva au moment où cet ami venoit d'expirer. » Misérable, lui dit » l'ancien Curé de S. S. en tirant les rideaux » qu'on avoit fermés sur ce malheureux, viens » contempler ton ouvrage ; vois dans quel état » il est mort «. M. de ***, frappé, consterné, se jeta à genoux, fit une espèce d'amende honorable, & bientôt après oublia sa frayeur & son repentir.





LETTRE L.

Du Marquis.

Que te dirai-je, mon cher fils, & que répondre aux triſtes détails que ta lettre renferme ? La mort de Lauſane, l'état d'Emilie, ta fortune renverſée, tes jours menacés peut-être par une famille accréditée, qui ne reſpire que la vengeance, ta conſcience en proie aux remords; quels fruits d'une année de délire, d'un moment de fureur ! & quel remède à tant de maux ? Le même qui les eût prévenus, Valmont..... la Religion. Lauſane, en te la faiſant perdre, avoit-il prévu ce qu'il lui en couteroit un jour à lui-même ? J'admire comment, avec autant & plus d'eſprit que lui, mais moins d'expérience & de connoiſſance des hommes, tu te laiſſois aller d'aveuglement en aveuglement au gré de ce faux ami ! Ah ! c'eſt que la ſimplicité d'une ame, droite encore, eſt aiſément la dupe de ruſes & de noirceurs qu'elle ne ſait pas même

ſoupçonner ; c'eſt qu'heureuſement ton cœur n'étoit pas encore dépravé ; & que Lauſane au contraire étoit devenu méchant par goût, par habitude, & par réflexion. Auſſi, mon fils, quel diſcernement le juſte Juge a daigné faire entre vous deux ! Lauſane, frappé par la main même de celui qu'il avoit ſéduit, meurt dans la rage & le déſeſpoir ; tu vis, cher Valmont, pour mettre à profit ſa mort, par la ſageſſe & par le repentir. Juſtice, miſéricorde de mon Dieu, je vous adore, juſque dans les maux que vous nous envoyez !

Ah, mon fils ! laiſſe-moi oublier le Baron & ſon ſpectacle d'horreur, pour ne plus penſer qu'à toi & à Emilie. Emilie ! quelle leçon tu nous donnes ! quels charmes tu répands ſur la Religion & ſur la Vertu ! & que le tableau du juſte, aux priſes avec la mort, eſt encore plus touchant & plus perſuaſif que l'image de ſa vie ! Tandis que l'impie, dans ſes derniers momens, n'a pour toute reſſource que l'idée du néant, le déſire & l'appelle ſans oſer l'eſpérer, ſe voit comme ſuſpendu entre

ce néant trop peu sûr & un avenir terrible, si le néant n'est qu'une chimère; tandis qu'il mesure d'un œil mal assuré le terme de sa carrière, qu'il essaie en frémissant l'affreuse destinée qui l'attend, & se plonge en désespéré dans l'abîme qu'il s'est ouvert; l'ame juste & fidèle ne sent alors que la fin de ses combats & de ses peines, n'aspire qu'à être réunie à la Divinité, & n'entrevoit dans un avenir éternel que la perspective des récompenses & du bonheur. Eh! quel est à cet instant le vrai Chrétien, qui se repente de l'avoir été?

O qu'il est insensé, cher Valmont, celui qui préfère, aux espérances que la Religion nous donne & aux avantages mêmes qu'ici-bas elle nous procure, les plaisirs du moment, le stupide sommeil, les songes inquiétans, & le triste réveil de l'incrédulité! Ne balance donc plus à déposer tes doutes, à fixer ton choix; & que la sainteté, l'excellence de la Religion Chrétienne, ce dernier caractère qu'il me reste à te tracer, de concert avec tous les autres, triomphe à jamais de ton esprit &

de ton cœur. Qu'elle eſt belle, qu'elle eſt ſainte, cette Religion, ſi digne du Dieu qui nous la donne, & ſi utile à l'homme qui la reçoit! Qu'elle eſt belle, dans les idées qu'elle nous retrace de la Divinité, & dans le culte qu'elle lui rend! Que de ſainteté, que d'excellence elle renferme dans les règles, les motifs, les encouragemens, les ſecours qu'elle offre à l'homme pour la vertu; dans ce qu'elle fait tout à la fois pour ſa perfection & pour ſon bonheur!

Laiſſons les peuples, les philoſophes, les ſages, s'égarer dans les plus folles opinions * & les plus monſtrueux ſyſtêmes

* » Ce ſeroit en effet, dit M. Rouſſeau, » un détail bien flétriſſant pour la Philoſophie, que l'expoſition des maximes pernicieuſes & des dogmes impies de ſes diverſes ſectes..... Et que dirons-nous de la » diſtinction des deux doctrines, ſi avidement reçue de tous les Philoſophes, & » par laquelle ils profeſſoient en ſecret des » ſentimens contraires à ceux qu'ils enſeignoient publiquement.....? L'hiſtoire de » cette fatale doctrine, faite par un homme

ſur l'Auteur de la Nature. Laiſſons l'imbécille Incrédulité renverſer, dans ceux qui s'y livrent, toutes les notions du ſens commun ; ſubſtituer, aux plus pures lumières de la raiſon, les délires d'une imagination follement exaltée ; attribuer, au hazard, à la néceſſité, à un concours fortuit des élémens de la matière, les ouvrages les plus réguliers ; contrarier à chaque inſtant l'univers & notre propre cœur ; nous vanter les combinaiſons, les forces, l'énergie de la nature, ſans pouvoir la définir ; faire revivre, en fa-

---

» inſtruit & ſincère, feroit un terrible coup » à la Philoſophie ancienne & moderne. Mais » la Philoſophie bravera toujours la raiſon, » la vérité, & le tems même, parce qu'elle a » ſa ſource dans l'orgueil humain, plus fort » que toutes ces choſes «.

C'eſt d'après ces écarts ſi funeſtes que l'Apôtre S. Paul nous dit : » Prenez garde que » perſonne ne vous ſurprenne par une fauſſe » & vaine Philoſophie, ſelon les traditions » des hommes, ſelon les élémens d'une » ſcience mondaine, & non ſelon Jéſus-» Chriſt «. *Coloſſ.* 2, 8.

veur du Matérialiſme, toutes les qualités occultes de l'ancienne Philoſophie; anéantir toute idée d'ordre & d'intelligence, plutôt que de reconnoître un Dieu. Laiſſons-la, plus timide quelquefois & plus circonſpecte, imaginer un Etre ſuprême, ſpectateur oiſif des révolutions d'un monde qu'il a formé; jouïſſant de lui-même dans ſa tranquille indolence, ſans s'intéreſſer aux ouvrages de ſes mains; abandonnant au caprice du ſort les rênes de l'univers; ſourd à nos vœux; indifférent à notre culte & à nos hommages; inſenſible au bien comme au mal, au vice comme à la vertu : car telle eſt l'idole de l'incrédule, quand il lui plaît de s'en faire une.

Pour nous, mon fils, conſultons la Religion, pour nous faire une idée juſte de l'Etre ſuprême. *Il eſt* * ... & de ſon exiſtence néceſſaire, coulent à nos ieux tous ſes autres attributs. Eternel, il a précédé tous les tems, tous les êtres; & dans ſa durée ſimple & conſtante, il

* Exod. 3, 4.

les renferme tous. Immenſe, il donne des bornes à tout & n'en ſouffre aucune. Indépendant, rien ne l'aſſujettit, rien ne le contraint; il donne des loix à tout ce qui exiſte, & n'en reçoit que de lui-même. Infini, ſource unique de tout bien, ſeul bien digne de nos déſirs, il poſsède dans le plus haut degré tout ce qui, en genre de perfection, ne ſe trouve que partagé & limité dans les êtres qu'il a formés. Il eſt la charité par eſſence *. Il eſt le Dieu ſaint, infiniment ſaint; & ſon amour pour l'ordre eſt invariable comme ſon exiſtence. Il eſt la ſouveraine ſageſſe, il la poſsède de toute éternité **; c'eſt par elle qu'il a réglé avant tous les tems tout ce qui exiſte par ſon pouvoir. Unique auteur de tout ce qui reſpire, ſes ſoins s'étendent ſur les plus petites parties de ſes ouvrages, comme ſur celles que nous

---

* Selon ce beau mot de S. Jean, *Deus charitas eſt.* 1. Joan. IV, 8.

** Voyez la deſcription admirable qui ſe trouve au livre des Proverbes, chap. 8.

admirons le plus ; il les gouverne, il les dirige librement & ſans effort, avec autant de bonté & de facilité qu'il en a mis à les créer. Seul ſuffiſant à lui-même, il trouve en lui ſon bonheur; & c'eſt pour nous en faire part, qu'il nous prévient, qu'il nous aime, & qu'il nous invite à l'aimer. S'il exige que nous lui rendions le tribut de nos louanges ; c'eſt pour notre propre intérêt autant que pour ſa gloire. S'il veut que nous répandions devant lui notre cœur ; c'eſt pour y porter la conſolation, la paix, la force & l'eſpérance. S'il nous encourage, s'il nous excite à la vertu ; c'eſt pour imprimer dans notre ame les traits les plus auguſtes de ſa divinité, & pour couronner en nous ſes dons, en couronnant nos mérites. Tel eſt, mon fils, le Dieu des Chrétiens ; & quels droits n'a-t-il pas à nos hommages ?

Mais quels hommages la Religion nous apprend-elle à lui rendre ? Le culte & l'adoration en eſprit & en vérité ; l'hommage de notre entendement, par la ſoumiſſion aux dogmes qu'il nous a révélés ;

l'hommage de notre cœur, par l'amour; le culte extérieur que lui doivent les facultés du corps qu'il nous a données; le culte ſenſible & public que lui doit la ſociété toute entière, dont nous ſommes membres; le culte & l'hommage de toutes les créatures, que nous devons faire ſervir à l'honorer.

Ainſi, la Religion Chrétienne conſacre à Dieu tout notre être; & par lui tout l'univers; ainſi nous le fait-elle enviſager en toutes choſes comme principe & comme fin, & nous enſeigne-t-elle à rapporter tout à ſa gloire.

Doctrine pure & ſublime, où tout eſt animé, vivifié, conſacré par l'amour! doctrine propre au Chriſtianiſme; car enfin où trouver ailleurs le précepte & la pratique de l'amour divin? Le Naturaliſte de nos jours, formé dès ſon enfance par les leçons & les exemples qu'il puiſe au milieu de nous, ôſera bien dire qu'il aime Dieu; mais eſt-ce dans la ſincérité de ſon cœur qu'il parle ainſi? Cette expreſſion d'amour n'eſt-elle pas dans ſa bouche un jargon vide de ſens? Où ſont

de ſa part les ſentimens, les hommages, les tendres effuſions, les gémiſſemens ineffables, &, plus que tout, l'exacte fidélité d'un cœur qui aime ? Idolâtre de toute beauté qui périt, où ſont ſes tranſports pour cette beauté ſans tache & ſans ombre qui ne périt pas ? Toi-même, cher Valmont, depuis que tu reconnois un Etre ſuprême, quels hommages lui as-tu adreſſés ? quels vœux ardens as-tu fait monter juſqu'à lui ? quel tribut de louanges, de ſoumiſſion, & d'amour, lui as-tu rendu ? Interroge tous les incrédules de bonne foi ; & qu'ils te diſent s'ils ont, à l'égard de la Divinité, plus d'obéiſſance & de zèle, plus de reconnoiſſance & plus d'amour que toi.

La Religion Chrétienne ne ſe borne pas à faire honorer Dieu par ſa créature. Elle avoue ſans peine, que le tribut de gloire que peuvent lui rendre tous les êtres créés ne ſuffit pas à ſa grandeur. Mais qu'elle ſupplée dignement à leur inſuffiſance ! Ici reparoît ſon unité conſtante, & le rapport de ſes dogmes & de ſes myſtères avec ſon culte & ſa mo-

rale. Le verbe incarné vient unir à ses abaissemens nos adorations, nos vœux, & nos hommages, pour les présenter à l'Etre suprême, & les rendre dignes de lui être offerts. En lui, l'univers s'agrandit, s'ennoblit, & reçoit un éclat, une majesté, qu'il ne peut avoir par lui même. En lui, la création devient le chef-d'œuvre de la Divinité; c'est un tout, dont l'homme-Dieu fait partie. En lui & par lui, se trouve comblée la distance qui est entre le fini & l'infini : les extrémités se rapprochent & se touchent dans un centre commun : ce n'est plus l'homme seul, si éloigné de Dieu par sa nature, qui lui rend gloire au nom de tous les être créés; c'est l'homme, c'est l'univers, qui adore en Jésus-Christ. En lui encore, la plus noble victime, dont toutes celles de l'ancienne Loi n'étoient que l'ombre & la figure, est offerte pour le péché; par ses mérites, tout crime, quelque grand qu'il soit, peut être expié, réparé (*a*); le sacrifice le plus auguste est perpétué sur la terre, &, selon l'expression de S. Léon, la croix est l'autel du monde; le repentir

de l'homme, sa satisfaction, si incertaine, si équivoque dans tout autre principe que ceux du Christianisme, porte sur des mérites suffisans, sur un fondement solide; & le scandale du Juif & de l'infidèle devient l'ouvrage le plus sublime de la sagesse du Très-Haut & le plus sensible témoignage de sa bonté. O mon fils! quel plan! quelle admirable économie que celle de la Religion! & quelle gloire elle rend à la Divinité!

Mais son excellence & sa sainteté paroissent également dans ce qu'elle fait pour la perfection & pour le bonheur de l'homme.

Les vains systêmes de l'Incrédulité font briller l'imagination, il est vrai, mais aux dépens de la raison. Ils font sacrifier la justesse de l'esprit à la singularité, & les notions les plus vraies à la fausse gloire de ne pas penser comme les autres hommes. Ils émoussent, ils dégradent le sentiment, ils desséchent, ils flétrissent le cœur, & le concentrent tout entier dans la bassesse du Moi humain. Ils dénaturent, ils avilissent la vertu; ils en effacent l'auguste

caractère, & en étouffent le germe dans nos ames, en ne lui donnant pour mesure & pour base que la sensibilité physique & l'intérêt personnel. Ils rompent les liens de la société, en s'élevant contre toute autorité, en détruisant toute subordination, en ramenant tout à une égalité chimérique. Ils ôtent à l'homme toute sa grandeur & le rabaissent jusqu'à la condition des brutes; ils le privent de toutes les ressources & de tous les motifs qui peuvent le porter au bien; ils réveillent toutes ses passions; ils troublent son repos; ils le laissent sans appui, sans consolation dans ses peines, & sans espoir dans ses malheurs. O prétendus sages! qui vous donnez pour nos instituteurs & pour nos maîtres, vous êtes donc les ennemis, les tyrans du genre humain, bien loin d'en être les bienfaiteurs; & si l'un des caractères de la vérité est d'être utile, vous ne nous offrez donc dans vos rares & sublimes inventions qu'un amas d'impostures!

Il n'en est pas ainsi de votre loi sainte, ô mon Dieu! elle ne ressemble pas aux

rêves de l'impie, & ce ne ſont pas des fables qu'elle nous raconte *. Et d'abord, cher Valmont, en éclairant l'homme ſur ce qu'il lui importe le plus de ſavoir; ſur ſon origine, ſa deſtination; ſa fin, ſes devoirs, & ſes eſpérances; la Religion Chrétienne fixe ſes idées, les rend nettes & préciſes, aſſure la juſteſſe de ſes vues; & donne à ſon eſprit, en l'aſſujettiſſant à la raiſon, par la voie de l'autorité, toute la droiture dont il peut être ſuſceptible : c'eſt la remarque importante & vraie que tu ſeras maintenant à portée de faire. Un homme que l'impiété égare peut avoir l'eſprit brillant, & avec d'autant plus de facilité qu'il ſe permet tout & ne reſpecte rien; il peut même avoir un génie vaſte & profond, qui embraſſe les connoiſſances les plus étendues, & s'exerce avec ſuccès ſur les ſciences les plus abſtraites: mais preſque toujours, ſur les objets qu'il lui eſt le plus intéreſſant de bien ſaiſir & de bien voir, il a l'eſprit faux & bizarre,

* *Narraverunt mihi iniqui fabulationes, ſed non ut lex tua.* Pſ. 118.

& une manière de penser louche & incertaine. Revient-il à la foi du Chrétien humble & docile ? ses idées sont plus exactes & plus claires, ses principes sont plus constans, ses lumières s'épurent, sa raison s'affermit ; & celui-là même, qui n'étoit souvent qu'un esprit dangereux & frivole, devient, par la Religion, un esprit droit & vrai, & un homme essentiel *.

---

* La manie du bel esprit a fait de l'irréligion le ton du jour & le langage à la mode. Et qu'est-ce que cet esprit cependant ? Jugeons-en par la description naïve qu'en a faite M. d'Aguesseau. » Penser peu, parler de tout, » ne douter de rien ; n'habiter que les dehors » de son ame, & ne cultiver que la superficie » de son esprit ; s'exprimer heureusement, » avoir un tour d'imagination agréable, une » conversation légère & délicate, & savoir » plaire sans se faire estimer ; être né avec le » talent équivoque d'une conception promp- » te, & se croire par-là au dessus de la ré- » flexion ; voler d'objets en objets, sans en » approfondir aucun ; cueillir rapidement tou- » tes les fleurs, & ne donner jamais aux fruits » le tems de parvenir à leur maturité : c'est

Le croiras-tu, Valmont? cent fois, en obſervant cette claſſe nombreuſe d'incrédules, imitateurs futiles de quelques génies célèbres dont par vanité ils empruntent la manie, j'oſai les comparer avec nos bonnes femmes de village inſtruites par leur Curé; & je trouvois dans celles-ci mille fois plus de notions juſtes, plus de vraies lumières en choſes utiles & néceſſaires, plus de jugement & de raiſon, que dans tous ces jolis diſeurs de riens, que l'incrédulité a infectés de ſon poiſon. Oui, mon fils, le catéchiſme du ſimple Fidèle lui donne infiniment plus de vraie ſageſſe, que n'en peut donner la moderne Philoſophie; & quel triomphe pour la Religion!

Mais ce qui en relève encore plus l'excellence, c'eſt ſon influence ſur le cœur de l'homme, par le caractère de bien-

---

» une foible peinture de ce qu'il a plu à notre
» ſiècle d'honorer du nom d'eſprit «. *Diſcours prononcé à l'ouverture du Parlement de Paris en 1704, par M. d'Agueſſeau, alors Avocat Général, & depuis Chancelier de France.*

veillance qu'elle nous fait prendre & les vertus qu'elle nous inſpire. Eh, en effet, quoi de plus divin que ſa morale (*b*)! Quoi de plus ſublime que cette charité qui en eſt l'ame! Aimer les hommes comme ſoi-même *; les aimer en Dieu & pour Dieu, ſans exception, ſans réſerve; aimer juſqu'à nos ennemis; oublier les injures; pardonner les offenſes; vaincre le mal par le bien; être dans la joie avec ceux qui y ſont, pleurer avec ceux qui pleurent, ſe faire tout à tous, pour les gagner tous à l'amour du ſouverain bien; éclairer ceux qui ſont dans les ténèbres; reprendre en ſecret & ramener avec douceur ceux qui s'égarent; ne point juger témérairement, pour n'être pas jugés nous-mêmes; conſoler les affligés; aſſiſter de tout ſon pouvoir

* Il eût été trop long de multiplier ici les textes & les citations. Il eſt aiſé de s'appercevoir que, dans tout ce qui ſuit, il n'y a pas une ſeule maxime, un ſeul mot, qui ne ſoit la ſubſtance & l'expreſſion même des Livres évangéliques.

les malheureux ; ne ſe conſidérer dans l'uſage de ſes talens & de ſes richeſſes que comme le diſpenſateur des dons de Dieu & l'économe de ſa providence ; remplir, avec amour & par principe de conſcience, tous les devoirs que notre condition nous impoſe ; reſpecter Dieu dans nos maîtres, & ſon autorité dans ceux qu'il a établis pour nous gouverner ; ne point chercher ſon propre intérêt, mais le ſacrifier à l'intérêt général * : voilà, mon fils, ce que la Religion nous preſcrit à l'égard des hommes, à l'égard de la ſociété toute entière ; & ce que le Chrétien qui l'eſt en vérité, réaliſe

* » Il doit en être de la Religion, dit le célèbre Bâcon, comme de la Nature. Tous les reſſorts doivent tendre par préférence *au bien commun* : or il ne s'eſt trouvé dans aucun ſiècle, ni ſyſtême de Philoſophie, ni ſecte de Religion, ni corps de Juriſprudence, ni corps Politique, qui ait, autant que la Religion Chrétienne, exalté le *bien de tous*, & réduit à ſes juſtes bornes le *bien particulier ;* d'où il réſulte évidemment que c'eſt un ſeul & même Dieu qui eſt l'auteur des loix de la Nature & du Chriſtianiſme «.

tous les jours par ſa conduite. Bon, ſenſible, compatiſſant, affable, généreux, miſéricordieux & clément, citoyen zélé, ſujet fidèle, ami conſtant, digne époux, bon père, fils tendre, reſpectueux & ſoumis, maître ſoigneux & vigilant, plein de charité à l'égard de tous; il prévient tous les beſoins; il accomplit toutes les loix, il ſatisfait à toutes les bienſéances, il ſe prête à tous les déſirs honnêtes, il ſe livre à toutes les bonnes œuvres, il fait tous les genres de bien qui ſont en ſon pouvoir: lié par ſa religion à tous les hommes, il volera pour eux juſqu'aux extrémités du monde; &, nouvel Apôtre, il portera, s'il le peut, la vérité, la juſtice, & la paix dans tous les cœurs *. Donnez-moi,

* Ce n'eſt pas l'eſprit du Chriſtianiſme & de l'Apoſtolat, qui a porté tout enſemble la Religion & la guerre dans le nouveau Monde: mais c'eſt lui qui en pleure les déſaſtres, qui en diſſipe les ténèbres, qui en répare les malheurs autant qu'il eſt en lui, & qui change en bien les calamités que l'intérêt & l'ambition lui ont fait éprouver.

dans toutes les conditions, dans toute ſociété, dans toute eſpèce de gouvernement, des citoyens animés de l'eſprit du Chriſtianiſme; donnez-moi un peuple, un monde de Chrétiens fidèles; & la terre ſera le ſéjour de l'innocence & du bonheur.

La Religion Chrétienne, cher Valmont, n'eſt pas moins digne de notre admiration & de nos hommages dans les vertus qu'elle nous inſpire à l'égard de nous-mêmes. Elle oppoſe, au fol amour de ſoi, le renoncement à notre volonté propre & une ſainte haine de nos penchans déréglés; à notre orgueil, la connoiſſance de notre misère & les ſentimens d'une humilité profonde; à la cupidité, l'eſprit de détachement & l'amour de la pauvreté; à la molleſſe, la mortification & la pénitence; à un penchant trop vif pour tous les biens ſenſibles, le déſir & la recherche des biens ſpirituels & céleſtes; aux ſaillies de notre humeur, la douceur & la patience. Elle veut que nous uſions de tous les biens avec actions de grâces, avec modération, & avec

ſageſſe ; que nous ſoyons chaſtes & purs ; que nous nous défendions juſqu'à la penſée du mal ; que nous en évitions juſqu'à l'ombre ; que nous veillions ſur tous nos ſens ; que nous mettions un frein à nos lèvres ; que nous ne nous permettions jamais les plaintes & les murmures ; que nous ſoyons réſignés & tranquilles au ſein des ſouffrances ; que nous conſidérions les adverſités & les croix comme un bien, & la mort comme le terme de notre délivrance. O la belle philoſophie, que celle de la Religion !

Avec des ſentimens ſi nobles & ſi purs, le vrai Chrétien vit heureux autant qu'on peut l'être ici-bas *. La paix du cœur & l'onction du divin amour le dédommagent

* Les préceptes que la Religion renferme, dit M. d'Agueſſeau, ſont la route aſſurée pour parvenir au ſouverain bien, que les Philoſophes ont tant recherché. *Œuvres de M. d'Agueſſeau, t. 1. Inſtr. 1.* Voyez ci-après, note (d), ces belles paroles de M. de Monteſquieu : *Choſe admirable ! la Religion Chrétienne, &c.*

des plaiſirs dont il ſe prive. S'il n'a pas de joies bruyantes & frivoles ; il en eſt récompenſé par des joies plus pures & plus conſtantes. S'il ſe refuſe à d'infâmes voluptés ; il s'en épargne pour toujours les triſtes ſuites, les inquiétudes, & les remords. S'il combat ſes paſſions injuſtes & déréglées ; il recueille au dedans de lui le fruit de ces combats & le prix de ſa victoire. La route tracée par nos faux ſages pour nous conduire au bonheur, eſt plus ſéduiſante, il eſt vrai : céder à ſes penchans pour ne pas reſſentir la peine qu'il en coute à les vaincre, ſe faire une ſageſſe de la volupté, ſe faire une vertu de l'amour, paroît ſans doute quelque choſe de plus doux à la nature. Mais ſi cette route eſt facile, ſi l'accès en eſt riant ; que l'iſſue en eſt funeſte ! & que les fruits d'une ſemblable ſageſſe ſont amers ! elle enfante la diſcorde & la haine, les égaremens & les fureurs de l'ivreſſe, la ſatiété & l'ennui, le dégoût de la vie, le déſir du néant, & toutes les horreurs du déſeſpoir.

O mon fils ! qu'elle eſt différente en

elle-même & dans ses effets, la Morale de l'Evangile & la sagesse de son Auteur! Arrêtons-nous encore un moment à la considérer sous tous les rapports. Quelle suite & quelle liaison dans tout ce que le Fils de Dieu nous enseigne! & cependant quelle nouveauté dans ses maximes, & en même tems quelle sublimité! Jésus-Christ veut que nous soyons parfaits comme notre Père céleste est parfait; & rend ainsi à l'homme toute sa grandeur, en le rapprochant de la Divinité dont il doit être l'image. Cet homme-Dieu nous apprend que son Royaume n'est pas de ce monde; il nous ouvre la plus noble carrière; il nous rend Citoyens d'une nouvelle patrie; & nous fait aspirer à la plus pure béatitude. Il nous fait regarder comme un mal tout ce qui nous en éloigne, & comme des biens réels tout ce qui peut nous y conduire. Il dit anathême au monde, à ce monde en qui règnent la concupiscence de la chair, celle des ieux, & l'orgueil de la vie. C'est à tout cela que Jésus-Christ dit anathême, parce que c'est tout cela qui fait la

dépravation de l'homme corrompu par le péché.

De là ſes maximes * : malheur aux riches, c'eſt-à-dire, à ceux qui ſe font un mérite & un bonheur de l'être ! malheur à ceux qui mettent toute leur joie & leur conſolation dans ce monde ! heureux au contraire ceux qui ſont pauvres d'eſprit & détachés, ceux qui ont faim & ſoif de la juſtice, ceux qui ſouffrent pour elle, ceux qui ſont doux & pacifiques ! Soyez, nous dit-il encore, comme de petits enfans par l'humilité ; portez votre croix, faites-vous violence pour le Ciel, renoncez-vous vous-mêmes. Quelle Morale ! & qui l'avoit appriſe à Jéſus-Chriſt ? Eſt-ce la doctrine de l'homme ? Elle effraie les ſens, elle étonne l'imagination ; & cependant, depuis la pente de l'homme au péché, elle eſt fondée en

* Voyez ſur-tout les Chapitres 5, 6, & 7 de S. Matthieu, qui renferment ce que l'on appelle *le Sermon de Jéſus-Chriſt ſur la montagne* ; & qui nous offrent un précis de l'Evangile, que tout Chrétien ne ſauroit relire trop ſouvent ni trop ſouvent méditer.

raiſon : elle eſt eſprit & vie ; elle forme un compoſé admirable ; & fait des ſages dans la pratique, ſans avoir beſoin de les faire paſſer par de vaines ſpéculations.

De là encore cette unité de plan, de vues, de ſageſſe plus qu'humaine, qui ſe trouve dans les Auteurs ſacrés du nouveau Teſtament. Quelque groſſiers qu'ils aient été par leur état, leur naiſſance, & leur éducation, tous s'accordent dans un genre de connoiſſances & de lumières ſur leſquelles Dieu ſeul a pu les réunir & les éclairer, je veux dire, ce diſcernement de l'homme ſpirituel & de l'homme charnel, de l'homme céleſte & de l'homme terreſtre, de la vie intérieure & de la vie animale & ſenſuelle. Les ſecrets principes de l'une & de l'autre, les opérations merveilleuſes de la grâce & de l'eſprit de Dieu dans nos ames, ſes effets, ſes conſolations, ſes joies, ſes reſſources, les vertus qu'il inſpire, ſi oppoſées à toutes les idées du monde & ſi ſupérieures à celles d'une vaine philoſophie, ſont développés dans leurs écrits avec une préciſion admirable & digne

des disciples d'un si grand maître, avec un ton de sentiment & d'onction qui nous touche & nous affecte en dépit de nous-mêmes ; mais qui ne peut être bien apprécié que par des ames vraiment droites & pures.

Le plan de législation & de sagesse offert à l'homme par Jésus-Christ & ses disciples, n'a pas eu besoin de passer par ces degrés d'accroissement & de perfection lents & insensibles, qui se trouvent dans toute législation purement humaine, dans tous les ouvrages des hommes : il a eu dès le premier instant toute l'excellence qu'il devoit avoir. Il est d'ailleurs soutenu de tout ce qui peut nous aider à le remplir : un Dieu présent à chacun de nous, & attentif à nos moindres actions : un Dieu qui veille en faveur du juste ; qui permet pour sa sanctification & pour son bonheur les maux qu'il éprouve ; qui règle seul sa destinée, & fait de toutes les créatures les instrumens & les ministres de sa volonté : un Dieu juge & témoin, qui discutera à la face de l'univers nos pensées, nos intentions, nos dé-

ſirs, & qui rendra à chacun ſelon ſes œuvres : un Dieu qui récompenſera d'une gloire infinie, d'un bonheur éternel, le juſte qui aura vécu pour lui; mais qui, dans la même proportion, puniſſant par des peines infinies, par des peines éternelles, l'infraction de ſes loix, offre à l'homme, toujours prêt à les violer, le contrepoids le plus propre à l'arrêter : un Dieu qui donne tout à la fois la leçon & l'exemple; qui, dans l'union ineffable de la nature divine avec la nature humaine, s'abaiſſe juſqu'à l'homme, pour élever l'homme juſqu'à lui; qui ſe met à notre portée, & n'exige de nous rien de ſi pénible, que ſa vie & ſa mort ne nous ayent rendu facile : un Dieu qui nous preſſe à chaque inſtant par les témoignages éclatans de ſon amour; & qui, s'ils ne ſont pas des monſtres, force les plus grands pécheurs au repentir, & les cœurs les plus durs à la reconnoiſſance : un Dieu qui nous prévient, qui nous aide, qui nous ſoutient par ſa grâce; qui nous offre des Sacremens, par leſquels il nous rappelle fortement à lui, en même tems qu'il

nous rappelle à nous-mêmes : quelles ressources pour le Chrétien ! quels moyens, quels motifs pour fuir le vice ! & quels encouragemens à la vertu ! Dans les principes & les systêmes de l'incrédulité, tout est lié pour le mal, tout favorise le dérèglement de nos passions ; dans la Religion Chrétienne, tout nous aide à les réprimer. Que substituera l'incrédule à des secours si puissans ? Les loix ? elles n'ont de prise que sur les foibles, & restent sans force contre le crédit & l'autorité ; elles n'étendent leur empire que sur l'extérieur de nos actions, & n'en règlent ni les principes ni les motifs ; elles n'envisagent que les conséquences qui les suivent, & ne pouvant rien sur le cœur, elles ne remontent point à la vraie cause dont elles émanent. Le respect humain ? il a les mêmes inconvéniens ; & si quelquefois il empêche de paroître vicieux, presque jamais il n'empêchera de l'être. L'honneur ? il est souvent le fruit des préjugés, &, selon les opinions reçues, il parlera quelquefois aussi hautement contre la vertu, qu'il auroit dû parler pour elle. L'éducation ?

ſes impreſſions s'effacent quand la Religion ne les ſoutient pas ; eh, que ſera l'éducation elle-même, ſi elle n'eſt pas réglée par la Religion ? Un ſentiment intérieur du juſte & de l'honnête ? ah ! s'il nous ſuffit dans des circonſtances où la victoire eſt plus facile, où l'on n'eſt que foiblement combattu ; tiendra-t-il, au milieu des tentations les plus vives, contre la contagion de l'exemple & la violence des paſſions ? La philoſophie * ? elle s'accommode, elle ſe prête à tous nos

* » Ah ! ne me parlez plus de philoſophie ! » je mépriſe ce trompeur étalage, qui ne conſiſte qu'en vains diſcours ; ce fantôme, qui n'eſt » qu'une ombre, qui nous excite à menacer de » loin les paſſions, & nous laiſſe comme un » faux brave à leur approche. *M. Rouſſeau.*

» Lequel tient le mieux à la vertu, du Philoſophe avec ſes grands principes, ou du » Chrétien dans ſa ſimplicité « ? *Idem.*

» Défions-nous, dit-il ailleurs, d'une philo» ſophie en paroles ; défions-nous d'une fauſſe » vertu, qui ſape toutes les vertus & s'ap» plique à juſtifier tous les vices pour s'autori» ſer à les avoir tous «.

penchans; elle resserre ou relâche ses principes, au gré des vues & des intérêts du moment; elle a toujours en réserve, pour chaque occasion différente, quelque nouveau systême; tout au plus elle ne dompte une passion que par une autre, & ne corrige un vice qu'en mettant à la place un autre vice plus dangereux encore & plus subtil. Non, il n'y a que la Religion qui offre à l'homme une règle invariable, un moyen toujours prompt, un secours toujours présent, & un contrepoids à sa foiblesse indépendant de ses passions: elle seule fait intérieurement & constamment, sur lui, l'effet que produit au dehors & par intervalle, sur le vicieux lui-même, la présence d'un ami qu'il estime & qu'il révère; elle le rend attentif, elle le retient, elle l'excite, & le transforme en un autre homme.

» Mais le joug de la Religion est trop » pénible, sa morale est trop austère, la » contrainte qu'elle impose est trop gran- » de, & les devoirs qu'elle prescrit sont » trop rigoureux «. Oui, mon fils, son joug est pénible à qui n'en veut point

d'autre que celui des passions, de l'indépendance, & du caprice. Mais le vrai sage, qui sent qu'il est fait pour être conduit par la raison, s'estime heureux de trouver dans la Religion Chrétienne, un frein pour le vice & des secours pour la vertu, que sa raison trop foible ne sauroit lui donner. Mais le Chrétien fidèle rencontre, dans ce joug & cette contrainte, des dédommagemens & des douceurs, qui valent bien mieux, pour sa félicité, que tous les prétendus agrémens qui accompagnent le libertinage de l'esprit & les déréglemens du cœur; cent fois le jour il bénit la loi qui l'asservit : par elle, il n'étouffe pas les penchans de la nature, comme on l'en accuse; il les rend légitimes * : il ne s'abandonne pas, sur tout ce qui l'environne, à une indifférence aveugle & stupide : il fait mieux; il règle sa sensibilité, il modère ses désirs, il tem-

* » Toutes les fausses religions combattent » la nature; la nôtre seule, qui la suit & la » règle, annonce une institution divine & con- » venable à l'homme «. *M. Rousseau. Lettre sur les Spectacles.*

père ce qu'ils ont de trop ardent ; & jouïssant de lui-même au sein de la règle & du bonheur, dans son assujettissement & sa contrainte, il trouve la paix & la liberté. Mais enfin les devoirs que l'Evangile nous impose, l'austérité de la Morale qu'il nous prêche, ont une proportion exacte & nécessaire avec nos penchans & nos foiblesses ; puisque ce n'est qu'en suivant la loi évangélique dans toute sa rigueur que nous cessons d'être si foibles, si coupables, & si malheureux.

Que reste-t-il donc à objecter contre l'excellence de la Religion Chrétienne ? Eh, mon fils ! que n'objecte pas la haine en dépit de la raison ? On oppose à la Religion, les mœurs de la plupart de ses enfans & d'un trop grand nombre de ses ministres ; comme si des enfans qu'elle désavoue, & des mœurs qu'elle réprouve, prenoient sur la sainteté de sa foi & sur la pureté de sa doctrine ; comme si des ministres infidèles & parjures (c) dégradoient, jusque dans leur essence, la vérité, la beauté de ses enseignemens, & la dignité du ministère qu'elle leur confie,

par cela ſeul qu'ils ſe dégradent eux-mêmes.

Mais il y a bien plus, & s'il faut en croire nos incrédules, le Chriſtianiſme a traîné à ſa ſuite les perſécutions, les guerres, le deſpotiſme, & la ſervitude. Les perſécutions, diſent-ils ? Hélas ! tous les hommes ſont naturellement perſécuteurs, j'en conviens ; parce que naturellement preſque tous les hommes ſont méchans. Mais qui a été plus perſécuté que les Chrétiens, par ceux qui ne l'étoient pas ? Qui ſe montreroit plus perſécuteur que nos philoſophes, s'ils étoient les maîtres ? Quel eſprit répugne davantage à la perſécution & à la violence, par ſa nature même, que l'eſprit du Chriſtianiſme ? & n'eſt-ce pas uniquement quand on l'oublie, qu'on ceſſe d'être indulgent, & qu'on devient impitoyable ? Les guerres, diſent-ils encore ? Mais nées avec la dépravation du genre humain, elles ont preſque toujours eu la même cauſe, dans tous les âges du monde, l'ambition ; & ce n'eſt que pour leur donner un prétexte, que leurs chefs,

parmi les Chrétiens mêmes, en ont fait des guerres de Religion. Le deſpotiſme ? La ſervitude ? Mais où les Princes ont-ils été plus deſpotes, où les peuples ont-ils été plus eſclaves, que dans les ſiècles & dans les contrées où le Chriſtianiſme ne floriſſoit pas ? Aujourd'hui encore, que les ennemis de la Religion comparent l'Europe chrétienne à l'Afrique, à l'Aſie ; & qu'ils nous diſent, où l'humanité, les loix, les ſciences, & les arts règnent avec le plus d'empire, & où ſe trouve la liberté. Ah ! c'eſt le Chriſtianiſme, au contraire, qui, par une morale ſimple & majeſtueuſe, uniforme & générale, a le plus contribué (*d*) à détruire la tyrannie, à adoucir les mœurs, à humaniſer les Princes, à civiliſer les peuples les plus barbares (*e*), à abolir l'eſclavage (*f*), à diminuer les horreurs de la guerre, à affoiblir l'eſprit de conquête, à rendre la paix plus conſtante & plus sûre, & à lier toutes les nations par un droit des gens plus humain, plus moral, & mieux entendu.

Le Chriſtianiſme a fait tout le bien qu'il pouvoit faire malgré nos paſſions (*g*);

& s'il leur a quelquefois servi de voile & de prétexte, est-il juste de confondre la chose avec l'abus qu'on en fait, & les vices de l'humanité avec la Religion même qui les condamne? Mettons plus de parité, cher Valmont, & plus d'équité dans nos raisonnemens. Pour décider entre le Christianisme & l'irréligion, entre le vrai Fidèle & l'Esprit-fort de nos jours, opposons à celui-là, agissant d'après ses principes, un de nos sages, agissant d'après les leurs; & voyons à qui des deux, dans le commerce de la vie civile, pour les intérêts & les devoirs de la société, on aimeroit le mieux avoir affaire *: oppo-

* La probité d'un incrédule, à moins qu'il ne reconnoisse & ne suive la loi naturelle dans toute la pureté du Christianisme, ce qui me paroît bien difficile, ne peut être tout au plus aux ieux des gens sensés, qu'un problême; & ce que l'on a dit des Princes, on doit le dire avec bien plus de raison de nos prétendus Esprits-forts, *qu'ils ont un cœur à prouver.*

Nous avons cité ces paroles de M. Rousseau: » Je n'entends point qu'on puisse être vertueux

ſons enſuite à une multitude de Chrétiens, ſe réglant ſur les loix de l'Evangile (*h*), un peuple d'incrédules, vivant ſelon les loix arbitraires de nos réformateurs; & obſervons de quel côté ſeroient l'ordre, la juſtice, & la paix. Faiſons plus encore; donnons à ces Inſtituteurs modernes l'empire ſur leurs ſemblables; mettons-les à la tête d'une ſociété, qu'ils accoutument inſenſiblement à leurs ſyſtêmes : je veux pour un moment que libres, indépendans, ſans aucun frein au dehors qui les réprime, ils puiſſent conſerver quelque apparence de ſageſſe dans leur conduite & leur légiſlation; je veux que le preſſentiment des ſuites & des conſéquences, la vanité, la crainte de ſe trouver en contradiction avec eux-mêmes, l'amour de leurs propres inven-

---

» ſans religion. J'eus long-tems cette opinion » trompeuſe, dont je ſuis très-déſabuſé «.

Si cette remarque eſt vraie, qu'on nous diſe de bonne foi quelle eſt, aujourd'hui ſur-tout, la Religion, & quelle doit être, en proportion, la probité de nos incrédules.

tions les ſoutiennent : mais leurs opinions, telles qu'elles ſont répandues dans leurs ouvrages, une fois reçues; les choſes établies ſur le pied qu'ils déſirent; comment ſe comporteront les ſages qui leur auront ſuccédé ? & les peuples formés par de tels maîtres, que deviendront-ils ? O mon fils ! il réſulteroit bientôt, des principes moraux de ces prétendus ſages, le même effet pour le monde civil & moral, qui eût réſulté de leurs principes phyſiques pour le monde matériel & ſenſible. Le hazard, le mouvement, la matière n'euſſent produit que de la confuſion & du chaos : leur manière de penſer ſur Dieu, ſur ſon exiſtence, ſes attributs, ſon indifférence à l'égard de nos actions, ſur la matérialité de l'ame & la néceſſité de ſes déterminations, ſur l'égalité des conditions, ſur la vertu, ſur le plaiſir, ſur le bonheur, que produiroit-elle, que déſordre & qu'anarchie ?

Avouons-le donc, cher Valmont, tout milite en faveur de la Religion Chrétienne ; & tout nous offre, au contraire, les plus fortes armes contre ceux qui la

combattent. Leur acharnement même contre la Religion de Jésus-Christ, préférablement à toute autre; leur haine, leur mépris, & leur satire à l'égard de tous ceux qui ont brillé par les vertus qu'elle fait naître; leur esprit de parti; leur accord mutuel à ne donner aujourd'hui du génie, du mérite, de la raison & de la sagesse, qu'à eux & à leurs partisans; leur éloignement pour toute saine doctrine, pour tout ce qui tend à épurer les mœurs; le ton d'indépendance & le caractère licencieux qui règnent dans leurs écrits; entre eux leurs guerres sourdes & malignes, leurs basses jalousies, leurs haines réciproques, & leurs plaintes amères; que de titres de réclamation contre la qualité de sages qu'ils se donnent & la philosophie dont ils se parent *(i)*!

Ah! que bien plus vraie est la philosophie du Christianisme! aussi, mon fils, sa sainteté parle-t-elle à tous les cœurs dès qu'ils ne sont pas entièrement dépravés. Cette preuve de sentiment est celle que Dieu a faite pour tous les hommes, de même qu'indépendamment

de toute difcuffion ; il rend fenfible à tous l'exiftence d'une première caufe intelligente & fage, par le fpectacle de l'univers. La foi des fimples n'eft donc pas fans fondement & fans preuves. L'accord merveilleux qui fe rencontre entre la Religion Chrétienne, & de certains principes naturels qu'elle réveille, qu'elle reproduit, & qu'elle développe au fond de nos ames, avertit affez l'homme ruftique & groffier, que ce n'eft qu'en elle que fe trouvent la vérité & le bonheur, qu'elle feule peut fuppléer à fon ignorance & fuffire à fes befoins, & qu'elle eft pour nous tous le don le plus précieux de la Divinité. C'eft en ce fens, mieux qu'en tout autre, qu'on a pu dire que toute ame eft naturellement chrétienne. Auffi eft-ce la fainteté du Chriftianifme qui a foumis prefque tous les peuples à fon empire; & fi elle a été la fource la plus ordinaire des combats qu'on lui a livrés, elle a été auffi la caufe prefque univerfelle de fes triomphes.

Pour toi, cher Valmont, à qui ce témoignage que la Religion fe rend à elle-

même ne suffisoit pas, repasse dans ton esprit tous les caractères qui lui sont propres; son ancienneté, son unité, sa perpétuïté, sa sainteté : admire en elle l'enchaînement des faits, des dogmes, & de la Morale : & une fois convaincu de l'existence d'un Dieu, dis-moi, si dans le Christianisme tout seul il a pu laisser prendre à l'erreur des caractères de vérité, que l'erreur ne sauroit avoir, & que par-tout ailleurs elle n'eut jamais. Sur-tout, souviens-toi que c'est, non d'un fait particulier, d'une preuve isolée, d'un oracle, d'un prodige, du seul établissement de la Religion, que j'ai tiré la certitude de sa divinité; mais de la réunion & de l'accord de toutes ses parties. En vain donc prétendrois-tu incidenter sur quelques articles moins essentiels, sur quelques objets pris à part; c'est de son ensemble qu'elle tire sa force invincible, & c'est à son ensemble qu'il faut répondre.

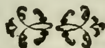
O mon ami! si, dans le détail, la Religion Chrétienne, comme la loi naturelle, a ses difficultés; je t'en ai dit la raison : il falloit que, comme elle, suf-

ceptible de contradiction pour les ames peu droites & peu ſincères, elle laiſsât toujours l'homme ſous l'empire du mérite & de la liberté.

Mais ce ne ſera plus toi, mon fils, qui oſeras la contredire. Cet amas de lumières, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, qui maintenant brille à tes ieux, va rendre pour toujours ta raiſon docile; & je n'attends plus de toi que l'entière aſſurance de ta ſoumiſſion & de ta fidélité. Eh, que gagnerois-tu à reſter incrédule? rien, pour cette vie, que de faux plaiſirs peut-être, & des tourmens réels; & à coup sûr tu perdrois tout à l'égard de l'autre. Si cependant les illuſions qu'on ſe fait pouvoient changer la nature des choſes; ſi elles pouvoient empêcher la vérité d'être ce qu'elle eſt, ſi du moins elles pouvoient modifier, au gré de nos déſirs, notre ſituation pour l'avenir: je te dirois, » Eh bien, fais-toi illuſion, puiſque » tu le veux; laiſſe la réalité pour des » chimères; & puiſqu'enfin les ſuites en » ſeront à peu près ſemblables, prends des » fantômes de bonheur & de ſageſſe pour

» la sagesse & pour le bonheur même «. Mais en dépit de nos passions, les choses resteront éternellement ce qu'elles sont, tôt ou tard la vérité se montrera à nous telle qu'elle est : & quel regret n'éprouvera pas celui qui s'y sera refusé parce qu'il l'aura bien voulu, quand cet aveuglement volontaire l'aura rendu malheureux pour toujours ? Ah ! qu'il n'en soit pas ainsi de toi ! puisse bien plutôt la Religion, en rectifiant tes idées, en réglant tes penchans, en épurant tes mœurs, assurer ton éternelle félicité ! puisse-t-elle ici-bas te sanctifier dans les épreuves que te prépare la justice de Dieu, ainsi que sa clémence !

Hâte-toi de me répondre par le même courier que je t'envoie, & tire-moi de l'état d'incertitude & de perplexité, le plus terrible de tous pour un père qui t'aime aussi tendrement que moi.



NOTES.

PAGE 134.

(a) « *PAR ses mérites, tout crime peut être expié, réparé.* » La Religion païenne, qui ne défendoit que quelques crimes grossiers, qui arrêtoit la main & abandonnoit le cœur, pouvoit avoir des crimes inexpiables. Mais une Religion qui enveloppe toutes les passions ; qui n'est pas plus jalouse des actions que des désirs & des pensées ; qui ne nous tient pas attachés par quelque chaîne, mais par un nombre innombrable de fils ; qui laisse derrière elle la justice humaine, & commence une autre justice ; qui est faite pour mener sans cesse du repentir à l'amour & de l'amour au repentir ; qui met entre le juge & le criminel un grand médiateur, entre le juste & le médiateur un grand juge : une telle Religion ne doit point avoir de crimes inexpiables. Mais quoiqu'elle donne des craintes & des espérances à tous, elle fait assez sentir que, s'il n'y a point de crime qui par sa nature soit inexpiable, toute une vie peut l'être ; qu'il seroit très-dangereux de tourmenter la miséricorde par de nouveaux crimes & de nouvelles expiations ; qu'inquiets

ſur les anciennes dettes, jamais quittes envers le Seigneur, nous devons craindre d'en contracter de nouvelles, de combler la meſure, & d'aller juſqu'au terme où la bonté paternelle finit «. *Eſprit des Loix*, *liv.* 24, *chap.* 13.

PAGE 140.

(b) *Quoi de plus divin que ſa Morale?* Elle a pluſieurs fois arraché des éloges aux ennemis même du Chriſtianiſme. C'eſt ainſi qu'en parle l'Auteur des Lettres Juives : » Les premiers Nazaréens ont prêché une doctrine » ſi conforme à l'équité & ſi utile à la ſociété, que leurs plus grands adverſaires conviennent aujourd'hui que leurs préceptes » moraux ſont infiniment au deſſus de ceux des » plus ſages Philoſophes de l'antiquité......... » La foi des Nazaréens, démontrée telle que » la prêchent leurs Docteurs de la première » claſſe, a encore plus de brillant que la nôtre. Ils ont tous nos premiers principes, » mais il ſemble qu'ils en ayent épuré les » ſuites. La nôtre a quelque choſe de farouche; la leur ſemble dictée par la bouche » divine. La bonne foi, la candeur, le pardon » des ennemis, toutes les vertus que l'eſprit » & le cœur peuvent embraſſer, leur ſont » étroitement commandées. Un véritable Na-

» zaréen eſt un Philoſophe parfait. Dans les » autres Religions, l'homme, vil eſclave, » ſemble ne ſervir Dieu que par intérêt : les Na» zaréens ſont les ſeuls qui ayent le cœur d'un » vrai fils pour un ſi bon père «. Voilà un portrait bien avantageux & bien fidèle du Chriſtianiſme, tracé par la main d'un homme qu'on ne ſoupçonnnera pas d'être trop prévenu en ſa faveur.

Diſons la même choſe de cet aveu de Milord Bolingbroke. » Le ſyſtême chrétien, » de foi & de pratique, a été révélé par » Dieu même ; & il eſt auſſi abſurde qu'im» pie, d'affirmer que la ſageſſe divine l'a » révélé d'une manière incomplette & impar» faite. Sa ſimplicité & ſa clarté prouvent qu'il » étoit fait pour être la Religion du genre hu» main, & démontrent en même tems la » divinité de ſon origine «.

» Je ne ſais, dit M. Rouſſeau, pourquoi » l'on veut attribuer, au progrès de la Philo» ſophie, la belle Morale de nos livres. Cette » Morale, tirée de l'Evangile, étoit chrétienne » avant d'être philoſophique... Les préceptes » de Platon ſont ſouvent très-ſublimes; mais » combien n'erre-t-il pas quelquefois, & juſ» qu'où ne vont pas ſes erreurs ? Quant à » Cicéron, peut-on croire que, ſans Platon, » ce rhéteur eût trouvé ſes offices ? L'Evangile » ſeul

» seul est, quant à la Morale, toujours » sûr, toujours vrai, toujours unique, & toujours semblable à lui-même «.

Le même Auteur avoit déjà dit ailleurs : » Je vous l'avoue, la majesté des Ecritures » m'étonne, la sainteté de l'Evangile parle à » mon cœur «. Et le reste que nous avons cité plus haut.

Dans un Ouvrage qui a pour objet l'*Education publique*, l'Auteur des Pensées Philosophiques parle ainsi du Christianisme : » La Re» ligion ne prêche que l'ordre & l'amour ; elle » n'ôte point la raison, mais elle l'épure & » l'ennoblit ; elle ne détruit pas les hommes, » mais elle en fait des saints * «.

Selon la remarque d'un Auteur moderne, » plus on étudie la Religion Chrétienne, plus on découvre en elle de caractères de sagesse qui saisissent, enchantent, pénètrent le cœur d'amour, & l'esprit d'admiration. Dites-moi, je vous prie, un excès qu'elle ne blâme pas, un mal sous ses ieux sans remède, un crime sans punition, une passion sans frein, un

* Dans le même Ouvrage, il parle ainsi des Loix de Moïse : » Il y a (dans ces Loix) un chef-d'œuvre » d'économie politique dont les plus fameux Législa» teurs n'ont pas approché «.

désordre sans condamnation, une bonne œuvre sans récompense ? Quelle admirable sagesse dans toutes les maximes de la Religion, sur l'amour, qu'elle règle ; sur l'amitié, qu'elle sanctifie ; sur les grandeurs du monde, dont elle désabuse ; sur les talens, qu'elle ennoblit ; sur l'amour-propre, qu'elle rectifie ; sur la prospérité, dont elle montre les écueils ; sur l'adversité, dont elle soulage le poids ; sur les devoirs, dont elle inspire l'amour ; sur la mort, dont elle modère la crainte, fait naître le désir, & dissipe les horreurs... !

» Que seroit-ce, si, pénétrant avec vous dans le détail des états & dans l'intérieur des maisons, je vous faisois remarquer, sous les influences du Christianisme (mieux connu de bien des Chrétiens, & plus fidèlement pratiqué), l'étonnante métamorphose de la Nation, &, par elle, sa félicité, l'émulation dans les arts sans jalousie, l'activité dans le commerce sans banqueroute, la sainteté du lit nuptial mise à couvert sous le voile de la pudeur, l'union dans les mariages cimentée par une fidélité réciproque, les sources de l'éducation épurées par la vigilance des maîtres, l'ardeur pour le travail dans la Jeunesse soutenue par la piété, la tempérance même dans les enfans

la bonne-foi dans les domestiques, l'innocence jusque dans les plaisirs «.

PAGE 155.

(c) *Comme si des ministres infidèles & parjures dégradoient, jusque dans leur essence, la vérité, la beauté de ses enseignemens.* Il faut en convenir cependant ; comme la plupart des hommes se déterminent plus par préjugé que par raison, il est bien triste que les ministres d'une Religion si belle offrent quelquefois aux peuples, par leur exemple, la source funeste d'un préjugé qui lui est si contraire. Rien ne fait réellement plus de tort à la Religion, que les mauvais ministres ; & plus ils sont élevés en honneur, plus s'étend au loin la fatale influence du scandale qu'ils nous causent. Hélas! leur état est si grand par lui-même, qu'il ne demanderoit d'eux, pour leur obtenir une grande considération & nous imprimer un grand respect, que de pratiquer avec une noble simplicité les vertus qui lui sont propres.

Quoi qu'il en soit de la conduite des Pasteurs, souvenons-nous qu'ils sont assis sur la chaire de Moïse & des Apôtres ; & si dans quelques-uns les mœurs ne s'accordent pas avec les instructions, taisons-nous sur leurs

mœurs, prions pour eux, faiſons ce qu'ils nous diſent, & ne faiſons pas ce qu'ils font, *Matt*, 23, *v.* 2 *&* 3.

PAGE 157.

(d) *C'eſt le Chriſtianiſme qui a le plus contribué, &c* » La Religion Chrétienne eſt éloignée du pur deſpotiſme ; c'eſt que la douceur étant ſi recommandée dans l'Evangile, elle s'oppoſe à la colère deſpotique avec laquelle le Prince ſe feroit juſtice & exerceroit ſes cruautés. . . .

» Pendant que les Princes Mahométans donnent ſans ceſſe la mort ou la reçoivent, la Religion, chez les Chrétiens, rend les Princes moins timides, & par conſéquent moins cruels. Le Prince compte ſur ſes ſujets, & les ſujets ſur le Prince. Choſe admirable ! La Religion Chrétienne, qui ne ſemble avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle ci.

» C'eſt la Religion Chrétienne, qui, malgré la grandeur de l'Empire & le vice du climat, a empêché le deſpotiſme de s'établir en Ethiopie, & a porté au milieu de l'Afrique les mœurs de l'Europe & ſes loix. Le Prince, héritier d'Ethiopie, jouit d'une principauté, & donne aux autres ſujets l'exemple de l'amour & de l'obéiſſance. Tout près de là, on voit le

Mahométiſme faire enfermer les enfans du Roi de Sennar : à ſa mort, le Conſeil les envoie égorger, en faveur de celui qui monte ſur le trône.

» Que l'on ſe mette devant les ieux, d'un côté, les maſſacres continuels des Rois & des Chefs Grecs & Romains, & de l'autre, la deſtruction des peuples & des villes par ces mêmes Chefs, *Thimur* & *Gengiskan*, qui ont dévaſté l'Aſie : & nous verrons que nous devons au Chriſtianiſme, & dans le gouvernement un certain droit politique, & dans la guerre un certain droit des gens, que la nature humaine ne ſauroit aſſez reconnoître.

» C'eſt ce droit des gens qui fait que parmi nous la victoire laiſſe aux peuples vaincus ces grandes choſes, la vie, la liberté, les loix, les biens, & toujours la Religion, lorſqu'on ne s'aveugle pas ſoi-même «. *Eſprit des Loix*, *liv.* 24, *chap.* 3.

M. Rouſſeau, dans ſon Émile, parle ainſi de la Religion Chrétienne : » Nos gouvernemens » modernes doivent inconteſtablement au » Chriſtianiſme leur plus ſolide autorité & » leurs révolutions moins fréquentes ; il les a » rendus eux-mêmes moins ſanguinaires : cela » ſe prouve par le fait, en les comparant avec » les gouvernemens anciens «.

IBID.

(c) *A humaniser les Princes, à civiliser les peuples les plus barbares*; tels qu'étoient nos anciens Francs, sortis des forêts de la Germanie.

» Voyez dans les Gaules, dit M. Moreau, au commencement du cinquième siècle, les Loix & la Religion gouverner presque seules un pays abandonné par la foiblesse de ses légitimes Souverains; survivre à l'autorité de ceux-ci; triompher d'un peuple conquérant; adoucir ses mœurs; lui donner des principes d'une administration réglée, & servir ainsi de sauvegarde aux vaincus contre la fureur & l'insolence des vainqueurs «. *Leçons de Morale, rédigées par les ordres & d'après les vues de feu Monseigneur le Dauphin, pour l'instruction des Princes ses enfans. Chez Moutard, Libraire de la Reine*; 1. Discours.

Et plus loin : » Vous apprendrez sur-tout à respecter cette Religion bienfaisante, qui, au milieu des atrocités de ce règne (celui de Clovis), fut presque le seul rempart de la liberté des peuples «.

» On ne peut nier, dit M. Rousseau, que ce » ne soit sur-tout au Christianisme, que l'Eu» rope doit encore aujourd'hui l'espèce de so» ciété qui s'est perpétuée entre ses membres «.

IBID.

(f) *A abolir l'esclavage*, *&c.* » La Religion Chrétienne a détruit l'esclavage, encore plus par son esprit que par sa loi : ce qui est un grand titre d'honneur, & marque beaucoup l'humanité ou plutôt la charité de sa Morale «. *L'Abbé Terrasson, la Philos. applicable*, *&c.*

M. Robertson, dans son Introduction à l'Histoire de Charles-Quint, t. 2, pages ix & xx, nous apprend quelle a été, dans de certains tems & parmi les différentes nations de l'Europe, la triste condition des serfs ou esclaves; & prouve qu'en effet l'esprit d'humanité & de douceur de la Religion Chrétienne, après avoir lutté contre les maximes & les usages reçus, contribua plus qu'aucun autre motif à leur affranchissement.

Pourquoi faut-il que, dans un nouveau monde, l'esprit de cupidité ait fait oublier, à des peuples civilisés & Chrétiens, cette douceur évangélique, pour faire revivre les dures loix de l'esclavage contre des hommes, qui, tout nègres qu'ils sont, ou tout sauvages qu'on les suppose, n'en sont pas moins nos frères ! Qu'on lise le *Voyage à l'Isle de France, à l'Isle de Bourbon, au Cap de Bonne-Espérance, par un Officier du Roi* ; & l'on frémira au seul récit des atrocités qu'on y fait éprouver à ces

malheureux. » A la moindre négligence, com-
» me une légère suspension de travail, une
» porte laissée ouverte ou fermée, le Comman-
» deur, armé d'un fouet de poste, leur donne,
» sur le derrière nud, cinquante, cent, & jus-
» qu'à deux cents coups. Chaque coup enlève
» une portion de la peau. Ensuite on détache
» le misérable tout sanglant, on lui met au cou
» un collier de fer à trois pointes, & on le
» ramène au travail. Il y en a qui sont plus
» d'un mois avant que d'être en état de s'as-
» seoir. Les femmes sont punies de la même
» manière. Il y a une loi faite en faveur des
» Nègres, mais on ne la suit pas «. Quel af-
freux tableau ! on ne traite pas si indignement
nos Captifs en Barbarie.

» O toi ! (s'écrie, avec toute l'onction de
» l'humanité & du sentiment, l'Auteur de ce
» Voyage) Nègre infortuné, qui pleures sur
» les rochers de Maurice, si une main, qui ne
» peut essuyer tes larmes, en fait verser de
» regret & de repentir à tes tyrans, je n'ai
» plus rien à demander aux Indes ; j'y ai fait
» fortune «.

Cet honnête homme a tout sacrifié en effet, pour ne pas être plus long-tems témoin de ces horreurs. Mais que l'on y ajoute donc encore la manière dont s'acquièrent ces esclaves. Dans des foires établies pour leur achat,

des pères vendent leurs enfans ; des enfans, plus intelligens & plus adroits, les préviennent & vendent leur père. Ajoutez la nourriture, le genre de vie, les différentes ſortes de travaux auxquels on les condamne, l'eſpèce de logement où on les entaſſe, les vêtemens dont on les couvre, les infamies auxquelles on les expoſe ; & dites que leurs maîtres ſont des hommes !

Je ne ſais où j'ai lu que depuis un certain nombre d'années les Quakers avoient donné l'exemple, dans des Colonies Angloiſes, de l'affranchiſſement des Nègres ; qu'ils en avoient fait des ſerviteurs, des enfans, une famille de frères, dont ils étoient tendrement chéris, & qu'ils gouvernoient moins en maîtres qu'en pères. Puiſſe un tel exemple trouver dans les cœurs ſenſibles & les ames vraiment chrétiennes, bien des imitateurs !

IBID.

(g) *Le Chriſtianiſme a fait tout le bien qu'il pouvoit faire, malgré nos paſſions, &c.* C'eſt à lui qu'on doit appliquer ces paroles de M. Rouſſeau. » Par les principes, la Philoſophie ne peut faire aucun bien, que la Religion ne le faſſe encore mieux ; & la Religion en fait beaucoup, que la Philoſophie ne ſauroit faire «.

» Dire que la Religion n'eſt pas un motif » réprimant, parce qu'elle ne réprime pas

» toujours, c'eſt dire que les loix civiles ne
» ſont pas un motif réprimant non plus. C'eſt
» mal raiſonner contre la Religion, de raſſem-
» bler dans un grand ouvrage une énumération
» des maux qu'elle a produits, ſi l'on ne fait de
» même celle des biens qu'elle a faits «. *Eſprit des Loix*, *liv.* 24, *chap.* 2. Ces paroles de M. de Monteſquieu, relatives à la Religion en général, le ſont ſur-tout à la Religion Chrétienne en particulier. Cette expreſſion, *les maux qu'elle a produits*, n'eſt pas abſolument exacte, & bien moins encore ſi on l'applique au Chriſtianiſme, puiſque ce n'eſt qu'autant qu'on agiſſoit directement contre ſa nature, ſon eſprit & ſes maximes, qu'ils ont été produits. La Religion a été une occaſion, ou même un prétexte par rapport à ces maux, plutôt qu'elle n'en a été la cauſe.

PAGE 159.

(h) *Oppoſons à une multitude de Chrétiens ſe réglant ſur les loix de l'Evangile, &c.* » M. Bayle, après avoir inſulté toutes les Religions, flétrit la Religion Chrétienne; il ôſe avancer que de véritables Chrétiens ne formeroient pas un état qui pût ſubſiſter. Pourquoi non? ce ſeroient des citoyens infiniment éclairés ſur leurs devoirs, & qui auroient un très-grand zèle pour les remplir; ils ſentiroient très-bien

les droits de la défense naturelle ; plus ils croiroient devoir à la Religion, plus ils penseroient devoir à la Patrie. Les principes du Christianisme, bien gravés dans le cœur, seroient infiniment plus forts que ce faux honneur des Monarchies, ces vertus humaines des Républiques, & cette crainte servile des Etats despotiques«. *Esprit des Loix, liv. 24, chap. 6.* Et au chap. premier, M. de Montesquieu avoit dit : » La Religion Chrétienne, qui ordonne aux hommes de s'aimer, veut sans doute que chaque peuple ait les meilleures loix politiques & les meilleures loix civiles ; parce qu'elles sont, après elle, le plus grand bien que les hommes puissent donner & recevoir.

PAGE 161.

(i) *Que de titres de réclamation contre la qualité de sages qu'ils se donnent, &c.* Voici ce que disoit Cicéron des Philosophes de son tems : » Où est le Philosophe, dont la vie » soit réglée comme elle devroit l'être ? Où est » le Philosophe, qui n'emploie plutôt sa science » en vaine ostentation qu'à se corriger lui- » même ? Y en a-t-il quelqu'un, qui prenne » pour lui les préceptes qu'il donne aux autres ? » Les uns sont si légers & si vains, qu'il vau- » droit mieux pour eux qu'ils n'eussent rien ap- » pris... Il y en a qui sont uniquement domi-

» nés par l'orgueil de l'ambition : plusieurs » sont de vils esclaves de la volupté : tous dé» mentent honteusement leur profession par » leur conduite «. *Tuscul. Quest. lib. 2.*

Sans insister sur les traits de ressemblance qu'on pourroit trouver entre les Philosophes dont parlent Cicéron & Epictète *, & nos Philosophes modernes, dont toutefois les préceptes mêmes ne font pas honneur à leur sagesse ; il est d'ailleurs d'autres reproches, non moins

* Epictète a dit à peu près la même chose, en parlant de la même espèce de Philosophes : » Nous écrivons de belles maximes ; mais en sommes-nous bien pénétrés, & les mettons-nous en pratique. . . . . ? Quelle est ta vie ? Après avoir bien dormi, tu te lèves quand il te plait, tu bâilles, tu t'amuses, tu te laves le visage ; après cela, ou tu prends quelque méchant livre pour tuer le tems, ou tu écris quelque bagatelle pour te faire admirer. Tu sors ensuite, & tu vas faire des visites, te promener, & te divertir, Dieu sait comment. . . . tu vas te coucher. Je ne révèlerai point les mystères de ces ténèbres ; il n'est que trop aisé de les deviner. Avec les mœurs d'un Epicurien & d'un débauché, tu parles comme Zénon & comme Socrate : mon ami, change de mœurs ; ou change de langage. Celui qui usurpe faussement le titre de Citoyen Romain, est sévèrement puni ; & ceux qui usurpent le grand titre de Philosophe, le feront impunément « ! Voyez le *Manuel d'Epictète, suivi du nouveau Manuel*, &c. par M. Dacier, de l'Acad. des Inscriptions. Lisez aussi Lucien dans la plupart de ses Dialogues.

flétriſſans pour des ſages, qu'on eſt en droit de leur faire : ce ſont ceux qui ont pour objet ce ſtyle fier, dédaigneux, arrogant ; ce ton de mauvaiſe plaiſanterie, de ſarcaſme, de perſonnalité, d'aigreur ; cette honteuſe profuſion d'épithètes injurieuſes & groſſières, qui, depuis quelque tems, dominent dans leurs ouvrages, y révoltent tout à la fois le goût, l'honnêteté, les mœurs, & portent un ſi terrible coup à la Philoſophie. C'eſt auſſi ce qui a dicté à l'Auteur de la Comédie des *Philoſophes*, contre lequel ils ont employé à l'envi un genre d'attaque & de défenſe ſi peu honorable pour eux, cette répartie, un peu trop vive peut-être, mais d'ailleurs ſi remplie de vérité :

» Aujourd'hui, que pourront penſer ceux qui » élevoient ſi fort notre âge, & qui parloient » avec tant de mépris des ſiècles barbares de » l'érudition *; lorſqu'ils verront que c'eſt dans » ce même âge ſi vanté, & dans la Capitale des » arts & du goût, que de ſoi-diſans Philoſophes » ont accumulé les invectives les plus baſſes, les » plus dégoûtantes, les plus abominables ?

» On a parlé des honnêtetés littéraires. Recon-

* Où ceux qu'on a nommés pédans, les Saumaiſe, les Scaliger, les Scioppius, ſe diſoient de groſſes injures en grec & en latin.

» noîtra-t-on, dans ces honnêtetés philosophiques, ce caractère de douceur, d'aménité, de tolérance, que l'on annonçoit si fastueusement comme la suite des progrès de la raison ? Le plus odieux fanatisme auroit-il un autre langage ? On le demande à quiconque est juste.

» O Philosophes ! les pédans du seizième siècle valoient mieux que vous, & ils sont tombés ! Pour acquérir comme eux des connoissances utiles, il en couteroit des soins, des travaux, de longues veilles ; au lieu que votre métier est devenu trop facile, & que les enfans mêmes savent aujourd'hui votre secret. Prononcer le mot de préjugé avec un souire ironique, toutes les fois qu'il est question de ces vieilles maximes d'honneur & de morale, que nos bons aïeux avoient la simplicité de respecter ; prendre un ton emphatique & solennel pour parler de la vertu, mais ne la mettre que dans vos discours & jamais dans vos actions ; faire raisonner sans cesse aux oreilles le mot de Persécution, tandis que l'on ne persécute personne ; opposer à ce mot, qui jette l'alarme dans les esprits foibles, ceux d'humanité, de tolérance, de liberté de penser ; voilà les grands mystères de votre Philosophie : & il faut avouer que si, dans le systême de la Religion que vous n'entendez pas, il y a beaucoup d'appelés & peu d'élus,

» votre secte plus indulgente admet autant
» d'élus que d'appelés. En effet, l'écolier le
» plus étourdi, le petit-maître le plus igno-
» rant, les caillètes mêmes qui vous protègent,
» ont bientôt appris les élémens de votre doc-
» trine, & deviennent Philosophes, comme
» vous, à bien peu de frais.

» Mais ne prenez-vous pas garde que rien
» n'avilit plus un titre, que de le rendre trop
» commun ? Ne vous appercevez-vous pas que
» vous avez fait trop de prosélytes, pour en im-
» poser encore long-tems ? & que le même
» caprice de mode, qui vous a mis pour quel-
» ques momens en faveur, est tout prêt à vous
» replonger dans le néant ? Méfiez-vous de l'in-
» constance Françoise. Quantité d'honnêtes
» gens, las d'entendre les mêmes sarcasmes ré-
» pétés à chaque instant contre l'Evangile &
» ses ministres ; attristés de ce ton cavalier, dé-
» cisif, tranchant, avec lequel vous traitez des
» objets si graves & dignes tout au moins des
» discussions les plus sérieuses ; indignés de vos
» fureurs contre tous ceux qui ne pensent point
» comme vous, commencent à perdre cette
» illusion qui vous avoit été si avantageuse.
» On admire encore, à la vérité, ceux d'entre
» vous que des talens supérieurs ont rendus jus-
» tement célèbres ; mais l'admiration s'affoiblit,
» par le déplorable usage qu'ils en ont fait dans

» des matières qui ne sont pas de leur compé-
» tence. On ne vous sait plus de gré d'une in-
» finité de belles choses que vous avez dites,
» d'après Bayle, en faveur de la tolérance ;
» parce que vous avez prouvé que vous étiez
» vous-mêmes très-intolérans. Le croiriez-
» vous ? Vous faites des Chrétiens. On con-
» jecture, avec assez de vraisemblance, que
» vos petits pamphlets satiriques & moqueurs,
» vos bouffonneries, vos turlupinades, de-
» viendront le tombeau de votre secte ; com-
» me les convulsions sont devenues le tom-
» beau d'un parti, qui comptoit de plus grands
» hommes que le vôtre. On ne voit en vous
» que le génie de l'insulte & de l'orgueil ; &
» ce génie est, en vérité, trop facile & à la
» portée de trop de monde «. *Mémoires de M. Palissot sur sa vie*, à la fin de *l'homme dangereux.*





LETTRE LI.

Du Comte de Valmont au Marquis.

Mon père, mon tendre & respectable père, jouissez de votre triomphe & du retour de votre fils. Le voile est déchiré, la vérité brille à mes ieux de tout son éclat, je suis Chrétien; & c'est, après Dieu, à vos lumières, à vos soins, à vos tendres ménagemens, que je le dois. Je suis Chrétien, & je me fais gloire de l'être; je rougis seulement de ne l'avoir pas toujours été. Quel tableau que celui de la Religion Chrétienne! & quels secours elle offre à la vertu! Ah! maintenant, trop convaincu de mes besoins & de ma foiblesse, si ma foi pouvoit chanceler encore, cette seule pensée me soutiendroit, me fixeroit pour toujours: qu'ai-je été sans la Religion? que serois-je devenu, si j'avois continué à vivre sans elle? Mais par elle au contraire, quelles ressources & quels motifs me sont offerts pour être vertueux! Dieu des vertus!

que j'apprends à connoître & que j'adore dans la plénitude de mon cœur pour la première fois, comment le Chriſtianiſme ne ſeroit-il pas votre ouvrage ? lui ſeul nous enſeigne à vous aimer, à vous adorer, à vous ſervir, comme vous méritez qu'on vous ſerve, qu'on vous adore, & qu'on vous aime ; & lui ſeul nous aide à le faire.

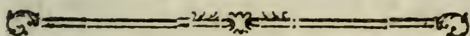
Honteux égaremens de ma raiſon, où me conduiſiez-vous ? Paſſions aveugles, triſte délire d'une ardente jeuneſſe, quel abîme vous creuſiez ſous mes pas ! Votre main ſage & bienfaiſante le comble pour toujours : mon père ! quelles expreſſions pourroient ſuffire à ma reconnoiſſance ? Je me tais, pour avoir trop à vous dire ; & toute la force du langage humain me paroît impuiſſante pour bien rendre tout ce que je ſens. Ah ! du moins que voulez-vous que je faſſe ? ordonnez. Pour expier mes fautes, rien ne me paroîtra trop pénible. Faudra-t-il que, ſans plainte & ſans murmure, je me voye enlever mes dignités & mes biens ? que, loin de mon Roi & de ma patrie, j'aille traîner dans des

régions inconnues une vie ſans gloire & ſans honneur ? car c'eſt de tout cela que je ſuis menacé : j'obéirai aux volontés du Ciel..... j'obéirai.... car enfin que n'ai-je pas mérité ? Mais ma chère Emilie..... Ah ! me reſtera-t-elle dans ma diſgrâce ? Grand Dieu ! par cet endroit du moins épargnez ma foibleſſe.

Emilie eſt encore en danger : ſon état nous laiſſe toujours flottans entre la crainte & l'eſpérance. Tantôt, me dit M. de Veymur, elle reprend des forces & ſemble rappelée à la vie ; tantôt, dans des momens de langueur & de foibleſſe, elle ſemble toucher de nouveau aux portes du tombeau. Je ne puis hazarder de la voir, tant le péril où je ſuis devient preſſant par les continuelles recherches que l'on fait de moi. Elle s'en afflige, ſans ſe laiſſer abattre, & s'eſtime trop heureuſe, dit-elle, puiſque j'ai abjuré mes erreurs. Hélas ! ſi elle vit, ſi le Ciel me la rend, avec elle, avec vous, avec mon fils, je ne ſerai plus à plaindre.... Mais que dis-je ? ne me ſera-t-il pas toujours bien triſte & bien douloureux de faire partager ma

ſituation à Emilie ? de quel rang je l'aurai fait tomber ! à quel état d'infortune & d'opprobre mes fautes l'auront condamnée ! quel avenir pour elle & pour mes enfans ! Ah ! je frémis ; toutes les plaies de mon cœur, que je croyois fermées, ſe rouvrent à ces triſtes réflexions. Ce foible cœur ſaigne encore : il s'émeut, il s'agite, & j'entends gronder, au dedans de lui, le ſang, la nature, & l'amour. Religion ſainte ! ſoyez mon appui. Que la grâce de mon Dieu, ſi puiſſante & ſi douce, achève ſa victoire ! Et vous, mon père, s'il vous reſte quelques lumières à me donner, je les attends de votre zèle ; tout m'eſt précieux de votre part, toute vérité qui tient à la Religion me devient chère ; daignez donc affermir ma foi & ſoutenir mon courage.





LETTRE LII.

Du Marquis de Valmont au Comte.

O mon fils, je te retrouve enfin avec les mêmes ſentimens, avec la même foi que tu reçus dans tes premières années, mais plus éclairée, plus pure, & plus ſolidement établie ! Quelles actions de grâces ne dois-je pas à mon Dieu, qui a daigné t'inſtruire par ma voix, & mieux encore par tous les évènemens dont tu as été le triſte témoin ? Quelles larmes j'ai verſées en liſant ta Lettre ! & qu'elles ont ſoulagé mon cœur ! Non ; une pluie douce & féconde, qui tombe ſur la plante altérée, ne lui rend pas plus de fraîcheur, plus de vigueur nouvelle, que l'aſſurance de ton entier changement n'a rendu de force & de vie à mon ame abattue & preſque flétrie par la douleur.

Eh, qu'importent tes pertes, ſi j'en excepte celle d'Emilie, puiſque tu revis pour la vertu & pour la Religion ? N'exceptons rien cependant, cher Valmont ;

& que le premier ufage de ta foi, foit de te foumettre fans réferve à la volonté toujours fage d'un Dieu qui t'a tout donné. S'il veut te reprendre fes dons, s'il veut couronner les mérites d'une époufe qui t'eft chère, confole toi de ta peine par l'idée de fon bonheur. S'il veut effacer tes égaremens par les pleurs qu'il te fait répandre, t'aider à expier tes fautes par les peines qu'il t'envoie, & t'unir plus intimement à lui par les facrifices que peut-être il va exiger de toi; ah! mon ami, ne t'oppofe point à fes vûes de miféricorde & de clémence; bénis le, bénis toujours fon faint nom. Peut-être auffi n'attend-il de nous, comme autrefois d'Abraham, ce père des Croyans, que la préparation de notre cœur. A tout évènement, ne ceffons de lui dire, ainfi que ta digne époufe: » Que votre vo-
» lonté foit faite, ô mon Dieu! & que
» votre faint nom foit béni «!

Cette réfignation fi parfaite & fi pure, le feul remède à nos maux, le feul qui puiffe en adoucir le fentiment & nous les rendre utiles & méritoires, n'empêche

pas cependant que tu ne mettes en uſage tous les inſtrumens qu'il plaira à la Providence de t'offrir, pour demeurer dans l'état où elle t'a placé. Ce n'eſt pas le rang qui fait le bonheur, j'en conviens ; mais tu le dois à ta famille, à tes enfans, ſi par des moyens honnêtes tu peux le leur conſerver. Fais donc parler & agir tes amis, en ſuppoſant que l'infortune t'en laiſſe encore ; & ſur le ſuccès de leurs démarches, ſois ſoumis & tranquille.

Tu me demandes de nouvelles lumières, ſi j'en ai à te donner. Oui, mon fils. Pour confirmer ta foi, il faut la fixer par une ſoumiſſion entière à la même autorité qui t'en a tranſmis le dépôt ſacré.

Tu t'en ſouviens, cher Valmont; quand j'ai voulu te faire ſentir le beſoin d'une révélation, j'ai inſiſté ſur le beſoin eſſentiel d'une autorité. C'eſt, avons-nous dit, la voie d'inſtruction la plus propre à tous les hommes, peu ſuſceptibles par eux-mêmes & par la multitude des ſoins qui les occupent, de diſcuſſions épineuſes & de longs raiſonnemens ſur les vérités, que cependant il leur importe le

plus de bien connoître. Cette autorité doit être émanée de Dieu même. Celle des Philosophes, des Sages, quand ils eussent été plus éclairés qu'ils ne l'étoient en effet, n'eût jamais eu assez de force & de pouvoir pour se faire entendre des autres hommes; elle ne pouvoit leur suffire; & par l'expérience même de tous les peuples & de tous les âges, elle ne leur suffisoit pas.

Cette autorité nous a été donnée de la manière la plus parfaite en Jésus-Christ, à qui seul toute la Religion révélée nous ramène comme à un centre d'unité. Jésus-Christ, la sagesse du père & la plus pure émanation de sa lumière, nous a appris, par lui-même & par ses Apôtres, tout ce qu'il étoit nécessaire à l'homme de savoir. Il a mis dans tout leur jour les vérités purement naturelles, presque étouffées dans tous les hommes par les passions & les préjugés; il y en a ajouté d'autres, auxquelles toutes les forces de l'entendement humain ne pouvoient atteindre, & que tout au plus un petit nombre de Sages avoient soupçonnées.

Mais

Mais il falloit conserver aux hommes ces vérités précieuses ; & ce ne pouvoit être qu'en perpétuant parmi nous, dans une société divinement inspirée, la même autorité qui nous les avoit enseignées. La raison toute seule ne pouvoit les fixer, puisque les unes lui échappoient si aisément, & que les autres étoient si fort au dessus d'elle.

Cette autorité divine & permanente, qui entroit si nécessairement dans le plan de la révélation, devoit par sa nature même être visible, sensible, & animée ; de manière qu'on pût tout à la fois & l'entendre & la distinguer de toute autorité humaine & précaire, qui ôseroit entreprendre d'usurper ses droits *.

---

* » La révélation devient inutile sans une » société visible qui en conserve religieusement » le dépôt ; comme un code de loix est infructueux, si une société ne l'adopte, ne le » conserve, & n'en fait la base de sa politique. » Il y a donc sur la terre une société visible à » qui la révélation a été confiée «. *Pensées Théologiques, par Dom Jamin, Religieux de*

Voilà, mon cher fils, ce que Jéſus-Chriſt devoit à ſa ſageſſe, pour compléter en faveur des hommes l'admirable économie de la Religion révélée, & ce que dans ſa bonté il a daigné leur laiſſer.

» Toute puiſſance, dit le Sauveur du » monde à ſes Apôtres *, m'a été don- » née au ciel & ſur la terre. Allez donc, » inſtruiſez tous les peuples, les bapti- » ſant au nom du Père, & du Fils, & » du Saint-Eſprit, & leur apprenant à » obſerver toutes les choſes que je vous » ai commandées; & voici que je ſuis » avec vous tous les jours, juſqu'à la » conſommation des ſiècles ** «.

---

la Congrégation de S. Maur. La traduction de cet ouvrage en Allemand, ramena en 1769 le Prince Palatin au ſein de l'Egliſe Catholique.

* Dans les trois derniers verſets de Saint Matthieu.

** Voyez le développement de ce texte ſi fécond & ſi énergique, dans la belle Inſtruction paſtorale de M. Boſſuet, ſur les promeſſes de J. C. à ſon Egliſe; & remarquez que ce beau texte termine l'Evangile de S. Matthieu,

Ainſi, mon fils, Jéſus-Chriſt, par ces paroles, établit ſur un premier fondement, qui eſt lui-même, & ſur le fondement viſible de ſes Apôtres, une Egliſe, une ſociété légitime de Paſteurs, qui doit leur ſuccéder dans toute la durée des ſiècles pour enſeigner toutes les nations, & avec laquelle, par l'aſſiſtance de ſon eſprit, de ſa ſageſſe, & de ſon pouvoir, il ſera tous les jours juſqu'à la fin du monde.

Chef inviſible de cette Egliſe, il lui a donné ſur la terre un Chef viſible, pour ramener tout à l'unité *; & ce Chef, c'eſt celui à qui il a dit, &, dans ſa perſonne, à tous ceux, qui, dans le même rang, viendront après lui : » Vous êtes Pierre, » & ſur cette pierre je bâtirai mon Egliſe,

---

comme pour nous laiſſer en lui le complément de tout ce que cet Evangile renferme.

* » L'Egliſe doit avoir un Chef viſible, » parce qu'elle eſt une, & que ſon unité ne » peut ſe conſerver ſans un centre commun, » où viennent ſe réunir tous ſes membres «. *Dom Jamin, Penſées Théologiques.*

» & les portes de l'Enfer ne prévaudront
» pas contre elle « *.

Je ne ſuis pas fait pour les diſcuſſions théologiques, cher Valmont ; & ſans beaucoup de théologie, je trouve tout dans ces deux textes de l'Evangile, rapprochés des courtes réflexions que je t'ai fait faire. Avec ces ſeules armes je puis confondre toutes les ſectes qui ne ſont pas la véritable Egliſe de Jéſus-Chriſt (*a*).

Quelle eſt, leur dirai-je, l'autorité ſuffiſante que vous m'offrez ? Eſt-ce celle de l'Ecriture Sainte ? Toute ſeule, elle ne ſuffit pas, elle ne s'explique point d'elle-même ; vous la prenez, ſelon vos vues, en bien des ſens différens. Vous ſavez combien de ſens contraires ſouffre parmi vous ce ſeul texte de l'Evangile, *ceci eſt mon corps*. Qui en fixera pour moi le ſens véritable ** ? Il falloit donc à l'Ecriture Sainte

* Matth, XVI. 18,

** » Si un Légiſlateur, pour fonder un Etat, formoit un corps de loix & ſe contentoit enſuite de les publier, laiſſant à tout le monde, juſqu'au dernier homme du peuple,

un interprète infaillible, vivant, & animé; & Jésus-Christ me l'a donné (*b*).

Ne dites pas au reste, que je fais ici un cercle vicieux. Quand je raisonne d'après les Livres saints contre l'incrédule, je les considère d'une manière toute humaine, & selon les règles de critique les plus ordinaires. Quand je raisonne contre vous, qui admettez les divines Ecritures, je commence par établir, par la seule raison, la nécessité d'une autorité visible, d'un tribunal toujours subsistant; après quoi je me sers, pour achever de vous convaincre, de ces livres mêmes que vous reconnoissez pour divins, & dont les passages les plus formels déposent en

---

à les entendre à sa façon & à son gré; il est visible que chacun tourneroit la loi à son avantage & à sa fantaisie, & qu'au lieu de l'harmonie d'une bonne intelligence que voudroit établir le Législateur, on y verroit régner la discorde & la confusion la plus horrible. Tel est à la lettre le systême que les Novateurs ont introduit dans la Religion «. *Exposition abrégée des caractères de la vraie Religion, par le Père Gerdil.*

faveur de ce tribunal que vous ôsez méconnoître (*c*) *.

Sera-ce l'esprit particulier de chacun de vous que je prendrai pour guide? Quelle autorité! quel droit a-t-elle pour me soumettre **? & que peut-elle m'offrir,

---

* » En vain nous accuse-t-on encore de » combattre la voie d'examen par la voie d'examen » même, & de rétablir ainsi d'un côté ce » que nous cherchons à détruire de l'autre. » C'est équivoquer dans les termes pour faire » illusion. Il y a une grande différence entre la » discussion dont nos frères séparés soutiennent » la nécessité & la suffisance, à l'exclusion de « l'obéissance à l'autorité; & l'examen de simple » attention à des vérités de fait & de notoriété » publique, qui établissent l'autorité. » Nous combattons le premier examen par le » second: l'objection des adversaires n'est donc » qu'un sophisme «. *Pensées Théol.*

** C'est ce qui fait dire à M. Rousseau dans une de ses Lettres, sur ses démêlés avec l'Eglise de Genève: » Je dois toujours compte de » mes actions & de ma conduite aux loix & » aux hommes: mais puisqu'on n'admet point » parmi nous d'Eglise infaillible, qui ait droit » de prescrire à ses membres ce qu'ils doivent

que des contradictions ? Sera-ce du moins l'onction ſecrète, l'eſprit intérieur, qui éclaire les vrais Fidèles & les élus de Dieu ? Quelle ſource d'illuſion & de fanatiſme ! Et qu'a de viſible pour tous les hommes une pareille autorité ? Sera-ce votre corps de ſociété ? Je ne vois rien, qui, dans ſa viſibilité, le diſtingue ſuffiſamment de tout autre. D'ailleurs où eſt ſa ſuc-

» croire ; donc, une fois reçu dans l'Egliſe, » je ne dois plus qu'à Dieu ſeul compte de ma » foi «.

» Qu'on me prouve aujourd'hui, dit-il ail- » leurs, qu'en matière de foi je ſuis obligé de » me ſoumettre aux déciſions de quelqu'un, » dès demain je me fais Catholique ; & tout » homme conſéquent & vrai fera comme moi «. M. Rouſſeau avoit raiſon ; &, d'un autre côté, la preuve qu'en matière de foi on doit ſe ſoumettre à une autorité, n'étoit pas difficile à trouver.

» L'Egliſe de Genève, dit-il encore, n'a & » ne peut avoir, comme réformée, aucune pro- » feſſion de foi, préciſe, articulée, & commune » à tous ſes membres «. Et il le montre par les principes mêmes de la réforme.

cession non interrompue, en remontant jusqu'aux Apôtres * ? On peut fixer depuis eux, dans des tems plus ou moins récens, l'époque où vous avez com-

* C'est la question que Luther lui-même faisoit aux Anabaptistes : *Qui êtes-vous ? qui vous a envoyés ? où étoit l'Eglise avant vous ?* Il a fallu faire bien de la Théologie, pour bien mal répondre à cela. *Hist. de François I, par M. Gaillard, tome 6.*

Cette même question, l'Eglise Catholique la faisoit vers la fin du second siècle aux différentes sectes qui s'élevoient contre elle. » Qui » êtes-vous, leur disoit-elle par la plume de » Tertullien ? quand êtes-vous venus ? d'où » êtes-vous sortis ? que faites-vous dans mon » bien, vous qui n'êtes point mes enfans ? De » quel droit, Marcion, coupez-vous ma forêt ? » qui vous a permis, Valentin, de détourner » mes sources ? De quelle autorité, Appelles, » arrachez-vous mes bornes ? La possession est » pour moi... Et vous autres, pourquoi semez-» vous dans mes domaines selon vos caprices, » & y faites-vous paître vos troupeaux ? J'ai la » possession, je possède avant vous, j'en ai des » titres authentiques, que je tiens de ceux » mêmes à qui le domaine appartenoit. Je suis » l'héritière des Apôtres «. *Tertul. de Præscript.*

mencé *; & dès-lors, comme toutes les autres ſectes, on vous verra finir. Où eſt votre unité, & quel rapport avez-vous à un Chef viſible, au ſucceſſeur de ſaint Pierre, qui vous condamne avec toute ſon Egliſe, & dont vous vous ſéparez ? M'offrirez-vous pour dernière reſſource l'autorité des chefs du corps politique ? Mais il n'eſt donc plus queſtion d'une Religion donnée aux hommes par Dieu même ? Il ne s'agit donc plus que d'inventions tout humaines, qui pourront en effet être modifiées, interprétées par la même légiſlation qui les aura établies ? Car enfin, où l'autorité divine manque, il faut bien que le Légiſlateur humain ſupplée & ſoit le Chef de la Religion. Mais quelle Religion ! quelle

* Rappelons-nous ici ce beau mot d'un vrai Fidèle à un Prince proteſtant, qui, le voyant à l'extrémité, lui diſoit : » Il doit vous être bien » dur de mêler vos cendres à celles de ces » hommes que vous traitez d'Hérétiques «. *Mon Prince*, répondit-il, *faites creuſer quelques pieds plus bas, & mes cendres ſeront mêlées à celles des Catholiques.*

croyance ! & qui peut en être la dupe (*d*) ?

Quoi ! je me ſuis attaché à la révélation, parce que la lumière naturelle ne me ſuffiſoit pas ; eh, comment la révélation me ſuffira-t-elle, ſi, par rapport à ſes dogmes, je ne ſais plus ni quel guide ſuivre pour en fixer le ſens, ni quel parti prendre entre les ſectes qui diviſent le Chriſtianiſme * ?

---

* » Tout chemin qui ne peut conduire ni » les ſimples ni les ignorans à la foi, n'y peut » conduire perſonne Le caractère diſtinctif du » chemin de la vérité, eſt d'y conduire tout le » monde, puiſque tous ſont appelés à la con» noître : or, la voie d'examen ou de diſcuſſion » ne ſauroit conduire les ſimples & les igno» rans à la foi. Il n'y a que l'autorité qui puiſſe » la leur faire connoître «. *Penſées Théologiques*.

On ne ſait au juſte à quoi s'en tenir ; on tombe dans tous les excès ; on eſt diſpoſé également à tout croire & à ne rien croire, lorſqu'on ne règle pas ſa croyance ſur une autorité ſolidement établie, & qui puiſſe ſuffire pour la fixer.

Autoritati credere, magnum compendium eſt, & nullus labor ; diſoit S. Auguſtin, *Lib. de quant. animæ, cap. 7.*

» Ce n'eſt pas, dit-il dans le même Livre,

Ah ! que Jésus-Christ a bien mieux pourvu aux intérêts de sa gloire, à ceux de sa Religion, & à nos vrais besoins !

---

la vivacité de la conception, c'est la simplicité de la foi, qui fait la sûreté de la multitude dans l'Eglise Catholique «.

» L'autorité est le motif déterminant du » plus grand nombre en matière de Religion, » quelque parti que l'on prenne... Dans l'E» glise Romaine on croit les vérités de la Re» ligion, & on s'appuie sur l'autorité visible » qu'elle a dans son sein. Dans les sectes pro» testantes, il y a plusieurs vérités qu'on ne croit » point : & on se fonde sur l'autorité des chefs, » qu'on suit comme ses Docteurs... Parmi les » incrédules, la plupart ne se décident à ne rien » croire que sur l'autorité de certains hommes, » qui se sont acquis de la célébrité par leurs » talens... L'autorité a toujours fait l'argument » de la multitude, même chez ses plus grands » ennemis. Heureux ceux qui marchent à la » lumière de l'autorité légitime ! Telle est celle » des Catholiques Romains : elle a produit ses » preuves. Mais il n'en est pas ainsi de celle » que suivent les sectaires & les incrédules ... » leur foi est une foi humaine, accordée à la » parole de quelques séducteurs : au lieu que

Je trouve, dans l'Eglise Catholique & Romaine, tout ce qui m'est nécessaire & tout ce qui m'a été promis. J'y trouve une autorité suffisamment répandue parmi tous les peuples, pour attirer toute leur attention; une autorité, qui, par son étendue, par sa hiérarchie, par ses usages & sa discipline, par la publicité & l'universalité de ses enseignemens, devient éminemment visible au dessus de toutes les sectes qui s'élèvent contre elle (*e*). Je la vois garder, au milieu de ces sectes & malgré elles, le beau nom de Catholique; ce nom que, pour la distinguer de toute autre Eglise, elles sont elles-mêmes forcées de lui laisser.

» celle des Catholiques est une foi divine, » accordée à la parole d'un Dieu, & expliquée » par une autorité qu'il a établie lui-même «. *Pensées Théol.*

» Je ne suis pas étonné, a dit un homme d'esprit, qu'il y ait des hérésiarques; l'orgueil suffit pour cela : mais je suis toujours surpris qu'il y ait des hommes assez imbécilles pour se rendre de bonne foi leurs disciples «.

Je la vois conſerver dans ſes principaux ſièges les titres de la ſucceſſion légitime de ſes paſteurs depuis les Apôtres, & rentrer ainſi dans le caractère de perpétuïté, eſſentiel à la véritable Religion. Je la vois tenir à un centre d'unité, à un Chef, qui, uni à la pluralité viſible (*f*) des autres Pontifes, ſoit aſſemblés dans des Conciles auxquels il préſide, ſoit diſperſés parmi les nations (*g*), forme un tribunal toujours ſubſiſtant, & auquel tous les jours, ſelon la promeſſe, je puis avoir recours pour diſtinguer la vérité de l'erreur. Je la vois, inalliable avec toutes les ſectes, qui toutes ſe rallient contre elle, retrancher tout ce qui s'oppoſe à ſon unité; rejeter ſans ménagement tout ce qui altère ſa doctrine (*h*); conſerver ſans variation tous les dogmes ſi bien liés de la Religion Chrétienne, tout ſon enſemble merveilleux, tous les moyens & les ſecours de ſalut qu'elle renferme; & par une tradition ſoutenue dans ſes différens ſièges, atteſtée par ſes Conciles & les Ouvrages de ſes ſaints Docteurs, me faire remonter,

de ſiècle en ſiècle, juſqu'aux premiers diſciples des Diſciples du Seigneur & juſqu'à la doctrine des Apôtres (*i*). Que dirai-je enfin ? Je la vois, ſoutenant tous ſes efforts de tant d'ennemis conjurés pour la détruire, maintenir conſtamment ſon glorieux empire, tandis que tout tombe autour d'elle ; envoyer ſeule des miniſtres de l'Evangile dans toutes les parties du monde, pour les éclairer des lumières de la foi ; regagner avec avantage dans de nouvelles contrées ce que dans d'autres l'eſprit de ſchiſme & d'erreur lui fait perdre ; & confirmer de plus en plus cette parole de ſon divin Maître, que les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.

Quel admirable ſpectacle, & quelle ſource de reconnoiſſance pour l'ame vraiment fidèle ! Tranquille dans la ſimplicité de ſa croyance, elle peut ſe repoſer à l'ombre d'une autorité infaillible, & qui, par la promeſſe, devient celle de Dieu même. La voie la plus facile, la plus courte, & tout à la fois la plus ſûre, lui eſt toujours ouverte, pour réſoudre

toutes les difficultés qu'on lui oppose. Si par des raisonnemens captieux on cherche à lui rendre suspect quelque article de sa foi ; si son imagination effrayée dispute en secret, & veut ramener à l'examen ce qu'elle doit croire ; elle n'a besoin, pour s'éclairer, pour se calmer & se fixer, que de faire attention à l'enseignement public de l'Eglise Catholique & Romaine, à ce que nous apprennent ses solennités, ses rites, ses prières, ses catéchismes, ses prédications, ses instructions journalières, & à la croyance générale des peuples qu'elle renferme dans son sein. Si l'orgueil, si l'esprit d'indépendance, si l'amour de la nouveauté élèvent des contestations, font naître des incertitudes & des doutes, partagent les novateurs en autant d'opinions différentes que l'aveugle présomption enfante de partisans à l'erreur : elle regarde où est l'autorité visible, le corps des pasteurs, & son chef ; & ne craignant plus de flotter au gré des opinions (*k*), elle demeure ferme & inébranlable. Si, à l'égard des vérités les

plus importantes, elle voit des génies ardens, tous ces hommes de ſecte & de parti, combattre avec chaleur pour les excès contraires * ; elle eſt aſſurée de rencontrer, dans l'autorité qui la guide, ce juſte milieu, qui, également éloigné des extrêmes, eſt le point précis où s'arrête

---

* Il eſt impoſſible d'établir quelque choſe » de certain, de l'immortelle nature par la » mortelle ; elle ne fait que ſe fourvoyer par- » tout, mais ſpécialement quand elle ſe mêle » des choſes divines : car encore que nous lui » ayons donné des principes certains & infail- » libles, encore que nous éclairions ſes pas par » la ſainte lampe de la vérité, qu'il a plu à » Dieu de nous communiquer ; nous voyons » pourtant journellement, pour peu qu'elle ſe » démente du ſentier ordinaire, & qu'elle ſe » détourne ou écarte de la voie tracée & battue » par l'Egliſe, comme tout auſſi-tôt elle ſe » perd, s'embarraſſe, & s'entrave, tournoyant » & flottant dans cette mer vaſte, trouble, & » ondoyante des opinions humaines, ſans bride » & ſans but. Auſſi-tôt qu'elle perd ce grand » & commun chemin, elle ſe vá diviſant & » diſſipant en mille routes diverſes «. *Eſſais de Montagne, liv. 2, chap. 12.*

la vérité. C'eſt ainſi que, dans les diſputes interminables ſur la grâce & la liberté, l'Egliſe Catholique ſeule n'a jamais rien donné à un de ſes dogmes qui ait pu détruire la croyance de l'autre (*l*).

Non ſeulement le Chrétien ſoumis a dans l'Egliſe Catholique un guide ſûr & fidèle; mais il y trouve encore une mère tendre, qui, depuis le moment de ſa naiſſance juſqu'à celui de ſa mort, répare toutes ſes foibleſſes & pourvoit à tous ſes beſoins. Il ne perd rien, dans ſon ſein, des Sacremens inſtitués par le Rédempteur des hommes, & de tous les moyens de ſalut les plus propres à affermir ſa foi, à nourrir ſa piété, & à lui faciliter la pratique des vertus. Auſſi ne ſe borne-t-il pas à lui être ſoumis; ſon attachement pour elle & ſon zèle pour ſa gloire égalent ſon obéiſſance: ſes intérêts ſont les ſiens; il eſt offenſé lui-même de tout ce qui la bleſſe & qui l'offenſe; dans ſes douleurs elle ne ſent rien qu'il ne reſſente avec elle: il adreſſe au Ciel en ſa faveur les gémiſſemens les plus tendres, les vœux les plus ardens. S'il eſt dans un rang élevé,

il maintient ſon autorité par ſon crédit & ſon pouvoir : dans toute condition, il édifie, par la pureté de ſes mœurs, ceux qui ne craindroient pas de faire retomber ſur elle l'opprobre de ſes enfans. Il ne permet pas qu'on l'attaque impunément en ſa préſence. Il donne à tous ceux qui l'environnent l'exemple du plus grand reſpect pour ſon culte, ſes loix *, ſes Miniſtres, & d'une fermeté inébran-

* » Il faut ſe ſoumettre du tout à l'autorité de notre Police Eccléſiaſtique, ou du tout s'en diſpenſer. Ce n'eſt pas à nous à établir la part que nous lui devons d'obéiſſance. Et davantage, je le puis dire pour l'avoir eſſayé, ayant autrefois uſé de cette liberté de mon choix & triage particulier, mettant à nonchaloir certains points de l'obſervance de notre Egliſe, qui ſemblent avoir un viſage ou plus vain ou plus étrange ; venant à en communiquer aux hommes ſavans, j'ai trouvé que ces choſes-là ont un fondement maſſif & très-ſolide, & que ce n'eſt que bêtiſe & ignorance qui nous fait les recevoir avec moins de révérence que le reſte «. *Montagne*. Ibid.

lable à ne point ſe départir de ſes jugemens & de ſes préceptes (*m*). Il ne regarde pas comme des choſes indifférentes en matière de foi, tout ce que ſon Chef & ſes paſteurs ne regardent pas comme tel; & ne croit pas que l'eſprit de neutralité & d'indéciſion puiſſe être permis, dès que ſa voix s'eſt fait entendre.

Que ſes ennemis, aveuglés par la haine, crient donc, tant qu'il leur plaira, à la crédulité, à la ſuperſtition, au fanatiſme; qu'ils exagèrent des ſcandales qui ſont au milieu d'elle, & dont elle gémit; qu'ils concluent, de la corruption des mœurs dans quelques-uns de ſes membres, à l'altération preſque entière dans la foi de ſes chefs; qu'ils diſtillent avec art le poiſon de la calomnie; qu'ils prétextent le renverſement de la diſcipline, l'abus de l'autorité; qu'ils en appellent aux anciens tems (*n*); qu'ils ſe montent ſur un ton de réforme (*o*), afin de parer au dehors, par l'extérieur de la piété, ce que l'eſprit de révolte ſe permet de ſouiller au dedans; qu'ils faſſent parler les divines Ecritures au gré de leurs ſyſtêmes, ou

s'étayent de l'autorité de quelque ancien Docteur, pour mieux cacher leurs héréſies ſous ſon nom ; qu'ils relèvent par leurs diſcours & par leurs écrits l'autorité de chaque Docteur Hérétique, & faſſent même valoir en ſon honneur des prodiges marqués au coin de l'imbécillité & du menſonge : le Fidèle n'en ſera point ébranlé : les attaques de l'erreur, comme celles de l'impiété, ne le verront point lâche, foible, & chancelant ; elles ne le verront point indifférent & inſenſible ; mais auſſi elles ne le rendront pas dur & impitoyable.

Le véritable enfant de l'Egliſe, & qui l'eſt moins encore de nom que de ſentiment, rempli de ſon eſprit, pénétré de la charité qui l'anime, enviſage d'un œil de compaſſion & de tendreſſe ceux qui ſe trompent & qui s'égarent ; il les plaint, il gémit ſur eux ; il emploie, pour les ramener, les armes de la perſuaſion & de la douceur. Il ne voile point les paſſions & la haine, du vain prétexte des intérêts de la Religion & de la vérité. S'il ne peut parvenir à toucher & à convaincre, il ne

ſe croit pas diſpenſé d'aimer & de chérir. En arrêtant, autant qu'il eſt en lui, les progrès de l'erreur, il voit toujours avec tranſport, dans ceux mêmes qui s'y livrent, des hommes & des frères.

Non, mon fils, non ; ce n'eſt point la foi de l'Egliſe qui enfante des diſſentions, des troubles, & tout ce que le fanatiſme a de cruautés & d'horreurs : ce ſont, je te l'ai dit, l'intérêt, l'ambition, l'eſprit de révolte & d'indépendance, qui, pour favoriſer leurs projets ſacrilèges & leurs honteuſes manœuvres, ſe jouent de la crédulité des peuples & de la vie des hommes. Ce n'eſt point cette foi pure de l'Egliſe de Jéſus-Chriſt qui ébranle & qui ſape les trônes, & qui en même tems renverſe & briſe les autels : ouvre nos annales & celles des peuples voiſins, & examine quels ſyſtêmes & quelles cauſes, ſous le nom & le maſque impoſant de la Religion, ont produit les révolutions, dévaſté les Etats, & flétri la perſonne & la dignité du Monarque. Ce n'eſt point la foi de l'Egliſe qui arme, contre l'autorité, des ſujets re

belles : ſi, dans des circonſtances rares, des Miniſtres peu inſtruits ou trop prévenus ont cru pouvoir ſe faire, d'après la Religion même, des droits * que la Religion & l'Egliſe n'avouent pas ; ſi, abuſant de la foibleſſe des uns & de la ſimplicité des autres, ils ont prétendu diſpoſer des Royaumes & des Empires, cette même foi, dont l'Egliſe nous conſervoit le dépôt, réclamoit contre eux : elle leur diſoit aſſez hautement, pour qu'ils duſſent l'entendre, que le Royaume de Jéſus-Chriſt & de ſes Miniſtres n'eſt pas de ce monde ; qu'en rendant à Dieu ce qui eſt à Dieu, rien ne les diſpenſe de rendre à Céſar ce qui eſt à Céſar ; que chaque autorité a ſes bornes ; que l'une, toute ſpirituelle, eſt uniquement établie pour les choſes du ciel, comme l'autre,

---

* Il paroît aſſez que M. de Valmont n'entend point parler ici des prétentions que des Souverains, ſoit eccléſiaſtiques, ſoit laïques, ont eues ſur des fiefs dont ils ſe diſoient ſuzerains : car c'eſt ici une queſtion à part, & d'une toute autre nature que celle dont il s'agit.

purement temporelle, ne l'a été que pour les choſes de la terre ; que toutes deux, indépendantes & ſoumiſes tour à tour, ont leurs droits ſéparés ; qu'elles ſont faites pour ſe ſoutenir mutuellement (*p*), & pour tendre d'un commun accord, quoique par des routes différentes, au même but, le bonheur des peuples ; & que c'eſt de cette heureuſe harmonie que dépendent & la ſûreté des Princes, & la fidélité des Sujets.

Voilà ce que la foi de l'Egliſe nous apprend ; & c'eſt d'après elle, cher Valmont, que je me propoſe depuis longtems de ranimer ou d'affermir en toi tous les ſentimens de ſoumiſſion, de reſpect, & d'amour, que tu dois à l'autorité qui nous gouverne. Ainſi deviendras-tu en même tems, & dans la même proportion, un Chrétien docile, un Catholique zélé, un Citoyen humain & compatiſſant, & un Sujet fidèle.



NOTES.

PAGE 196.

(a) *AVEC ces ſeules armes je puis confondre, &c.* » On eſt conduit à la ſoumiſſion » à l'Egliſe préſente, actuelle, indéfectible, » par la foi la plus ſimple & par l'érudition » la plus étendue; ce qui eſt une des plus » grandes preuves de ſa vérité, & un effet » admirable de la Providence «. *L'Abbé Terraſſon, de l'Académie Françoiſe. La Philoſophie applicable à tous les objets de l'Eſprit & de la Raiſon, première partie, ch. 3, ſect. 3,* précédée des Réflexions de M. d'Alembert, & d'une Lettre de M. de Moncrif, ſur la perſonne & les Ouvrages de l'Auteur: chez Prault, avec approbation, & privilège du Roi.

» L'Egliſe Catholique, dit le même Au- » teur, eſt la ſeule qui ait un corps de preuves. » Les ſectes qui ſe ſont ſéparées d'elle, ne ſont » fondées que ſur des difficultés particu- » lières qu'elles lui ont faites, & dont elles » n'ont pas voulu accepter les ſolutions «. *Ibid.*

A l'égard de ces difficultés, & des vaines accuſations de ſuperſtition, d'idolâtrie, d'innovation,

novation, qu'on n'a cessé d'intenter contre nous, la réfutation la plus simple est l'*Exposition de la doctrine de l'Eglise Catholique, par M. Bossuet.* On n'y a répondu qu'en accusant l'Auteur d'*adoucir* & d'*exténuer* les dogmes de son Eglise. Mais si c'est à cela que se réduisoit en dernier ressort la controverse, elle doit être bien authentiquement décidée, puisque ce livre est universellement reçu parmi nous, comme renfermant la vraie Doctrine que nous professons.

Il est triste que les Sectaires s'obstinent à calomnier l'Eglise; que des hommes, même respectables par leur érudition & leurs talens, mettent sur le compte de l'Eglise Catholique des institutions locales, des choses purement arbitraires, quelquefois bizarres, qui n'ont eu qu'un tems, parce qu'elles ne tenoient qu'à des inventions populaires, quoiqu'adoptées peut-être par des Ecclésiastiques, dans des lieux particuliers; qu'ils nous taxent sans pudeur d'attacher le sceau de l'infaillibilité à des cérémonies & à des objets de pure discipline, qui obligent dès qu'ils font loi, mais qui varient selon les circonstances, & qu'on ne dut jamais confondre avec la croyance invariable de l'Eglise sur le Dogme & sur la Morale; qu'ils ne

veuillent appercevoir aucune différence entre des prétentions conteſtées ou de ſimples opinions qu'on laiſſe à la liberté des Ecoles, & des vérités de foi reçues par l'Egliſe univerſelle ; qu'ils exaltent les avantages de la réforme, ſans en reconnoître les ſources honteuſes ainſi que les funeſtes ſuites, & ſans en déplorer les abus. Toutes ces marques de partialité, ſans nous porter à accuſer la droiture de leur cœur, doivent nous faire gémir des malheureux effets de la prévention ſur des eſprits par-tout ailleurs ſi raiſonnables.

PAGE 197.

(b) *Il falloit à l'Ecriture ſainte un interprète, &c.* » L'Egliſe eſt l'interprète unique » de l'Ecriture ſainte, des Pères, & d'elle-» même «. *L'Abbé Terraſſon.*

PAGE 198.

(c) *En faveur de ce tribunal que vous oſez méconnoître.* Les Proteſtans, fatigués de leurs variations perpétuelles & de leurs longues diſputes, ont ſi bien ſenti la néceſſité de ce tribunal, qu'ils ont donné au Synode de Delpht, & ſur-tout à celui de Dordrecht, à peu de choſe près, la même force & la même autorité qu'ils refuſoient à l'Egliſe Catholique. Etonnante contradiction dans des hommes qui

juſque-là n'avoient voulu reconnoître d'autre Juge de la Doctrine que l'Ecriture elle-même ! Voyez l'*Hiſtoire des Variations*, *t.* 3, *liv.* 14, *n.* 75 & ſuivans; & *tome* 5, *ſixième Avertiſſement*, *n.* 67, 68, 69.

» Le maintien de la perpétuïté & de l'in» faillibilité de l'Egliſe, dit l'Abbé Terraſſon, » eſt quelque choſe de plus important qu'au» cun de ſes dogmes particuliers «.

» De toutes les Thèſes de la Théologie entière (dit-il encore avec beaucoup de ſens & de raiſon), celle de l'unité, de la viſibilité, de la perpétuïté, & de l'infaillibilité de l'Egliſe, eſt la plus digne d'un Théologien, qui eſt en même tems homme d'eſprit & homme d'Etat «.

PAGE 202.

(d) *M'offrirez-vous pour dernière reſſource l'autorité des Chefs du Corps politique? Mais quelle Religion! quelle croyance!* Pour bien juger de la nature & des effets d'une pareille croyance, on peut voir, entre autres volumes de M. Hume ſur l'Hiſtoire d'Angleterre, le cinquième de la maiſon de Tudor, ſans parler de ceux qui le précèdent, & le troiſième de la maiſon de Stuart.

PAGE 204.

(e) *Eminemment viſible au deſſus de toutes les ſectes qui s'élèvent contre elle* » Je dirois

aux réformateurs ce qu'un Père de l'Eglise disoit aux Donatistes : *Pour savoir où réside l'Eglise, demandons-le à un homme neutre, par exemple, au Roi de Perse.* On diroit aujourd'hui : Pour savoir où réside l'Eglise, demandons-le à l'Empereur des Turcs ; nous verrons s'il la mettra en Italie, où s'il ira la chercher à Utrecht «. *L'Abbé Terrasson.*

PAGE 205.

(f) *Je la vois tenir à un Chef, qui, uni à la pluralité visible des autres Pontifes, &c.* » La vraie règle de la raison & de la foi, dit » M. Nicole, est d'établir sa créance sur » la plus grande autorité visible. Cette règle est » la seule qui soit proportionnée au peuple, » & qui puisse unir les Fidèles en un corps de » société d'une manière raisonnable «. *Essais de Morale sur l'Evangile du Mardi de la seconde semaine de Carême.*

» L'autorité de l'Eglise, résidant en la pluralité visible du corps des Pasteurs unis à leur » Chef, joint toute la certitude de la croyance » à toute la tranquillité d'un gouvernement » sage & durable «. *L'Abbé Terrasson.*

La Religion Chrétienne, selon la pensée du même auteur, étant commune à des peuples qui vivent sous des dominations différentes,

ne pourra jamais demeurer la même, à moins qu'elle n'ait un Chef unique, & qui lui ſoit propre. » Sans cela, il arriveroit » que, dès la première querelle de l'un de » ces Etats avec l'autre, les Rois ou les au- » tres Chefs voudroient ſe diſtinguer les uns » des autres par quelques articles de croyance » particulière «.

Ce qu'il y a de bien ſingulier, c'eſt que Léibnitz, quoique Luthérien, & par une ſuite naturelle de ſon amour pour l'ordre & l'unité, après avoir voulu réunir le monde ſous une même Langue, par le projet d'une Langue univerſelle à l'uſage des Savans; après avoir déſiré de réduire l'Europe ſous une ſeule puiſſance quant au temporel, déſira auſſi vivement de la réduire ſous un même Chef quant au ſpirituel : & pour ce dernier objet, c'eſt le Pape même qu'il choiſiſſoit. » Tant l'eſprit de ſyſtême qu'il poſſédoit au » ſouverain degré, dit l'Hiſtorien de ſa vie, » avoit prévalu, à l'égard de la Religion, » ſur l'eſprit de parti ! Mais tous ces beaux » projets ſont reſtés ſans effet, parce que les » peuples ne s'accordent qu'à n'entendre point » leurs intérêts communs «. Voyez M. de Fontenelle, *Hiſtoire de l'Acad. des Sciences*, *année 1716*.

IBID.

(g) *Des Pontifes, soit assemblés dans les Conciles, soit dispersés parmi les nations.* » L'Eglise peut être considérée en deux états ; ou elle est assemblée en Concile, ou elle est dispersée. Elle peut prononcer dans ces deux circonstances sur les contestations qui s'élèvent dans son sein ; & ses jugemens sont toujours d'une égale autorité, parce que *les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle.........* Penser qu'elle ne jouït du privilège de l'infaillibilité que dans les Conciles généraux, c'est trop borner la promesse qui s'étend à tous les tems ; c'est une erreur dans la foi. Jésus-Christ n'a pas dit à ses Apôtres : *Je suis avec vous seulement quand vous êtes assemblés* ; mais *Je suis avec vous* TOUS LES JOURS *jusqu'à la consommation des siècles* «. Pensées Théologiques, par Dom Jamin.

» C'est tellement la pluralité qui fait la dé-
» cision finale, que les Conciles ne sont pas
» tant censés généraux quand ils se tiennent,
» que lorsqu'ils sont acceptés par l'Eglise non
» assemblée. S'ils sont légitimes, ils ont dit
» la vérité dès le tems de leur tenue ; cette
» vérité existoit dès-lors comme intrinsèque ;
» mais elle ne devient extrinsèque que par

» l'acceptation postérieure. On a eu un exem-» ple de cette acceptation de fait, dans le Con-» cile d'Ephèse ou de Dioscore, rejeté après sa » tenue, quelque nombreux qu'il eût été «. *L'Abbé Terrasson.*

¶ » L'acceptation que fait l'Eglise dispersée, d'un Concile général, ne donne pas la certitude & l'infaillibilité à ses décisions ; mais sert seulement de témoignage de la régularité avec laquelle les choses se sont passées dans l'Assemblée. L'Eglise dispersée ne juge pas l'Eglise assemblée, l'une & l'autre n'étant qu'une seule & même Eglise, considérée en des états différens «.

¶ » Les Conciles généraux sont d'une très-grande utilité, & peut-être pourroit-on les dire nécessaires dans certaines circonstances ; mais prétendre qu'on ne puisse finir aucune controverse que par leur moyen, c'est une erreur combattue par une infinité de faits. On voit dans l'histoire de l'Eglise peu d'hérésies pour lesquelles on ait été obligé d'assembler des Conciles généraux ; le plus grand nombre a été condamné & éteint sur les lieux mêmes, comme le remarque S. Augustin. *Lib.* 4 *ad Bonifac. cap. ult.* «.

¶ » Le Pape condamne plusieurs propositions extraites d'un livre, sous des qualifications

indéterminées * : les Evêques dispersés dans le monde catholique, connoissent la décision, y applaudissent : je dis, comme S. Augustin, *La cause est finie ; Dieu a placé la doctrine de la vérité dans la Chaire de l'unité.* Je reconnois la voix de Pierre dans son successeur ; je me rends, j'obéis. Mais les Evêques ont-ils examiné ? ont-ils déposé l'esprit de parti ? n'ont-ils pas donné leurs suffrages par ignorance ? la crainte ou l'espérance ont peut-être été les premiers mobiles de leur conduite ? se sont-ils enfin comportés en juges de la foi ? Questions litigieuses ! je les abandonne toutes à la discussion de ceux qui ne croient pas que Jésus-Christ ait promis d'être *tous les jours* avec son Eglise ; je m'attache à l'unité, que je reconnois par l'unanimité morale des Pasteurs unis à leur chef. Le Sauveur a promis son assistance à leur union, *Vobiscum sum* ; & il est fidèle à sa promesse : cela me suffit pour justifier mon obéissance «.

¶ » La manière d'interpréter quelques expressions d'un décret apostolique, ne peut for-

* De la même manière que le Concile général de Constance a condamné dans la session 8, quarante-cinq articles de Wicleff ; & dans la session 15, trente articles de Jean Hus.

mer d'obstacle à la canonicité de son acceptation, quand d'ailleurs on se réunit dans l'objet principal : c'est ainsi qu'on n'a jamais révoqué en doute la sincérité de la soumission des théologiens catholiques aux décisions dogmatiques du Concile de Trente, quoiqu'ils se partagent entre eux sur l'exposition de quelques endroits «. *Dom Jamin*.

IBID.

(h) *Je la vois...... rejeter sans ménagement tout ce qui altère sa doctrine.* » Un homme qui » a lu l'histoire de l'Eglise sans y remarquer la » fermeté, &, si j'ose le dire, la fierté & la » hauteur avec laquelle l'Eglise a porté ses dé- » cisions sur le dogme, peut avoir retenu les » réflexions de quelques Pères, les miracles de » quelques Saints : mais il n'a point conçu le » véritable caractère de l'Eglise Catholique de- » puis son établissement «. *L'Abbé Terrasson*.

PAGE 206.

(i) *Je la vois...... par une tradition soutenue....... me faire remonter jusqu'à la doctrine des Apôtres.* Voyez *l'Exposition de la doctrine de l'Eglise Catholique* ; consultez tous les Pères des cinq premiers siècles, en parcourant même la table de leurs Ouvrages à l'article de nos principaux dogmes ; & vous vous assurerez

ſans peine de la conformité de l'ancienne doctrine avec la nôtre.

Page 207.

(k) *Ne craignant plus de flotter au gré des opinions, &c.* Quand on a paſſé les bornes & qu'on a perdu de vue l'autorité, on ne ſait plus à quel terme s'arrêter. Des Anglicans, ſe ſont formés, quoique par oppoſition, les Presbytériens; des Presbytériens, les Indépendans, &c. *Voyez M. Hume, Maiſon de Stuart, t. 3, p. 204*, &c.

¶ » L'eſprit de l'homme eſt de nature à ne devoir ſe ſoumettre entièrement & ſans réſerve, qu'à un jugement que les ténèbres de l'erreur ne puiſſent obſcurcir : il faut donc reconnoître dans l'Egliſe une autorité infaillible qui termine les diſputes qui s'élèvent ſur la foi «.

¶ » S'il n'eſt point dans l'Egliſe d'oracle vivant & infaillible, croyez tout ce qu'il vous plaira. Soyez Sabellien ou Arien, Neſtorien ou Eutichien, Luthérien ou Calviniſte; ſoyez Déiſte même, ſi le Déiſme vous flatte davantage : tout vous eſt permis, perſonne n'aura le mot à vous dire. Seul juge de votre foi, vous pouvez prendre le parti qui vous plaira. Mais s'il y a dans l'Egliſe un oracle vivant, une autorité infaillible; il n'eſt plus de liberté

dans le choix : il faut s'en tenir, sans disputer, à l'enseignement de l'Eglise, parce que la raison elle-même dicte qu'on ne peut se dispenser d'adhérer à un jugement infaillible... En matière de religion, il faut nécessairement se déterminer pour l'un de ces deux partis ; ou reconnoître, avec les Catholiques, une autorité à l'abri de l'erreur, qui décide les questions sans appel ; ou ne reconnoître, avec les Déistes, que la raison pour règle souveraine. Dans l'ordre de la Religion comme de la Philosophie, il n'y a pas de milieu : on ne peut être sur cet article que Catholique ou Déiste. Un esprit conséquent n'apperçoit pas un tiers parti «.

¶ » Quelle est nécessaire, cette autorité qui tire sa preuve de la manière d'agir de ses plus grands ennemis ! Nos Frères errans l'ont rejetée comme une tyrannie, & ont bâti sur ses débris l'édifice ruineux de leur prétendue réforme ; mais ils ont été obligés d'y revenir, pour empêcher la dissipation de leur secte naissante. Cette conduite contradictoire est attestée dans l'histoire du tems. *Examinez*, disoient-ils aux peuples catholiques pour les séduire ; *ne vous laissez pas mener comme des imbécilles par l'autorité qui est une vraie tyrannie. Dieu ne vous a donné une raison que pour vous en ser-*

vir. — *Obéissez à vos supérieurs*, disoient-ils au contraire à leurs Frères indociles ; *point d'examen après vos Docteurs. L'humilité chrétienne doit vous porter à soumettre vos lumières à celles de vos conducteurs ; ils sont établis pour vous instruire.* Quel contraste ! Etablir l'examen sans soumission, pour séduire les Catholiques ; exiger la soumission sans examen, pour réprimer ceux du parti qui veulent trop presser la voie de liberté : c'est avoir double poids, double mesure ; ce qui est abominable aux ieux de Dieu. Quoi qu'il en soit, il résulte de la conduite de ces prétendus réformateurs, qu'ils ont reconnu la nécessité d'une autorité, pour retenir dans l'unité de doctrine les peuples qu'ils avoient séduits. Mais ont ils eu raison de substituer leur propre autorité à celle de l'Eglise « ? *Dom Jamin.*

» L'esprit humain, dit un Auteur célèbre, reconnoît deux arbitres, la raison & l'autorité. Une des plus nobles fonctions de la raison est d'appercevoir elle-même ses bornes, & d'avouer le besoin qu'elle a souvent de l'autorité. En matière de religion, la raison seule n'iroit point au delà de la religion naturelle : les mystères sont au dessus d'elle ; & la raison ne les admet, que comme des objets de foi décidés par une autorité divine. La raison

nous conduit à cette autorité, en nous prouvant, premièrement, qu'elle est nécessaire; secondement, qu'elle doit avoir des caractères visibles, auxquels même on ne puisse pas la méconnoître. Remis ainsi par la raison même entre les mains de l'autorité, avec ce guide infaillible, nous pénétrons dans les dogmes & dans les mystères, nous entrons sous l'empire de la foi. Si l'incrédule rejette ces dogmes & ces mystères uniquement parce qu'il ne les comprend pas, je ne vois en lui qu'un téméraire, qui, ayant besoin de deux guides, s'obstine à n'en prendre qu'un, quoique ce guide l'avertisse lui-même d'en prendre un plus sûr. Il s'égare, parce qu'il donne trop à la raison, en ne reconnoissant rien au delà du domaine de cette raison bornée; mais il n'est ni absurde ni inconséquent. Il ne l'est pas du moins au même degré que le Théologien raisonneur, qui, avouant l'insuffisance de la raison & le besoin de l'autorité, qui, recevant des dogmes, des mystères, combat cette autorité, altère ces dogmes, modifie ces mystères, de manière qu'ils restent toujours mystères, mais qu'ils cessent d'être appuyés sur une autorité suffisante. Il faut opter : si l'on ne doit rien admettre au delà de la raison, s'il n'est pas

vrai qu'elle nous avertiſſe elle-même de nous ſoumettre à l'autorité ; il faut rejeter entièrement les dogmes, les myſtères, & donner gain de cauſe à l'incrédule : s'il faut admettre l'autorité ; il n'eſt pas permis de toucher à ſes oracles, il faut adorer les myſtères ſans reſtriction, ſans modification ; l'homme ne peut toucher à l'ouvrage de Dieu. Quand Luther me propoſe de ſubſtituer la conſubſtantiation à la tranſſubſtantiation, à quel tribunal me renvoie-t-il ? Eſt-ce à celui de l'autorité ? elle lui eſt contraire. Eſt-ce à celui de la raiſon ? en quoi ma raiſon comprend-elle mieux la conſubſtantiation ? Quand un autre raiſonneur me dit que Jéſus-Chriſt n'eſt préſent dans l'Euchariſtie que par la foi ; qu'eſt-ce que c'eſt qu'une *préſence par la foi* ? Il eſt préſent ou il ne l'eſt pas : s'il ne l'eſt pas, ma foi ne peut pas le rendre préſent, & j'ai tort de le croire préſent : s'il eſt réellement préſent, ma foi ne fait rien à cela ; & il eſt également préſent, ſoit que j'aye la foi, ſoit que je ne l'aye pas. Que prétendez-vous donc ? Si vous n'affranchiſſez point ma raiſon, ſi vous la laiſſez ſous le joug ; que ce ſoit donc ſous un joug ſacré, non ſous votre joug profane. Myſtère pour myſtère, je ne puis croire

que celui qui m'eſt propoſé par une autorité légitime. Vous entreprenez trop & trop peu. Ou ne retranchez rien, ou retranchez tout ce que la raiſon ne comprend pas, ſi la raiſon elle-même peut y conſentir. Les incrédules s'éloignent plus que vous de la voie du ſalut, mais ils ſont plus près d'y rentrer : ils raiſonnent déjà mieux ; & dès qu'ils ſentiront le beſoin de l'autorité, ils s'y ſoumettront entièrement ſans toutes vos ridicules réſerves.

» Voilà ſous quel point de vue nous enviſageons les idées vagues des hérétiques ; & ces changemens ſi peu philoſophiques, qu'il a plu à Luther, à Calvin, & à leurs diſciples, d'apporter à la doctrine de l'Egliſe «. *Hiſtoire de François premier*, *par M. Gaillard*, de l'Académie Françoiſe & de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, *t. 6*, *liv. 7*, *chap. 2*.

PAGE 209.

(1) *Dans les diſputes interminables ſur la grâce & la liberté, &c.* » L'Egliſe, aux ieux » même de la raiſon, eſt bien plus ſage que » ſes adverſaires, dans la manière dont elle » veut qu'on parle de la grâce, pour con- » ſerver l'idée de la liberté de l'homme dans » l'eſprit de la multitude, & par conſéquent

» le fruit de toute prédication & de toute
» morale «.

¶ » La puiſſance de Dieu & la liberté de
» l'homme ſont deux vérités de la Religion :
» mais la première a ſouffert moins d'atteinte
» que la ſeconde, attaquée en une infinité
» de manières différentes par les libertins &
» par pluſieurs ſortes d'hérétiques. Là-deſ-
» ſus on ne peut trop louer la ſageſſe de
» l'Egliſe, de veiller encore plus attentive-
» ment à la conſervation de la ſeconde que
» de la première : car je ne connois point
» de morale publique, ni civile, ni chrétienne,
» ſans une conſervation ſoigneuſe du dogme
» de la liberté «.

¶ » Les gens d'un certain parti ſemblent
» porter toute leur attention à défendre la
» foi contre les attaques des Pélagiens, qui
» ne ſont plus : & l'Egliſe porte la ſienne à
» la défendre contre les Luthériens & les
» Calviniſtes, qui exiſtent actuellement &
» qui l'environnent. Laquelle des deux atten-
» tions vous paroît la plus ſage « ? *L'Abbé
Terraſſon.*

Il eſt bien malheureux qu'on ait voulu
faire des ſyſtêmes ſur la grâce & la liberté.
L'Apôtre avoit tout dit par ces deux mots,
LA GRACE DE DIEU AVEC MOI; *gratia Dei*

mecum * ; & non pas seulement, *la grâce de Dieu en moi*, ou *qui est avec moi*, comme on l'a si infidèlement traduit. Tous ces systêmes, que la plupart du tems l'Eglise réprouve, n'ont pour l'ordinaire, à l'égard de ceux qui sont peu affermis dans la foi, d'autre effet que celui de leur faire haïr le Dieu des Chrétiens, au lieu de le présenter sous des traits propres à le leur faire aimer.

PAGE 211.

(m) *D'une fermeté inébranlable à ne point se départir de ses jugemens & de ses préceptes.* Ne pas se soumettre, d'une manière pure & simple, aux jugemens du corps des Pasteurs uni à son Chef dans tout ce qui a rapport à la doctrine, & y opposer l'esprit particulier; c'est tout à la fois une désobéissance & une présomption inexcusable. Sur quoi il faut observer que cette soumission ne peut avoir lieu par rapport aux opinions erronées, si elle n'a lieu par rapport aux livres qui les renferment & que l'Eglise condamne.

¶ » On ne peut, sans témérité, refuser à » l'Eglise le pouvoir de juger du sens des » livres qui concernent la Religion : toute » société a droit de juger du sens de ses loix

* Cor. 15. 10.

» & des livres qui en traitent. D'ailleurs
» l'Eglise connoît ses droits, & n'use que de
» ceux qui lui sont acquis : or elle a jugé dans
» tous les tems des ouvrages ecclésiastiques,
» soit pour les approuver, soit pour les con-
» damner : c'est ainsi qu'elle a proscrit les ou-
» vrages d'Arius, les trois fameux écrits d'Ibas,
» de Théodoret, & de Théodore de Mop-
» sueste ; & approuvé, au contraire, ceux de
» S. Augustin sur la grâce «.

¶ » Le droit que l'Eglise a de juger du sens
» des livres ecclésiastiques, emporte nécessaire-
» ment, de la part des Fidèles, l'obligation
» de se soumettre à ses décisions ; parce qu'une
» autorité à laquelle personne n'est tenu d'obéir,
» n'est qu'un fantôme d'autorité : c'est donc un
» devoir pour les Fidèles, de déférer aux ju-
» gemens de l'Eglise sur les livres qui regardent
» la Religion «.

¶ » Toute obéissance qui ne répond pas à
» l'intention du supérieur qui commande, est
» une vraie désobéissance ; tel est le comman-
» dement, telle doit être la soumission : or
» l'Eglise exige de tous ses enfans une soumis-
» sion intérieure aux jugemens qu'elle porte
» sur les livres ecclésiastiques & leurs auteurs.

¶ » Non, un silence qui consiste à ne rien
» dire & à ne rien faire contre les décisions de

» l'Eglise sur certains faits dogmatiques, ne » remplit point l'idée de la soumission qu'elle » exige de ses enfans en pareil cas. Théodo- » ret offroit de garder le silence sur le fait de » Nestorius, qui consistoit à savoir si les écrits » de ce Patriarche contenoient la doctrine qui » reconnoît deux personnes en Jésus-Christ : » l'Eglise ne se contenta pas de cette démar- » che; elle exigea, pour l'admettre à sa com- » munion, qu'il eût dit anathême à Nestorius » & à ses écrits.

¶ » Croyons avec le commun des Théo- » logiens, que Jésus-Christ n'abandonne point » son Eglise dans le jugement qu'elle porte sur » le sens de livres qui traitent de la Religion. » Cette vérité est la suite d'une autre qui ap- » partient au dépôt de la foi. C'est en effet un » dogme universellement reconnu, que l'E- » glise est infaillible dans l'exposition de la » tradition : or cette infaillibilité ne peut sub- » sister, qu'en la supposant également dans la » discussion & l'examen des livres ecclésiasti- » ques qui ont paru en différens siècles; puis- » que c'est par cet examen qu'elle fait le dis- » cernement de la véritable tradition, & qu'un » moyen sujet à l'erreur ne peut conduire sû- » rement à la connoissance de la vérité. Il faut » donc choisir un de ces deux partis; ou croire

» que l'Eglise ne se trompe jamais dans le » jugement qu'elle porte sur les livres qui ont » trait à la Religion, ou penser qu'elle peut se » tromper dans l'exposition de la tradition : ce » second parti est une erreur contre la foi «. *Pensées Théologiques, par Dom Jamin, ch. 9.*

L'histoire de l'Eglise ne sauroit nous offrir un plus bel exemple de soumission, que celui que renferme le beau trait de M. de Fénélon, que bien du monde connoît, mais qu'on ne peut trop apprendre à ceux qui ne le savent pas, ni trop rappeler à ceux qui le savent, & qui, dans des circonstances moins favorables que les siennes, sont si éloignés d'imiter son obéissance.

» Un Bref du Pape, du 13 Mars *1699*, ayant condamné le livre des *Maximes des Saints*, de l'archevêque de Cambrai, ce Prélat se soumit sans restriction & sans réserve. *Il coute sans doute de s'humilier*, disoit-il dans une lettre à l'Evêque d'Arras; *mais la moindre résistance au Saint Siège couteroit cent fois plus à mon cœur.*

» Il publia un mandement contre son propre livre, & annonça lui-même en chaire sa condamnation. Pour laisser à son Diocèse un monument de son repentir, il fit faire, pour l'exposition du Saint-Sacrement, un soleil porté par deux Anges, qui fouloient aux pieds divers

livres hérétiques, ſur l'un deſquels étoit le titre du ſien.

» Le Pape Innocent III, qui eſtimoit infiniment M. de Fénélon, fut moins ſcandaliſé du livre des *Maximes des Saints*, que de la chaleur de quelques Prélats qui en pourſuivoient la condamnation. Il leur écrivit : *Peccavit exceſſu amoris divini ; ſed vos peccaſtis defectu amoris proximi.* Fénélon a péché par excès d'amour divin ; & vous autres, par défaut d'amour pour le prochain «. *Diction. des Hommes illuſtres.*

Dans cette diſpute entre deux des plus grands Evêques qui ayent illuſtré la France, M. de Fénélon, que l'eſprit tout ſeul loueroit mal, & qui ne peut être célébré dignement que par le cœur, ſe montra toujours ſemblable à lui-même, toujours plein de candeur, de douceur, de réſignation, de piété, & de toutes les vertus qui rendent la Religion aimable : il triompha juſque dans ſa défaite ; &, comme on l'a ſi bien obſervé, le vaincu y parut plus grand que le vainqueur.

IBID.

(n) *Qu'ils prétextent le renverſement de la diſcipline, l'abus de l'autorité ; qu'ils en appellent aux anciens tems, &c.* Comme rien

ne m'a paru plus utile & mieux pensé que ce que dit l'Abbé Terrasson sur les sectes en général & sur l'esprit de parti, je vais réunir ici ses diverses réflexions sur cet objet.

¶ » Si les Sectaires gagnoient leur cause dans » ce qu'ils disent contre le gouvernement de » l'Eglise, ils parviendroient à faire une société » qui n'auroit ni supérieurs ni juges, & qui par » conséquent iroit à grands pas à sa propre » destruction «.

¶ » Ceux qui allèguent toujours les anciens » tems ou qui en appellent à des assemblées » futures, font le plan d'une société, qui ne se » gouverneroit que par des hommes qui ne » sont plus, ou par des hommes qui ne sont » pas encore : l'esprit d'indépendance trouve » là son compte «.

¶ » Il y a des gens qui ont beaucoup lu, qui » ont tout lu, mais avec un seul œil ; ils n'ont » jamais ouvert les deux ; les gens de parti, » quelque savans qu'ils puissent être, sont de » cet ordre «.

¶ » Il y a une différence infinie entre ce » qu'on entend par la liberté des Ecoles catho- » liques * & un parti : l'une se montre, & » l'autre se cache «.

* » Distinguons, dans la Théologie, les dogmes dé- » cidés d'avec les opinions de l'Ecole ; unité dans les

¶ » Le malheur de tous les gens de parti » ou de ſecte, eſt d'élever leurs enfans dans le » mécontentement de tout ce qu'ils voient ou » qu'ils verront faire : ils leur préparent par là » une vie de chagrin perpétuel ; de plus, ils les » expoſent à être de mauvais ſujets du prince » ou de la république, & par conſéquent de » mauvais citoyens «.

¶ » Qu'eſt-ce que c'eſt que de donner à des » enfans, dans la Religion catholique, l'eſprit » proteſtant ; & dans une monarchie, l'eſprit » républicain « ?

¶ » Un parti qui, par un certain degré de » ſavoir, par une grande abondance de ſtyle, » par une apparence avantageuſe de réforme, » s'étoit fait une réputation brillante dans un » monde qui tendoit à une piété éclairée, » eſt venu aboutir, en paſſant dans le petit » peuple, à ce qu'il y a jamais eu en fanatiſme » de plus extravagant & de plus bas «.

¶ » La douceur générale des derniers tems » a épargné, à plus d'un réfractaire, les qua-

---

» premiers, liberté dans les autres, mais la charité » par-tout ; ſans elle la ſcience des Ecoles, la foi mê- » me, ne ſervent de rien. Cette vérité devroit être » gravée, non ſur le bronze, mais dans le cœur de » tous les Théologiens «. *Dom Jamin.*

» lifications qu'ils auroient encourues en d'au-
» tres fiècles «.

En finiffant cette note, qui renferme les penfées les plus propres, je ne dis pas à guérir de l'efprit de parti ceux qui en font malheureufement entichés (car, vu l'empire de la prévention, cette forte de cure eft moralement impoffible), mais du moins à prémunir contre lui, ceux qui, dans un âge encore tendre & ouvert à la féduction, pourroient s'en laiffer infecter : j'avouerai que, s'il falloit adorer le Dieu de certaines fectes, un Dieu qui m'ordonne des chofes impoffibles, & qui me punira pour ne les avoir pas faites ; un Dieu, qui, tyran fuprême des ames qu'il a formées, en prédeftine le plus grand nombre, par un décret abfolu, à la damnation éternelle ; un Dieu, qui, fous prétexte qu'il ne nous doit rien, fera cenfé ne fe rien devoir à lui-même ; un Dieu fait homme, qu'on m'a offert comme un Dieu Rédempteur, & qui cependant, en dépit des textes les plus formels de l'Apôtre *, n'eft pas mort pour tout le genre humain, n'eft pas venu pour fauver tous les hommes ; un Dieu, à la grâce duquel nul ne peut réfifter, quoique

* I. Tim. II, 4, 5, 6 ; & IV. 10. Rom. V. 17, 18.

S. Etienne

S. Etienne mourant ait si vivement reproché aux Juifs leur continuelle résistance à la grâce *, quoique Jésus-Christ lui-même ait reproché d'une manière si touchante cette résistance opiniâtre à l'infidèle Jérusalem **; un Dieu dont la toute-puissance consiste à nécessiter, quand il lui plaît, l'action des êtres qu'il a faits pour agir librement, comme si, pour être tout-puissant, Dieu devoit changer la nature des choses, contredire les loix qu'il s'est imposées par sa sagesse, & conduire des êtres moraux par des loix physiques, ou des êtres physiques par des loix morales, faire agir, par exemple, l'homme comme une machine, & faire agir une machine, en l'exhortant, en l'invitant, en la reprenant, comme si elle étoit un être libre & intelligent; un Dieu, pour tout dire en un mot, dont l'infaillible vouloir fait tout en nous, & qui, anéantissant tout vrai principe de mérite & de liberté, me feroit dire avec raison, *S'il veut que je sois sauvé, je le serai, à quelques excès que je m'abandonne; si dans ses décrets il a résolu de me perdre, je suis perdu, quelques efforts que je fasse:* oui, je l'avoue, un tel Dieu, bien

---

* Act. VII, 51.

** Matt. XXIII. 37.

loin d'obtenir mes adorations & mes hommages, me feroit défirer qu'il n'exiftât pas, ou plutôt encore, me feroit dire, *Il n'y a point de Dieu.*

Mais avouons-le auffi ; de femblables opinions, que l'incrédule impute à la Religion pour la rendre odieufe, n'ont jamais été les fiennes : je dis plus ; fi un peuple imbécille, croit ces chofes, ceux qui l'inftruifent ainfi, ne les croient pas. Hélas ! ceux qui font féduits méritent de la pitié ; ils font dans l'erreur. Mais ceux qui féduifent font faux : & fi ce n'étoit la qualité d'hommes & de frères, qu'on doit encore chérir & refpecter en eux, ils ne mériteroient que de la haîne, de l'indignation, & du mépris.

IBID.

(o) *Qu'ils fe montent fur un ton de réforme, &c.* Quelque pures que puiffent être en effet les mœurs de ceux qui ont une autre croyance que celle de l'Eglife, elles font malheureufement fans fruit pour eux-mêmes, & elles ne font d'aucun poids pour les opinions qu'ils défendent. » Que la régularité extérieure des mœurs ne vous en impofe jamais, dit l'Auteur des Penfées Théologiques : on ne conclut point des mœurs à la doc-

trine, ni de la doctrine aux mœurs. On peut vivre moralement bien, & penser très-mal; comme on peut conserver la foi au milieu de ses désordres. On voit des hérétiques réglés dans leurs mœurs, & des Catholiques débauchés. Une vie régulière ne fait donc pas preuve pour la doctrine, ni le relâchement contre. L'enseignement public de l'Eglise est la seule pierre de touche qui discerne la vérité de l'erreur. Les œuvres peuvent être sans la foi, comme la foi sans les œuvres. » Quoi » donc! s'écrie Tertullien, si un évêque, si » un diacre, si une veuve, si une vierge, si » un docteur, si un martyr même s'éloigne » de la règle; les héréfies deviendront-elles » des vérités? Est-ce par les personnes, que » nous devons juger de la foi; ou par la foi, » que nous devons apprécier les personnes? » Personne n'est sage, s'il n'a la foi; personne » n'est grand, s'il n'est chrétien; personne » n'est chrétien, s'il ne persévère jusqu'à la » fin «. *Lib. de Præscript.* 3.

De même aussi l'esprit, la science, & les talens ne déposent point en faveur de la vérité d'un sentiment. Les plus grands hommes peuvent tomber dans les plus grands égaremens. Le soleil a ses éclipses. » Ne pensez pas, mes Frères, disoit S. Augustin à son

» peuple, que de petits eſprits ayent pu faire
» des héréſies ; il n'y a eu que de grands per-
» ſonnages qui ayent eu le malheur d'en for-
» mer. L'Egliſe gémit encore de la chute de
» l'auſtère & ſavant Tertullien, & des écarts
» du grand Origène «. *Enarr. in Pſ. 124.*
Penſées Théol. ch. 14.

PAGE 215.

(p) *Que chaque autorité a ſes bornes.... qu'elles ſont faites pour ſe ſoutenir mutuellement.* » Chaque Puiſſance a ſa fin particulière à laquelle elle tend. La Puiſſance ſéculière ſe propoſe pour objet le bonheur des hommes dans le ſiècle préſent ; la Puiſſance eccléſiaſtique le prépare pour la vie future ; deux objets précieux à l'humanité «. *Penſées Théologiques, ch. 8.*

» La Religion en elle-même eſt le lien d'une ſociété ſpirituelle, & en même tems une partie importante de la ſociété civile. Dans le premier ſens, c'eſt à ceux qui en ſont les Miniſtres, à en régler les devoirs & à interpréter la loi ſur laquelle elle eſt fondée : dans le ſecond ſens, c'eſt au Prince à y veiller par rapport à la tranquillité de ſon Etat, de laquelle ſeule il eſt chargé «. *L'Abbé Terraſſon, chap. 3, ſect. 2.*

» On demande tous les jours une barrière

qui sépare les deux Puissances : la barrière est toute posée par la nature même des choses. Tout ce qui concerne uniquement la Religion & la vie future, tout ce dont on a besoin, comme chrétien & comme orthodoxe, forme la jurisdiction spirituelle ; tout ce qui concerne les avantages humains & temporels, tout ce dont on a besoin comme homme & comme citoyen, appartient sans partage à l'autorité séculière «. *M. Gaillard, Histoire de François I, t. 5.*

» Dieu n'a pas établi les deux Puissances, pour qu'elles fussent opposées ; il est le Dieu de la paix, & non de la dissention : la sagesse divine ne sauroit être opposée à elle-même. Il a voulu, au contraire, que ces deux autorités pussent se soutenir & s'entr'aider réciproquement. L'union de ces deux Puissances est un don du Ciel, qui leur donne une nouvelle force & les met à portée de remplir les desseins de Dieu sur les hommes : le monde est bien gouverné, si elles sont d'accord ; si elles viennent à se désunir, les institutions les plus sages sont menacées d'une ruine prochaine «. *Dom Jamin.*





LETTRE LIII.

Du Comte.

DEPUIS ma dernière Lettre *, & les nouvelles plus favorables que je vous ai données ſur l'état d'Emilie, nos eſpérances ſe ſoutiennent, ſans cependant nous ôter encore toute inquiétude pour l'avenir. Les foibleſſes ne ſont plus ſi fréquentes; mais il reſte une fièvre lente & obſtinée, qui annonce au moins que l'entière guériſon n'eſt pas auſſi prochaine que nous l'avions penſé. Si je connoiſſois moins le courage & la piété de ma chère Emilie, je craindrois pour elle la plus funeſte rechute, lorſqu'elle viendra enfin à apprendre tous mes malheurs. Sur cet autre objet il ne me reſte aucun eſpoir. Je ne trouve point d'amis, parce que je n'ai pas ſu les choiſir, & que d'ailleurs, comme vous ne l'avez que trop éprouvé

* Cette Lettre ne ſe trouve point ici; elle paroît avoir croiſé celle du Marquis.

vous-même, il ne reſte point à la Cour d'amis fidèles à celui qui eſt tombé dans la diſgrace. La mienne me laiſſe tout à craindre ; & pourra-ije bien chérir encore l'autorité qui m'accable ? c'eſt l'effort le plus héroïque de la Religion. Elle me le commande, cet effort : ô mon père ! aidez-moi à lui obéir. Si Emilie n'a plus à partager que le ſort d'un proſcrit, ſi tous les jours de ſa vie elle doit me reprocher le malheur de ſes enfans & ſa propre infortune ; que me reſteroit-il à déſirer... que la mort ?

Mais non ; je dois vivre, pour la conſoler, puiſqu'elle daigne m'aimer encore. Je dois vivre, pour vous offrir chaque jour l'hommage d'un cœur reconnoiſſant ; pour mettre à profit vos ſoins & vos lumières, pour réparer mes offenſes envers un Dieu clément & bon, que j'ai méconnu, que j'ai ſi indignement blaſphémé... Cependant ſi Emilie m'étoit enlevée ; ſi le Ciel dans ſa colère... Ah ! je ne puis ſoutenir cette idée ; & comment en ſoutiendrois-je la réalité ? Que ſeroit pour moi le fardeau de la vie ?

Aurois-je jamais affez de courage pour furvivre à l'époufe la plus tendrement aimée, à qui moi-même je l'aurai ravie? O mon père! pour tant de force quelle reffource trouverois-je en moi? hélas! je ne le fens que trop; ma force eft nulle; ma foibleffe eft extrême. Je n'ai plus même ce feu, cette impétuofité de caractère & de fentiment, qui auroit pu me fervir pour la vertu, comme elle m'a tant de fois fervi pour le vice. Je m'obferve, & ne me reconnois plus: je languis, je m'abats, & me décourage; je fuccombe à la feule appréhenfion de maux qui ne feront peut-être point. Ah! ce n'eft pas ainfi qu'Emilie a fupporté les fiens. Que ces ames, fi fières avant que l'adverfité les éprouve, font lâches quand la Religion ne les foutient pas! C'eft en elle, mon père, que vous me ferez retrouver le vrai courage dont j'ai befoin. Déjà elle éclaire ma raifon; mais elle ne parle encore que foiblement à mon cœur. Dans de premiers momens, je me croyois capable des plus grands facrifices; & retombant avec plus de réflexion fur moi-

même, je n'en vois point, dont je ne frémiſſe & dont en ſecret je ne murmure. Grand Dieu ! qu'une fauſſe démarche entraîne d'amertumes, & qu'elle prépare de ſujets de repentir !

On m'interrompt... C'eſt une foibleſſe qui vient de prendre à Emilie.... On craint, dit-on... J'y vole, au riſque de tout ce qui peut m'arriver. O Dieu ! Dieu ! que vais-je devenir?...

Toujours des terreurs nouvelles ! Cette foibleſſe a duré long-tems, très-long-tems. Depuis pluſieurs jours elle n'en éprouvoit plus de ſemblables ; & il n'en faudroit qu'une de cette nature, pour la faire périr. J'ai tout riſqué dans l'état où elle étoit. Malgré les précautions que j'ai priſes, on m'a apperçu ſortant de chez elle ; & ce n'eſt que par un nombre infini de détours, que j'ai pu échapper à ceux qui me ſuivoient. Les horreurs de la plus obſcure priſon m'effraient moins, que l'idée de ne la plus revoir, d'en être ſéparé pour toujours. Maintenant que l'on ſaura que je ſuis encore en France, à Paris, qu'il ſera aiſé de découvrir ma

retraite ! & toutefois il ne me ſeroit plus poſſible de fuir, quand je pourrois m'y réſoudre. Qu'ils faſſent donc de moi ce qu'ils voudront ; qu'un coup d'autorité me plonge dans l'abîme du malheur ; que cette même autorité, que vous voulez que je chériſſe, que je reſpecte, me forge pour toujours des fers.... O ma patrie ! ingrate patrie ! j'aurois pu te ſervir encore.... comme mon père, qui t'a ſi bien ſervie. Va, tu n'es pas digne de mes regrets. Tu peux me priver de la lumière du jour & de la liberté.... Mais mon Emilie, mais mon père, qui vit encore en moi, mon fils, que deviendront-ils ?

Ah ! que l'autorité des hommes eſt dure, & que ſon joug eſt peſant ! qu'elle eſt ſujette à l'erreur ! car enfin c'eſt Lauſane qui a fait tout le mal ; & c'eſt moi qui en ſerai puni.

Hélas ! qu'il eſt, par rapport à la Religion, une autorité bien plus sûre que vous m'avez fait connoître ! j'en ſens toute la néceſſité. Elle ſeule peut fixer mes doutes ; elle mérite ſeule d'être l'ar-

bitre de ma croyance, le juge de ma foi : & elle le fera. Elle fera du moins la tranquillité de mon esprit ; si mon ame, agitée par tant d'endroits, ne peut sur tout le reste être tranquille. Incapable qu'elle est de me tromper, cette Eglise à laquelle vous me rappelez, je marcherai d'un pas ferme à sa lumière ; & si par impossible elle me trompoit, qu'aurois-je à redouter au tribunal du souverain Juge ? & ne serois-je pas en droit de lui dire : » Il me falloit un guide, » ô mon Dieu ! Trop incertain, trop » irrésolu par moi-même ; trop envi- » ronné de mille sectes diverses, qui » prétendent toutes à la vérité, & qui » n'ont pour règle que l'opinion sous le » beau nom de l'Evangile ; il me falloit » une règle plus sûre, un tribunal plus » digne de ma soumission & de ma » confiance. Vous me l'aviez promis, » vous me l'avez donné. Et pouvois-je » craindre qu'il m'égarât ? Et ne seroit- » ce pas vous, ô mon Dieu, qui m'au- » riez égaré « ?

Non, non ; Dieu ne se contredit pas

lui-même; ses promesses sont inviolables; c'est sur elles que je me repose : & pour l'entière conversion de mon cœur, ô mon père, je me repose sur vos prières & sur votre tendresse pour moi.





TTRE LIV.

Du Marquis à son Fils.

MALHEUREUX jeune homme, que tu mérites de pitié ! aux maux que tu éprouves, tu ajoutes le sentiment plus douloureux encore de ceux que tu crains; & il semble que, pour te mieux punir d'avance, tu te plaises, par une prévoyance inutile, à faire ton propre tourment. Si Emilie te reste, comme je ne cesse de le demander au ciel, que peux-tu perdre ? une telle épouse, ton père, ton fils, dans quelque lieu que ce soit, si tu y conserves ta liberté, si tu y sers le Seigneur, ne pourront-ils pas, pour ton repos, te tenir lieu de l'Univers ? Toujours des préjugés, Valmont! Plus de rang à la Cour & de superbe esclavage; plus de considération & de crédit; plus d'opulence, quoique, dans un Royaume où les fautes sont personnelles, ce qui reste à Emilie puisse si bien vous suffire à tous deux; plus de nom & de titres dans

les lieux où il te ſera permis d'exiſter ; & tu en conclus ſans doute, plus de paix & de félicité. O mon ami ! n'apprendras-tu jamais à mépriſer des ombres, des fantômes qui t'abuſent, & à évaluer les douceurs de la Religion & du ſentiment ? Va, ton Emilie, toute infortunée qu'elle a été juſqu'ici, ſe connoît mieux que toi en bonheur. Ne crains pas qu'elle te reproche de lui avoir fait perdre des titres, des honneurs dont elle fait ſi peu de cas. Ton retour à Dieu, ton amour pour elle, l'honnête néceſſaire pour ſa famille, voilà les ſeuls biens qu'elle ambitionne : & ſi elle doit vivre, voilà ſeulement ce qui peut la faire vivre heureuſe, autant qu'on peut l'être ici-bas.

Je l'avoue cependant, ſon dernier état de langueur & de foibleſſe m'effraie. Son ame ſenſible & tendre a éprouvé des impreſſions trop ſubites & trop vives, pour que ſa ſanté & ſes forces ne s'en reſſentent pas encore long-tems. Daigne le Ciel réparer un tel épuiſement ! Mais, mon fils, s'il en a arrêté le décret, s'il faut qu'Emilie te ſoit enlevée, ce n'eſt

point par ta mort que tu expierois tes fautes envers elle : c'eſt par une vie meilleure ; c'eſt en pratiquant les vertus dont elle t'aura laiſſé l'exemple ; c'eſt en donnant à ce gage précieux qui te reſtera de ſon amour, l'éducation qu'elle-même eût voulu lui donner. Eh, où trouver des forces, me dis-tu, pour vivre encore après l'avoir perdue ? Où trouver des forces ?.... Dans l'excès même de ton amour pour une ſi digne épouſe : il te fait un devoir de l'imiter dans ſa réſignation & ſon courage ; il te fait un devoir de la vie, puiſqu'elle te laiſſe un fils après elle. Et plus que tout, ne te reſte t-il pas, cher Valmont, un Dieu outragé à glorifier & à bénir ?

Tu ne trouves en toi qu'une extrême foibleſſe. Ah ! tu ne connois pas encore les reſſorts puiſſans de l'amour & de la Religion : c'eſt ſur-tout dans celle-ci que tu puiſeras des reſſources ; & l'élévation qu'elle te donnera, ſi tu t'abandonnes à ſes impreſſions, ne te permettra plus de ramper dans l'abattement & la douleur. Dieu lui-même te ſoutiendra ;

la croix de l'Homme-Dieu ſera ta force ; & ton ame, aujourd'hui lâche & puſillanime, devenue vraiment chrétienne, ceſſera bientôt d'être foible. Mon ami ! tu te défies de tes forces, tu as raiſon ; elles t'ont toujours manqué juſqu'ici, parce que tu n'avois en effet que les tiennes : mais que ne peut la vraie foi dans celui qui tire ſa force du Seigneur ?

Une ſeule choſe me feroit frémir ; ce ſeroit la perte de ta liberté dans la ſituation où je te vois. Eclairé ſur la vérité du Chriſtianiſme, mais pas encore aſſez pénétré de ſes ſaintes maximes, tu ſerois bien mal préparé pour une telle adverſité. Ton caractère, toujours bouillant, & qui ne te paroît éteint en quelque ſorte que par l'excès même du ſentiment qui t'abſorbe tout entier, ne reprendroit dans un état ſi critique toute ſon activité, que pour la tourner contre toi ; & ſon feu, attiſé avec plus de violence que jamais, t'auroit conſumé avant que tu euſſes pu penſer à l'éteindre. Mon fils ! mon cher fils ! c'eſt moins encore pour ta liberté que pour ton ame, que je crains ; mais

puiſque la perte de l'une pourroit être ſi funeſte à l'autre, redouble tes ſoins & tes précautions. Je t'en conjure, dérobe-toi mieux que tu ne l'as fait à toute recherche, & ne t'expoſe plus à tout perdre par de nouvelles imprudences.

Tu t'aigris contre l'autorité; toi qui en as violé tous les droits, & qui n'as pu t'armer contre Lauſane, ſans commencer par t'armer contre elle. O mon fils! avant que de te plaindre de l'abus que tu prétends qu'on en veut faire pour t'accabler, que ne commençois-tu du moins par lui rendre ce que tu lui dois? Mais que dis-je, cher Valmont? quelque innocent que je vouluſſe bien te ſuppoſer, lorſqu'en effet tu t'es montré ſi coupable; eſt-ce au ſujet à demander compte à ſon prince de l'uſage qu'il fait de ſon pouvoir? Je ſais trop ce qu'une vaine & dangereuſe philoſophie invente de ſyſtêmes, pour favoriſer tes plaintes & tes murmures: je ſais ce que ſignifient, dans l'eſprit de nos Sages & dans les conſéquences qu'ils en tirent, ces conventions expreſſes ou tacites entre le peuple & le monarque; & ils

ne l'énoncent aujourd'hui que trop clairement *. Mais je ſais auſſi ce que leur oppoſe une Religion ſainte, qui vaut mieux que toute leur prétendue ſageſſe ; je ſais ce que nous dicte contre eux la raiſon même, lorſqu'on la conſulte ſans paſſion. Puiſſes-tu déſormais, également ſoumis à l'une & à l'autre, ne plus en contredire les maximes & ne plus en parler que le langage !

Comme, aux ieux du Chrétien fidèle, ce n'eſt point le hazard qui diſtribue les rangs, qui diſtingue les conditions, qui gouverne les ſociétés & les hommes, qui établit l'ordre & qui le maintient dans l'Univers ; ce n'eſt pas lui non plus, ce n'eſt point un aveugle choix, qui fait nos chefs & nos maîtres ; c'eſt une diſpoſition ſecrète de la providence d'un Etre ſuprême, qui, arbitre de nos deſtinées, veille ſur les nations, & nomme, dans ſa clémende ou dans ſa colère, ceux qui

* L'Editeur a uſé dans cette Lettre, comme dans preſque toutes les autres, de la liberté qu'il s'eſt réſervée dans l'Avertiſſement.

doivent régner ſur elles. Souverain diſpenſateur de toute autorité, toute puiſſance, dit l'Apôtre, vient de lui ſeul. C'eſt donc à Dieu que réſiſte en effet celui qui réſiſte au légitime pouvoir; & le prince dût-il, hélas! en abuſer, ce n'eſt point au citoyen à s'en plaindre ni au ſujet à l'en punir. Alors, que le monarque tremble ſur ſon trône, tandis que le peuple ſouffre & lui reſte ſoumis; il a un juge, qui l'a lui-même ſoumis à la loi, & qui s'en eſt déclaré le vengeur: il a un juge au Ciel; mais il feroit trop dangereux qu'il en eût ſur la terre (*a*).

Auſſi, mon fils, quelle a toujours été la conduite des vrais diſciples de Jéſus-Chriſt, à l'égard des chefs qu'il a plu au Ciel de leur donner? Dans les beaux jours du Chriſtianiſme, dans ces ſiècles où des Chrétiens ſans nombre rempliſſoient déjà les provinces de l'Empire Romain, la Capitale, le Sénat, le Palais des Empereurs *, & par-tout étoient

* Voyez l'*Hiſt. Rom. de Laurent Echard*, *t.* 5, *p.* 316.

perſécutés ; que ſavoient-ils ? Obéir. Et s'ils ne le pouvoient ſans manquer à Dieu même, que ſavoient-ils encore ? Bénir, ſouffrir, & mourir.

Tel eſt l'eſprit de l'Evangile ; & la raiſon la plus pure vient à l'appui de ces ſaintes maximes. Que ſeroit-ce en effet qu'un Etat, où chaque particulier ſe croiroit en droit de juger l'autorité ; où le peuple même, au gré de ſes paſſions & de ſes caprices, au gré de l'intérêt & de l'ambition de quelques-uns de ſes membres, au gré de la ſéduction & de l'impoſture, ſe croiroit autoriſé à changer ſes chefs & ſes loix, à briſer le ſceptre dans les mains de celui à qui il appartient de le porter, à réclamer en ſa faveur un pacte primordial, qui, pour de tels excès du moins, n'a jamais exiſté !

Quels pactes, au reſte, quelles conventions ont prétendu faire, dans l'origine des ſociétés & des Empires, les pères avec leurs enfans ; les conquérans avec des ennemis vaincus & aſſervis par les loix de la guerre ; des ſoldats heureux, des héros de l'ancien tems avec ces

mêmes hommes qui imploroient leur appui & qui couronnoient leur valeur ; des hommes vertueux, reconnus pour rois dans de premiers tranſports d'admiration, de reconnoiſſance, avec tous ceux à qui ils inſpiroient une confiance qui ne leur permettoit pas même de preſſentir les abus du pouvoir ? Eh, quand on les auroit prévus, ne devoit-on pas prévoir en même tems les dangers du ſoulèvement & tous les maux qu'entraîne la rebellion ?

O mon fils ! parmi les tyrans mêmes, qui ont uſurpé des droits que la conſtitution de l'Etat ne leur donnoit pas, quels princes ont plus fait gémir l'humanité que les Caligula, les Néron, les Domitien ? & cependant qu'on oppoſe aux grands maux qu'ils ont faits, ceux que les Romains ſe ſont faits à eux-mêmes toutes les fois qu'ils ſe ſont livrés à la fureur des partis, qu'ils ont enſanglanté l'Empire par des guerres civiles, & qu'ils ſe ſont élevés contre leurs chefs ſous le ſpécieux prétexte de reprendre leur liberté.

Sans remonter à d anciennes hiſtoires

confidère près de nous ce peuple, roi & fujet tout à la fois, dont l'état actuel offre le préjugé le plus favorable à nos libres penfeurs. Ils n'envifagent en lui que la fituation du moment; mais qu'ils remontent un peu plus haut, & qu'ils obfervent ce qu'elle lui a couté. Qu'ils voyent par combien de calamités & de hazards il a paffé, avant que de parvenir à fon nouveau fyftême de gouvernement: je dis plus encore; qu'ils examinent de fang froid & fans partialité combien fa fituation, maintenant fi libre, fi tranquille en apparence *, eft en effet incertaine & précaire. Eh, ne cache-t-elle pas, fous de flatteufes apparences, plus de fervitude réelle que de vraie liberté, plus d'illufion que de bonheur? Chez ce peuple, tout fermente; tout y décèle un levain fecret de jaloufie & d'aigreur;

* L'Editeur avoit cru ne devoir rien changer à cet endroit du texte en 1774, dans le tems de la première édition; malgré ce qui eft arrivé depuis, il n'y changera rien encore aujourd'hui.

chaque eſpèce d'autorité contraire y fait effort, pour étendre ſa domination & diminuer ſa dépendance ; & de ce choc continuel d'intérêts oppoſés, que peut-il réſulter par la ſuite que de nouveaux malheurs ? Hélas ! auſſi inconſtant, auſſi facile à s'irriter que l'onde qui l'environne, le fier républicain, l'indocile ſujet y murmure toujours ; & ce bruit ſourd, ſemblable au long mugiſſement des vagues agitées, n'annonce pour l'avenir que des tempêtes.

Qu'ils aient trouvé cependant cette balance de pouvoirs & ce juſte milieu, que les choſes humaines comportent ſi peu, ou qu'elles conſervent avec tant de peine & perdent ſi promptement ; qu'ils ſoient heureux enfin, autant que je les y convie & que mon cœur le déſire : après tout, voudrions-nous pour nous-mêmes d'une félicité, qui leur a tant couté & que nos aïeux auroient payée ſi cher ? Quel tableau pour des cœurs ſenſibles, que celui de tout un Royaume en proie à ſes propres fureurs (*b*) ! Toutes les lumières de la raiſon éteintes, tous les

ſentimens de la nature étouffés par l'eſprit de parti; des fleuves de ſang qui coulent de toute part; le fils armé contre ſon père; le citoyen devenu ſoldat pour égorger ſes concitoyens & ſes frères; l'affreux pillage, l'incendie, le maſſacre dans les campagnes, & toute la licence des camps au milieu des villes; le fanatiſme & l'hypocriſie immolant des victimes à la politique, à la tyrannie, ou à l'indépendance : tels ſont, dans preſque toute révolte contre l'autorité, les malheurs publics; & ſous les plus mauvais règnes, tous les maux qu'on peut éprouver, quand les ſujets ſont ſoumis, ne ſont guère, en comparaiſon, que des maux particuliers.

Mais, mon fils, qu'avons-nous affaire de ſemblables images, pour nourrir dans le cœur d'un François l'amour de ſon prince & de ſa patrie? Quand on aime, n'eſt-on pas toujours ſoumis & fidèle? & cet amour n'eſt-il pas héréditaire parmi nous, comme l'eſt le trône parmi les enfans de nos rois? Ah! ce ſentiment, il eſt vrai, ſe tranſmettoit autrefois de race en race : & c'eſt lui qui forma nos

héros

héros, les Montigny (*c*), les Euſtache de S. Pierre (*d*), les du Gueſclin, les Cliſſon, les Bayard, les Rofny, les Crillon, les Montmorency *, les Fabert (*e*), les Luxembourg, les Turenne; ces hommes que j'atteſte, l'honneur du nom François, & qui confondirent toujours au fond de leur cœur le prince avec la nation. C'étoit encore le ſentiment de nos aïeux : & pourquoi faut-il qu'une malheureuſe philoſophie vienne l'éteindre dans leurs enfans ? Lorſque mon père ſe plaiſoit à former mes premières années, avec quelle effuſion & quel tendre ſaiſiſſement il me faiſoit bégayer les noms ſacrés de mon Dieu, de mon père, & de mon roi! avec quel attendriſſement j'apprenois à les répéter avec lui! & à meſure que je croiſſois en âge, que tout ce qui concernoit nos princes & leur auguſte famille, me paroiſſoit intéreſſer la France & m'intéreſſoit moi-même! Etre né ſous l'empire de nos rois, étoit une des cho-

* Les deux Connétables Anne & Henri de Montmorency.

ſes dont chaque jour de ma vie je rendois grâce au Ciel; & tous mes concitoyens penſoient alors comme moi. C'eſt ce noble enthouſiaſme, répandu dans tous les eſprits & dans tous les cœurs, qui y faiſoit circuler, en même tems que le ſang dans nos veines, la valeur, l'honneur, le patriotiſme, & qui ſoutenoit la dignité du nom François (*f*). On nous montroit nos rois comme nos chefs, comme nos pères; toujours à notre tête, pour nous conduire dans les ſentiers de la gloire; toujours les premiers dans les dangers, au milieu des hazards, pour les partager avec nous; honorant la nation juſque dans leur défaite, & par la captivité même que quelques-uns d'eux ont éprouvée en combattant pour ſa défenſe *; au ſein de la paix, veillant ſur nos intérêts, eſſentiellement inſéparables

---

* Il n'y a point, ſi je ne me trompe, de nation qui ait eu un auſſi grand nombre de ſes rois faits priſonniers de guerre, que la nôtre; parce qu'il n'y en a point eu dont les chefs ayent eu autant de valeur.

des leurs * ; adouciſſant nos maux ; gémiſſant ſur ceux qu'ils n'avoient pu empêcher, & s'appliquant à les réparer ; généreux, magnifiques ; les plus aimables des princes, les plus aimans, les plus dignes d'être aimés, &, dans l'auguſte Maiſon qui nous gouverne, faiſant toujours chérir en eux le cœur des Bourbons. Remplis de telles images, les François étoient invincibles ; ou s'ils étoient malheureux....., l'honneur leur reſtoit.

Aujourd'hui tous ces grands ſentimens ſont abſorbés par un eſprit particulier, par un intérêt bas & ſordide, par des principes républicains, par un Anglicíſme plus deſtructeur pour nous que le fer & la mort. Helas ! ne valions-nous pas aſſez par nous mêmes ? & falloit-il

* Eh, qui ne ſait en effet que le bonheur des ſujets fait eſſentiellement celui du Monarque ; qu'il n'eſt vraiment riche qu'autant qu'ils le ſont eux-mêmes ; que l'abus du pouvoir en eſt la ruine ; & que, comme l'a ſi bien dit l'Orateur le plus éloquent du dernier ſiècle, » tout ce qui outre l'autorité l'affoiblit & la » dégrade « ?

nous dénaturer par une ridicule imitation (*g*) ?

Eh, mon fils, dans quel tems le prince, la patrie, euſſent-ils dû nous être plus chers que dans le ſiècle où nous vivons ? Si quelquefois nous y ſommes exercés par des épreuves du moment, inévitables pour tout Empire ; au moins a-t-on fait diſparoître toutes les cauſes de nos anciennes révolutions & de nos plus grands malheurs : nous ne connoiſſons plus ces démembremens ſi funeſtes, & ces partages entre les enfans de nos Rois ; les grands fiefs, & la tyrannie des Seigneurs (*h*) ; ces Hauts-Juſticiers qui redoutoient les frais de la juſtice qu'ils devoient à leurs vaſſaux ; l'énorme & dangereuſe puiſſance des Grands ; cette valeur mal entendue des chefs, qui nous a fait éprouver tant de défaites ; cette rivalité entre pluſieurs commandans, qui nous a dérobé tant de victoires ; ces conquêtes éloignées, qui nous faiſoient perdre de vue notre propre pays ; le conflit des autorités ; les diviſions de ſecte & de parti, & les entrepriſes de ſec-

taires, formant comme une république à part au ſein de la monarchie : nous n'avons plus d'ennemis dans le cœur du Royaume & ſur nos frontières ; tout enfin parmi nous eſt rappelé à l'unité.

Unité précieuſe, qui rend aux ieux des vrais Sages notre genre de gouvernement ſi reſpectable (*i*), & qui fait de nos rois l'image de Dieu ſur la terre ! Les François ſont, tous, les membres d'une même famille ; ils ſont un peuple de frères, ſous l'autorité d'un père commun. C'eſt cette autorité ſainte qui les unit entre eux, en les uniſſant à leur chef ; & dans cette union ſi belle, leur amour pour la patrie s'identifie avec celui qu'ils ont pour le monarque.

Elevés eux-mêmes dans ces maximes, nos princes, après avoir obéi comme nous avec reſpect, avec tendreſſe, apprennent à régner un jour ſur nous dans le même eſprit que leur père. Leur pouvoir tranſmis par droit de ſucceſſion, ſans altération, ſans partage, les invite à le tranſmettre avec les mêmes avantages à leurs enfans. Les intérêts de leur propre

ſang leur deviennent communs avec les nôtres ; aſſurés de l'héritage qu'ils lui laiſſent, & par leurs droits & par notre amour, ils ne ſont point tentés, comme les deſpotes & les tyrans, d'en cimenter la durée par la violence ; & leur empire ſe perpétue ſans effort, comme il s'eſt établi ſans contrainte. Auſſi, mon fils, à bien peu de règnes près, ne comptons-nous dans nos faſtes que de bons rois (*k*).

Eh, quelle douce récompenſe ne trouvent-ils pas à leur amour pour nous, dans ce cri du François, ſi vif, ſi répété, quand il voit ſon prince & qu'il ſait qu'il en eſt chéri ! Dans ce cri public, quel motif d'encouragement pour eux, à nous aimer toujours davantage & à nous rendre toujours plus heureux ! Quelle leçon au contraire, quand ce cri s'affoiblit ! Parmi des peuples eſclaves, on a vu des empereurs ſe déguiſer pour ſavoir ce qu'on penſoit d'eux : ici, le prince n'a qu'à ſe montrer.

Jours brillans & fortunés, jours d'enchantement & de gloire, que ceux où nos rois, échappés à des périls qui avoient

ſait la conſternation & la douleur de leurs enfans, ont vu tous les cœurs voler au devant d'eux; des fleurs ſemées ſur leur paſſage; des arcs de triomphe diſpoſés pour les recevoir; le père ſoulever ſon fils pour lui faire voir ſon prince; le fils ſourire au monarque & lui tendre les bras; les citoyens pétillans de joie & d'amour, s'aſſeoir à la même table ſans ſe connoître, ſe provoquer les uns les autres, ſe porter tour à tour une ſanté qui leur eſt devenue ſi chère, & joindre à de ſi doux tranſports toute l'ivreſſe du ſentiment; tout un peuple, au milieu des cris d'allégreſſe, nommer ſon roi le bien-aimé & les délices de la nation! Ah! de ſi beaux jours pour les princes ne promettent-ils pas à leurs ſujets des ſiècles de bonheur? & qui a éprouvé le plaiſir d'être aimé ainſi, pourroit-il être ſenſible à d'autres plaiſirs?

C'eſt ainſi, cher Valmont, que nous avons toujours fait à nos rois une loi de nous rendre heureux: loi touchante, que leur cœur ſe plaît à remplir (*l*), & qui leur ouvre réciproquement une ſource

de jouiſſance & de félicité pour tous les inſtans (*m*) : loi ſainte qu'ils s'impoſent à eux-mêmes aux pieds des autels, lorſqu'au jour de leur couronnement, ils y forment ces engagemens ſacrés, qui lient le prince à ſes ſujets & les ſujets à leur prince, & qui, en nous garantiſſant ſon zèle pour notre bonheur, lui ſont garans de notre fidélité & de notre amour. Eh! pourquoi une nouvelle philoſophie & de nouvelles mœurs nous feroient-elles perdre de ſi grands avantages & de ſi précieuſes reſſources? Pourquoi, en attaquant tout à la fois la Religion & l'Autorité, le Sacerdoce & l'Empire, Dieu & nos Rois, les Philoſophes de nos jours oſent-ils bien ſe glorifier de briſer dans nos mains un taliſman d'imbécillité, & ſe félicitent-ils encore de faire le bonheur du genre humain? Quel bonheur que celui qui naîtroit de l'anarchie (*n*)!

O mon fils! ſoyons toujours ce qu'ont été nos aïeux. Que notre patriotiſme renferme toujours l'amour de nos rois (*o*). Tel eſt le patriotiſme françois. Que tel

ſoit toujours le tien ! Si tu n'avois pas le cœur des Valmont, ton père te déſavoueroit. Eh, que ne peux-tu mettre la main ſur le mien ! que ne peux-tu ſentir, au moment où je t'écris, cette flamme dont il brule... tout exilé que je ſuis !

Si des diſgrâces ſemblables à la mienne, ou plus grandes encore, doivent bientôt accroître tes chagrins ; ne te laiſſe point aller en eſclave aux plaintes & aux murmures. Fils bien né, ſujet fidèle, ame noble & généreuſe, chéris toujours ta mère, ta patrie, qui t'a porté dans ſon ſein ; chéris ton prince comme ton maître & ton père, de quelque indignation qu'il s'arme contre toi. Reſpecte, honore l'autorité qui t'a, ſi long tems, ſi hautement, favoriſé, protégé ; honore-la, lors même qu'elle t'eſt contraire, & par ton exemple, apprends aux autres à l'honorer. Des tems plus heureux pour toi renaîtront peut-être, où tu pourras lui être utile.

Sois ſoumis aux loix de la Religion, & tu le ſeras toujours à celles de l'Etat & du prince. Le vrai Chrétien ne peut être qu'un ſujet fidèle.

NOTES.

PAGE 259.

(a) *Il a un juge au Ciel; mais il seroit trop dangereux qu'il en eût sur la terre.* Ce que la Religion nous dicte à cet égard, M. de Voltaire l'a mis dans la bouche d'un païen, éclairé par la seule lumière naturelle.

Ah! quand il seroit vrai que l'absolu pouvoir
Eût entraîné Tarquin par delà son devoir,
Qu'il en eût trop suivi l'amorce enchanteresse;
Quel homme est sans erreur? & quel roi sans foiblesse?
Est-ce à vous de prétendre au droit de le punir;
Vous, nés tous ses Sujets; vous, faits pour obéir?
Un fils ne s'arme point contre un coupable père;
Il détourne les ieux, le plaint, & le révère.
Les droits des Souverains sont-ils moins précieux?
Nous sommes leurs enfans, leurs juges sont les Dieux.
Si le Ciel quelquefois les donne en sa colère;
N'allez pas mériter un présent plus sévère,
Trahir toutes les loix en voulant les venger,
Et renverser l'Etat au lieu de le changer.

Arons dans *Brutus*.

PAGE 263.

(b) *Quel tableau pour des cœurs sensibles, que celui de tout un Royaume, &c.* Je demande en effet à toute ame honnête, à tout cœur bien fait, si, pour établir en France ce gouverne-

ment ſi vanté, il voudroit permettre, avant toutes choſes, qu'on renouvelât parmi nous les ſcènes d'horreur qui ſe ſont paſſées en Angleterre, en Ecoſſe, en Irlande, après la mort ſi injuſte du Comte de Strafford, Miniſtre & favori de Charles I. *Voyez M. Hume, t. 2, vers la fin, & tome 3 de l'Hiſtoire de la Maiſon de Stuart.*

Qu'il me ſoit libre d'ajouter ici une réflexion que je ſouhaite que beaucoup d'autres ayent faite avant moi : c'eſt que je ne penſe pas qu'une ame, tant ſoit peu ſenſible aux maux de l'humanité, puiſſe avoir le courage de lire, de ſuite & ſans ſe repoſer, les triſtes détails qu'offrent certains volumes de l'hiſtoire d'Angleterre. Il s'y trouve tant d'objets qui affligent le ſentiment, la nature, & la Religion, qu'on eſt forcé, après un certain nombre de pages, de chercher une eſpèce de ſoulagement dans d'autres lectures. Ce ne ſera pas ſans doute la manière de voir & de penſer de nos indépendans; mais à eux permis de penſer comme il leur plaira, pourvu qu'ils nous permettent de ne pas voir & de ne pas ſentir comme eux.

PAGE 265.

(c) *Les Montigny.* » Quelle douceur on » goûte, dit M. d'Arnaud, à rendre un hom-

» mage public à la vertu ! Et que je ſerois heu-
» reux de venger de l'oubli de l'hiſtoire, qui ne
» l'a cité qu'une fois, le nom du brave Galon de
» Montigny, guerrier d'autant plus reſpecta-
» ble qu'il étoit dans l'indigence ! C'eſt ce di-
» gne Chevalier qui portoit à la journée de Bou-
» vines l'étendard de France... Montigny, dans
» cette bataille, où Philippe-Auguſte fut ren-
» verſé de cheval & alloit être foulé aux
» pieds des chevaux, hauſſoit & baiſſoit la
» bannière royale, pour donner à toute l'ar-
» mée le ſignal du péril où ſe trouvoit le mo-
» narque ; ce vaillant homme, quoiqu'em-
» barraſſé de ſon étendard, fit au Roi un rem-
» part de ſon corps, renverſant à grands
» coup de ſabre tout ce qui ſe préſentoit pour
» l'aſſaillir (Ce ſont les expreſſions de Velly).
» J'ajouterai que Montigny demeura toujours
» pauvre, mais couvert d'une gloire immor-
» telle, dont je déſirerois bien étendre l'é-
» clat «. *A la ſuite de Fayel.* Malheur à qui lira
ce trait ſans en être attendri ! quoique né parmi
nous, il n'a pas le cœur d'un François.

IBID.

(d) *Les Euſtache de S. Pierre.* M. du Belloi, par ſa Tragédie vraiment patriotique du Siége de Calais, a fait aſſez connoître ce beau nom, qui fait tant d'honneur à la France.

IBID.

(e) *Les Fabert.* » Le Roi lui ayant donné le gouvernement de Sédan, il y fit faire des fortifications si solides & avec tant d'économie, que le Roi n'a jamais eu de places mieux fortifiées & à si peu de frais. Il fit creuser à ses dépens le fort de la tête de l'ouvrage à cornes du côté du Palatinat. Lorsque sa famille lui représentoit qu'il dépensoit un bien qu'il étoit obligé de leur conserver : » Si, » pour empêcher, leur répondit-il, qu'une » place que le Roi m'a confiée ne tombât au » pouvoir des ennemis, il falloit mettre à » une brèche, ma personne, ma famille, & » tout mon bien, je ne balancerois pas à le » faire «. *Dictionnaire des Hommes illustres.*

PAGE *266.*

(f) *Et qui soutenoit la dignité du nom François.* C'est-là ce qui faisoit dire à un de nos soldats, sous le maréchal de Saxe : » J'ai l'hon» neur d'être François «. Cette dignité se perd à mesure que nos mœurs se corrompent, & que notre amour pour la constitution de l'Etat & pour notre genre de gouvernement s'affoiblit. On ne voit guère aujourd'hui de ces traits d'héroïsme, si communs autrefois parmi nous.

Puisse le soin qu'on prend, depuis quelque tems, de les retracer dans les livres faits pour notre jeune Noblesse, ranimer dans tous les cœurs les sentimens précieux qui en étoient le germe! Je suis convaincu que, si nous avions parmi nous des historiens aussi attentifs à faire valoir les traits de patriotisme & de valeur de nos François, que l'étoient les anciens historiens à relever les traits de grandeur d'ame & de courage des Grecs & des Romains, nous ne leur céderions point à cet égard; & plus on parcourt d'anecdotes en ce genre, que nos écrivains n'ont pas assez fait connoître, plus on se confirme dans cette idée. Il viendra peut-être enfin pour nous un Thucydide, un Xénophon, un Tite-Live, qui rassemblera ces différens traits épars, & qui, les mettant à leur place, parmi tous les évènemens de politique, de sièges, & de batailles, ne les croira pas indignes de figurer dans notre histoire. Voici quelques-uns de ceux qui m'ont le plus affecté, & il y en a mille autres qui valent bien ceux-là.

Dans une guerre contre les Turcs en 1664, un nommé Sillery, qui n'étoit encore qu'Enseigne, fut blessé dangereusement. Se voyant près d'expirer, il appela quelqu'un des siens pour lui remettre son étendard, afin qu'il ne tombât pas entre les mains des Turcs: nul ne

s'étant préſenté, il s'enveloppa & ſe roula dedans en mourant. *Peliſſon, Hiſtoire de Louis XIV.*

Les François aſſiégeoient Maſtricht en 1673, avec cette ardeur qui les caractériſe. Un ſoldat du régiment du Roi fut dangereuſement bleſſé à l'attaque d'une demi-lune : comme on le plaignoit, en le voyant tout couvert de ſang : *Ce n'eſt rien*, dit-il, *le régiment a fait ſon devoir.*

Un grenadier du même corps, dans la même occaſion, remarque qu'un homme de qualité, qui le ſuit en grimpant, eſt tombé ſur le ventre; il lui tend la main droite pour le relever. En cet inſtant un coup de mouſquet lui perce le poignet. Sans ſe plaindre ni s'étonner, il lui tend la main gauche & le relève. » Les hiſtoriens grecs & romains, dit Peliſſon, qui rapporte ces anecdotes dans ſes *Lettres hiſtoriques*, n'auroient pas oublié le nom de ces deux hommes intrépides «.

Le Prince d'Orange eſt battu en 1693 à Nerwinde, par le maréchal de Luxembourg. Dans la chaleur de l'action, ce Général, voyant revenir du combat un ſoldat aux Gardes qui a quitté ſon corps, lui dit d'un ton menaçant : Où vas-tu ? » Je vais, Monſeigneur, répondit » le ſoldat, en ouvrant ſon habit pour faire » voir ſa bleſſure, mourir à quatre pas d'ici,

» ravi d'avoir exposé & perdu la vie pour mon » prince, & d'avoir combattu sous un aussi » grand Général que vous : je puis vous assu- » rer, à l'article de la mort où je suis, qu'il » n'y a aucun de mes camarades qui ne soit » pénétré du même sentiment «.

En 1694, le même Général vient couvrir, par une marche forcée, les places maritimes de la Flandre Françoise, menacée par le prince d'Orange. Un soldat du régiment de Navarre murmure de cette fatigue : » Eh, courage, » camarade, lui dit un vieux caporal : le roi » nous paie toute l'année pour un jour seu- » lement ; le voici : acquittons-nous de notre » devoir pour la gloire de notre maître «!

Un officier du régiment de Champagne demandoit pour un coup de main, douze hommes de bonne volonté : tout le corps reste immobile, & personne ne répond. Trois fois la même demande, & trois fois le même silence. Eh quoi, dit l'officier, l'on ne m'entend point! » L'on vous entend, s'écrie une voix ; » mais qu'appelez-vous, douze hommes de » bonne volonté? nous le sommes tous, vous » n'avez qu'à choisir «. *Encyclop.* au mot *Gloire.*

Un lieutenant-colonel, qui étoit de tranchée, voulut, avant de mener les grenadiers à l'attaque du chemin couvert, faire distribuer

de l'eau-de-vie. Ces braves gens, blessés d'une précaution qu'ils trouvoient injurieuse, s'écrièrent tous avec indignation : *Nous prend-il donc pour des Allemands ?* Il n'y a personne qui, par cette réponse, ne juge que le chemin couvert fut emporté. *Dissertation sur la subordination, avec des réflexions sur l'exercice & sur l'art militaire.*

Au combat de Closter-Camp, M. d'Assas, Capitaine dans le régiment d'Auvergne, s'étant avancé pendant la nuit pour reconnoître le terrain, fut saisi par des grenadiers ennemis embusqués pour surprendre notre armée ; ces grenadiers l'entourent & le menacent de le poignarder sur le champ, s'il fait le moindre cri qui puisse le découvrir. M. d'Assas, sous la pointe de vingt bayonnettes, se dévoue, crie d'une voix généreuse ; *Auvergne, faites feu, ce sont les ennemis*, & tombe à l'instant percé de cent coups. On sait que le régiment d'Auvergne soutint le premier effort des ennemis, les repoussa, & qu'il s'ensuivit une victoire complette.

Louis XVI, voulant transmettre à la postérité la mémoire de ce dévouement patriotique, a créé une pension de 1000 liv. héréditaire & perpétuelle, au profit de la famille de ce nom, jusqu'à l'extinction des mâles.

Voici encore quelques traits cités par M. le Marquis de Pesay, dans l'*Histoire des campagnes de M. de Maillebois en Italie*, & qui sont bien dignes de trouver place à côté de ceux que nous venons de rapporter.

» Pendant le siège de Lille, il est question d'aller reconnoître les progrès d'une sape. L'action est périlleuse à l'excès. Cent louis sont promis au soldat qui la tentera heureusement. Cinq y marchent tour à tour : les cinq sont tués, aucun n'a rempli l'objet. Un sixième se présente : c'est un jeune homme d'une figure charmante ; on le voit partir à regret. Il s'éloigne, on compte les minutes, elles se passent, le jeune homme ne revient pas : on le pleure. Il reparoît ; le compte est rendu ; on marche ; la sortie la plus vigoureuse s'exécute ; les ouvrages sont comblés ; on rentre dans la place. Alors, en présence de la garnison victorieuse, le Général appelle le brave qui a préparé son triomphe : le grenadier sort du rang ; on lui offre la récompense indiquée : Grand merci, mon Général ; on ne va pas là pour de l'argent, répond le grenadier ; & il retourne à son poste.

» A un autre siège, on montre à des grenadiers une brêche à peine commencée. Les circonstances invitent à tenter l'escalade. En-

fans, pafferez-vous bien là, leur dit le Commandant de tranchée ? Oui, mon Général, à la faveur des coups de fufils, répondent les grenadiers François : & cette expreffion fublime eft devenue proverbe parmi eux.

» Au camp devant Tournay, la veille de la bataille de Fontenoy, on entend, le foir, paffer à toutes jambes une foule de couriers au milieu du quartier général ; on s'étonne, on s'informe, parce que la veille d'une bataille on s'informe de tout. Quels font ces couriers ? Ce font des grenadiers de Normandie qui reviennent de femeftre : ils ont appris à quinze lieues d'ici qu'on fe bat le lendemain, & ils ont pris la pofte pour être de la fête.

» Il n'eft pas, ajoute M. le Marquis de Pefay, un régiment françois, dont les annales mieux confervées n'offriffent vingt traits femblables, auffi dignes d'admiration, auffi peu vantés, auffi peu connus, par la raifon même qu'ils font en grand nombre, & qui, malgré cet oubli prefque décourageant, fe reproduiront d'âge en âge, tant qu'il y aura des grenadiers & de l'*honneur* «. Le Prince de Condé avoit eu le projet de faire enregiftrer les noms des foldats, qui fe feroient diftingués par quelques faits & dits mémorables. Ce projet,

en effet, s'il étoit exécuté, feroit un germe d'émulation pour les foldats.

Le François, furieux lorfqu'on lui réfifte, eft plein de douceur & de générofité pour un ennemi défarmé. C'eft ce que le comte de Solms, Général de l'infanterie ennemie, & qui avoit été fait prifonnier par les François à la bataille de Nerwinde, ne put s'empêcher de reconnoître. *Quelle nation eft la vôtre*, s'écria-t-il, en parlant au chevalier du Rozel, un des officiers généraux de l'armée Françoife! *Vous vous battez comme des lions, & vous traitez les vaincus comme s'ils étoient vos meilleurs amis!* Lettres de Racine.

» Le François qui compte fur fon Général, » eft invincible. Au contraire, on en a fi bon » marché, quand il eft commandé par des cour- » tifans qu'il méprife, qu'il ne faut qu'atten- » dre l'occafion pour vaincre à coup sûr la » plus brave nation du Continent. Ils le fa- » vent fort bien eux-mêmes. Milord Malbo- » rough, voyant la bonne mine & l'air guer- » rier d'un foldat pris à Blenheim, lui dit: *S'il* » *y eût eu cinquante mille hommes comme toi à* » *l'armée françoife, elle ne fe fût pas laiffée* » *battre. Hé morbleu*, reprit le grenadier, » *nous avions affez d'hommes comme moi; il ne* » *nous en manquoit qu'un comme vous* «. M. Rouffeau.

Après la bataille de Rosbach, les hussards noirs du Roi de Prusse, appelés *Têtes de mort*, poursuivoient les troupes françoises désunies. Un des Généraux prussiens, appercevant un endroit où l'on combattoit encore, s'approche & voit un grenadier françois aux prises avec six de ses hussards. Le grenadier étoit retranché derrière une pièce de canon, & juroit, en combattant toujours, de mourir plutôt que de se rendre. Le Général, admirant sa valeur, ordonne aux hussards de suspendre leurs coups, & dit au grenadier : » Rends-toi, brave soldat; le nombre t'accable, la résistance est inutile. — Elle ne peut l'être : je lasserai ces gens-ci, & je rejoindrai mon drapeau; ou ils me tueront, & je n'aurai pas la honte d'avoir été fait prisonnier. — Mais ton armée est en déroute. — Je ne le sais que trop; mais, morbleu, si nous avions eu un Général comme le roi de Prusse ou le prince Ferdinand, je fumerois à présent ma pipe dans l'arsenal de Berlin. — Je donne la liberté à ce François, dit le Général prussien : Hussards, suivez-moi; & toi, brave grenadier, prends cette bourse, & va rejoindre ton corps. Si le roi, mon maître, avoit beaucoup de soldats comme toi, l'Europe entière n'auroit que deux Souverains, Frédéric & Louis. — Je le dirai à mon capitaine; mais gardez votre argent : en tems de

guerre, je ne mange de bon appétit que celui de l'ennemi : vous, vous êtes digne d'être François «.

Le prince Eugène avoit, de la valeur des soldats françois, la plus haute opinion. Après la victoire de Parme, remportée en 1734 sur les Impériaux par le Maréchal de Coigny, on trouva dans les poches du comte de Mercy, qui commandoit l'armée ennemie & qui fut tué dès le commencement de la bataille, une lettre que lui avoit écrite la veille le prince Eugène, & où l'on trouvoit ces paroles remarquables : *Tâchez, mon cher Comte, de battre le Général François ; car pour les soldats de cette nation, n'espérez pas les vaincre.*

Avant de terminer cette note, n'oublions pas quelques-uns des traits de grandeur d'ame & de courage, que M. de Voltaire a recueillis dans l'éloge des officiers qui sont morts dans la guerre de 1741.

Le jeune *Brienne*, ayant le bras fracassé au combat d'Exiles, monte encore à l'escalade, en disant : *Il m'en reste un autre pour mon roi & pour ma patrie.*

En Flandre, l'intrépide *Luttaux*, lieutenant-colonel des Gardes, & lieutenant-général, chargé d'années & de services, déjà blessé

de deux coups, affoibli & perdant son sang, s'écrie : *Il ne s'agit pas de conserver sa vie, il faut en rendre les restes utiles* ; & ramenant au combat des troupes dispersées, reçoit le coup mortel qui le met au tombeau.

Quand le petit-fils du Grand *Condé* forçoit la ville d'Ypres à se rendre, le Marquis de *Beauvau*, blessé à mort, entouré de nos soldats, qui se disputoient l'honneur de le porter, leur disoit d'une voix expirante : *Mes amis, allez combattre, & laissez-moi mourir.*

Le jeune Boufflers, un enfant de dix ans, à la bataille de Dettingue, a une jambe cassée, la fait couper sans se plaindre, & meurs de même. Exemple, ajoute M. de Voltaire, d'une fermeté rare parmi les guerriers, & unique à cet âge !

PAGE 268.

(g) *Falloit-il nous dénaturer par une ridicule imitation ?* A cette Anglomanie si contagieuse, si universelle de nos jours, qu'avons-nous gagné ? Des modes souvent bizarres, que les Anglois quittoient lorsque nous les prenions ; un ton froid & raisonneur, à la place du sentiment & du génie peut-être ; le *spleen*, la *consomption*, le dégoût de la vie,

au lieu de cette gaieté vive, l'un des plus beaux dons que la nature ait pu nous faire ; le ſuïcide, cette fureur barbare paſſée en ſyſtême & en principe ; l'eſprit d'irréligion, ſous le beau nom de liberté de penſer ; celui d'indépendance, & une oppoſition ſecrète à toute autorité : voilà en vérité de beaux préſens qu'on nous a faits là !

IBID.

(h) *Les grands fiefs & la tyrannie des Seigneurs.* » A quels excès monſtrueux ſe laiſſoient emporter une foule de petits deſpotes ſubalternes qui déſoloient la France ? Il y en a eu, qui, pour des haines particulières, ont brûlé des châteaux, ont fait des priſonniers, & les ont égorgés eux-mêmes de ſang-froid ; d'autres s'emparoient, à force ouverte, d'une femme dont ils étoient devenus amoureux, ou d'une fille que les parens leur avoient refuſée en mariage ; les malheureux ſerfs étoient les jouets & les victimes du caprice de ces tyrans féodaux. Voilà pourtant le Gouvernement que le comte de Boulainvilliers s'aviſoit de regretter ? Qu'on juge par ces horreurs, ſi un corps de monarchie n'eſt pas préférable à toutes ces autorités diviſées & ſubdiviſées. Connoiſſons bien notre bonheur, & n'allons pas demander

au

au Ciel une autre légiſlation «. *M. d'Arnaud, à la ſuite de Fayel.*

» La même époque, qui vit nos rois dépouillés de leur autorité, vit l'anéantiſſement, ou, ſi vous l'aimez mieux, la ſuſpenſion de toute légiſlation politique. Nul concert pour le gouvernement général entre le monarque & les vaſſaux. Chacun ſe croit maître de ſon territoire. Ils ſe font la guerre; ils font des traités entre eux; ils donnent des ordres à leurs ſujets. Tout ce qu'avoit poſſédé la puiſſance publique, ſemble être alors une dépendance & un attribut de la propriété; & les revenus de l'Etat deviennent les produits de la ſeigneurie. Plus de loix générales, plus de capitulaires. On voit des chartes données par les rois & par les ſeigneurs, exécutées dans leurs domaines; on voit les peuples devenus eſclaves, & aſſujettis à des coutumes barbares, plus ou moins injuſtes, plus ou moins déraiſonnables, ſelon que le petit deſpote qui les gouverne eſt lui-même un bon ou un mauvais maître. La légiſlation ne reparoît en France, que lorſque nos rois commencent à s'affranchir des entraves qu'ils avoient reçues; & les peuples ne recouvrent leur liberté, qu'à meſure que le Souverain rentre dans ſes droits «. *M. Moreau, Leçons de Morale & de Politique, &c.*

PAGE 269.

(i) *Qui rend notre genre de gouvernement ſi reſpectable.* » Le premier principe de tout gouvernement, & de toute doctrine ſur le gouvernement, doit être le bien public. Or quand la première ſpéculation porteroit à préférer le gouvernement républicain ; l'expérience que l'on a ſur les hommes, faits comme ils ſont & comme ils le ſeront toujours, apprend que le gouvernement monarchique eſt préférable, & la vraie philoſophie ſe rend à cela. Ainſi, quand je lis des auteurs ennemis de la monarchie, je dis : » Ces gens-là ſe reſſentent de » la fierté de l'eſprit humain, & ſuivent leur » propre orgueil ; mais ils ne connoiſſent pas » le bien public, & ne ſont pas philoſophes «. *L'Abbé Terraſſon, la Philoſophie applicable, &c.*

¶ » Quel eſt le plus avantageux, ou de la liberté ou de la tranquillité publique ? La réponſe qui ſera faite, établira l'ariſtocratie ou la monarchie «.

¶ » L'expérience a fait voir que la monarchie étoit le gouvernement le plus avantageux pour la ſûreté & la tranquillité publique, par la raiſon même de l'abrègement «.

¶ » Dans les anciens tems, un tyran étoit un monſtre vivant & mourant, mais le génie populaire étoit un monſtre permanent : c'eſt-là ce qui me fait croire que dans les anciens tems mêmes, & avant l'adouciſſement des mœurs humaines, le gouvernement monarchique étoit déjà, comme aujourd'hui, le plus favorable de tous «.

¶ » Les Républiques ſont expoſées à paſſer toutes ſous des maîtres, par la contrariété néceſſaire des intérêts, des avis, & des paſſions de ceux qui les compoſent «. *Ibid.*

Rien ne peint mieux, ce me ſemble, les inconvéniens particuliers & paſſagers du pouvoir d'un ſeul homme dans un état monarchique, comparés aux inconvéniens bien plus étendus, plus ſenſibles & plus durables, de l'autorité partagée, comme elle l'eſt dans les autres ſortes de gouvernemens, que cette fable *des moucherons, du lion, & du troupeau.*

Des moucherons voltigeoient ſur des feuilles de vigne, & y trouvoient leur logement & leur ſubſiſtance. Un lion entre dans la vigne ; il y excite une commotion violente ; les moucherons frémiſſent ſur les branches ; ils s'ébranlent, ils tombent. Le lion paſſe ; ils ſe relèvent, ſe raſſurent, retrouvent leur

première demeure, & de nouveau se reposent. Un troupeau de moutons, animaux si doux & si paisibles, entre dans la vigne : ils broutent l'herbe, ils arrachent les branches, ils avalent & les feuilles & les moucherons.

PAGE 270.

(k) *A bien peu de règnes près, nous ne comptons dans nos fastes que de bons rois.* On ne peut guère en attendre d'autres, de l'éducation que parmi nous on prend soin de leur donner. Aussi ne puis-je me refuser à la satisfaction si vive & si touchante d'ajouter ce beau trait d'un prince, toujours plus digne de notre amour, à ceux que j'ai eu occasion de citer. Il étoit à la chasse & dans son carrosse, lorsqu'on lui annonça que le cerf étoit près d'être forcé. » Qu'on se hâte, » dit-il, qu'on prenne le chemin le plus court, » pour que je puisse arriver « Le cocher enfile » à l'instant un champ qui étoit ensemencé. » Par où vas-tu donc, s'écrie-t-il, en le faisant reculer ? Ce champ n'est ni à toi ni à » moi, & je ne veux arriver par le plus court » chemin, qu'autant qu'il n'en coûtera rien » à personne «.

Une autre fois après avoir bien considéré, sur une Dame de la Cour, une étoffe précieuse,

& lui en avoir demandé le prix : » Elle est
» fort belle, lui dit-il ; mais il y auroit plus
» de mérite à s'en passer & à payer ses dettes «.

Je ne parlerai pas ici de plusieurs autres traits relatifs à sa dépense même, dans lesquels ont éclaté tout à la fois, aux ieux des citoyens attendris, & l'économie du sage, qui veut être le père de son peuple, & la libéralité du prince, qui est né pour en être le monarque. Mais qu'on me permette une réflexion sur ceux que j'ai rapportés. On y remarque beaucoup d'équité & d'amour pour l'ordre : or cet amour est la vertu essentielle des princes. De la sensibilité toute seule, peuvent naître, à quelques égards, la justice de l'homme privé, & la vertu du particulier ; mais l'amour de l'ordre est par excellence la vraie sensibilité & la vertu du Souverain.

PAGE 271.

(1) *Loi touchante ! que leur cœur se plaît à remplir.* Témoin ce beau mot de Louis XV. Menin est attaqué en 1744 par les François. On lui dit qu'en brusquant une attaque, qui coûtera quelques hommes, on sera quatre jours plutôt dans la ville. » Eh bien, dit le
» Roi, prenons-la quatre jours plus tard ;
» j'aime mieux perdre quatre jours devant une
» place, qu'un seul de mes sujets «.

Mon fils, disoit ce même prince à M. le Dauphin, père de notre auguste Monarque, dans un moment où il ne croyoit pas devoir lui survivre, *je vous laisse un royaume en désordre; ma trop grande bonté en est peut-être la cause : ne m'imitez point; mais soyez pourtant bon.*

M. Moreau, dans son Discours sur *les devoirs des princes*, nous a conservé de M. le Dauphin un trait bien digne d'être cité : » Il avoit tracé de ses mains des plans de palais & de jardins magnifiques. Ceux auxquels il les montroit, louoient la beauté des dessins, les avantages & la commodité des proportions, l'élégance & la noblesse de l'ensemble. *Vous ne parlez pas*, leur dit-il, *du plus grand mérite de mes plans; c'est qu'ils ne coûteront rien au peuple, car ils ne seront jamais exécutés* «.

» Que j'aime, s'écrie M. Moreau au même endroit, à voir ce prince calculer jusqu'au prix d'un habit, & chercher, par la simplicité de sa parure, à consoler des peuples, que le roi souffroit de ne pouvoir soulager «!

PAGE 272.

(m) *Qui leur ouvre à eux-mêmes une source de jouïssance & de félicité pour tous les instans.* Un monarque chéri disoit à sa famille : » Mes » enfans, vous avez dû être bien fatigués de la

» journée que vous avez passée à Paris. *Non,*
» *Sire*, répondirent-ils, *nous n'en avons ja-*
» *mais passé de si douce de notre vie* «.

Dignes Princes, qui sentez vivement, & qui savez vous attendrir sur ces François qui vous aiment, vous connoissez maintenant quelle est aussi la vivacité du sentiment dans des cœurs tels que les nôtres! Venez donc, venez souvent visiter, dans sa Capitale, le plus aimable de tous les peuples; venez-y offrir votre encens à celui qui fait les destins des rois & des nations; jouïssez-y du doux spectacle d'une des premières villes du monde, redoublant, de concert avec vous, ses vœux & ses prières, pour qu'il plaise au Ciel de vous donner une postérité qui vous ressemble, & soyez toujours sans inquiétude sur la pompe & les frais du voyage: le plus beau cortége pour les princes, comme leur plus riche trésor, c'est le cœur de leurs sujets.

IBID.

(n) *Quel bonheur que celui qui naîtroit de l'anarchie!* » Travailler au maintien de l'au-
» torité légitime, soit ecclésiastique, soit sécu-
» lière, c'est travailler à la tranquillité publi-
» que «. *L'Abbé Terrasson.*

Nos faux sages ne sentent que trop bien la liaison intime qui est entre ces deux autorités, & l'opposition qu'a chacune d'elles à leurs prin-

cipes, c'est pour cela qu'ils s'arment si hautement contre l'une & l'autre. Un roi d'Angleterre la sentoit vivement, cette liaison, lorsqu'il disoit : *No bishop, no king;* Point d'évêque, point de roi.

IBID.

(o) *Soyons toujours ce qu'ont été nos aïeux. Que notre patriotisme renferme toujours l'amour de nos rois.* Pour aimer notre genre de gouvernement, tel qu'il est par sa nature, pour apprendre à y vivre tranquilles, à y fuir avec soin les troubles, les cabales, l'esprit de parti, les vûes secrètes de l'élévation & de l'intérêt personnel, le goût de l'indépendance, cachés sous le voile trompeur du bien public & sous les dehors imposans des droits du peuple & de la liberté; lisez avec attention tout ce qui a rapport à l'histoire *de la Ligue*, à celle *de la Fronde;* & vous y verrez combien nous sommes redevables à l'esprit monarchique, lorsqu'il devient dans nous autres François l'amour de la patrie; & combien au contraire nous risquons à tous égards, en nous livrant à ce qui le combat, l'éteint, ou l'affoiblit. Dans l'état de fermentation & de révolte plus ou moins déguisée sous de beaux noms, le corps entier souffre, & reçoit les plaies les plus profondes, les loix se taisent, & l'ordre disparoît à proportion que

l'autorité décroît ; ceux qui en ſont les dépoſitaires, ne dépendent plus que de la fantaiſie & du caprice ; les Grands ſont dans une ſituation flottante, incertaine, & précaire, où pour l'ordinaire leur ambition perd beaucoup plus qu'elle ne gagne ; le ſacerdoce eſt dégradé ; la magiſtrature, ſi reſpectable en elle-même, tombe dans une ſorte d'aviliſſement, & devient le jouet des chefs ou de la populace, qui ſembloient vouloir l'élever & la faire régner ; le peuple endure plus long-tems la miſère & la faim, qu'il a cru appaiſer ; un petit nombre de forcenés profitent quelques momens du malheur public, par le pillage & la violence ; & après un court intervalle d'anarchie, il n'eſt preſque perſonne qui ne ſe trouve plus mal qu'auparavant *.

* » Si nous apprenions, dit M. de Voltaire, quelle » eſt l'origine & la bonté de notre gouvernement, le » patriotiſme nous ranimeroit. Les tems de calme & » d'obéiſſance, comparés aux tems de vertige, feroient » une leçon admirable de douceur & de ſoumiſſion «.





LETTRE LV.

Du Comte à ſon Père.

QUELLE alternative de biens & de maux, de joie & de douleur ! Emilie eſt rendue à la vie ; je ne tremblerai plus pour ſes jours. Son entier rétabliſſement pourra être long encore ; mais du moins il eſt aſſuré, & ſon état préſent ne nous laiſſe plus de rechute à craindre. Emilie revit... Eſt-ce bien pour moi ? Hélas ! j'ai tout perdu..... Emilie eſt tout, & je ne ſuis plus rien. Le Roi a prononcé mon entière diſgrace. Le Comte de*** me remplace à la Cour ; ma compagnie des Gardes eſt donnée ; mes penſions me ſont ôtées ; & nulle ſorte de traitement ne me dédommage de ce qu'on m'enlève. Ma femme, il eſt vrai, regagne pour elle-même une partie de ce que je perds ; &, le dirai-je ? c'eſt ce qui met le comble à mon malheur.

La Reine, trop inſtruite de ce qu'elle a ſouffert, remplie d'eſtime pour ſa vertu,

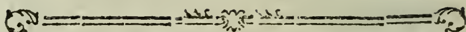
veut la retenir auprès d'elle, & lui réserve la place de Dame d'Honneur, vacante par la mort de la Ducheſſe de***; tandis que, ſans paroître maintenant en vouloir à ma liberté (ce qui n'a rien de bien sûr encore), on parle de m'exiler à ſoixante lieues de la Capitale. C'eſt donc auſſi Emilie qu'on m'enlève, & pourra-t-elle bien y conſentir? On lui laiſſe ignorer tous ces arrangemens, par ménagement pour ſa convaleſcence. O mon père! elle y ſouſcrira. La difficulté qu'elle trouvera à s'en défendre, l'intérêt de ſon enfant, le mien, dira-t-elle, une eſpèce de charme qui attache aux grandeurs, le ſouvenir peut-être des peines que je lui ai cauſées, la crainte de celles que je pourrois lui cauſer par la ſuite; ah! tout m'aſſure qu'elle va ſe ſéparer de moi, m'oublier pour toujours. Non, elle ne voudra point s'aſſocier à mon infortune, végéter dans un coin du royaume, s'enſevelir dans une Province, n'être plus rien ainſi que moi, ne tenir plus à rien... qu'à moi ſeul. Quel amour (& j'en mérite ſi peu de ſa part), ô Dieu! quel

amour feroit capable de tels facrifices ? D'ailleurs pourroit-elle les faire quand elle le voudroit ? N'aura-t-elle pas à fe couvrir du prétexte de l'autorité, de la néceffité ? O Emilie, Emilie ! que deviendrai-je loin de toi ? Dans un âge fi tendre, avec tant de charmes, fans appui, fans guide, toi-même que deviendras-tu dans un féjour fi fatal à l'innocence ? Hélas ! où m'emporte encore ma jaloufe paffion ? Vertu pure & fainte ! ôferai-je bien fans ceffe t'outrager par mes craintes, & n'apprendrai-je jamais à honorer ta force & ton pouvoir ?

Cependant plus Emilie a de vertu, plus elle mérite tout mon amour, & plus j'aurai à fouffrir de me voir éloigné d'elle. Ses exemples, qui me deviennent maintenant fi néceffaires, pour foutenir ma foi, pour fortifier ma religion, pour achever mon changement, feront perdus pour moi. Je ne l'aurai point avec moi, pour adoucir mes peines, pour me confoler de tous les biens dont on me prive, pour amortir mes paffions. Car enfin je fens trop bien, mon père, que,

malgré la ſageſſe de vos réflexions, malgré les lumières que vous m'avez données, je tiens de toute mon ame à ce monde enchanteur, que je ſuis forcé de quitter. J'en ſens le vide, & toutefois il m'attache, il me captive; tout indigne qu'il eſt de mes regrets, je ne m'en ſépare qu'avec la plus vive douleur; l'ambition me dévore, & toutes les paſſions ſont dans mon cœur. Changez-le, ce cœur, ô mon Dieu! donnez-m'en un autre qui vous aime! Diſſipez tous les vains fantômes que je me ſuis formés, & apprenez-moi à ne chercher qu'en vous ſeul le contentement & le repos!

Aidez, mon tendre père, à cette touche puiſſante de la grace par de nouvelles lumières. Faites-moi trouver cette paix, après laquelle je ſoupire; déſabuſez-moi des chimères qui m'ont ſéduit; déchirez le bandeau qui voile encore à mes ieux les vrais biens. Que je vous doive, après Dieu, mon entière converſion! & je vous devrai tout mon bonheur.



LETTRE LVI.

Du Marquis à son Fils.

EMILIE nous est rendue ! Pour une telle faveur, ô mon Dieu ! quelle reconnoissance pourra nous acquitter envers vous ? Mon fils, mon cher fils ! tu ne sens pas encore le prix de ce que le Ciel fait pour toi ; tu le sentiras plus vivement un jour ; & puisse ce jour ne pas être loin ! Rappelé à Dieu, à toi-même, oui, tu sentiras que le Ciel te laisse tout, en te laissant Emilie. Tu l'apprécieras alors bien mieux que tu ne l'as fait jusqu'ici ; tu sauras tout ce qu'elle vaut. C'est au sein de l'infortune qu'on apprend à connoître les hommes. Mais... en avois-tu besoin pour connoître Emilie ? Je ne m'inquiète point de ce qu'elle fera ; je ne veux pas même savoir ce que je ferois, si j'étois à sa place ; elle consultera son cœur, & d'après lui elle ne peut que bien faire. Cher Valmont, si désormais tu n'es pas heureux, c'est que

tu ne voudras pas l'être ; c'eſt que tu mettras toujours des chimères à la place de la vérité ; c'eſt que tu conſerveras des paſſions, qui ne peuvent faire que le tourment des autres & ton propre ſupplice.

Tu déſires que je t'arme contre toi-même. Aurai-je donc recours en ta faveur aux leçons de la philoſophie ? Me répandrai-je, comme les anciens ſages, en longs diſcours moraux, qui laiſſent l'homme un peu mieux inſtruit de ſes devoirs, mais auſſi foible pour les remplir qu'il l'étoit auparavant ? Te parlerai-je le langage de ce Stoïcien célèbre, qui, dans ſa diſgrâce, déclamoit ſi éloquemment contre les vanités du monde, & tenoit ſi fort au monde & à ſes vanités ? Non, mon fils ; il s'agit pour toi de plus grandes leçons, d'objets plus importans, & de motifs plus ſolides : c'eſt en Chrétien que je vais te parler.

Tu me permets de travailler à ta converſion plus efficacement que je ne l'ai fait juſqu'ici. Mon ami ! par combien de gémiſſemens & de larmes je n'ai ceſſé de la demander au Seigneur ! C'eſt de lui

que je l'attends : car, hélas ! que peuvent les hommes pour un ſi grand ouvrage ? Unis tes gémiſſemens aux miens, tes inſtances à mes prières ; demande, preſſe, conjure, n'épargne rien pour obtenir. Ton repos ici-bas... que dis-je ? ton ſalut en dépend.

Ton ſalut..... Oui, mon fils : éclairé maintenant par la Religion, ouvre à tes idées & à tes penchans une plus vaſte carrière ; élance-toi dans l'éternité, ſondes-en les abîmes, & médite profondément tout ce que renferme ce mot, ce ſeul mot, ſi peu ſenti par la plupart des Chrétiens.... le ſalut éternel.

Une éternité de bonheur, du bonheur le plus vrai, d'un bonheur immenſe, infini, immuable comme Dieu même, à acquérir, à poſſéder un jour ; une éternité de malheurs à craindre : telle eſt l'alternative que la foi te préſente. D'après elle, pèſe bien la force de ces paroles de ton divin Maître ; elles valent tous les livres, & diſent tout à qui ſait les comprendre : » Que ſert à l'homme de gagner le monde » entier ; s'il vient à perdre ſon ame ? &

» que donnera t il en échange pour elle «?

O mon fils ! tu tiens à ce monde qui t'a charmé. Eh ! quand tous ses biens te seroient donnés, quand il accumuleroit en ta faveur toutes les richesses & tous les honneurs ; que te serviroit d'en avoir joui, si, par un attachement indigne de toi, ils te conduisoient à ta perte ? & qui te dédommageroit en effet de ce que tu aurois perdu ? Au contraire, nu, dépouillé, banni, flétri, abandonné de toutes les créatures, mais détaché de tout pour ne tenir qu'à Dieu seul ; après des maux qui finiront tôt ou tard, qu'aurois-tu à regretter, lorsque, dans la possession de Dieu même, tous les vrais biens te seroient offerts & assurés pour toujours ? Ah ! mon ami, que c'est bien ici que tu dois comprendre toute la force de cette autre parole du Sauveur : » Il n'y a après tout » qu'une seule chose de nécessaire «. Non, il n'est pas nécessaire que tu conserves, quelque tems encore, quelques jours, quelques momens peut-être, ces biens fragiles qui irritent tes désirs ; mais il

eſt néceſſaire..... que dans l'éternité tu ſois heureux.

Eh ! conſidère, pour cette vie même, ce que ſont ces biens après leſquels tu ſoupires. Prends, pour les mieux voir, un œil plus religieux & plus ſage. Emprunte le ſecours de l'expérience, & puiſe-la dans toi & dans tes ſemblables. Valmont ! ces biens ſont-ils le bonheur ? Toujours tu te trompes, en le cherchant où il n'eſt pas. Le bonheur du vrai ſage ſur la terre eſt dans la paix, & ce ne ſont pas ces faux biens qui nous la donnent. Hélas ! de quelles inquiétudes ils ſont la ſource ! Quel vide ils laiſſent dans l'ame, quand on les poſsède *(a)* ! Quels regrets, quelle amertume, quand on vient à les perdre ! Veux-tu en bien connoître la vanité ? Interroge un monarque ſur ſon trône ; & qu'il te diſe, ſi, parmi ſes ſujets, il eſt un homme qui éprouve plus que lui la ſatiété * & l'ennui qu'elle en-

* C'eſt cette ſatiété, qui dicta à un roi de Perſe l'édit, par lequel il promettoit une grande récompenſe à quiconque inventeroit

traîne après elle : interroge le plus renommé d'entre les rois, & le plus heureux en apparence, celui qui ſavoit le mieux jouïr, ce ſemble, & qui avoit le plus réuni, épuiſé toutes les eſpèces de jouïſſances, celles de la gloire, des richeſſes, des ſciences, des arts & des plaiſirs; & entends-le, après la brillante énumération qu'il en fait, s'écrier : » Vanité » des vanités, tout n'eſt que vanité « ! Hé, pourquoi tout ici-bas n'eſt-il que vanité ? Ah ! c'eſt que notre cœur eſt trop vaſte pour de ſi petits objets, & qu'ils n'ont pas été faits pour le remplir : c'eſt que Dieu, qui l'a formé, ce cœur, ne l'a formé que pour lui; & qu'en imprimant dans nous le déſir néceſſaire du bonheur, il a voulu que nous ne puſſions trouver le bonheur qu'en lui ſeul.

Mais, pour te mieux détromper, va puiſer au pâle flambeau de la mort de nouvelles clartés *. Deſcends en eſprit

---

quelque plaiſir inconnu. L'hiſtoire attribue cet édit à Xerxès.

* Quelques écrivains eſtimables, & entre

sous les voûtes sacrées qui couvrent les tombeaux de nos rois. Parcours en fré-

---

autres le Traducteur des Nuits d'Young, & M. d'Arnaud dans plusieurs de ses Ouvrages, ont trop heureusement accoutumé de nos jours les esprits les plus difficiles en ce genre, à la peinture des grandes & terribles vérités de la Religion, pour que l'on ait dû craindre ici, par une délicatesse mal entendue, de conserver les images que le Marquis de Valmont en retrace à son fils. D'ailleurs la Religion, dans la bouche d'un homme du monde, fait souvent plus d'effet que dans les écrits de ceux qui, par état, sont appelés à nous l'annoncer. Qu'on se souvienne au reste dans tout le cours de cette Lettre, que ce ne sont pas des tableaux de fantaisie que le Marquis offre à son fils, dès qu'il a prouvé, par la certitude de la Religion chrétienne, que tout ce qu'elle nous enseigne est vrai. Qu'on se souvienne encore que celui, auquel il écrit, & dont le salut lui est infiniment cher, est un jeune homme dont l'esprit est convaincu, mais dont le cœur se refuse à un changement dont il a si peu connu jusqu'ici les motifs & la nécessité. Qu'on daigne enfin se rappeler que ce même homme, qui s'efforce de détacher son fils des faux biens qui

missant ces sombres demeures; cherches-y le pompeux cortège qui accompagnoit autrefois ces maîtres de la terre. A la sombre lueur d'une lampe sépulcrale, admire les tristes monumens de leur grandeur passée; ou plutôt, saisi d'une religieuse frayeur, & parmi ce silence profond, vois toute leur grandeur anéantie & leur majesté réduite en poussière (*d*)!

Fais mieux encore; que ton ame se porte toute entière au lieu que j'habite. Dans cette même terre, l'antique héritage de tes aïeux, assieds-toi vivant, parmi ces ombres, au milieu desquelles tu reposeras après la mort: évoques-les; & qu'elles te répondent. » Mon fils, te » diront-elles, ne crains pas que tes re- » gards curieux profanent cet asile, l'é- » cole de la sagesse. Instruis-toi par notre » exemple; fouille dans ces cercueils;

---

l'enchantent au moment où il les perd, est un homme du monde, il est vrai, mais livré tout entier dans sa retraite à la méditation des objets les plus propres à intéresser vivement une ame telle que la sienne.

» ramasse une poignée de ces cendres ;
» voilà tout ce qui reste ici-bas de tes
» ancêtres, de ces hommes qui t'ont pré-
» cédé dans la brillante carrière des hon-
» neurs & des pompes mondaines, &
» qui pour la plupart en ont joui plus
» sûrement & plus long-tems que toi.
» Au moment où nous y pensions le
» moins, lorsque nous nous endormions
» avec une douce & folle sécurité au sein
» de la gloire & des plaisirs, tout à coup
» la mort a terminé pour nous le songe de
» la vie. Nous nous sommes éveillés...
» & quel triste réveil ! Lis ces inscrip-
» tions fastueuses, ces épitaphes chargées
» de noms & de titres ; en t'apprenant
» que nous avons été, elles te diront plus
» fortement encore que nous ne sommes
» plus, & que tout ce qui passe *n'est*
» *que vanité*. Parmi ces inscriptions, un
» jour.... bientôt, on lira la tienne ; & si
» l'on n'a pu y joindre à de vains éloges
» celui d'une vertu constante & d'une
» piété solide, qu'annoncera-t-elle au
» monde ? qu'il y a sur la terre un foible
» mortel de moins ; & qu'il y a de

» plus dans les enfers.... un réprouvé «.

O mon fils ! qu'elles ſont donc utiles & frappantes, les leçons que nous offre la mort ! Elle inſtruit les voluptueux, les coupables adorateurs d'une beauté fragile, par le ſpectacle d'un cadavre en proie à la pourriture & aux vers : elle inſtruit le riche par le ſpectacle de la nudité qu'elle entraîne : elle inſtruit le ſuperbe, l'homme élevé en dignité & fier de ſa prétendue grandeur, par les humiliations & le néant auquel elle nous réduit * : tôt ou tard elle nous inſtruit tous malgré nous, lorſqu'elle nous dé-

* Reconnoiſſant au moment de la mort la vanité des grandeurs humaines, l'empereur Sévère s'écria : » J'ai été tout ce qu'un » homme peut être ; mais de quel uſage me » ſont aujourd'hui ces honneurs paſſés « ? Occupé de la même penſée, il ordonna que l'on apportât l'urne où ſes cendres devoient être renfermées ; & lorſqu'il la vit, il la prit en ſes mains, & dit : » Petite urne, tu vas » donc renfermer celui que le monde entier » n'a pu contenir « ! *Hiſtoire Romaine de Laurent Echard*, t, 6.

pouille, lorſqu'elle nous frappe : & l'unique moyen de lui arracher alors ſon aiguillon, de lui dérober ſon triomphe ; c'eſt de la forcer par nos œuvres à nous rendre, dans le ciel, bien plus qu'elle ne peut nous ôter ſur la terre.

Il viendra pour toi, cher Valmont, ce moment fatal, où, touchant aux portes du trépas, tu pèſeras, dans une juſte balance, toutes les choſes humaines ; où, voyant la figure trompeuſe de ce monde s'évanouïr, tous les biens ſenſibles fondre ſous toi, & ne te laiſſer d'autre fruit de ton attachement pour eux que le repentir, tu reconnoîtras qu'il n'y a de réel, que le bien qu'on a fait, & dont on peut attendre en paix la récompenſe dans le ſiècle à venir *.

* C'eſt ainſi que le maréchal de Luxembourg, étendu ſur le lit de mort, & dans les regrets que lui arrachoit le ſouvenir d'avoir mieux ſervi ſon roi que ſon Dieu, s'écria : » Qu'il auroit préféré à l'éclat de » tant de victoires, qui lui devenoient inu- » tiles au tribunal du ſouverain Juge des » rois & des héros, le mérite d'un verre

Mais quel autre moment, quand on ne l'a pas prévu, quand on ne s'y eſt pas préparé, quand, par une bonne vie, on n'a pas appris à bien mourir; quel moment que celui qui nous aura fait paſſer du tems à l'éternité, des preſtiges & de l'enchantement du monde à la lumière de Dieu même! O lumière vive & pure! qui diſſipera tout le charme de nos paſſions, toutes les illuſions de notre orgueil, tous les préjugés de l'exemple & de la coutume, & qui ne laiſſera appercevoir à l'homme coupable que la loi & la vérité! Sorti de ce ſéjour du crime, ſuſpendu entre le ciel & la

» d'eau donné aux pauvres pour l'amour de » Dieu «.

» Le maréchal de Villeroi, toujours dégoûté de la Cour & des grandeurs par le vide qu'il y reſſentoit, toujours rappelé & retenu par l'ambition, fut enfin ſurpris d'une maladie qui l'emporta en trente heures, ne ceſſant de répéter ces paroles, qui marquoient plus ſon erreur que ſa ſageſſe, *O monde, que tu es trompeur* «! Hiſtoire de Marie de Médicis & de Louis XIII.

terre, entre le ciel & l'enfer; parmi tous ces globes immenſes qui révèlent la puiſſance & la gloire d'un Dieu créateur; ne voyant la terre que comme un point; ſeul avec ſon juge, ſans appui, ſans défenſe, n'ayant pour ſe juſtifier que ſes œuvres; jugé déjà par ſa propre conſcience; jugé par la règle immuable de l'ordre, du vrai, du juſte, & de l'honnête; ſe comparant malgré lui à la ſource ineffable de toute beauté, au modèle de toute perfection dont il devoit être l'image; juſque-là avili, dégradé par de honteux penchans, par des penſées baſſes & terreſtres, par des actions indignes de l'homme; réduit à ſa propre valeur: conçois, ſi tu le peux, ſa ſurpriſe, ſon trouble, & ſon déſeſpoir.

Cependant une ſcène bien plus terrible encore s'ouvre à mes ieux, & porte dans mon ame l'épouvante & l'horreur. La foi, toujours plus digne de nos reſpects à meſure qu'on s'en pénètre davantage, me découvre, dans l'avenir, le plus grand, le plus majeſtueux, & le plus effrayant de tous les ſpectacles. Elle me

transporte à la fin des tems, au dernier des jours; jour solennel, pour lequel tous les autres ont été faits; jour mémorable à jamais, auquel acheveront de se développer toutes les merveilles du Très-Haut, tout le plan de sa sagesse, toute l'économie de sa Religion, tous les ouvrages de la nature & de la grâce; jour de manifestation & de gloire pour Dieu & pour ses élus, de confusion & de douleur pour les hommes injustes & pervers (c).

Quels tableaux il offre à ma pensée! quelles images bien propres à m'élever au dessus de moi-même! La mort d'une aîle rapide parcourant l'univers, détruisant, dévorant tous les êtres, pour en faire hommage à l'unique auteur de la vie; le désordre, la confusion dans tous les élémens; le soleil égaré de sa route; les mondes errans dans l'espace, se heurtant, se brisant dans leur course; la terre enflammée, les montagnes qui s'écroulent, les abîmes entr'ouverts; des monceaux de cendre, à la place des couronnes, des trônes & des empires; au son

aigu de la trompette, les tombeaux rendant leur proie; & les hommes tous confondus, tous peuple & ſujets, tous égaux... diſons mieux, diſtingués ſeulement par leurs vertus ou leurs vices, par la forme brillante ou hideuſe de leur réſurrection; les hommes, dans l'attente du juſte Juge, témoins de ces grands changemens : quelle révolution ! quel ſpectacle !

Alors le Juge paroîtra. Le fils du Très-Haut, ſon verbe, la ſplendeur de ſa gloire, annoncé par ſes Anges, environné d'un tourbillon de feux, porté ſur les nuées & les tempêtes, viendra interroger à haute voix les ouvrages de ſes mains. Sa croix, le ſcandale du Juif & de l'impie, la conſolation du vrai fidèle, le diſcernement des élus & des réprouvés, l'étendard de ſa croix brillera dans les airs, & fera le plus bel ornement de ſon triomphe.

» Approchez, s'écriera-t-il, Eſprits au-
» dacieux & ſuperbes; vous, les enne-
» mis de mon pouvoir, de ma bonté, de
» ma ſageſſe, & de tous mes attributs;
» vous, les ennemis de mon père & les

» miens; approchez, & ſoyez Juges entre » vous & moi «. Ici, mon fils, que l'orgueil de l'eſprit humain ſera abaiſſé! Que les voies de Dieu paroîtront grandes, & ſes œuvres admirables! Que ſes ſecrets dévoilés le juſtifieront dignement, & confondront nos plaintes & nos murmures! Que les argumens entaſſés de nos prétendus Eſprits forts, oppoſés à tout l'enſemble de la création, paroîtront petits & miſérables!

Dieu ainſi jugé & juſtifié par ſes ouvrages, quel ſera à ſon tour le jugement de l'homme rebelle à ſon Dieu! Que les ſources honteuſes de l'incrédulité de nos faux ſages, miſes dans tout leur jour, les couvriront d'opprobre! Que les héros du monde, paroiſſant à leur rang, laiſſeront appercevoir en eux d'indignité & de baſſeſſe, quand le maſque tombera! Que les grands évènemens, rapprochés de leurs cauſes, inſpireront d'horreur & de pitié! Que les reſſorts ſi vantés de la politique & ſes profondes noirceurs, donnés autrefois pour des traits de génie, mais éclairés alors des rayons de la divine ſageſſe,

causeront d'indignation & de mépris ! Que de conquérans homicides gémiront sur leurs lauriers teints de sang, lorsqu'ils entendront des voix lamentables leur reprocher leurs combats & leurs victoires, comme les plus criantes injustices & les plus énormes forfaits ! Que de chefs de secte & de parti frémiront des ravages que leur orgueil a entraînés, & du sang que leurs longues disputes ont fait répandre ! Que d'hommes à talens rougiront de l'abus qu'ils en ont fait ! Que de vertus fausses dans leur principe & leurs motifs, seront remises au rang des vices ! Que de cœurs doubles & hypocrites, sous les dehors affectés d'une morale sévère, ne laisseront voir au grand jour que la plus honteuse nudité ! Que d'injustes projets, que de désirs effrénés, que d'actions odieuses, ensevelies dans l'ombre & le silence, se reproduiront à la face de l'univers, pour l'éternelle infamie de ceux qui s'y seront livrés !

Mais aussi, que la vertu simple & modeste, que le vrai mérite obscur &

ignoré, que les combats intérieurs livrés à la chair & au monde ſous les ieux de Dieu ſeul, que le juſte mépriſé, calomnié, perſécuté, reparoîtront avec honneur & recevront de gloire & d'éloges de ceux qui, ſur la terre, les ont deshonorés !

O Valmont ! dans ce jour quels ſeront les objets de ton ambition & de tes déſirs ? Quelle place voudrois-tu tenir alors ? Quel rang voudrois-tu occuper ? Entends cet arrêt définitif, ce mot irrévocable qui conclut tout, qui finit tout ! » Venez, les » bien aimés de mon père, entrez en » poſſeſſion du royaume qui vous eſt » préparé ; & vous, maudits, allez au » feu éternel qui vous eſt réſervé «.

Un feu éternel ! Ici la paſſion, le libertinage, l'impiété ſe récrient. Pour des fautes d'un moment, une éternité de ſupplices ! Oui, Impies ! voilà le frein le plus puiſſant, & ſeul ſuffiſant ſans doute, que la Religion ait pu mettre au vice, & que vous voudriez lui ôter. Mais qui croirai-je davantage, d'un Dieu, qui nous menace pour nous rendre vertueux

& nous ſauver ; ou de vous, qui cherchez à nous raſſurer, il eſt vrai, mais pour nous rendre plus vicieux encore & pour nous perdre ? Que croirai-je le plus des textes formels d'un Evangile ſi divinement annoncé, ſi clairement interprété par la tradition & par l'Egliſe, cette autorité la plus reſpectable de toutes & la plus ſainte ; ou de vos raiſonnemens captieux, dont l'incertitude toute ſeule ſuffiroit pour nous déſeſpérer ? Des récompenſes éternelles & ſans bornes ne vous étonneroient pas ; & des tourmens ſans fin vous paroiſſent une abſurdité : cependant c'eſt la même équité qui doit diſtribuer les uns & les autres, & ſi la vertu peut bien mériter à l'homme une éternité de bonheur, pourquoi le crime, par une égale proportion, n'auroit-il pas la force de le rendre digne d'un éternel châtiment ? Ah ! vous ne connoiſſez pas ce que c'eſt qu'un Dieu vivement outragé par une volonté rebelle, & qui l'eſt avec lumière & avec choix ; ce que c'eſt qu'une majeſté ſuprême offenſée, bravée

dans ſes loix les plus préciſes & ſes plus ſaints commandemens ; ce que c'eſt qu'une bonté infinie méconnue, mépriſée par l'être le plus redevable envers ſon Créateur : vous ne ſavez pas quel eſt le prix du ſang d'un Dieu fait homme, de ce ſang adorable, profané par l'infidélité conſtante de ces mêmes hommes qu'il eſt venu racheter.

Oui, mon fils, il y a un enfer ; & les hommes, ſi ardens à la pourſuite des objets qui les flattent, ſont faits de manière que la crainte des maux à venir, quelque terribles qu'ils duſſent être, miſe en balance avec l'appât d'un plaiſir préſent, les toucheroit peu, dès que ces maux ne devroient pas durer toujours *(d)*. Il y a un enfer : que celui-là tremble, cher Valmont, qui l'a tant de fois mérité, & qui continue chaque jour de ſa vie à le mériter encore. Ses feux matériels & ſenſibles, allumés par la juſte colère d'un Dieu, puniront par les douleurs les plus vives un corps impur & ſouillé, comme le repentir le plus amer tourmentera par les plus accablans re-

proches l'ame infidèle *. Il y a un enfer, des feux, & des démons; c'eſt-à-dire, des eſprits rebelles, qui, les premiers, ſe ſont révoltés contre la majeſté du Très-Haut; qui, dégradés par leur orgueil & rendus malheureux par leur faute, ont porté envie à notre ſort, & ont voulu nous aſſocier à leur malheur; qui, triomphant de notre infidélité, ſont devenus les miniſtres des jugemens de Dieu à l'égard de l'homme coupable, & lui feront porter ſans ceſſe, par des inventions

* On ſait aſſez que, ſi c'eſt pour l'ordinaire à l'occaſion du corps & par ſes organes que l'ame ſouffre ici-bas, elle n'a pas d'ailleurs eſſentiellement beſoin de ce corps pour ſouffrir: on ſait que tous les jours en ſonge, ou même en veillant, elle éprouve une douleur imaginaire, dont le corps n'eſt pas l'inſtrument; & que, par exemple, elle rapporte dans de certains cas le mal qu'elle reſſent, à un membre que cependant on vient de retrancher. Il n'eſt donc pas néceſſaire que nos corps ſoient reſſuſcités, pour que l'ame péchereſſe endure déjà tous les tourmens de l'enfer.

dignes d'eux, la peine de sa désobéissance. Dans l'affreux séjour qu'habitent ces esprits de ténèbres, les réprouvés, liés les uns aux autres par une chaîne de calamités & d'infortunes, n'appercevront de toute part que des objets de consternation & d'horreur ; n'entendront que des imprécations & des blasphêmes ; ne verront couler que des pleurs ; ne pousseront que des gémissemens & des cris ; se reprocheront tour à tour les occasions, les exemples, les moyens de séduction, les lâches condescendances, les folles amours, toutes les passions qui les ont mutuellement égarés ; se reprocheront à eux-mêmes, l'abus des lumières & des grâces, l'oubli des devoirs, leur perte volontaire, leur éternité de contentement & de gloire sacrifiée à une satisfaction d'un moment ; se demanderont en vain quand l'éternité finira ; souleveront leurs chaînes brûlantes pour étancher leur soif, pour rafraîchir leur ardeur, pour s'élancer dans le sein de la félicité suprême, tandis qu'une main vengeresse les repoussera à chaque instant

pour les tenir plongés dans l'abîme du désespoir *.

Ah ! mon fils, il y a un enfer : & tu as joué tant de fois l'auguste vérité ; tu as tourné en dérision la loi sainte de ton Dieu ; tu as blasphémé ce que tu ne connoissois pas ; tu as brûlé d'une flamme adultère ; tu t'es rendu homicide ; tu as dévoué ton semblable à l'anathême, tu t'y es dévoué toi-même ; & tu vis.......! & la patience du Très-Haut ne s'est point lassée (*e*) ! Et tu peux encore, par le repentir & la pénitence, t'épargner le triste sort qui t'étoit réservé ! Et sensible à ton état, frémissant sur tes dangers, l'ame tendre & compatissante d'un père a volé toute entière au devant de tes malheurs ! Et ton Dieu, cher ami, te rap-

---

* C'est d'après ces tristes, mais importantes vérités, qu'un Père de l'Eglise s'écrioit : *Un moment.... & une éternité !* S. Chrys.

» Le plaisir qui accompagne le péché passe, » dit un autre Père, mais les suites du péché » ne passent pas «. *Peccare transit, peccasse manet.* S. Aug.

pelant par ma voix, te ſollicitant, te preſſant, t'éclairant par de grands exemples, te ménageant des revers, t'offrant par-tout des motifs de converſion, veut bien t'ouvrir le ſein de ſa miſéricorde, te tend les bras, te montre encore la perſpective du bonheur, te fait enviſager le ciel comme le terme de tes travaux, & te promet dans cet heureux ſéjour une récompenſe digne de lui! quelle récompenſe! la jouïſſance de toutes ſes perfections, la connoiſſance de toutes les vérités dont il eſt la ſource, le développement de toutes ſes merveilles, la ſociété de ces eſprits immortels qui brillent de ſon éclat & brûlent de ſes feux, l'enivrement de ſon amour, des torrens d'une ſainte volupté, une touchante & céleſte harmonie, une paix ineffable, un royaume ſtable, une couronne immortelle, une béatitude enfin (*f*) que l'Apôtre n'a pu rendre qu'en diſant, que » l'œil n'a rien vu, que l'oreille n'a » rien entendu, que l'eſprit ne peut con» cevoir, & que le cœur ne peut ſentir » ici-bas rien qui approche de ce que

» Dieu a préparé à ceux qui l'aiment «.

O bonté ! ô clémence d'un Dieu, si long-tems, si indignement outragé ! & qui, pour te pardonner, pour te rendre heureux, ne te demande que le sentiment d'un cœur contrit & humilié. Ah ! pourrois-tu bien, cher Valmont, ne pas être sensible à sa tendresse ? Rappelle-toi tout ce qu'il a fait en ta faveur ; l'être qu'il t'a donné, les facultés dont il t'a orné, les biens dont il t'a fait jouir, les momens, les années qu'il a daigné te laisser, lorsqu'en te les ôtant il te perdoit pour toujours : rappelle-toi le bienfait de la Rédemption, tout ce qui l'a précédé, annoncé, préparé pendant tant de siècles, & toutes les grâces qui en ont été l'heureux fruit : considère Jésus-Christ devenu victime pour tes péchés : & si tu as le cœur tant soit peu susceptible de sentiment, ôse encore être ingrat, & demeurer infidèle.

Mais peut-être, c'est là grandeur même de tes fautes qui retient dans cet instant l'effusion de ta reconnoissance, & qui, par le découragement & l'abattement où

elle te jette, empêche ton retour. Ah! tes crimes, fussent-ils plus grands encore, n'égaleront jamais la miséricorde de ton Dieu & les mérites de son Fils. Que l'impie se fasse du Dieu des Chrétiens un fantôme odieux, pour se dispenser de l'adorer; qu'il le peigne, aux autres & à lui-même, vindicatif, jaloux, cruel, inexorable, lorsqu'il n'est que juste, & que sa jalousie, sa colère, & ses vengeances ne sont en lui que l'amour de l'ordre & la souveraine équité; qu'il ne le voye que comme un Dieu terrible, & qu'il oublie sa miséricorde & sa bonté: tu ne dois pas en être surpris; c'est ainsi que la passion peint tout de ses propres couleurs. Mais, formé maintenant à l'école de la vérité, consulte la Religion, ouvre nos livres sacrés: & tu y retrouveras par-tout le vrai Dieu, ennemi du péché, & ne punissant qu'à regret le pécheur; le menaçant en père, pour ne pas le frapper en juge; ne voulant pas la mort de l'impie, mais qu'il se convertisse & qu'il vive: tu l'entendras nous dire, qu'autant sa majesté

eſt grande, autant eſt grande ſa clémence ; & que dans l'exercice qu'il en fait, elle eſt encore bien au deſſus de toutes ſes œuvres : tu l'entendras rappeler ſon peuple par les paroles les plus tendres, par les motifs les plus touchans ; & lui faire ſentir qu'en abandonnant ſon créateur, ſon bienfaiteur, le principe de tout bien, il s'eſt mépris, il a changé une ſource d'eaux vives, de joies pures & inaltérables, contre les eaux bourbeuſes d'une cîterne entr'ouverte, contre de faux plaiſirs & d'infâmes voluptés : plus que tout encore, tu entendras ton divin Maître te dire, qu'il eſt venu, non pour que les pécheurs périſſent, mais pour qu'ils ayent la vie ; non pour juger le monde, mais pour le ſauver : tu le verras, ſous la forme du bon Paſteur, courir après la brebis égarée, & à travers les ronces & les épines la ramener au ſein du troupeau : tu le verras, dans les paraboles les plus conſolantes & par les plus vives images, te tracer en traits de feu, & la honte de tes égaremens, & la facilité du retour : il t'offrira à toi-même ſous la forme de

l'enfant prodigue; & te montrera les ſentimens d'un père, qui, du plus loin qu'il apperçoit ſon fils, court au devant de lui, ſe penche ſur ſon cou, le ſerre entre ſes bras, le couvre de baiſers, & le comble de ſes faveurs.

Aimable peinture! tableau fidèle, où ſont exprimés avec tant de grâces & d'énergie les douceurs & les charmes de la converſion! Oui, mon fils, crois en ma propre expérience, rien n'eſt ſi doux que le moment du retour. La pénitence n'eſt dure & pénible, que pour un cœur foiblement touché & qui ne la fait qu'à demi: mais lorſque le cœur eſt bien pénétré, lorſqu'il s'ouvre tout entier au repentir & à l'amour; ah! que les larmes que ce repentir fait répandre ſont douces, & que l'onction qui les accompagne, que la touche ſecrète de la grâce qui élève l'ame & la ravit, lui laiſſent peu regretter les faux biens qu'elle ſacrifie *!

* » On s'imagine ordinairement que la vie » ſpirituelle n'a de douceurs qu'à la fin, & » qu'encore faut-il les acheter par de grandes

Fais en toi-même l'épreuve, mon fils; & tu béniras mille fois l'heureux moment qui t'aura rendu à ton Dieu; & au ſein du détachement qu'il inſpire, tu reconnoîtras qu'on eſt plus heureux à ſon ſervice, par les privations mêmes que le devoir exige, que ne le font les mondains par leurs liaiſons frivoles *, par leurs jouiſſances & leurs plaiſirs (*g*).

» peines : cela n'eſt pas vrai, quand l'amour » s'en mêle. Il donne, il eſt vrai, à l'ame qui » en a beſoin, des remèdes amers ; mais il » la fortifie ſecrètement dans ſa ſouffrance, & » la couronne dans ſes travaux «. *M. l'Abbé de Choiſy.*

* » Les martyrs de la ſociété ſeroient bien étonnés, s'ils avoient la bonne foi de ſe rendre compte de leurs prétendus plaiſirs. J'ai connu un homme qu'une épreuve ſingulière rappela tout à coup à la raiſon : il s'aviſa un ſoir, en rentrant chez lui, de ſe ſoumettre à une eſpèce d'examen ſur l'inaction variée de ſa journée; il s'en traça un fidèle tableau : l'amour-propre, en lui, comme le ſentiment, furent également révoltés : il trouva qu'il avoit dit & entendu des trivialités, des ſons dépourvus

d'idées, des menſonges groſſiers ; que ſon cœur n'avoit été nullement intéreſſé ; que ſon eſprit étoit reſté inappliqué & dans le beſoin, tandis qu'il avoit eu la foibleſſe ou plutôt l'inſigne fauſſeté de faire accroire que la ſociété l'attachoit. Il fut couvert de honte à ſes propres ieux. Depuis ce moment, il renonça ſur-tout à ce qu'on appelle ſi fauſſement la *bonne compagnie*.... Ne confondons point la vie réelle avec la vie factice, & il y aura bien peu de jouïſſances dont nous ſoyons jaloux «. *M. d'Arnaud*, note ſur *d'Almanzi*.

NOTES.

PAGE 306.

(a) *QUEL vide ils laiſſent dans l'ame ; quand on les poſsède ! Quels regrets, &c.* Je ne vois rien qui doive plus contribuer à modérer l'attachement trop vif que nous avons pour les biens ſenſibles, que ces deux caractères qui leur ſont propres ; leur impuiſſance à nous rendre heureux, & leur inſtabilité. Dans quelque degré qu'on les poſsède, ils ne nous ſatisfont pas ; quand ils ſeroient de nature à nous ſatisfaire, il faudra les perdre : ces deux réflexions, bien méditées, ſuffiroient, ce me

ſemble, pour réprimer toutes les ſaillies de nos paſſions.

On ne peut mieux peindre la vanité des biens de ce monde, que ne l'a fait Madame de Maintenon, lorſque, dans la ſituation la plus brillante & qui paroiſſoit devoir ne lui laiſſer rien à déſirer, elle écrivoit à Madame de la Maiſonfort : » Que ne puis-je vous donner » mon expérience ! Que ne puis-je vous faire » voir l'ennui qui dévore les Grands, & la » peine qu'ils ont à remplir leurs journées ! » Ne voyez-vous pas que je meurs de triſteſſe, » dans une fortune qu'on auroit eu peine à » imaginer ? J'ai été jeune & jolie ; j'ai goûté » des plaiſirs ; j'ai été aimée par-tout. Dans » un âge plus avancé, j'ai paſſé des années » dans le commerce de l'eſprit ; je ſuis venue » à la faveur ; & je vous proteſte, ma chère » fille, que tous les états laiſſent un vide affreux «. Si quelque choſe, ajoute M. de Voltaire en citant ces paroles, pouvoit détromper de l'ambition, ce ſeroit aſſurément cette lettre. *Siècle de Louis XIV.*

Madame de Maintenon, qui pourtant n'avoit d'autre chagrin que l'uniformité de ſa vie auprès d'un grand roi, diſoit un jour au Comte d'Aubigné, ſon frère : » Je n'y puis » plus tenir ; je voudrois être morte «. On

fait quelle réponse il lui fit : *Vous avez donc parole d'épouser Dieu le père* « ? Ibid.

L'ambitieux, dit Young, dédaigne ses succès, & sa gloire lui fait pitié. » Est-ce-là tout « ? s'écrie César monté sur le trône de l'univers. On a vu les plus grands Monarques abdiquer l'empire, pour chercher dans une vie privée, un repos, que, sans une piété solide, elle ne peut encore nous donner.

La grâce se sert souvent de cette insuffisance des créatures, pour nous attirer : c'est ainsi qu'elle a touché le cœur d'un homme fort connu dans le diocèse de Ch.... par son zèle & par ses vertus. Il étoit officier dans le régiment de ... & donnoit un bal à quelques dames de la ville où il étoit en garnison. Au milieu de la nuit, & parmi les plaisirs bruyans auxquels on se livroit autour de lui, il se sentit une lassitude, un dégoût qu'il ne pouvoit vaincre. Sa mélancolie devint si forte, qu'il pria un de ses amis de faire pour lui les honneurs du bal, & alla se promener sur le bord de la mer, dont le rivage bordoit les remparts de la ville. Le spectacle d'un ciel étoilé, celui d'une mer tranquille, dont les flots venoient se briser à ses pieds, le silence & le calme de toute la nature, sollicitèrent vivement son cœur, & donnèrent un libre cours à ses ré-

flexions. » Que fais-je, disoit-il, & où cherché-
» je un bonheur qui me fuit ! Pourquoi m'arrê-
» ter aux objets créés, tandis que celui qui a
» fait ce monde si magnifique, s'offre tout
» entier lui-même pour remplir mes vœux ? O
» mon Dieu ! s'écria-t-il ensuite comme S. Au-
» gustin, que c'est bien en vain que notre cœur
» se tourne & se retourne de tous côtés, puis-
» qu'il n'éprouve par-tout qu'inquiétude & que
» tourment, lorsqu'il ne se repose pas en vous !
» C'en est donc fait, c'est à vous seul que je
» veux m'attacher pour toujours « ! Dès qu'il fut de retour chez lui, il mit ordre à ses affaires ; & se consacrant au service des Autels, il devint, ce qu'il est aujourd'hui, un homme puissant en œuvres & en paroles, qui, touché jusqu'aux larmes des vérités qu'il annonce, opère les plus grandes conversions par ses discours & par ses exemples.

PAGE 309.

(b) *Vois toute leur grandeur anéantie & leur majesté réduite en poussière.* C'est ce spectacle qui convertit François de Borgia, duc de Gandie, & en fit un saint. Nommé par Charles-Quint, pour conduire de Tolède à Grenade & y faire inhumer le corps de l'impératrice

Isabelle, » lorsqu'il fallut, dit l'auteur de sa vie, le délivrer au Clergé de Grenade & ouvrir le cercueil de plomb, pour attester que c'étoit le corps de cette Princesse, ce fut un spectacle effroyable pour tous ceux qui étoient présens, de n'y rien voir qui pût la leur faire reconnoître, & de n'y trouver qu'un amas hideux de pourriture & de corruption. Les personnes qui devoient servir de témoins d'une ressemblance dont il ne restoit plus aucun vestige, refusèrent de le faire, & se retirèrent bien loin pour s'épargner l'horreur que leur causoient la vue & l'odeur du corps de cette maîtresse de tant de grands Etats, qui peu de jours auparavant passoit pour la plus belle, aussi bien que pour la plus puissante & la plus heureuse Princesse du monde. François de Borgia compara l'état où il voyoit cette Princesse, avec celui où il l'avoit vue peu de tems auparavant; le soin qu'on prenoit de la fuir, avec l'empressement que chacun avoit de l'approcher & de lui faire sa cour, ces restes affreux d'elle-même qu'on n'osoit regarder, avec la pompe & la magnificence dont elle étoit environnée; & comprenant mieux que jamais la vanité des grandeurs humaines & des soins que l'on prend pour y parvenir, il apprit à ne plus tenir à tous les objets qu'on peut perdre par la mort «.

PAGE 315.

(c) *Jour de manifeſtation & de gloire, &c.* Rien de plus digne de Dieu & de la Religion, rien de plus grand que l'idée du Jugement dernier, telle que la foi nous la donne. Dieu ſe manifeſtant à l'Univers dans tout l'éclat de ſa grandeur ; nous montrant toute la dépendance & tout le néant des objets créés ; nous dévoilant tout le ſyſtême de la création, les voies ineffables de ſa providence, les tréſors de ſa bonté, les décrets de ſa juſtice, la chaîne immenſe de tous les êtres, l'ordre & la fin de tous les évènemens ; plaçant chaque homme vis-à-vis du monde entier ; éclairant tous les eſprits des plus purs rayons de ſa lumière ; diſſipant toutes les illuſions ; confondant tous les prétextes ; mettant à découvert tous les cœurs ; rendant à chacun de nous la gloire ou l'opprobre que nous aurons mérité ; prononçant un jugement définitif, une ſentence ſans appel ; diſcernant, de la manière la plus ſolennelle, le juſte & l'injuſte, le vice & la vertu : quelles ſublimes idées pour qui ſait les méditer ! Je ne ſuis pas étonné qu'un roi Bulgare ſe ſoit fait Chrétien, pour avoir vu & s'être fait expliquer un tableau du Jugement dernier. *Voyez M. le Beau*,

Beau, Histoire du Bas-Empire, tome XV, page 42.

On rapporte qu'un philosophe nommé Constantin, envoyé par un Empereur de Constantinople à Wladimir, duc de Russie, lui fit voir un tableau représentant le *Jugement universel*, qui l'effraya beaucoup. *De quel côté voudriez-vous être placé dans ce moment terrible?* lui demanda Constantin. *A la droite du Fils de Dieu*, répondit Wladimir. *Eh bien!* s'écria le philosophe, *faites-vous Chrétien;* & le prince se convertit. *Anecdotes des Beaux Arts.*

PAGE 321.

(d) *Il y a un enfer; & les hommes, si ardens à la poursuite des objets qui les flattent, sont faits de manière, &c.* » La juste détermination des peines dépend du rapport qu'elles ont avec le grand but du gouvernement, qui est de faire observer les loix. Pour remplir ce but, il n'est pas nécessaire qu'il y ait une exacte proportion entre le crime & la peine: il suffit que la peine soit telle qu'il la faut pour le bien public; c'est-à-dire, qu'elle soit capable, en imprimant une juste terreur, de procurer, autant qu'il se peut, l'observation des loix, & d'empêcher que les hommes, séduits par leurs passions, ne soient portés à les en-

freindre : ainſi, toute punition proportionnée à cette fin, n'eſt point injuſte. C'eſt donc ſur cette fin qu'il faut meſurer l'éternité des peines. Or je demande à cette foule d'hommes cruels, fourbes, dénaturés, adultères, inceſtueux, ſacrilèges, & parricides, qui tous les jours inondent la terre de crimes ; je leur demande quelle impreſſion feroit ſur leurs eſprits la menace d'une punition bornée & paſſagère ; puiſque dans les momens terribles de paſſions & de fureurs, ſouvent la crainte des peines éternelles ne peut arrêter leur farouche emportement ; puiſque, ſuſpendus au deſſus des abîmes éternels, par un fil qui peut ſe rompre à chaque inſtant, on voit ces hommes, dans une affreuſe ſécurité, aiguiſer tranquillement le poignard qui doit égorger l'Innocence. Que deviendroit donc le genre humain, ſi ce frein manquoit encore à ſa perverſité ? Une fatale expérience nous prouve que l'éternité des peines, quelque terrible qu'elle ſoit, n'eſt pas trop forte pour nous détourner du crime. Cette punition eſt donc proportionnée au but que s'eſt propoſé le Légiſlateur ſuprême, de prévenir, autant qu'il ſe peut, l'infraction de ſes loix. Si elle eſt proportionnée à ce but, elle n'eſt donc point injuſte. L'expérience, en prouvant ſa néceſſité, en démontre la juſtice...

» Rien de plus effrayant pour l'imagination que l'idée des peines éternelles). Nos ieux épouvantés se promènent avec effroi sur la vaste immensité de cette mer brûlante. Nous n'y découvrons que des objets éternellement lugubres, objets de désolation & d'horreur: une roue immense de douleurs, autour de laquelle les hommes coupables tourneront sans cesse, sans jamais trouver le point où elle finit; tel est l'horrible tableau de l'éternité des peines. Mais quoi! parce que cette image est affreuse, faut il chercher à l'affoiblir? parce qu'une vérité est terrible, est-ce une raison pour la combattre......? Puisque l'éternité, si elle existe, subsistera malgré les efforts impuissans de votre raison; la voix de la sagesse, votre propre intérêt vous commande de prendre le parti le plus sûr. Dans une incertitude, même égale, vous devriez toujours agir comme si les peines étoient éternelles. C'est une loi que la prudence vous impose; vous ne courez aucun risque en croyant; mais si l'éternité existe & que vous ne la croyiez pas, vous vous précipitez vous-même dans des maux éternels. Ainsi, pour vous résoudre à ne point croire, il ne faut pas simplement des doutes frivoles, il faut les raisons les plus décisives & les plus triomphantes.

Or je soutiens au contraire que vous avez les raisons les plus fortes, pour douter de la vérité de votre sentiment. Ces raisons sont, 1°. l'autorité de la révélation, qu'il faut combattre & renverser avant d'établir votre système, puisque l'éternité des peines est un dogme révélé. 2°. Si vous recevez la révélation, l'autorité des Livres sacrés, où l'on trouve un grand nombre de passages dont le sens ne peut être équivoque, & qui, tous, établissent, avec la dernière évidence, l'éternité des peines ainsi que l'éternité des récompenses. 3°. L'autorité de dix-sept siècles, pendant lesquels l'Eglise entière, & tout ce qu'il y a eu de grands hommes dans l'Eglise, a toujours cru l'éternité, & interprété de la même façon les passages des Livres saints sur ce sujet. 4°. La foiblesse de l'esprit humain, qui, limité par des bornes si étroites, ne peut être un juge compétent pour déterminer jusqu'où doit s'étendre la bonté de l'Etre suprême, & à quel point doit s'arrêter sa justice. 5°. L'impossibilité de connoître, par la raison, quelle est la peine proportionnée à une offense commise envers un Etre infini; car on ne peut connoître l'étendue de l'offense, sans connoître la grandeur de l'Etre offensé: or il n'y a que Dieu qui se connoisse lui-même; Dieu est donc le seul qui puisse décider de

cette proportion «. Ces réflexions sont tirées d'un petit ouvrage, dont l'objet principal est la réfutation du Déisme, & qui a pour titre : *Réflexions Philosophiques & Littéraires sur le Poëme de la Religion naturelle.* Cet ouvrage, qui est de M. Thomas, depuis de l'Académie Françoise (voyez la France Littéraire), est rempli de religion & de vraie philosophie.

PAGE 324.

(c) *Et la patience du Très-Haut ne s'est point lassée !* Dans l'accord de sa miséricorde & de sa justice, nous ne pouvons dire, quel est de ces deux attributs celui que Dieu va exercer à notre égard, si nous continuons à lui résister...

Il est le maître de ses grâces, & nous n'en savons pas la mesure par rapport à chacun de nous. Quelquefois il daigne encore nous attendre ; souvent aussi il nous frappe, lorsque nous y sommes le moins préparés ; & rien n'est plus absurde que de hazarder son salut sur un peut-être, & de mettre son éternité à la merci du lendemain. Témoin un jeune homme, dont la personne de qui je tiens ce fait connoissoit particulièrement toute la famille. Depuis long-tems une

mère tendre & éclairée le preſſoit de changer de conduite, & de ſuivre plus régulièrement les principes de la Religion, à laquelle il n'avoit pas ceſſé de croire. » Je ſuis diſpoſé, » dit-il à ſa mère, à ſuivre vos avis ; je com» mence à me laſſer de la vie que je mène. » Je ne vous demande pour tout délai, que » ces trois jours qui vont finir le Carnaval, » & je vous promets que le lendemain vous » me trouverez tout différent «. L'inſenſé, ſelon l'uſage de tant de Chrétiens aveugles, ſe prépare, par la jouïſſance de tous les plaiſirs, à la pénitence qu'il devoit faire le premier jour du Carême. Les trois jours ſe paſſent. Le Mardi il rentre chez lui très-tard à ſon ordinaire. Le Mercredi des Cendres de grand matin, on entend du bruit dans ſa chambre. Un domeſtique entre : il le trouve étendu ſur le plancher, & ſuffoqué par un coup de ſang avant qu'on eût eu le tems de le ſecourir.

PAGE 325.

(f) *Une béatitude enfin que l'Apôtre n'a pu rendre qu'en diſant*, &c. Sans faire de comparaiſon, puiſqu'en effet le bonheur du ciel eſt autant au deſſus des plaiſirs de la terre, que l'infini eſt au deſſus de tout ce qui eſt fini ; il n'y a point d'homme un peu ſenſible aux

plaisirs de l'esprit & du cœur, qui n'ait eu dans sa vie quelque moment délicieux; qui n'ait éprouvé le doux effet d'un sentiment vif, ardent, d'un transport brûlant, qui le faisoit sortir de lui-même, qui l'enivroit de contentement & de joie; & si c'étoit un transport de l'amour divin, il sait quelle en étoit l'ineffable douceur! Que cet homme se considère comme fixé, par la puissance de Dieu même, dans ce transport si ravissant & si doux, dans la contemplation de cette vérité si aimable à ses ieux, dans ce sentiment si agréable & si vif, qui n'a duré pour lui qu'un instant; qu'il envisage, comme un état permanent, cette situation, trop courte à son gré, trop rapidement, trop facilement écoulée; & il aura du ciel une idée telle qu'on peut l'avoir sur la terre.

PAGE 330.

(g) *Plus heureux..... que ne le sont les mondains...... par leurs jouïssances & leurs plaisirs.* Plusieurs traits de Madame de la Valière prouvent bien ces grandes vérités. Un jour elle communiqua à Madame Scaron le dessein qu'elle avoit de se faire Carmélite. C'est un dessein, lui dit-elle, que je médite depuis long-tems; & pour me préparer aux austérités de l'état que je vais embrasser, je

porte un cilice : on ne peut trop expier le crime d'avoir trop aimé. Eh comment soutiendrez-vous, lui dit Madame Scaron, la vie d'une Carmélite, vous, accoutumée dès l'enfance à la molleſſe & aux plaiſirs ? » Ah ! Madame, lui répondit Madame de la Valière, en montrant le Roi & Madame de Monteſpan, quand j'y trouverai des peines, je n'aurai qu'à me rappeler toutes celles que ces deux perſonnes m'ont fait ſouffrir «.

Quelque tems après qu'elle eut accompli ſa réſolution, Madame de Monteſpan, étant allée aux Carmélites avec la Reine & Madame de Maintenon, propoſa une loterie, & fit apporter tout ce qui pouvoit convenir à des Religieuſes. Ces ſaintes filles entrèrent en ſcrupule ; les Agnus, les Crucifix, les Guimpes, les Chapelets, leur parurent tenir quelque choſe de la main impure qui les leur offroit : pour ſe raſſurer, elles permirent à Madame de Monteſpan de payer les lots, & prièrent Madame de Maintenon de les diſtribuer. Sœur Louiſe de la Miſéricorde gagna une Magdeleine. Madame de Monteſpan jeta les ieux ſur l'image, & en fut touchée. Ces cheveux épars, ces mains jointes, ces ieux épuiſés de larmes, ce front plein de confuſion, d'amour, de crainte, d'eſpérance, la préſence de Madame

de la Valière qui étoit tout cela, la honte d'être ce que la Valière avoit été, un premier desir d'imiter dans sa pénitence celle qu'elle avoit plus qu'imitée dans ses égaremens, jetèrent Madame de Montespan dans un trouble, mal dissimulé par une gaieté forcée, & augmenté par les questions qu'elle fit à Madame de la Valière. Tout de bon, lui dit-elle, êtes-vous aussi satisfaite qu'on le dit? Non, répondit la Carmélite, je ne suis pas satisfaite, mais je suis contente. Et vous, Madame? Pour moi je ne suis ni l'un ni l'autre.

C'est cette même Madame de la Valière, qui lorsqu'on lui annonça la mort du Duc de Vermandois qu'elle avoit eu de Louis XIV, répondit : » Je dois pleurer sa naissance encore plus que sa mort «.

On craint de prendre sur soi le joug du Seigneur, ce joug qu'il nous adoucit par sa grâce; & l'on ne pense pas à ce qu'il en coûte pour porter celui du monde & des passions. Dans les places mêmes les plus éminentes, dans les situations qu'on envie le plus, quel asservissement, quels dégoûts, & quelle contrainte, que peut-être on n'y soupçonneroit pas! On peut en juger par la manière dont une femme célèbre, la Princesse des Ursins, décrivoit à la Maréchale de Noailles les peines de son emploi auprès de Philippe V. & de la Reine d'Espagne, dont

elle étoit *Camarera-Mayor* ou Dame d'Honneur : quelque plaisante que soit sa Lettre, tout y fournit matière aux plus sérieuses réflexions.

» Dans quel emploi, bon Dieu, m'avez-vous » mise ! je n'ai pas le moindre repos, & je ne » trouve pas même le tems de parler à mon » secrétaire. Il n'est plus question de me repo» ser après le dîner, ni de manger quand j'ai » faim. Je suis trop heureuse de pouvoir faire » un mauvais repas en courant ; & encore est» il bien rare qu'on ne m'appelle pas dans le » moment que je me mets à table. En vérité, » Madame de Maintenon riroit bien, si elle sa» voit tous les détails de ma charge. Dites-lui, » je vous supplie, que c'est moi qui ai l'hon» neur de prendre la robe de chambre du Roi » d'Espagne lorsqu'il se met au lit, & de la lui » donner avec ses pantoufles quand il se lève. » Jusque là je prendrois patience ; mais que » tous les soirs, quand le Roi entre chez la » Reine pour se coucher, le Comte de Béna» venté me charge de l'épée de S. M., d'un pot » de chambre, & d'une lampe que je renver» se ordinairement sur mes habits, cela est trop » grotesque. Jamais le Roi ne se leveroit si je » n'allois tirer son rideau ; & ce seroit un sacri» lège, si une autre que moi entroit dans la » chambre de la Reine, quand ils sont au lit. » Dernièrement la lampe s'étoit éteinte, parce

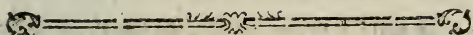
» que j'en avois répandu la moitié. Je ne savois » où étoient les fenêtres, parce que j'étois » arrivée de nuit dans ce lieu-là : je pensai me » casser le nez contre la muraille ; & nous » fumes, le Roi d'Espagne & moi, près d'un » quart d'heure à nous heurter en les cher- » chant. S. M. s'accommode si bien de moi, » qu'elle a quelquefois la bonté de m'appeler » deux heures plutôt que je ne voudrois me » lever. La Reine entre dans ces plaisanteries ; » mais cependant je n'ai point encore attrapé » la confiance qu'elle avoit aux femmes de » chambre Piémontoises. J'en suis étonnée ; » car je la sers mieux qu'elles, & je suis sûre » qu'elles ne lui laveroient point les pieds & » qu'elles ne la déchausseroient point aussi » promptement que je fais «.

» C'est une femme très-haute, ajoute M. Millot, en rapportant cette Lettre, qui s'asservit à ce point, qui se complaît dans un service si propre à la rebuter : elle a son but, elle y parviendra. Elle désire à la vérité du soulagement ; mais en attendant elle fait tous ses efforts pour tirer avantage de ses fatigues «. Quel avantage ! & au fond quelle proportion entre la peine & la récompense !

Cette princesse, avec la pauvreté dont elle se plaignoit assez souvent, entretenoit ordinairement, à Rome, quatre gentilshommes,

plusieurs pages, douze laquais, &c. & s'étoit proposé d'en augmenter beaucoup le nombre en Espagne. » Je suis gueuse, il est vrai, écri-» voit-elle à la Maréchale ; mais je suis encore » plus fière, & rien ne le prouve tant que » l'opinion que l'on a de mes grandes riches-» ses. Dans cette occasion je me ferai un » point d'honneur de ne rien demander, & » cependant je ferai une dépense proportion-» née à l'éclat de l'emploi dont le Roi m'ho-» nore «. *Mémoires politiques & militaires, &c.* par M. l'Abbé Millot.





LETTRE LVII.

D'Emilie au Marquis.

UN nouveau jour luit donc pour moi : non ſeulement le Ciél me ramène dés ombres de la mort, dês portes du trépas ; non ſeulement, mon père, je puis encore vous écrire, vous exprimer mes tendres ſentimens, apprendre de vous à faire un ſaint uſage de la vie, de la ſanté que Dieu a daigné me rendre, & que je crois dévoir à vos vœux & à vos prières ; mais votre fils, votre cher fils eſt tout entier à la Religion, à la vérité, à la vertu. Votre dernière Lettre vient d'achever, pour ſa converſion & ſon bonheur, ce que les précédentes n'avoient fait qu'ébaucher. Quels détails j'ai à vous faire ! & que vous allez partager vivement toute la joie que je reſſens !

Je ſortois à peine de l'état de foibleſſe qui accompagne les beaux jours de la convaleſcence, lorſque des circonſtances imprévues m'ont appris toutes les pertes,

que faiſoit mon mari, & le rang dont la Reine vouloit m'honorer. Valmont riſquant toujours d'être arrêté & ne pouvant me voir que difficilement, je me ſentis aſſez de forces pour me faire conduire à l'inſtant chez Madame de Veymur, où j'eus avec lui l'entretien le plus intéreſſant. Dès qu'il me vit, il ſe jeta à mes genoux, & ce ne fut qu'en le menaçant de prendre la même poſture que lui, que je parvins à le faire relever. Il me témoigna, comme il l'avoit déjà fait tant de fois, les plus tendres regrets des maux qu'il m'avoit cauſés, mais en même tems les plus grandes inquiétudes ſur ſon ſort & ſur ce que j'allois devenir. Ses craintes jalouſes perçoient de nouveau à travers la vive expreſſion de ſes ſentimens & de ſes alarmes. » Nous allons être ſéparés, » me diſoit-il; la faveur vous retient à » la Cour, & elle m'abandonne. Au mo- » ment où mon cœur vous rend toute » la juſtice qui vous eſt due, où j'allois » réparer tous mes torts par la plus conſ- » tante fidélité, vous m'êtes ravie; & » lorſqu'une fois on aura prononcé mon

» exil, peut-être, hélas ! vous m'oublierez » pour toujours «. Cher époux, répondis-je à Valmont, eſt-ce donc ainſi que vous me rendez juſtice ? Eſt-ce en outrageant ma tendreſſe, que vous prétendez me prouver la vôtre ? Ignorez-vous que vous faites le charme de ma vie, & qu'elle ne peut m'être agréable ſans vous ? » Eh, que puis-je, s'écria t-il avec l'ac» cent de la douleur la plus amère, que » puis-je maintenant pour votre bon» heur, moi, qui n'en connoiſſois plus » d'autre que celui de vous rendre heu» reuſe ? Que me reſte-t-il à vous offrir ? » quel bien eſt encore en ma puiſſan» ce « ? — Votre cœur, cher Valmont. De tous les biens, il eſt le ſeul que je déſire que vous me conſerviez ; & ſi j'en crois le mien, non, nous ne ſerons pas ſéparés. — Ah ! il le faut, Madame, reprit-il vivement, il le faut, & on vous y contraindra. Vous le devez d'ailleurs à votre fils, vous vous le devez à vous-même ; & pourquoi vous aſſocieriez-vous à mes malheurs ? Vous les avez ſi peu mérités ! — O mon ami ! qu'appelles-

tu des malheurs ? tu me connoîtras donc toujours bien peu ! Quoi ! ne plus te voir, décoré de titres fastueux, ramper dans la foule des courtisans, encenser la fortune & ses caprices, courir après des ombres, idolâtrer un monde qui t'a perdu ; quoi ! te posséder en assurance au sein du calme & de la sagesse ; voilà ce que tu nommes des malheurs ! Eh, Valmont, ne t'ai-je donc jamais aimé pour toi-même ? T'ai-je paru dans aucun tems si fort éblouie de la brillante chimère des richesses & des honneurs ? Est-ce donc, lorsqu'ayant vu au printems de mes années la mort de si près, j'ai puisé à son école de nouvelles lumières ; lorsque ses menaces & tout son appareil m'ont si bien instruite sur le néant & l'instabilité des choses humaines ; lorsque mon ame a repris de nouvelles forces, pour résister à leurs dangereux attraits, que je serai portée davantage à les regretter ? Va, mon ami, ce que je demande au Ciel pour le contentement de tous deux, c'est que tu ne les regrettes pas plus que moi. — Chère Emilie, me répondit Valmont avec transport, ne ces-

ſeras-tu de me faire rougir de moi-même.....? Mais enfin, l'autorité? — L'autorité, mon ami, je la crois trop équitable pour me contraindre; & repoſe-toi, ſur ma tendreſſe, des moyens que j'emploierai pour la fléchir. — Fais donc ce que tu voudras, me dit mon mari. Tendre Emilie, diſpoſe de toi, de moi, de tout mon être; car je ne veux plus vivre que pour toi. — Pour Dieu par-deſſus tout, cher Valmont; pour Dieu, qui t'a fait & qui peut ſeul te rendre heureux. — Eh bien, ma bonne amie, tu m'apprendras à vivre pour lui; & pourrois-je ne pas l'aimer, quand tu me le rends ſi aimable?

Je laiſſai mon mari ainſi préparé à la démarche que j'allois faire, ſans lui rien dire de trop précis; & dès le lendemain je courus me jeter aux pieds de la Reine. Je lui rendis les plus vives actions de grâces de l'intérêt qu'elle avoit daigné prendre à ma ſituation, & de la haute faveur qu'elle vouloit bien me faire; mais je la conjurai de ne pas me forcer d'accepter ſes dons, quelque prix

qu'ils eussent à mes ieux, par mon respect & mon attachement pour elle. Quoi ! vous refusez le Roi, me dit-elle; & lorsqu'à ma demande, il vous laisse à la Cour & près de moi, vous me refusez moi-même ! O Madame, lui répondis-je, pénétrée de ses bontés, je vous l'avouerai dans la sincérité de mon cœur ; de toutes les faveurs de la Cour & de tout ce qu'elle a de plus attrayant, je ne regrette que la douceur que j'aurois éprouvée à vivre près de vous, à me former sous vos ieux & par vos exemples, & à vous prouver par mes soins tout mon zèle & toute ma reconnoissance. Mais M. de Valmont.... Eh bien, reprit la Reine, M. de Valmont... il est on ne peut pas plus coupable; c'est lui qui a fait tous vos maux ; il ne pourroit que vous rendre plus malheureuse encore : & c'est pour vous soustraire à de nouveaux chagrins, que je vous retiens auprès de moi. — Ah ! Madame, il m'est cher ; il est toujours mon mari ; & son sort doit être le mien. On vous l'a peint d'ailleurs sous de trop noires couleurs : son esprit est naturellement droit, son cœur

eſt bon; il m'aime, & on l'avoit égaré. — On l'avoit égaré... & qui ? Le meilleur de ſes amis, Lauſane, qui vous rendoit tant de juſtice, qui penſoit ſi bien de vous, & que l'indigne jalouſie du Comte nous a ſi malheureuſement ravi ? Ah ! quelle que ſoit la funeſte rencontre qui l'a rendu ſi criminel, le Roi ne lui pardonnera jamais. — Il eſt cependant, repris-je en verſant quelques larmes, bien digne de pardon. Vous prétendriez le juſtifier ! — Non, Madame ; en ſe livrant tout entier à un emportement qu'il devoit réprimer, & en ſe rendant ſon propre vengeur, il a manqué aux loix, au Prince, à la Religion ; & peut-on dès-lors ne pas être coupable ? Mais il eſt jeune, vif, & ſenſible ; & ſa ſenſibilité a été miſe à de trop rudes épreuves.... J'en dis trop peut-être ; & je riſquerois de devenir coupable comme lui. — Parlez, me dit la Reine, je l'exige, & vous l'ordonne.

Après toute la réſiſtance qu'il m'étoit poſſible de faire, je me vis contrainte d'obéir, & d'entrer dans tous les détails de la conduite du Baron envers moi, en-

vers mon mari. Je la repris depuis votre exil, & je finis par les aveux que Lausane avoit faits au Comte avant de mourir, & que la jeune Madame de Veymur, instruite par Valmont, m'avoit rapportés. La Reine fut frappée du plus grand étonnement au récit de tant de noirceurs, & ne put se refuser aux preuves que je lui en donnois. Qu'ai-je entendu ! me dit-elle; & qui n'eût été là dupe de tant de ruses & de duplicité ? ma plus grande peine, continua-t-elle du ton le plus affectueux & le plus tendre, est maintenant, en partageant vos malheurs, de ne pouvoir les terminer. Dans ce moment sur-tout, le Roi ne voudroit rien entendre; il ne cesse de regretter le Baron qu'il aimoit, & qui avoit surpris avec tant d'art sa confiance & sa religion. Il est outré contre votre mari; & ce n'est que parce qu'on l'a assuré qu'on ne savoit ce qu'il étoit devenu, & qu'on le croyoit passé dans les pays étrangers, qu'il s'est contenté de le dépouiller de ce qu'il possédoit à la Cour. Aujourd'hui, comptant vous y retenir, & par une suite de cette bonté que vous

lui connoissez, il est déterminé, non plus comme auparavant, à faire enfermer le Comte s'il venoit à reparoître, mais à le tenir exilé au loin & pour toujours. Tout ce que je puis donc vous promettre, est d'obtenir pour vous la permission d'aller le joindre, & de vous réunir tous deux au Marquis de Valmont, que j'ai toujours regretté comme mon meilleur ami. Des momens plus favorables renaîtront un jour, où je pourrai plaider votre cause avec avantage; & si le Roi vous rappelle à la Cour, avec la façon de penser que je vous connois, je croirai y avoir gagné plus que vous. Elle me dit adieu, en m'embrassant, & les ieux mouillés de pleurs. Sa bonté fit couler les miens, malgré la joie que je ressentois de toutes les bonnes nouvelles que j'allois porter à mon mari.

Je le trouvai méditant sur votre dernière Lettre, qu'il venoit de recevoir. C'en est fait, me dit il du plus loin qu'il m'apperçut; ton mari ne vit plus pour le monde: le monde n'est plus rien pour

lui. Ses faux biens ne méritoient pas de captiver mon cœur ; ils ne ſeront plus l'objet de mes regrets. Dieu eſt tout, ma chère Emilie, & mon unique douleur eſt d'avoir pu l'offenſer. Puiſſe-t-il du moins agréer mon repentir & le reſte de mes jours ! Emilie, que Dieu eſt bon ! & que je ſuis coupable ! Eh bien, mon ami, lui répondis-je en le ſerrant entre mes bras, mon cher ami, puiſque tu le reconnois, Dieu te pardonne : il ne rejette point un cœur contrit & humilié. Ah ! qu'il achève, s'écria-t-il, de briſer le mien ! Pourrai-je jamais expier, par trop de gémiſſemens & de larmes, les outrages que je lui ai faits ? pourrai-je expier...... O Dieu ! quel triſte ſouvenir vient augmenter ma peine ! quelle affreuſe image me ſuit par-tout ! cruel homicide ! à quel excès je me ſuis porté ! Lauſane ! cher Lauſane ! aux dépens de mes jours, que ne puis-je te rendre la vie... ! J'ai écarté de Valmont, autant qu'il étoit en moi, ce ſouvenir douloureux qui l'accable, qui m'accable moi-même ; & pour le rendre plus calme, en le rame-

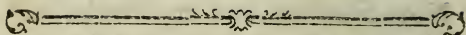
nant à des idées moins triſtes, qui le préparaſſent inſenſiblement à tout ce que j'avois d'heureux à lui annoncer, je lui parlai le langage de la tendreſſe. Emilie, me dit-il en m'interrompant, comment peux-tu m'aimer encore, tout indigne que je ſuis ? Mériterai-je jamais le pardon que tu m'accordes ? & quels que ſoient à l'avenir mes ſentimens & mes mœurs, m'acquitteront-ils envers mon père, le plus tendre, le meilleur de tous les pères, de ce qu'il a fait pour moi ? O que je me repens de n'avoir pas toujours cru ſes ſages conſeils, de n'avoir pas toujours penſé comme lui ! — Mon bon ami, permets-nous d'oublier tes égaremens, pour ne plus voir que ton repentir. Viens en recueillir les fruits dans les bras de ton père & dans les miens : nous allons tous être réunis. Et à l'inſtant je lui ai fait part de l'entretien que je venois d'avoir avec la Reine ; de la liberté qu'elle me laiſſoit, & de ſes bontés pour nous. O Dieu ! s'écria-t-il à la fin de mon récit, & en levant les ieux & les mains vers le ciel ; Dieu bon ! Dieu infiniment

bon ! eſt-ce donc ainſi que vous me puniſſez ? Ah ! Emilie, mon cœur ne peut ſuffire à ma reconnoiſſance envers le Seigneur, & à ce que je dois à ton amour. Quoi ! Valmont te tiendra lieu de tout, ma tendre amie ! Ah ! je ſuis trop heureux ! Allons, me dit-il en ſe levant avec tranſport, allons faire part à la jeune Veymur, à ſa belle-ſœur, à ſon mari, du ſort qui nous attend ; allons leur apprendre que nous ne ferons plus avec eux qu'une même maiſon, qu'une même famille ; allons mettre en commun, avec des amis ſi chers & ſi fidèles, nos ſentimens, nos joies, & notre félicité.

Vous jugez, mon père, de l'impreſſion que fit ſur eux une ſi douce nouvelle. Ma chère Veymur, ma chère Senneville, car c'eſt le nom que j'aime encore à lui donner, tomba preſque pâmée entre mes bras, nos larmes ſe confondirent ; & ce moment fut pour nous le prélude des momens plus délicieux encore que nous nous promettons près de vous. Ah ! mon père, eſt-il ici-bas des plaiſirs plus vrais, que ceux qui naiſſent de la religion & du ſentiment ?

Nous

Nous attendons, avec impatience, l'effet des promesses de la Reine & le moment de notre départ ; mais jusque-là nous pouvons encore recevoir une de vos Lettres. Nous profitons du tems qui nous reste pour mettre ordre à nos affaires ; Valmont, tout occupé de celle de son salut, abandonne les autres à Peycour, dont il est sûr comme de lui-même, & s'est remis avec la plus juste confiance entre les mains de son Curé, qui lui fait faire une confession générale, en pleurant de joie sur son retour. Je vous écris pour nous deux, puisqu'il a bien voulu se reposer sur moi de ces détails, & vous prie en son nom, ainsi qu'au mien, de mettre le comble à vos soins, en nous traçant par écrit les caractères d'une piété solide, & ce qu'il faut faire pour l'acquérir & pour y persévérer. Nous joindrons cette Lettre à toutes les autres ; elles seront notre code de Religion & de Morale ; nous les relirons sans cesse ; & elles auront toujours, pour vos enfans, un mérite que tout autre qu'un père ne pourroit leur donner.



LETTRE LVIII.

Du Marquis.

Mes enfans ! mes chers enfans ! en qui je vis, je respire ; la consolation, le charme de mes dernières années, ô mes enfans ! peut-on éprouver les transports que vous me causez, & ne pas mourir de saisissement & de plaisir ! Digne épouse ! ma fille ! hâte-toi de venir recueillir sur le sein de ton père les larmes de joie que tu lui fais verser. Mon cher fils ! précipite avec elle ton départ, pour jouïr de mes embrassemens, & me faire jouïr des tiens. Doux embrassemens ! vives étreintes ! pourrez-vous suffire à ma tendresse ? Laisse, mon bon ami, laisse ce monde, si peu digne d'être regretté ; & viens puiser dans la retraite toutes les forces dont tu auras besoin un jour, pour le braver avec tous ses usages, avec tous ses dangers ; disons mieux... pour lui être utile. Viens faire ici l'essai de la sagesse, du contentement, & du bonheur. Que tu

vas me payer avec usure les inquiétudes que tu m'as données ! Tu es donc à Dieu sans partage ; tu lui offres après tes fautes le sacrifice du repentir & de l'amour ; pourroit-il ne pas l'agréer ?

O mon fils ! tu me fais demander par Emilie des avis propres à régler & à nourrir en toi la piété. Eh, que suis-je pour t'instruire sur des objets si relevés ? un vieil enfant, qui ne peut que bégayer avec toi les premiers élémens d'une pareille science. N'importe, mon propre guide, mon Pasteur va m'aider dans un si grand ouvrage ; & par la suite il achevera, en conversant avec toi, ce que le tien aura si heureusement commencé. Que ces Anges de paix, ces dignes consolateurs des hommes (*a*), leur refuge dans leurs peines, leur soutien dans leurs foiblesses, leur ressource après leurs égaremens, leurs guides & leurs amis fidèles dans les situations les plus critiques de la vie, remplissent à notre égard un précieux ministère ! Et quand ils le remplissent dignement, ah ! qu'ils méritent bien notre confiance & nos hommages ! Celui que, dans sa clé

mence, le Ciel nous a donné, à moi & à toutes les bonnes gens de nos hameaux, eſt leur père & le mien. Il ſera le tien, mon fils; & je lui verrai ſans peine partager avec moi ce titre ſi flatteur & ſi doux. Son ame tendre & ſenſible s'ouvre à tous les genres de misères; & ſa charité ingénieuſe trouve, pour toutes, les remèdes néceſſaires. Le meilleur des Princes ſe plaignoit d'avoir perdu un jour; mon Paſteur ſe reprocheroit d'avoir paſſé une heure, & moins encore, ſans avoir fait du bien. Si tu ſavois, cher Valmont, combien il a pris part à ma peine, comme il s'eſt intéreſſé à ton retour vers Dieu, combien il m'a fourni de lumières pour te ramener & t'éclairer; non, tu ne croirois jamais pouvoir aſſez lui marquer de tendreſſe & de reconnoiſſance. O que j'ai béni le Seigneur, du choix qu'il m'a fait faire, quand je l'ai nommé pour mon Curé! & que l'on connoît mal les avantages dont on ſe prive, & les comptes dont on reſte chargé, lorſqu'on abandonne ce choix à la faveur ou au haſard!

Soutenu, guidé par ſes leçons, je vais

donc, mon fils, répondre à tes désirs. Je vais m'entretenir avec toi de l'objet le plus intéressant dont l'homme puisse s'occuper, du seul objet qui offre à l'ame un aliment digne d'elle.

Oui, mon fils, c'est pour la piété, la solide piété, que l'homme est fait ; & c'est faute d'en analyser le sentiment & d'en connoître l'excellence, qu'on ôse dans un certain monde en ridiculiser jusqu'au nom même *(b)*. Eh, qu'est-ce que la piété, sinon le culte de la reconnoissance & de l'amour envers le plus aimable de tous les êtres & le plus bienfaisant ? Pour quelle plus noble fin l'homme a-t-il été placé sur la terre, que pour servir de ministre & d'interprète à toute la nature, & en célébrer le Créateur ? Qui jouit plus que lui de tous les trésors qu'elle renferme ? Qui en saisit mieux tous les rapports ? Qui en goûte mieux tous les charmes ? Et quel être ici-bas rendra ce tribut de gloire à l'Etre suprême, si, au nom de toutes les créatures, l'homme ne le glorifie pas ? Quoi ! notre cœur est capable d'aimer ; & il lui

ſera permis d'être indifférent pour l'auteur de ſon exiſtence, pour celui qui nous a fait tout ce que nous ſommes, & qui nous a tout donné ? Quoi ! la reconnoiſſance ſera la première vertu des belles ames, le lien qui attache le plus sûrement au devoir par le ſentiment, le caractère eſſentiel des cœurs bien nés ; & ce n'eſt qu'envers Dieu, le premier & le plus grand de tous les bienfaiteurs, qu'il nous ſera permis d'être ingrats ? Quoi ! nous ſommes portés à louer, à bénir, à honorer la bonté, l'équité, la ſageſſe, & tout ce qui porte un caractère d'ordre, de beauté, de perfection dans nos ſemblables ; & nous ne le bénirions pas dans l'Etre ſouverainement parfait qui en eſt la ſource ? Ah ! notre cœur nous en puniroit. Eh, comment arrive-t-il en effet, qu'à parler en général, tout retour ſur ſoi, toute vûe, tout ſentiment d'intérêt, d'ambition, d'orgueil, d'envie, de paſſion déréglée, ait quelque choſe de turbulent, d'inquiétant, de fatigant pour notre ame ; & que les retours vers Dieu, de confiance, de réſignation, d'of-

frande, de louange, & d'amour, ayent quelque chose de tranquillisant, de doux, & de consolant, qui la mette comme dans son centre ? Non, ce n'est qu'en aimant bien Dieu, que l'on peut dire avec vérité que l'aliment, la vie, le bonheur d'un être intelligent, c'est l'amour (c).

Mais dans quelle mesure doit-on l'aimer ? Ah ! il n'y en a point d'autre, disoit une ame pieuse & tendre, que de l'aimer sans mesure. N'est-ce donc pas ainsi que lui-même nous a aimés ? & le Chrétien, qui ne voit plus seulement dans son Dieu le Dieu de la nature, mais l'Auteur de la grâce ; mais un Dieu qui s'est montré assez grand, assez rempli d'amour, assez bon, pour consentir que son verbe s'unît à la nature humaine ; pour s'immoler dans la personne de son Fils au salut des hommes ; pour se choisir en lui une victime digne de sa justice, & propre à servir d'instrument à sa miséricorde ; le Chrétien qui n'aimeroit pas un tel Dieu de tout son cœur, de toute son ame, de toutes ses forces, ne seroit-il pas le plus

dénaturé de tous les êtres ? ne ſeroit-il pas un monſtre ? Mais ſi c'eſt ainſi qu'on l'aime, on eſt pieux, on eſt dévot, on lui eſt conſacré, dévoué tout entier * (*d*). C'eſt donc à dire que ſes intérêts deviennent les nôtres; que ſa gloire ſeule nous touche & nous émeut, qu'on le retrouve par-tout & dans tous ſes ouvrages, qu'on jouït avec tranſport de ſes dons par cela même qu'ils nous viennent de lui, qu'on lui eſt ſoumis dans les épreuves qu'il nous envoie, qu'on obſerve avec ſoin ſes préceptes, qu'on eſt zélé pour ſon culte,

---

* AIMER DIEU DE TOUT SON CŒUR, DE TOUT SON ESPRIT, DE TOUTE SON AME, DE TOUTES SES FORCES, ET SON PROCHAIN COMME SOI-MÊME, pour l'amour de Dieu (*Marc*, *XII*, *31.*); ce n'eſt pas un conſeil, c'eſt un précepte; c'eſt le premier commandement de la Loi; c'eſt l'abrégé de toute la Morale évangélique, de toutes les leçons de notre divin Maître. O vous donc, qui croyez à Jéſus-Chriſt, & qui ſavez que votre Dieu exige de vous un tel amour, oſez bien dire que la dévotion, que la piété n'eſt pas un devoir!

qu'on cherche à étendre ſon nom, qu'on va au devant de ce qui peut lui plaire, qu'on écoute & qu'on ſuit avec joie ſes inſpirations & ſes conſeils, qu'on n'a en toutes choſes d'autre volonté que la ſienne.

Eh, quels ſentimens ſont plus propres à honorer Dieu, & plus dignes de l'homme ? Qu'eſt-ce qui peut mieux élever l'ame & la rendre vraiment ſublime ? Ah ! mon fils, ſi Dieu exiſte, ſi avec toutes nos facultés nous ſommes ſon ouvrage ; la piété droite & ſincère, bien loin d'être une ſuperſtition, un ridicule, ou une foibleſſe, eſt le premier de tous les devoirs ; & ſa divine flamme eſt, après Dieu, ce qu'il y a de plus grand au ciel & ſur la terre.

Malheur, mon fils, malheur à ces ames foibles & puſillanimes, que le nom ſeul de la piété effraie, que le moindre obſtacle arrête, que le plus léger ſacrifice épouvante ! Malheur à ces demi-Chrétiens, dont la Religion eſt une routine, dont le culte eſt une cérémonie, qui honorent du bout des lèvres celui qui n'eſt digne-

ment honoré que par le cœur ! Malheur à ces hommes qui croient d'une manière & qui agiſſent de l'autre (*e*) ; qui démentent leur croyance par leur conduite ; qui font blaſphémer leur foi par leurs œuvres ; qui tiennent au monde, au tems, à la terre, lorſqu'ils font profeſſion d'avoir Jéſus-Chriſt pour chef & pour modèle, l'éternité pour fin, le ciel pour patrie ; & qui font ainſi, de l'Evangile du ſalut, la matière de leur jugement & de leur condamnation ! Malheur, malheur enfin à ces Chrétiens de nom, retenus ou excités ſeulement par la crainte ; preſque toujours en deçà de la loi, pour ne pas riſquer de faire plus qu'elle ne commande ; raiſonnant, équivoquant ſur le précepte, pour ſe diſpenſer de l'accomplir ; meſurant, compaſſant leur plus ou moins de fidélité ſur le ſeul danger de ſe perdre ; eſclaves ſous l'empire d'un maître, & jamais enfans bien-nés ſous la douce loi d'un père ! Hélas ! ils traînent le joug du Seigneur, qu'ils n'ont pas la force de porter ; leurs pratiques mortes & ſtériles, parce qu'elles ne ſont pas vivifiées par

l'amour, forment autour d'eux un cercle laborieux & pénible, qu'ils se fatiguent vainement à parcourir : n'appartenant, à proprement parler, ni à Dieu ni au monde, ils sont un objet d'horreur pour l'un & la fable de l'autre ; ils ne goûtent ni les douceurs de la Religion, ni les plaisirs de la vie, & sont également malheureux par les choses qu'ils se permettent & par celles qu'ils se refusent.

O que bien plus sage est l'ame pieuse & fidèle ! sa ferveur la soutient & l'anime ; rien ne la gêne, rien ne l'asservit, rien ne lui paroît difficile ; elle fait les plus grandes choses, & les trouve encore trop petites ; elle avance toujours, & ne se lasse jamais ; elle court de vertus en vertus ; & les pratiques de piété, embrassées avec joie, bien loin de lui paroître un fardeau pesant, ont pour elle toute la douceur du joug aimable de Jésus Christ *.

* Portez mon joug sur vous... dit le Sauveur à ses Disciples ; car mon joug est doux & mon fardeau léger. *Matt. xi.*

O mon fils ! ſuis donc la noble carrière qui s'ouvre à tes déſirs. Enflamme-toi pour l'objet qui mérite le mieux de t'enflammer : & ne reſſemble pas à ces adorateurs ſacrilèges de la Divinité, qui profanent les beaux noms d'amour & de charité ; qui ôſent dire, j'aime... j'aime Dieu de tout mon cœur, & qui l'oublient à chaque inſtant, ou ne s'en ſouviennent que pour chercher des prétextes à leur révolte, que pour le méconnoître ou pour l'outrager.

Mais que doit t'inſpirer envers lui une piété ſincère ? Je te l'ai dit, cher Valmont, par-deſſus tout, elle doit te conduire à la recherche de ſes intérêts & de ſa gloire : Il faut que cette gloire de ton Dieu ſoit le mobile & la règle de toutes tes actions, comme elle a été par rapport à lui-même la fin de toutes ſes œuvres *. Glorifier Dieu **, le glorifier au nom de Jéſus-

---

* Dieu a tout fait pour lui-même. *Prov. 16.* Je ſuis le principe & la fin, nous dit le Seigneur dans les Livres ſaints. *Apoc. 1, 8.*

** Soit que vous mangiez, ſoit que vous



C. Monnet inv. Louis Le Grand Sculp.

Engagemens sacrés qui lient le Prince à ses Sujets, et les Sujets à leur Prince!

Christ *, c'est la ſource des mérites de l'homme & du Chrétien, le grand ſecret de la Religion, & ce qui peut ſeul rendre tes moindres actions dignes d'une récompenſe éternelle. Eh, qu'y a-t-il de plus capable de les ſanctifier & de les ennoblir, qu'une pareille fin? Elle renferme éminemment la pourſuite conſtante du plus grand bien que tu puiſſes faire, & le meilleur uſage de toutes tes facultés: elle rectifiera par elle-même tes jugemens & ta conduite, ſi tu te ſouviens que la gloire de ton Dieu ne peut ſe procurer dignement que par le ſoin que tu prendras de te perfectionner de jour en jour, & par le plus grand bonheur poſſible que tu t'efforceras d'apporter à tes ſemblables: elle te fera ſortir des vûes fauſſes,

---

buviez, quelque choſe que vous faſſiez, faites-le pour la gloire de Dieu. 1 *Cor. 10.*

* Quoi que vous faſſiez, en parlant, ou en agiſſant, faites-le au nom de N. S. J. C., rendant grâces par lui à Dieu le Père. *Coloſſ. 3.*

Rendant grâces en tout tems, & pour toutes choſes, à Dieu le Père, au nom de N. S. J. C *Epheſ. 5, 20.*

étroites & bornées, qu'inſpirent l'orgueil & les paſſions; des vûes ſerviles & deſtructives de l'ambition; des vûes ſombres & louches d'une politique purement humaine; des vûes miſérables & ſordides d'un intérêt perſonnel & momentané; pour te faire enfanter les deſſeins les plus vaſtes & les plus généreux; pour t'attacher à un plan fixe d'ordre, d'équité, & de bienfaiſance; pour t'élever juſqu'aux ſacrifices les plus magnanimes, lorſque l'intérêt de la vérité & le bien commun l'exigeront: elle donnera à ton ame un reſſort vraiment durable, un courage qui ne s'épuiſera jamais: elle portera ſon élan ſublime juſqu'à la Divinité, & l'armera toute entière, cette ame, des forces du Tout-puiſſant; elle lui aſſurera à elle-même une gloire immortelle & une véritable grandeur. Oui, Valmont, ſi tu aimes la gloire (*f*); ſi ce feu ſacré, ce déſir inquiet des belles ames te dévore: cherches-en du moins une, qui ſoit vraie & qui ne puiſſe périr; & c'eſt dans le zèle pour la gloire de Dieu qu'elle ſe trouve.

Soutenu par un ſi beau motif, guidé par

une fin ſi pure, tu joindras, à ce premier principe d'une vraie & ſolide piété, la ſoumiſſion pleine de confiance qu'il entraîne, la conformité à la volonté du Très-Haut. Heureuſe ſoumiſſion ! aimable conformité ! qui fait le caractère eſſentiel du vrai juſte, & ſon bonheur dès cette vie même. C'eſt cette conformité qui place la pratique des devoirs bien avant celle des œuvres de ſimple conſeil & de ſurérogation ; qui, parmi les différentes obligations de la vie civile, donne le premier rang à celles que notre état nous impoſe ; qui tient tout dans l'ordre, ramène tout au vrai, ſaiſit en toutes choſes le juſte milieu, & retranche également les abus de la ſuperſtition & les excès de la ſingularité (*g*). C'eſt elle qui nous met à l'abri du trouble dans les évènemens contraires, des craintes & des inquiétudes pour l'avenir, des plaintes & des murmures ſur le préſent, ces eſpèces de blaſphêmes contre la Providence, ces déſaveux tacites de l'équité, de la ſageſſe, & de la bonté du Tout-puiſſant *. C'eſt

* Le vrai Chrétien n'oublie point ces belles

elle qui nous fait goûter les fruits de la patience *; qui, en nous soumettant aux loix du plus grand de tous les maîtres, nous fait reposer en paix dans le sein du meilleur de tous les pères; qui ne permet pas que nous trouvions du mécompte dans notre attente, de l'erreur dans nos désirs; & qui, dans toute circonstance, nous laisse toujours également satisfaits.

C'est elle encore, c'est cette conformité sainte, qui, ne se bornant pas à nous prescrire l'accomplissement des devoirs les plus essentiels, nous rend fidèles dans les choses mêmes les plus légères. Que dis-je? elle ne nous permet pas de distinguer, pour la direction de notre propre conduite, entre les petites fautes & les grandes. Rien n'est petit pour une

---

paroles de son divin Maître : » Ne vous inquiétez point comme les païens ; car votre Père » sait vos besoins. Cherchez, avant toutes cho» ses, le Royaume de Dieu & sa justice ; & tout » le reste vous sera donné par surcroît «. *Mat. 6.*

* La racine de la patience est amère, a dit un auteur moderne ; mais que les fruits en sont doux!

ame chrétienne, rien n'eſt léger de ce qui peut offenſer ſon père, ſon ami, ſon Dieu. Ne ſe laiſſer jamais aller à la moindre faute avec réflexion, c'eſt la première loi d'un amour délicat & tendre : & pour qui, ô mon Dieu ! ſera toute la délicateſſe du ſentiment, ſi elle n'eſt pas pour vous ? C'eſt d'ailleurs, cher Valmont, cette attention ſcrupuleuſe à ne ſe rien permettre de ce que l'amour nous défend, qui nous met le plus ſûrement à l'abri des rechutes, & qui nous conduit par degrés aux plus hautes vertus. Car c'eſt un oracle du Sauveur, que » celui qui » eſt fidèle dans les petites choſes le ſera » auſſi dans les grandes; & que celui au » contraire qui eſt infidèle dans les unes, » le deviendra également dans les au» tres * «. *Celui qui craint Dieu*, dit l'Ecriture, *ne néglige rien :* à plus forte raiſon celui qui l'aime **.

---

* Luc. XVI. 10.

** Rien n'eſt plus néceſſaire qu'une grande délicateſſe de conſcience, pour nous mettre par la ſuite à l'abri des illuſions, des crimes, de

O toi ! mon fils, pourrois-tu maintenant ne pas ſentir le prix d'une vie entière paſſée dans cette fidélité conſtante ? Pourrois-tu du moins ne pas en commencer l'époque à ces inſtans de lumières,

---

l'aveuglement, de l'endurciſſement, & de l'impénitence. Si l'on n'apporte pas beaucoup de ſoin à former & à entretenir en ſoi une conſcience tendre, exacte, & timorée, on pourra bien, d'après les premiers principes d'éducation, reſſentir pendant quelque tems de l'horreur pour certaines fautes ; mais enſuite on ſe familiariſera inſenſiblement avec elles : on aura conçu le péché avec peine, avec remords ; & bientôt on l'enfantera ſans douleur.

» Ah ! ſi le premier déſordre, dit M. Rouſ-
» ſeau, eſt pénible & lent ; que tous les autres
» ſont prompts & faciles ! Preſtige des paſ-
» ſions ! tu faſcines ainſi la raiſon, tu trompes
» la ſageſſe, & changes la nature avant qu'on
» s'en apperçoive. On s'égare un ſeul moment
» de la vie, on ſe détourne d'un ſeul pas de la
» droite route : auſſi-tôt une pente inévitable
» nous entraîne & nous perd ; on tombe enfin
» dans le gouffre, & l'on ſe réveille épouvanté
» de ſe trouver couvert de crimes, avec un
» cœur né pour la vertu «.

où le Dieu des miséricordes se montre à toi avec tous ses charmes; à ces momens de grâce & de réconciliation, où il te fait si heureusement rentrer sous son empire? O la belle vie! qu'on peut terminer en se disant à soi-même : » Depuis que j'ai appris à connoître mon » Dieu & à goûter combien il est doux, » j'ai eu des foiblesses, j'ai fait des fautes, » mais elles m'ont échappé; & avant que » de les faire, & en les faisant, je ne les » voyois pas; & si je les avois entrevues, » si je les avois seulement soupçonnées, » ô mon Dieu! mon cœur me rend ce con- » solant témoignage que je ne les aurois » pas faites «. L'heureuse mort! où Dieu achève de tout perfectionner par le sacrifice entier de nous-mêmes, de tout purifier par ce dernier trait de sa justice, de tout pardonner par sa clémence; & où l'on peut ainsi remettre tranquillement son ame entre les mains de son Créateur!

Mais elle suppose, cette mort si précieuse, que l'on a tout fait de son côté, pour satisfaire, selon ses forces, à sa

gloire outragée. Jusqu'ici, cher Valmont, tu as contracté des dettes envers le Seigneur ; & c'est à la pénitence à les acquitter. Un homme-Dieu victime pour tes péchés, en donnant du mérite à ton repentir, du prix à la réparation de tes offenses, ne t'a pas en effet dispensé de les réparer. Membre de cet auguste Chef, il faut que tu accomplisses en toi ce qui manque, non de sa part, mais de la tienne, à ses souffrances *. Les saintes rigueurs de la pénitence, si décriées par la fausse sagesse & la prudence de la chair, sont consacrées au tribunal de la raison même ; elles le sont par la voix de la conscience & le cri de la nature. Oui, tous les hommes, dans tous les lieux & dans tous les tems, par un instinct naturel, ont respecté les droits de la justice divine, violés par le péché, & le soin qu'on prend d'y satisfaire. Par-tout, ce soin de venger sur soi la Divinité offensée par nos crimes se concilie, en dépit de nous, la vénération la

* Coloss. 1, 24.

plus profonde ; & la pénitence a tellement paru une loi du zèle & de l'amour, que nul peuple dans sa religion n'a fait des Saints de ceux qui ne s'étoient pas montrés pénitens.

Je n'ignore pas cependant combien ici les abus sont communs, & les excès fréquens. Je sais distinguer la démoniaque & cruelle folie du Bonze & du Fakir, l'hypocrite vanité du Derviche, l'affectation & les dehors de la réforme *(h)*, de l'humble & sage austérité d'une pénitence vraiment religieuse, chrétienne, & raisonnable. Je sais quelles sont les bornes qu'a posées la Religion (*i*); mais en respectant ces bornes, en respectant une santé, des forces, une vie, qui ne sont point à nous, je sais aussi combien sont saintes les rigueurs de la pénitence, combien elles sont justes & nécessaires *.

---

* Malheur à toi, Corozaïn, s'écrie le Sauveur ; malheur à toi, Bethsaïde ! parce que, si les miracles qui se sont opérés au milieu de vous avoient été faits dans Tyr & dans Sidon, il y a long-tems qu'elles auroient fait pénitence

De plus, mon fils, la mortification chrétienne donne à l'ame une force & une vigueur, que ſans elle il eſt comme impoſſible d'acquérir. Quiconque ſe croiroit en droit de ſe ſatisfaire dans toutes les choſes innocentes & permiſes, riſqueroit aiſément d'être trop foible dans des occaſions importantes, pour pouvoir ſe refuſer les choſes mêmes qui lui ſeroient défendues. Tel eſt l'oracle du ſage : » Si » vous accordez à votre ame tout ce que » les ſens lui demandent, elle vous ren» dra bientôt la joie de votre ennemi * «. Telle eſt auſſi la maxime de l'Apôtre : » Mortifiez vos membres... portant ſans » ceſſe dans notre corps la mortification » de Jéſus Chriſt, pour que ſa vie ſoit » manifeſtée en nous ** «.

Mais, mon fils, la vraie piété, en

---

dans le ſac & dans la cendre. *Matth. xi.*

Je châtie mon corps, & je le réduis en ſervitude, dit le grand Apôtre, de peur qu'ayant prêché aux autres, je ne ſois réprouvé moi-même. 1. *Cor. 9.*

* Eccli. 18, 31.

** Col. 3, 5. & 2 Cor. 4, 10.

nous rendant févères pour nous-mêmes, nous rend bons, indulgens, charitables pour les autres. Loin d'elle cette rigidité exceffive, cette vertu fauvage, cette dureté de caractère, qui déshonore, qui fait blafphémer la dévotion. Loin d'elle cet orgueil pharifaïque, cette complaifance fecrète, qui fait dire au faux jufte réprouvé par Jéfus-Chrift : » Je ne fuis » pas comme le refte des hommes «. Loin d'elle ces vivacités d'humeur & de tempérament, fi contraires à l'efprit de l'Evangile; ces fenfibilités d'un amour propre toujours exigeant, toujours inquiet, que tout offenfe, que tout irrite, & que rien ne calme & ne fléchit ; cet efprit pointilleux & jaloux, implacable dans fes haines & dans fes vengeances ; cet efprit cauftique & mordant *, tou-

* Le penchant à critiquer & à médire accompagne prefque toujours la fauffe piété. La médifance, fi abominable aux ieux de la Divinité, & dans ceux qui la font, & dans ceux qui l'écoutent, eft en horreur même aux gens du monde, en qui il refte encore quelque vertu

jours prompt à juger, à censurer, & à reprendre; cette inflexibilité dans la conduite, cet entêtement dans les opinions, d'où naît si souvent le mépris des plus légitimes & des plus saintes autorités. Loin d'elle une vie oiseuse & stérile, si hautement condamnée par notre divin Maître; l'unique occupation de nous-mêmes; une sorte d'apathie, d'insensibilité pour tout autre intérêt que les nôtres; une stupide & barbare indifférence pour les besoins des malheureux... qui ne pensent pas comme nous. Ce sont-là, mon fils, les tristes caractères de cette fausse dévotion qui décrédite la véritable (*k*). On ôse la confondre, ainsi que les vaines

morale. En effet elle est la peste de la société; elle est le vice le plus funeste dans ses conséquences, le plus difficile à réparer dans ses suites. Hé quoi de plus meurtrier qu'un coup de langue? Qu'on se souvienne au reste que l'empreinte du ridicule fait quelquefois plus de tort, que l'imputation même d'un défaut considérable. Bacon a dit quelque part, en parlant de la raillerie: » Le bon sel est sans amer-» tume «.

formules

formules ſur leſquelles elle s'appuie, avec un ſentiment, qui eſt le plus beau don du Ciel, l'objet des complaiſances du Très-Haut, l'eſprit de la Religion, & la gloire de l'humanité. On traite la piété comme on traiteroit dans le monde un honnête homme, qui, par accident ou par contrainte, ſe trouveroit mêlé, confondu avec une troupe de ſcélérats (*l*). Cependant la piété en pleurs réclame ſes droits & ceux de la Divinité qu'on outrage; elle gémit, elle parle pour ſes enfans, elle nous les montre moins répandus, moins expoſés aux regards des hommes, que ne le ſont ceux d'après leſquels on la juge & on la condamne, mais livrés en ſecret & ſans faſte à la pratique des plus aimables comme des plus hautes vertus. La charité la plus compatiſſante & la plus tendre eſt l'ame de leurs ſentimens & de leurs actions: ils voient tous les hommes comme des frères; ils voient en eux, Dieu même qui les a créés à ſon image, & le Fils de Dieu qui les a rachetés de ſon ſang. Ils ſupportent leurs foibleſſes & leurs erreurs; ils pardonnent

leur injuſtice ; ils volent à leur ſecours, les ſoulagent ſans acception du rang ou de la perſonne, & s'immolent à leurs beſoins. Ils ſe conſidèrent comme redevables à ceux qu'ils obligent. Ils ne s'arrogent aucune ſorte d'empire ; ils mettent la perſuaſion à la place de la violence & de l'autorité. Ils ſont affables, ſans chercher à le paroître. Par de continuels efforts ſur eux-mêmes, ils commandent à leurs paſſions & à leur cœur. Ils acquièrent un caractère heureux, une humeur égale, une douceur conſtante. Ils ſont humbles & petits à leurs propres ieux ; mais ils ſont grands aux ieux du vrai ſage, & plus grands encore aux ieux du Seigneur.

Aimable douceur ! précieuſe humilité ! charité ſainte ! c'eſt vous en effet qui formez les caractères diſtinctifs de la vraie piété. Et que ces caractères ſont auguſtes ! qu'ils méritent bien nos hommages ! La douceur acquiſe par l'habitude, eſt le charme le plus vrai ; elle eſt à la vertu ce que le poli eſt au diamant, elle en relève la beauté & lui donne tout ſon éclat.

L'humilité, qui la fait naître & qui l'accompagne, source des vrais mérites & la base essentielle sur laquelle ils reposent, est le sel de la sagesse & l'héroïsme de la vertu. Elle apprécie l'homme ce qu'il vaut par lui-même; elle le rappelle à son origine, lui montre son néant, & lui fait sentir son impuissance & sa misère; elle l'élève ensuite jusqu'à son Créateur, & lui apprend à chercher en lui sa force & sa grandeur. L'ame humble, petite & foible de son fonds, devient grande & forte par celui sur lequel elle s'appuie. Sans présomption, comme sans pusillanimité & sans bassesse, elle croit ne rien pouvoir par sa propre énergie, & peut tout par son Dieu. Elle emprunte de lui une lumière vive & sûre, une grâce puissante & victorieuse *, qui l'élève au dessus de toutes les pompeuses chimères de l'orgueil & de la vanité; on ne la voit point ramper devant la faveur; elle ne suit point en esclave le char brillant de

* Dieu résiste aux superbes & donne sa grâce aux humbles. *Jac.* 4, 6.

la fortune ; elle ne se laisse point éblouir par le faux éclat des grandeurs humaines ; la vérité & la justice forment son plus riche apanage. Ses plus belles victoires sont celles qu'elle nous fait remporter sur nous-mêmes : de tous les triomphes, le plus vrai comme le plus difficile, c'est celui de l'humilité sur l'amour-propre. Cette vertu, si digne de nos vœux & de nos efforts, contribue essentiellement au bonheur de l'homme, même ici-bas. Elle nous délivre des tourmens presque continuels qu'éprouve un cœur vain & superbe * ; elle nous rend les abaissemens,

* » La vanité de l'homme est la source de » ses plus grandes peines ; & il n'y a personne de si parfait & de si fêté, à qui elle ne » donne encore plus de chagrins que de plaisirs. » — Si jamais la vanité fit quelque heureux sur » la terre, à coup sûr cet heureux-là n'étoit » qu'un sot «. *M. Rousseau.*

C'est en effet la vanité, c'est l'amour déréglé de nous-mêmes, qui, en nous rendant encore plus sensibles aux distinctions & aux égards qu'on nous refuse qu'à ceux qu'on nous accorde, en nous aigrissant, en nous

les contradictions, moins sensibles ; elle nous les épargne souvent : car l'humilité nous sauve bien des humiliations. La paix est le fruit de ses combats & le prix de sa victoire. » Apprenez de moi *, dit le Fils de Dieu, fait homme pour nous servir de modèle, que je suis doux & humble de cœur, & vous trouverez le repos de vos ames ** «.

---

révoltant à la moindre contradiction comme à la moindre offense, nous remplit à chaque instant de dégoût & d'amertumes, & est la cause la plus ordinaire de nos emportemens & de nos fureurs.

» L'amour-propre, selon la pensée de M. » de Voltaire, est un ballon plein de vent. » Faites-y une piqûre, il en sortira des tem- » pêtes «.

* Mat. 11, 29.

** Jésus-Christ nous dit encore, en parlant de l'humilité : » Si vous ne devenez » comme de petits enfans, vous n'entrerez pas » dans le Royaume des Cieux «. *Matth.* 18, 3. Mais il ne faut pas croire pour cela que l'humilité chrétienne nous fasse prendre un caractère de bassesse & d'abjection, qu'elle renverse

Si ces caractères de la vraie piété, tels que nous les retracent la Religion Chrétienne & l'exemple des vrais justes, ne

---

l'ordre de la société, qu'elle nous rende dépendans de ceux à qui nous devons commander, que la simplicité qu'elle nous inspire soit foiblesse & imbécillité. Le même Dieu qui nous a dit, *Soyez petits comme des enfans*, nous a dit, *Soyez prudens comme des serpens, & simples comme des colombes.* Il y a plus; la même Religion qui nous dit, Soyez humbles, nous dit en mille manières différentes, Soyez grands, soyez courageux, soyez généreux & magnanimes. Il y a dans toute ame vraiment chrétienne une noble fierté, aussi éloignée de l'avilissement & de la bassesse, qu'elle l'est de l'enflure & de l'orgueil.

L'humilité du Chrétien l'élève, bien loin de l'avilir. C'est pour Dieu seul, qu'il s'abaisse devant les hommes; & il ne le fait qu'autant que Dieu veut, & comme il le veut. Opposez-le aux persécuteurs & aux tyrans, au monde & à ses amorces flatteuses, au respect humain & à ses lâches complaisances, à la servitude honteuse des passions & des vices, à la bassesse de l'adulation & du mensonge, à la cabale, aux intrigues, au manège des Cours & à toutes les indignes manœuvres des courtisans, à tout

ſe trouvent pas dans tous ceux qui font profeſſion d'être dévots ; ô mon fils ! qu'on s'en prenne à eux ſeuls *, & non à cette piété qui les déſavoue, qui les reprend, les condamne, & les réforme autant qu'il eſt en elle. Otez à ces ames, pieuſes à quelques égards, mais trop peu éclairées dans leur piété & trop imparfaites, ôtez-leur ce ſentiment de Religion qui les retient ; & vous reconnoîtrez alors ce qu'eſt l'homme abandonné au feu de ſes paſſions & à l'impétuoſité de ſon caractère : il étoit vif encore malgré ſa dévotion, & vous le verrez emporté &

---

ce qui avilit & qui dégrade ; ſon ame, grande & généreuſe ſans hauteur & ſans faſte, déploie toute ſa force & tout ſon courage. Elle dédaigne tout ce qui n'eſt pas digne d'elle, s'élève au deſſus de tout, & ſacrifie tout pour le véritable bonheur & pour la vertu.

* L'amour-propre eſt la ſource de cet alliage impur, qui ſe trouve ſi ſouvent dans la piété même ; ce qui a fait dire avec tant de vérité, que » par-tout où Dieu a une Egliſe, le Diable » veut avoir une Chapelle «: *Were God has a Church, the Devil will have a Chapel.*

furieux ; il étoit ſenſible & pointilleux, & vous le verrez fier & arrogant ; il étoit rigide & ſévère, & vous le verrez cruel & dénaturé. Monde injuſte & bizarre ! vous lui euſſiez pardonné ſes vices, s'il eût été ſans loi, ſans frein, ſans religion comme vous ; & parce qu'il s'efforce de devenir pieux & fidèle, vous ne daignerez pas même excuſer ſes foibleſſes * !

* Reſpecter les perſonnes pieuſes avec leurs défauts, rien de plus conforme à l'équité naturelle. » J'ai vécu cent ans, diſoit M. de Fon» tenelle, & je mourrai avec la conſolation » de n'avoir jamais donné le plus petit ridicule » à la plus petite vertu «.

Le monde, injuſte comme il l'eſt, ſe plaît principalement à répandre ſur la piété, le ſoupçon & le vernis de l'hypocriſie. Cependant la fauſſe piété, l'abus trop funeſte de la Religion a fait dans tous les tems, & dans ce ſiècle ſur-tout, beaucoup moins d'hypocrites que le monde lui-même, malgré tous ſes ſcandales. Hypocrites de droiture, de probité, d'honneur ; hypocrites de déſintéreſſement, d'humanité, de bienfaiſance ; hypocrites de bravoure, de courage, de fermeté d'ame ; hypocrites de ſageſſe, d'honnêteté de mœurs, de délicateſſe, & de ſentiment ;

Laissons, mon ami, laissons le monde invectiver contre la piété ; & en travaillant à la former en nous, mettons tous nos soins à la rendre solide & exempte de reproche. Mais que faut-il faire pour l'acquérir & pour y persévérer ? En deux mots J. C. nous l'a dit : » Veillez & priez «.

Ah ! sans doute Dieu connoît nos maux, il voit nos misères ; & pour les soulager, il n'a pas besoin de nos prières : mais pour nous dispenser de les faire, est-il, mon fils, un plus foible argument ? Dieu veut être prié, sollicité, pressé ; parce qu'il ne veut pas que nous oublions notre dépendance ; que nous perdions de vue l'hommage que nous lui devons & les droits

hypocrites d'incrédulité même, de prétendue force d'esprit, & de philosophie ; hypocrites dans tous les genres, qui n'ont, des qualités qu'ils affectent, qu'un vain renom qu'ils se donnent & les faux dehors dont ils se parent : voilà ce que le monde enfante dans toutes les conditions, & sur-tout parmi les Grands : voilà le secret important qu'il cherche à nous dérober, & qu'une fatale expérience, que des circonstances plus ou moins critiques nous révèlent à chaque instant malgré lui.

qu'il a sur nous. Dieu se doit à lui-même l'aveu que nous lui faisons de notre impuissance, le tribut de nos louanges; & c'est justice en lui de l'exiger. Il nous assûre un remède puissant contre notre foiblesse, par le sentiment qu'il veut que nous en conservions; & il est de notre intérêt que l'expression continuelle de ce sentiment, si nécessaire à l'homme, soit pour nous un devoir *. Prions donc sans

* » Il n'est point de langue où ne se trouve » cette exclamation, O mon Dieu! point de » peuple chez qui un homme que la calomnie » opprime, ou un père & une mère qui sont » privés de leurs enfans, ne lèvent les ieux au » ciel, & ne forment dans leur douleur une » aspiration secrète vers l'Etre suprême «. *M. d'Arnaud, Lettre sur Euphémie.*

Ce cri du cœur, ce cri de la prière, si naturel à l'homme, doit-il être moins vif pour les biens de l'éternité que pour ceux du tems, pour les besoins de l'ame que pour ceux du corps? Et devons-nous prier avec moins de constance & de ferveur, lorsqu'il s'agit de trouver un remède à nos passions, à nos vices, à nos erreurs, que lorsqu'il sera question de guérir nos infirmités & d'obtenir quelque soulagement à nos douleurs?

nous lasser jamais. Tout est promis à la prière, lorsqu'elle est le gémissement d'un cœur qui sent ses besoins, qu'elle est animée par la foi, & qu'elle est soutenue de la persévérance *.

Eh, quoi de plus doux que ces tendres gémissemens, ces entretiens affectueux, ces soupirs enflammés, par lesquels l'ame s'élance vers son Dieu; lui expose ses désirs; lui peint son amour; le loue de ses perfections; lui rend grâces de ses bienfaits; lui parle des peines qu'elle ressent, des maux qu'elle éprouve, des dangers qu'elle craint, des tentations qui l'affligent; implore son secours; se console, se délasse en sa présence; s'oublie, se perd délicieusement en lui; & reprend dans son sein une vigueur nouvelle (*m*)?

Mais en priant, veillons constamment, & combattons avec courage †. Le grand

* » Demandez, & l'on vous donnera; » cherchez, & vous trouverez; frappez, & » l'on vous ouvrira. *Matth.* 7, 7.

» Il faut toujours prier, & ne se lasser ja» mais «. *Luc*, 18, 1.

† » Si la vie est courte pour le plaisir, qu'elle

ouvrage de notre ſanctification ſuppoſe l'heureux concours de deux cauſes qui y ſont également néceſſaires, Dieu & l'homme : de Dieu, par ſa grâce ; & de l'homme, par ſa vigilance & ſes efforts.

Ces deux moyens eſſentiels, la vigilance & la prière, renferment tous les autres (*n*) : — le recueillement & la retraite (*o*), autant qu'elle eſt compatible avec notre état & les obligations que nous avons à remplir : douce retraite ! qui nous fait jouïr en paix de nous-mêmes ; qui nous rappelle à Dieu, à nos devoirs, à la vérité ; qui nous aide à revenir de ſang froid ſur les fauſſes opinions du monde ; ſur ſes entretiens contagieux & funeſtes, où chaque idée que l'on reçoit eſt un préjugé, où chaque principe que l'on adopte eſt une ſource d'erreurs : — la fuite des occaſions qui peuvent nous porter au mal ; car celui qui aime le péril, dit l'E-

» eſt longue pour la vertu ! Il faut être inceſ-
» ſamment ſur ſes gardes. L'inſtant de jouïr
» paſſe & ne revient plus ; celui de mal faire
» paſſe & revient ſans ceſſe : on s'oublie un
» moment & l'on eſt perdu «. *M. Rouſſeau*.

criture, y périra : — le choix des livres, des conversations *, des sociétés, qui

* » Les entretiens polissons préparent les » mœurs libertines «. *Id.*

Et les discours impies gâtent tout à la fois & l'esprit & le cœur.

Ce qui fait le plus gémir toute ame honnête & sensée, est de voir des hommes, qui d'ailleurs pensent bien & ne mènent point une vie libertine, hazarder, uniquement pour plaisanter, les propos les plus irréligieux & les maximes les plus licencieuses. Ils se croient pleinement justifiés, lorsqu'à la fin d'un pareil entretien ils ont fait une espèce de rétractation. Mais outre qu'il est toujours bien criminel & bien indécent de plaisanter sur des matières aussi sérieuses, & de se rendre, même en jouant, l'écho du vice ou l'apôtre du mensonge, le poison que renferment leurs discours, a déjà produit son effet sur des imaginations tendres & susceptibles; sur des cœurs à moitié corrompus, & qui n'attendoient pour l'être entièrement & sans retour, que cette facilité qu'on leur donne de se justifier à eux-mêmes le dérèglement de leurs passions; sur de jeunes personnes, dont l'esprit s'ouvre sans peine aux impressions dangereuses, & qui retiennent bien plus aisément un sophisme ingénieux qui les flatte, qu'elles ne

décide presque infailliblement nos sentimens & nos mœurs, & qui souvent même nous fait perdre en un jour le fruit de bien des années * : — le sentiment de la présence de Dieu (p), qui nous met en garde contre les saillies des passions; qui nous soutient dans les maux de la vie & nous les rend plus faciles à supporter; qui nous fait jouir des vrais biens avec sagesse & avec reconnoissance : — l'heureux choix d'un guide éclairé; qui veille avec nous sur nous-mêmes; qui voit sans prévention, sans illusion, ce que l'aveuglement de l'amour-propre pourroit nous dérober; qui joint, à nos foibles lumières, celles que l'expérience lui donne & les grâces attachées à son ministère : — la fréquentation des sacre-

---

sont frappées d'un désaveu qui répond foiblement aux raisonnemens captieux qu'on a pu faire.

Voyez la note qui est au bas de la page 124, t. II. » Je hais les mauvaises maximes, &c. «.

* *Una giornata di compagnie alletatrici ha forza di guastare tutte le buone lezioni d'anni parecchi.* Muratori.

mens, qui, par l'épreuve qui les précède, les diſpoſitions qui les accompagnent, les ſecours abondans qu'ils nous procurent, les faveurs & les dons qu'ils renferment, entretiennent notre vigilance, ſoutiennent notre exactitude, augmentent notre ferveur, deviennent pour nous le ſanctuaire de la ſageſſe & l'école de la vertu *(q)*: — les actes contraires aux tentations qui nous aſſiègent, ces pratiques de renoncement & d'abnégation *(r)*, qui donnent de la vigueur à notre ame, affoibliſſent la violence de nos penchans, déracinent nos vices, nous préparent des armes pour le combat, & ſont déjà comme des préſages de la victoire: — le règlement général de notre conduite, qui met de la juſteſſe dans nos vues, de l'ordre dans nos actions, de la fermeté & de la conſtance dans nos réſolutions: — les occupations journalières, le travail aſſidu *,

* On ne ſauroit trop le répéter; l'oiſiveté eſt la mère de tout vice. » Envoyez-le au travail, » dit l'Ecriture, de peur qu'il ne ſoit oiſif; car » l'oiſiveté enſeigne beaucoup de mal «. *Multam malitiam docuit otioſitas.* Eccli. 33, 29.

le bon emploi du tems, si opposé à celui qu'en font tous les jours ces agréables de l'un & de l'autre sexe, pour qui la vie n'est qu'un cercle ennuyeux de toilette, de visites, de promenades, de spectacles, de jeu, de repas, de lit encore plus que de sommeil, de soins minutieux & frivoles, d'occupations stériles, d'importantes bagatelles; eh, quelle vie pour un être pensant! — l'accomplissement de tous les devoirs de Religion, & en particulier de ceux d'un paroissien zélé; devoirs si ignorés, & si nécessaires cependant, puisqu'ils contribuent essentiellement à l'édification publique, qu'ils nous réunissent beaucoup mieux que tout autre exercice dans l'adoration commune & l'observance d'un même culte, qu'ils nous assûrent des instructions aussi simples que solides *, qu'ils influent efficacement sur les mœurs

* » L'antiquité ne nous offre rien de semblable en ce genre. C'est une belle institution que celle de rassembler les citoyens » dans un tems & en un lieu marqué, pour » leur exposer d'une manière claire, solide,

par le bon exemple, & que d'ailleurs ils nous font prefcrits par l'Eglife (s): — l'offrande affidue de ce facrifice adorable, par lequel fe perpétue fur nos autels celui de la croix; de ce facrifice dont l'Homme-Dieu eft tout à la fois le premier prêtre & la victime, & qui dès lors, par fa nature même, eft, aux ieux du fouverain Etre & du Chrétien fidèle, l'acte le plus excellent de la Religion; — enfin toutes les pratiques de piété, propres à la nourrir dans notre ame & à l'accroître; telles que font l'examen de prévoyance pour la journée, dans la prière du matin; l'examen de confcience le foir; les faintes lectures; les afpirations fréquentes vers le Ciel; la vifite des malades; le foulagement des malheureux; les aumônes abondantes, par lefquelles nous prêtons à ufure au Seigneur; l'em-

» & touchante, les règles de conduite les plus » propres à procurer le bonheur de la fociété & » celui de chacun de fes membres. C'eft, pour » ainfi dire, femer la vertu «. *Journ. Encyclop.* du 15 Octobre 1761.

pressement à établir le règne de Dieu dans les ames, en éclairant ceux qui sont dans les ténèbres, en soutenant ceux qui sont foibles, en dérobant à la séduction ceux qui sont en danger de se perdre, en ramenant ceux qui s'égarent : telles que sont encore les témoignages de confiance envers les amis de Dieu ; les marques de compassion, d'intérêt pour l'Eglise souffrante ; ces effets vraiment respectables de l'union si belle, qui lie dans l'Eglise Catholique l'ame vraiment chrétienne à tous les êtres intelligens & sensibles, destinés à procurer la gloire du Très-Haut ; qui la lie à la terre, au ciel, à tout l'univers, par une chaîne d'amour, dont le terme est Dieu même : pratiques saintes & sublimes ! que l'irréligion du siècle traite de petitesses & de minuties ; qui le sont en effet, si on en prend mal l'esprit & si on les sépare du culte essentiel de la vertu, mais qui seront toujours grandes dès qu'elles conduiront aux grandes choses *.

---

* » J'admire plus la Religion dans les pe-
» tites pratiques qu'elle inspire aux gens d'es-

Mais, Valmont, pour faire uſage de ces moyens qui mènent à la piété, ou qui la ſoutiennent & qui l'augmentent, il faut de la force, j'en conviens †; il faut braver le reſpect humain... Le reſpect humain! le plus dangereux obſtacle à la piété, le plus fatal ennemi de tout bien, celui qui en étouffe, qui en arrache le germe dans ſa naiſſance; lui, mon fils! le tyran des ames foibles & lâches, qui, leur laiſſant oublier que » la vraie gloire eſt de ſuivre le Seigneur «, leur fait apoſtaſier la Religion, trahir leur conſcience, rougir de Jéſus-Chriſt, & renier ſes plus ſaintes maximes; lui cependant, qui ne nous rend le monde ſi redoutable que par la frayeur qu'il nous en donne, tandis que la cenſure

---

» prit, que dans les grandes choſes qu'elle fait » entreprendre au commun des hommes «. *Le Roi de Pologne. Réflexions ſur divers ſujets de Morale.*

† » Il n'y a point de vertu ſans force, » & le chemin du vice eſt la lâcheté «. *M. Rouſſeau.*

du monde eſt ſi peu à craindre pour quiconque l'affronte & le mépriſe *; lui enfin, ce reſpect humain, qui n'eſt fort contre nous, qui ne nous impoſe, qu'autant que nous le voulons bien. Ah! Valmont, pour apprendre à le vaincre, ſouviens-toi des égaremens auxquels il t'a conduit, des vils préjugés ſur leſquels il s'appuie, des principes honteux qui le font naître & le fortifient, de cette baſſeſſe d'ame qui l'accompagne, de l'opprobre qui le flétrira un jour, lorſqu'aux ieux de l'univers aſſemblé, Jéſus-Chriſt rougira de quiconque aura rougi de lui & de ſon Evangile. Eh, que t'importent les éloges ou les cenſures d'un monde inſenſé, qui, jugé lui-même, ſera forcé de rendre hommage à la vérité, à la vertu, qu'il aura méconnues ou déshonorées?

Les plus grands intérêts, les plus grands ſoins, mon fils, doivent t'occuper au-

* Le monde eſt un tyran dont j'ai fait mon eſclave.
Du poids de ſa cenſure accablant qui le craint,
Il ſe laiſſe enchaîner par celui qui le brave.

DESMAHIS.

jourd'hui. Tu élèves le plus important & le plus noble édifice, celui de ta perfection : travailles-y ſans crainte, ſans foibleſſe, ſans relâche ; c'eſt élever en même tems le monument le plus durable à ta gloire & à ton bonheur.

J'ai tout fait, avec la grâce de mon Dieu, pour te procurer ce bonheur que je te déſire ſi ardemment. Daigne le Ciel couronner mes vœux, comme il a daigné prévenir & ſeconder mes efforts !

O mon fils! pour répondre dignement à ſes deſſeins ſur toi, ne perds point de vue les grandes vérités que nous avons diſcutées : médites-en ſouvent les preuves, & ſur-tout les preuves eſſentielles qui les démontrent ; celles de l'exiſtence de Dieu, d'après la nature & l'exiſtence de l'être néceſſaire ; — de la ſpiritualité de l'ame, d'après ſa faculté de raiſonner & de comparer ; — de la loi naturelle, d'après les attributs de l'Etre ſuprême, & la différence intrinsèque du bien & du mal ainſi que des effets qui en réſultent ; — de notre immortalité, d'après

le plan de la légiſlation divine ;— de la Religion Chrétienne, d'après ſon enſemble & ſes principaux caractères, ſa néceſſité, ſon ancienneté, ſon unité, ſa perpétuïté, ſon excellence ou ſa ſainteté * ;

* Et n'oublions pas que cet enſemble a principalement pour objet Jéſus-Chriſt, comme l'unique terme de toute la Religion, & le centre de réunion de l'un & de l'autre Teſtament : qu'il renferme, comme garans de la divinité de ce Jéſus, premièrement, *les promeſſes* qui l'ont annoncé ; *les Juſtes* qui en ont été la figure ; *les Prophètes* qui l'ont prédit, qui ont vu le mélange étonnant de ſa divinité & de ſon humanité, de ſa grandeur & de ſes ignominies ; qui, à cauſe de lui & pour rendre d'avance leurs prophéties plus ſenſibles, ont prédit également les révolutions des plus grands empires ; ſecondement, *Jéſus-Chriſt même*, ſi diſtingué du reſte des hommes par ſon caractère tout divin, par l'étendue de ſon pouvoir, par la ſublimité de ſa Morale, par l'eſprit de ſa Religion, qui, comme on l'a ſi bien dit, ſemble n'avoir pour objet que la félicité d'une autre vie, & fait encore notre bonheur dans celle-ci : troiſièmement, *les Apôtres*, d'abord timides, groſſiers, charnels, ſans éducation,

—de l'Eglise, d'après le besoin d'une autorité—; de l'obligation indispensable d'une piété solide, d'après sa nature & les vertus qu'elle renferme. Ramené ainsi à de meil-

---

sans lettres; transformés bientôt après en des hommes nouveaux; se partageant l'univers, pour l'éclairer & le renouveler; & sur des faits qui se sont passés publiquement & sous leurs ieux, scellant, avec tant d'autres disciples, leur témoignage de leur sang: quatrièmement, *l'établissement du Christianisme*, par des moyens si foibles, si peu naturels, si peu humains, & qui n'avoient, selon le cours ordinaire des choses, aucune proportion avec une si grande entreprise: cinquièmement, *les Juifs*, qui voient se vérifier en eux, depuis plus de dix-sept siècles, cette imprécation de leurs pères, lorsqu'ils demandèrent avec tant d'instances la mort de Jésus-Christ, *que son sang retombe sur nous & sur nos enfans*; les Juifs, c'est-à-dire, la plus grande merveille aux ieux d'un sage qui n'est pas prévenu par la plus aveugle & la plus stupide incrédulité: sixièmement, *l'état de la société chrétienne*, sous la conduite d'un Chef, successeur du premier des Apôtres, & sous celle des Evêques, qui, d'âge en âge, leur ont également succédé; société dans la-

leurs principes ; tu retrouveras par-tout l'heureux accord de la Religion avec la ſaine & véritable Philoſophie *.

Pour donner à ces preuves tout l'éclat dont elles étoient ſuſceptibles, & te perſuader plus promptement, que n'ai-je pu emprunter la plume & le génie de quelques-uns de nos incrédules ! Mais qu'ils changent de rôle ; qu'ils emploient, pour faire valoir la Religion Chrétienne, toute cette magie de ſtyle, toute cette force d'expreſſions, toute cette richeſſe de détails, tout l'art que quelques-uns d'entre eux ont employé à embellir l'impiété & à orner le menſonge ; qu'ils faſſent pour la vérité, de ſuite & par principes, ce qu'ils

---

quelle s'accompliſſent avec tant de fidélité les promeſſes du Sauveur ; ſociété toujours ſubſiſtante dans une ſi grande partie de l'univers, toujours viſible, toujours une, toujours triomphante, malgré tant d'ennemis conjurés pour la détruire.

* En effet, » la Religion, comme l'a très-bien dit M. d'Agueſſeau, eſt la vraie Philoſophie «. *Tome I de ſes Œuvres*, *Inſtr. 2.*

font

font quelquefois pour elle par un sentiment involontaire ou par caprice : quelle cause ils auront à défendre ! quelle vive persuasion ils feront naître ! quels chefs-d'œuvre ils enfanteront ! & qu'ils mériteront de notre part d'admiration, d'éloges, & de reconnoissance !

Peut-être, mon fils, cette espèce de révolution est-elle plus prochaine qu'on ne se l'imagine. Les extrémités se touchent. Nos incrédules ont été trop loin ; ils ont renversé tous principes, ils ont ôté à l'irréligion son masque, & montré trop à découvert ses tristes & affreuses conséquences. Maintenant on sait à quoi s'en tenir, & ils portent en quelque sorte leur contre-poison avec eux. Il ne leur reste donc plus, pour se donner un nouveau relief & se fonder un nouvel empire, qu'à revenir sur leurs pas & à se porter en sens contraire. D'ailleurs tout est affaire de mode parmi nous ; & j'ai cru m'appercevoir que parmi les gens de lettres d'un certain mérite, la mode de paroître ne pas avoir de Religion n'étoit plus si générale. Quelques-uns même en

portent depuis quelque tems le ton dans leurs ouvrages, de manière à faire croire qu'ils se sentent assez de force d'esprit pour s'élever au dessus du préjugé philosophique qui s'attachoit à la dégrader. Puisse leur exemple influer sur le reste de la nation, & ramener parmi nous les plus beaux jours du Christianisme !

Adieu, mes chers enfans; je vous attends avec le plus vif empressement, & mon ame vole toute entière au devant de vous.

NOTES.

PAGE 363.

(a) *QUE ces Anges de paix, ces dignes consolateurs des hommes.* J'ai vu avec joie, même dans des ouvrages de pure littérature & dans de simples journaux, que le ton de notre siècle, en dépit de son incrédulité, s'élevoit à une sorte d'enthousiasme en faveur de la noble fonction des Curés. M. Rousseau, le Traducteurs des Nuits d'Young & des Méditations d'Hervey, en célèbrent la dignité & les avantages, chacun à leur manière. Quant à moi, qui l'envisage sur toutes choses par son rapport à la Religion, je suis persuadé que la confiance que nous avons en eux, quand ils en

ſont dignes, eſt ce qui ſoutient parmi nous le peu de foi qui nous reſte.

Je crois d'ailleurs l'image que M. le Tourneur a tracée de leur ſoin paſtoral, trop intéreſſante & trop utile, pour ne pas l'offrir ici aux Curés de nos campagnes, comme le plus beau modèle. » Je ne connois point ſur la » terre de dignité plus touchante & plus reſ» pectable que celle d'un Curé, qui va porter » une raiſon ſaine & un cœur ſenſible au mi» lieu d'une cinquantaine de chaumières; y » fixe le domicile de ſa vie; adopte ces fa» milles de laboureurs; vit & ſe plaît avec eux » comme un père avec ſes enfans; les raſſem» ble à de certains jours réglés, pour les en» tretenir du Dieu qui féconde leurs champs, » en préſence de ſes bienfaits dont ils ſont » entourés; abaiſſe à leur portée, & traduit en » leur ſimple langage, les idées trop ſublimes » ou les principes trop abſtraits de la Morale » & de la Religion; leur apprend à ſentir le » bonheur facile de leur condition paiſible, & » à ne point envier les fortunes agitées des » villes; dîme, ſur la portion des riches, la » part du pauvre dans la ſienne, goûte leurs » fêtes, & rit à leur joie; les ſoulage & les » conſole des fléaux qui tombent ſur eux; ré» jouit pour pluſieurs jours la mère de famille » en careſſant un moment ſon jeune enfant;

» encourage au travail le jeune homme ro-
» buſte, en lui montrant ſon père décrépit ;
» pour qui le tems de ſe repoſer eſt venu ; ſe
» promène avec le vieillard dans la ſaiſon des
» beaux jours, & lui parle gaiement de la mort
» ſous le vieux arbre qui reverdit encore ; ap-
» planit au mourant l'entrée du tombeau, &
» l'approche doucement de ce terme déſirable
» de ſes infirmités & de ſes douleurs «.

» Un bon Curé, a dit M. Rouſſeau, eſt un miniſtre de bonté, comme un bon Magiſtrat eſt un miniſtre de juſtice. Un Curé n'a jamais de mal à faire ; s'il ne peut pas toujours faire le bien par lui-même, il eſt toujours à ſa place quand il le ſollicite ; & ſouvent il l'obtient, quand il ſait ſe faire reſpecter «.

Ce que l'on dit ici des Curés, doit s'appliquer par proportion à tous ceux qui participent plus ou moins à leurs fonctions, & n'exclut point l'hommage de reſpect & de reconnoiſſance que l'on doit à l'état religieux, qui ſouvent même leur offre les plus dignes coopérateurs.

Que l'irréligion lui déclare une guerre ouverte, qu'elle faſſe de cet état l'objet le plus ordinaire de ſes invectives & de ſes déclamations ; le vrai Fidèle, le citoyen éclairé, ne voient en lui que d'utiles reſſources, lorſqu'il eſt renfermé dans ſes juſtes bornes & ramené à ſon véritable eſprit. Honorer l'Etre ſuprême, par l'exercice & les pratiques ré-

gulières d'une piété fervente ; renoncer aux douceurs du siècle & au commerce du monde, pour lui donner, dans une distance convenable, le spectacle édifiant des plus hautes vertus ; ne point tenir aux hommes, selon la chair, pour s'y unir plus étroitement par l'esprit ; dans des Ordres studieux & savans, éclairer la société par des ouvrages profonds ; dans quelques-uns, la servir par des travaux pénibles ; dans d'autres, l'instruire par le ministère de la parole, ou former des élèves à l'Etat & à la Religion ; dans tous, fléchir, par de saints gémissemens & une prière assidue, le Ciel irrité par nos crimes, lever vers lui des mains pures, l'intéresser à nos succès, à nos besoins, & à nos misères ; dans les Communautés de filles où ne s'est pas introduit l'esprit du monde, offrir un asile à l'infortune, un refuge à l'innocence, une ressource même au repentir, une école de piété & de vertu à la Jeunesse, pour en faire sortir par la suite d'honorables épouses & de dignes mères de famille : voilà l'objet & les fruits précieux de cet état si calomnié de nos jours ; & voilà ce que le vrai sage & le chrétien fidèle admirent en lui, lorsque la règle y est en vigueur & que les abus y sont réformés.

Sur ses avantages purement civils, on peut voir ce qu'a écrit en plusieurs endroits l'*Ami des Hommes*. Je me contenterai de citer ici ce que

dit, en partie d'après lui, un de nos plus éclairés & de nos plus ſages Littérateurs. » Il ne faut » pas croire ce que la ſecte des novateurs écono- » miques répète avec emphaſe ſur l'inutilité des » Monaſtères. C'eſt à un marquis de Mirabeau » à prononcer ſur une pareille matière, parce » qu'il l'a approfondie ; & non à cet eſſaim » d'agronomes modernes, qui veulent tout » innover dans l'Agriculture, comme les Philo- » ſophes dans la Religion & dans les mœurs : » Or vous ſavez, Monſieur, ce que penſe » l'*Ami des Hommes* ſur les avantages politi- » ques des Maiſons religieuſes diſperſées dans » les campagnes. Les Anglois eux-mêmes ont » avoué cent fois, que la deſtruction des Mo- » naſtères avoit été parmi eux une des principales » époques de la décadence de l'Agriculture ; & » leurs hiſtoriens atteſtent unanimement, que » les moines ſeuls ont défriché près du tiers de » l'Angleterre. Que l'on gémiſſe donc, avec le » ſaint Réformateur de la Trappe, ſur la ceſ- » ſation du travail des mains dans les Ordres » Religieux, & ſur les déſordres où l'oiſiveté & » le ſéjour des villes * ont plongé quelques-uns

* Ajoutons, pour les provinces, la trop grande aiſance & le trop petit nombre de Religieux dans un même Monaſtère : car pourquoi tairions-nous ce qui, dans de gros prieurés & de riches abbayes, donne lieu à des excès ſi préjudiciables à la Religion, & devient un ſcan-

» de leurs membres ; que l'on s'efforce de
» ramener, par la douceur, les Ordres Monaſ-
» tiques à leur ancien eſprit de régularité & de
» clôture ; mais que l'ingratitude & l'amour des
» nouveautés ne portent pas une main homicide
» ſur ces anciens aſiles des lettres & de la vertu «.
M. Fréron. Année Littéraire.

C'eſt à peu près de la même manière que s'exprime l'Abbé Velly, qu'on ne ſoupçonnera pas d'être trop favorable aux Religieux. Après avoir parlé des exemptions dangereuſes & des privilèges qui dans les premiers tems les ont ſouſtraits à la juriſdiction de l'Ordinaire ; » Quoi qu'il en ſoit, ajoûte-t-il, le Gouvernement retira de grands avantages de tant de pieux établiſſemens. Ils ont donné des Saints à la Religion, c'étoient des écoles de vertus ; des hiſtoriens à la poſtérité, ce ſont eux qui nous ont conſervé les faſtes de la nation ; des citoyens utiles à l'Etat, c'eſt à leur induſtrie que la France doit une grande partie de ſa fécondité. Elle étoit déſolée par les fréquentes

---

dale pour tout le monde ? Hélas ! les enfans le diroient, ſi nous ne le diſions pas.

Nous devons obſerver néanmoins, pour être exacts & vrais, que la ſuppreſſion de ces maiſons, miſes à la place de leur réforme, ſeroit une calamité pour les lieux où elles ſont ſituées, comme on ne tardera pas à s'en convaincre par les réflexions qui vont ſuivre.

incurſions des barbares ; on ne voyoit par-tout que campagnes arides, que vaſtes forêts, que bruyères, que marécages : on crut donner très-peu en cédant aux Moines des biens qui n'étoient d'aucun rapport ; on leur abandonna autant de terres qu'ils en pouvoient cultiver. Ces ſaints Pénitens ne s'étoient point conſacrés à Dieu pour vivre dans l'oiſiveté ; ils eſſartoient, défrichoient, deſſéchoient, ſemoient, plantoient, bâtiſſoient : le Ciel bénit un travail ſi pur. L'intérêt n'y avoit aucune part, c'étoit la frugalité même : la plus grande partie de ce qu'ils recueilloient étoit employée au ſoulagement des pauvres. Bientôt ces ſolitudes, incultes & déſertes, devinrent des lieux agréables & fertiles «. *Hiſtoire de France. t. 1.*

Ceux qui ont ſuccédé à ces Religieux, & qui recueillent le fruit de leurs travaux, conſervent encore, dans bien des maiſons, le même eſprit qui anima leurs ſaints fondateurs. On en a cité, de nos jours, bien des exemples ; & c'eſt à la ſuite d'un de ces traits dignes d'être tranſmis à la poſtérité, que le ſage auteur du Journal de France fait les réflexions ſuivantes.

» Il nous ſemble que ces exemples qu'on ne ſauroit diſconvenir être très-multipliés de la part des moines rentés, devroient ſervir à trancher la queſtion agitée depuis ſi long-tems, ſur leur utilité ou leur inutilité pour l'Etat. Ils conſomment leurs revenus dans les can-

tons qu'ils habitent ; ils jettent par conſéquent l'abondance dans les villages des environs ; ce ſont des preuves de fait, qui ne ſont que trop conſtatées par l'oppoſé de ce qui arrive, lorſqu'on ſupprime des Couvens dans certains endroits où la plus affreuſe miſère ſuccède à l'aiſance dont avoient joui juſqu'alors les habitans. Les pauvres trouvent des ſecours dans leurs aumônes conſtamment ſoutenues. Dans quelles mains pourroit-on placer leurs biens, pour en faire un meilleur uſage ? Il eſt inutile d'entrer dans des détails à cet égard : mais on peut faire toutes les ſuppoſitions qu'on voudra ; & ſi l'on n'eſt aveuglé ni par l'intérêt perſonnel, ni par le préjugé, que l'on décide, ſi, pour l'intérêt même des malheureux, il ne vaut pas encore mieux laiſſer les choſes telles qu'elles ſont dans l'état actuel. *Journal général de France*, année 1784, p. 305 ; & voy. *ibid.* p. 339 «.

Je ne craindrai pas, dans une matière ſi importante, & qui l'eſt en effet beaucoup plus qu'on ne penſe, de confirmer ces réflexions par celles que renferme un Diſcours ſur l'Agriculture de M. le Marquis de Pompignan, dans la collection complette de ſes œuvres. » Depuis long-tems en France on ne voit de domaines ſupérieurement cultivés, fournis d'habitations convenables & d'habitans laborieux, que les domaines des Ordres Religieux, ſur-

tout des grands propriétaires, tels que les Bénédictins, les Bernardins, les Chartreux, &c. Cela seul, indépendamment de la reconnoissance qu'on leur doit, & de l'utilité de leur profession, devoit les mettre à l'abri de la destruction épidémique qui les poursuit. Il me semble qu'avant de procéder à l'abolition d'un Ordre Monastique, il faudroit examiner, d'une manière impartiale, si son existence est nuisible ou avantageuse à l'Etat; si les biens dont on dépouillera ces Moines, tomberont en de meilleures mains; si leurs possessions seront mieux cultivées; si dans les cantons qu'ils habitent, les pauvres seront mieux secourus par de nouveaux propriétaires, soit laïques, soit ecclésiastiques Je laisse à l'écart, comme on voit, l'intérêt de l'Eglise & de la Religion. Ces objets-là n'entrent guère aujourd'hui dans les considérations politiques. N'envisageons, dans toutes les suppressions faites ou à faire, que le bien physique & temporel; quel sera-t-il? qu'y gagneront le Prince & l'Etat? Quelle qu'en soit la destination, elle n'enrichira ni n'embellira les campagnes. Comment seront administrés tant de riches établissemens monastiques? Car il y en a, je l'avoue, de nombreux & de considérables. Comment seront entretenus ces vastes bâtimens, construits avec tant de solidité, ces magnifiques temples du Sei-

gneur, ces belles fermes peuplées d'ouvriers & de cultivateurs ? Que tout cela ſoit livré à des établiſſemens militaires, à des Fermiers du Domaine, à des Abbés commendataires, à qui l'on voudra, nous n'y retrouverons bientôt que les *champs où fut Troye.* Jettons les ieux ſur les terres d'une Abbaye quelconque. Quelle différence énorme entre la Menſe abbatiale & la Menſe monacale ? La première a ſouvent l'air du patrimoine d'un diſſipateur ; l'autre eſt comme un héritage où l'on n'épargne rien pour l'amélioration. Je ne plaide point ici la cauſe des Moines ; je plaide celle de toutes les cultures, de tous les propriétaires, des pauvres, du travail, & de la population. Reſſuſcitons un moment Virgile, Varron, Columelle ; employons-les comme experts dans l'examen de nos campagnes. Ils riront, comme païens, de nos inſtitutions monaſtiques ; mais ils combleront d'éloges, comme économes & cultivateurs, les enfans de S. Bruno, de S. Bernard, & de S. Benoît «.

PAGE 365.

(b) *Qu'on ôſe en ridiculiſer juſqu'au nom même.* M. Rouſſeau fait dire à Madame de Wolmar : » Je ſuis donc dévote à votre compte, ou prête à le devenir ! Soit ; les dénominations mépriſantes changent elles la nature des choſes ? Si la dévotion eſt bonne,

où est le tort d'en avoir ? Mais peut-être ce mot est-il trop bas pour vous ? La dignité philosophique dédaigne un culte vulgaire ; elle veut servir Dieu plus noblement ; elle porte jusqu'au ciel même ses prétentions & sa fierté. O mes pauvres Philosophes « !

On se plaint dans le monde que la dévotion fait tourner la tête. Il est vrai, elle devient délire dans les têtes mal organisées, qui tournent en extravagance & en folie tout ce qui les affecte vivement. Elles sont devenues folles dans la dévotion ; & elles l'auroient été dans la galanterie, si elles s'étoient portées de ce côté-là.

PAGE 367.

(c) *Ce n'est qu'en aimant bien Dieu, &c.* Tel est encore le langage que fait tenir M. R. à Madame de Wolmar ; & que ces aveux sont précieux, de quelque part qu'ils nous viennent, puisqu'il est aisé de sentir que c'est la raison même qui les arrache ! » Une autre sera-t-elle plus sensible que moi ? Mènera-t-elle une vie plus de son goût ? Aura-t-elle plus de liens qui l'attachent au monde ? Et toutefois j'y suis inquiète, mon cœur ignore ce qui lui manque ; il désire sans savoir pourquoi. Ne trouvant donc rien ici-bas qui lui suffise, mon ame avide cherche ailleurs de quoi la remplir : en s'élevant à la source du sentiment & de l'être, elle y perd sa sécheresse & sa lan-

gueur ; elle y renaît, elle s'y ranime ; elle y trouve un nouveau ressort, elle y puise une nouvelle vie, elle y prend une autre existence qui ne tient point aux passions du corps : ou plutôt elle n'est plus en elle-même, elle est toute dans l'être immense qu'elle contemple ; & dégagée un moment de ses entraves, elle se console d'y rentrer, par cet essai d'un état plus sublime, qu'elle espère être un jour le sien «.

» A ne consulter que la saine philosophie, » n'est-il pas aisé de s'appercevoir, dit M. » d'Arnaud, du peu de solidité des affections » terrestres ? Où sont les amitiés désintéressées » & constantes, les plaisirs véritables, les for- » tunes qui ne soient pas soumises à des re- » vers ? Où est le bonheur réel ? En vain le » demanderions-nous à tout ce qui nous en- » toure : & dans nos malheurs, qui accourt » nous consoler, quand tout nous abandonne, » & nous laisse un vide affreux de nous-mê- » mes ? quelle main est empressée à essuyer » nos larmes ? qui nous soutient dans les hor- » reurs de la pauvreté, spectacle si effrayant » pour le monde ? quel est enfin l'ami que » nous trouvons toujours prêt à nous rece- » voir, à nous entendre, à verser des soula- » gemens dans notre ame affligée ? Ai-je be- » soin de le dire ? Il n'y a que l'idée de Dieu » qui puisse nous faire supporter la vie ; c'est

» devant cette grande image, que s'évanouïſ-
» ſent tous les autres objets aux ieux mêmes
» du *raiſonneur*, qui apprécie tout ſans le ſe-
» cours de la Religion «. *Lettre ſur Euphémie.*

PAGE 368.

(d) *On lui eſt conſacré, dévoué tout entier.* C'eſt ainſi que M. Rouſſeau peint une ame pieuſe; pourquoi faut-il que de ſi belles images ſoient dans un livre, où, ſans une miſſion particulière, perſonne, d'un peu ſage, n'ira les chercher! » Tout devient ſentiment dans
» un cœur ſenſible. Julie ne trouve dans l'u-
» nivers entier que des ſujets d'attendriſſe-
» ment & de gratitude. Par-tout elle apperçoit
» la bienfaiſante main de la Providence; ſes
» enfans ſont le cher dépôt qu'elle en a reçu;
» elle recueille ſes dons dans les productions
» de la terre; elle voit ſa table couverte par
» ſes ſoins; elle s'endort ſous ſa protection;
» ſon paiſible réveil lui vient d'elle; elle ſent
» ſes leçons dans les diſgrâces, & ſes faveurs
» dans les plaiſirs; les biens dont jouït tout
» ce qui lui eſt cher, ſont autant de nou-
» veaux ſujets d'hommages; ſi le Dieu de
» l'univers échappe à ſes foibles ieux, elle
» voit par-tout le père commun des hommes.
» Honorer ainſi ſes bienfaits ſuprêmes, n'eſt-
» ce pas ſervir autant qu'on peut l'Etre infini «?

PAGE 370.

(e) *Malheur à ces hommes qui croient d'une manière & qui agissent de l'autre, &c.* » Il y » a des gens qui se bornent à une Religion » extérieure & maniérée, qui, sans toucher le » cœur, rassûre la conscience ; à de simples » formules : ils croient exactement en Dieu à » certaines heures, pour n'y plus penser le reste » du tems. Scrupuleusement attachés au culte » public, ils n'en savent rien tirer pour la pra» tique de la vie. Ne pouvant accorder l'esprit » du monde avec l'Evangile, ni la foi avec les » œuvres, ils prennent un milieu qui contente » leur vaine sagesse : ils ont des maximes pour » croire, & d'autres pour agir ; ils oublient dans » un lieu ce qu'ils avoient pensé dans l'autre ; ils » sont dévots à l'Eglise, & philosophes au logis. » Alors ils ne sont rien nulle part ; leurs prières » ne sont que des mots ; leurs raisonnemens, » des sophismes ; & ils suivent, pour toute » lumière, la fausse lueur des feux errans qui » les guident pour les perdre «. *M. Rousseau.*

Il ne se rencontre malheureusement que trop de ces sortes de personnes, qui veulent allier ce qu'il y a de plus incompatible ; Dieu & Bélial, comme parle l'Ecriture ; la lumière & les ténèbres ; le vice & la religion. On peut en donner pour exemple ce trait de la célèbre Marquise de Montespan. » Elle s'étoit fait une

Morale trop relâchée pour une Chrétienne, trop sévère pour la maîtresse d'un Roi. Ses belles mains ne dédaignoient pas de travailler pour les pauvres. Elle croyoit que des aumônes, l'assiduité au service divin, quelques pratiques extérieures, rachetoient auprès de Dieu le déréglement de sa conduite. Elle approchoit de la table sacrée à la faveur de quelques absolutions, surprises à des Prêtres mercenaires ou ignorans. Un jour elle essaya d'en obtenir une d'un Curé de village dont on lui avoit vanté la facilité. Mais cet homme de Dieu lui dit : » Quoi ! vous » êtes cette Mme de Montespan, qui scandalise » toute la France ? Allez, Madame, renoncez à » vos coupables habitudes, & vous viendrez » ensuite à ce Tribunal redoutable «. Elle sortit furieuse, alla se plaindre au Roi, & lui demanda justice de la généreuse fermeté du confesseur comme d'un outrage : mais le Monarque ne crut pas que son autorité s'étendît jusqu'à juger, dans les Sacremens, ce qui se passe entre l'homme & Dieu «. *Dictionnaire d'Education*.

PAGE 374.

(f) *Si tu aimes la gloire, si ce feu sacré, ce désir inquiet des belles ames, &c.* Il y a dans la Vie de S. Ignace un trait qui m'a toujours frappé. Il entreprit de gagner à Dieu Xavier qui enseignoit la Philosophie. Xavier

avoit l'esprit beau, l'humeur agréable, l'ame noble, & les mœurs très-pures ; mais il étoit naturellement un peu vain, & aimoit l'éclat. Ignace, qui observoit tous ses mouvemens, le voyant un jour disposé à l'écouter, le pressa plus vivement que jamais. » Xavier, lui dit-» il, que sert à l'homme de gagner l'univers, » & de perdre son ame ? S'il n'y avoit point » d'autre vie que la vie présente, ni d'autre » gloire que celle du monde, vous auriez rai» son de ne songer qu'à paroître & à vous » élever parmi les hommes : mais s'il y a une » éternité, comme il y en a une assurément, à » quoi pensez-vous de borner ici vos désirs ; & » pourquoi préférez-vous ce qui passe comme » un songe, à ce qui ne finira jamais ? Croyez-» moi, les vains honneurs de la terre sont » trop peu de chose pour un cœur aussi gé-» néreux que le vôtre : le seul Royaume du » ciel est digne de vous. Je ne prétends pas » éteindre l'ardeur que vous avez pour la » gloire, ni vous inspirer de bas sentimens : » soyez ambitieux, soyez magnanime : mais » portez votre ambition plus haut ; & faites » paroître la grandeur de votre ame, en mé-» prisant tout ce qui est périssable «. Xavier, touché de ces paroles, se rendit enfin, & consacra à Dieu le reste de ses jours.

PAGE 375.

(g) *Retranche également les abus de la ſuperſtition & les excès de la ſingularité.* » Ceux qui parlent des vertus chrétiennes, ſans être bien inſtruits des vertus morales & civiles, auxquelles les premières ſont ſupérieures ſans leur être jamais contraires, tombent dans des mépriſes, dont s'apperçoivent aiſément ceux qui ſavent les principes. Les mépriſes viennent pour la plupart de la prévention commode pour le déclamateur pareſſeux, qui lui fait croire qu'on ne ſauroit pécher en diſant trop. Il arrive quelquefois de là que les eſprits ſcrupuleux qui les écoutent, ſe jettent, ſur-tout à l'égard des autres (*très-ſouvent à l'égard d'eux-mêmes*), dans des excès pernicieux. Mais il arrive preſque toujours, que les auditeurs moins timides confondent l'eſſentiel avec le ſurajouté; & ne pouvant atteindre à celui-ci, ſe diſpenſent auſſi de l'autre «. *L'Abbé Terraſſon, la Philoſophie applicable, &c.*

PAGE 381.

(h) *L'affectation & les dehors de la réforme.* L'eſprit de mortification eſt néceſſairement joint à la véritable dévotion : mais il n'y a rien de plus trompeur que ſes dehors. On peut dire en un ſens, que, ſi de toutes les vertus la mortification eſt une des plus utiles, elle eſt auſſi une des plus équivoques, celle qui prouve

le moins à l'extérieur, & qu'il est le plus aisé de contrefaire. Elle est souvent le masque de l'hypocrite; elle est l'affiche de presque toutes les sectes; elle est le piège auquel se laisse prendre le plus généralement la crédulité des hommes, parce qu'elle frappe le plus vivement les sens. Cependant les Religions les plus extravagantes l'ont imitée; & aucun de nos Sectaires, que je sache, n'a approché dans ce genre de ce que font tous les jours, par vanité ou par superstition, les Bonzes & les Talapoins. Un air hâve, un visage triste & sévère, une tête inclinée, tout cet appareil de pénitence & de réforme, que Jésus-Christ a repris si vivement & par des peintures si naïves dans les Pharisiens, ne fait pas, à beaucoup près, la vertu, s'acquiert sans peine, & forme à peu de frais un Saint de la secte & du parti; tout cela même s'allie très-bien avec le mensonge, la duplicité, la médisance, la calomnie, la dureté, l'orgueil, l'opiniâtreté : mais ce qui ne s'allie pas si aisément avec les vices, ce qu'il est trop difficile de bien contrefaire, & ce qu'aucune secte ne sut jamais imiter, c'est l'humilité, la docilité, le renoncement à soi-même, la douceur, & la bonté.

IBID.

(i) *Je sais quelles sont les bornes qu'a posées la Religion*; » cette Religion sublime &

» bienfaisante, dit M. d'Arnaud, qui, accou-
» rant toujours au secours de la nature, lui
» défend de se nuire, & lui fait même un
» devoir sacré de sa propre conservation «.

On accuse les Saints d'avoir passé ces bornes. Me seroit-il permis de hasarder ici une réflexion, que je soumets à la critique des ames pieuses & éclairées ? Dans des siècles peu instruits, quelques-unes de nos Vies des Saints, pas aussi exactes, à beaucoup près, ni aussi précises qu'elles devroient l'être, ont moins été faites d'après les vûes & la conduite des Saints eux-mêmes, que d'après les idées particulières & l'imagination trop vive de ceux qui en ont bien ou mal rapproché les traits: d'où il est arrivé quelquefois que, par un zèle mal entendu, ils ont inventé le modèle qu'ils nous présentoient, bien plus qu'ils ne l'ont copié ; & ont jeté sur la Religion, aux ieux de bien des gens, un louche, que par sa nature elle n'eut jamais.

Il s'en faut bien d'ailleurs que je prétende, en aucune manière, donner atteinte à la croyance de l'Eglise sur les effets merveilleux de la grâce à l'égard de quelques ames privilégiées, dans lesquelles Dieu a agi d'une manière toute spéciale, & en qui il a voulu manifester sa puissance par des voies extraordinaires. Mais je voudrois que ces sortes d'exemples ne fissent pas loi pour une foule

de personnes, qu'un zèle inconsidéré engage, que la présomption guide, que quelquefois même la vanité séduit, & qui, se rendant homicides d'elles-mêmes, sont souvent la victime de l'illusion & de l'amour-propre, en croyant l'être de la pénitence & de la charité. La modération est le caractère du sage; elle l'est encore plus du Chrétien humble & docile.

Parmi les conférences de Cassien, il y en a une, dans laquelle un Solitaire demande aux autres, quelle est, de toutes les vertus, celle qui conduit le plus sûrement à Dieu. Chacun d'eux dit son sentiment: & celui qui préside, après avoir recueilli toutes les opinions, fait voir que cette vertu est la discrétion; » parce que c'est » elle, qui, s'éloignant également des deux » extrémités, nous apprend à marcher par la » voie droite, & ne permet pas que l'esprit » s'égare, ni d'un côté, en passant les bornes » d'une juste continence par une ferveur exces- » sive & une indiscrète présomption, ni de » l'autre, en nous laissant aller au relâchement » & à la tiédeur sous prétexte de ne pas accabler » le corps «. *Seconde Conférence, chap. 2.*

PAGE 384.

(k) *Ce sont-là les tristes caractères de cette fausse dévotion qui décrédite la véritable.* » Ce qui donne le plus d'éloignement pour les dé-

vots de profession (*les faux dévots*); c'est cette âpreté de mœurs, qui les rend insensibles à l'humanité ; c'est cet orgueil excessif, qui leur fait regarder en pitié le reste du monde. Dans leur élévation sublime, s'ils daignent s'abaisser à quelque acte de bonté, c'est d'une manière si humiliante, ils plaignent les autres d'un ton si cruel, leur justice est si rigoureuse, leur charité est si dure, leur zèle est si amer, leur mépris ressemble si fort à la haîne, que l'insensibilité même des gens du monde est moins barbare que leur commisération. L'amour de Dieu leur sert d'excuse pour n'aimer personne ; ils ne s'aiment pas même l'un l'autre. Vit-on jamais d'amitié véritable entre les faux dévots ? mais plus ils se détachent des hommes, plus ils en exigent, & l'on diroit qu'ils ne s'élèvent à Dieu, que pour exercer son autorité sur la terre «. *M. Rousseau.*

PAGE 385.

(1) *On traite la piété, comme on traiteroit dans le monde, &c.* C'est ainsi que le monde juge les ministres mêmes de la Religion. Il voit ceux qui se produisent impunément au milieu de lui, lorsqu'ils devroient se cacher & rougir ; ceux qui affichent avec la plus criminelle indécence le ton du siècle, les mœurs & les opinions du jour, sous un habit dont le reflet, si je puis parler ainsi, met dans une plus grande évidence

& rend plus odieux encore le ſcandale de leur conduite : il les voit & il les mépriſe ; car on n'eſt eſtimable aux ieux du monde même, qu'autant qu'on a l'eſprit de ſon état. Mais il ne voit pas ceux qui s'enveloppent dans la ſainte obſcurité de leur miniſtère, & qui pourroient ſe montrer avec avantage : il ne voit pas le Prêtre, le Religieux, qui s'enſeveliſſent dans la retraite, uniquement occupés de l'étude, de la prière, des devoirs que leur état leur impoſe ; & il les confond avec ceux qu'il a malheureuſement ſous les ieux, & qui lui font illuſion ſur leur petit nombre, parce qu'ils ſe reproduiſent en tous lieux & qu'on les rencontre à chaque pas : il ne voit point, du moins ſouvent & de près, le Pontife vraiment digne de nos hommages, par ſon zèle & la pureté de ſes mœurs ; le Paſteur vigilant, borné au ſoin de ſon troupeau. S'il les connoiſſoit mieux, ah ! ſans doute, tout injuſte qu'il eſt, il reſpecteroit & leurs fonctions & leurs perſonnes.

Par-tout au reſte il y a des hommes qui s'abuſent ; il y en a qui abuſent les autres, qui abuſent même de ce qu'il y a de plus ſaint au ciel & ſur la terre ; & Dieu les jugera : mais qu'on écoute à ce ſujet les ſages avis que l'Auteur du Tartuffe met dans la bouche de Cléante :

.... Toujours d'un excès vous vous jettez dans l'autre.
Vous voyez votre erreur, & vous avez connu

Que par un zèle feint vous étiez prévenu ;
Mais, pour vous corriger, quelle raiſon demande
Que vous alliez paſſer dans une erreur plus grande,
Et qu'aveeque le cœur d'un perfide vaurien
Vous confondiez les cœurs de tous les gens de bien ?
Quoi ! parce qu'un fripon vous dupe avec audace,
Sous le pompeux éclat d'une auſtère grimace ;
Vous voulez que par-tout on ſoit fait comme lui,
Et qu'aucun vrai dévot ne ſe trouve aujourd'hui.
Laiſſez aux libertins ces ſottes conſéqences ;
Démêlez la vertu d'avec ſes apparences :
Ne haſardez jamais votre eſtime trop tôt,
Et ſoyez pour cela dans le milieu qu'il faut.
Gardez-vous, s'il ſe peut, d'honorer l'impoſture ;
Mais au vrai zèle auſſi n'allez pas faire injure.

PAGE 395.

(m) *Et reprend dans ſon ſein une vigueur nouvelle.* » Si quelquefois mon cabinet m'eſt » néceſſaire, c'eſt quand quelque émotion » m'agite, & que je ſerois moins bien par- » tout ailleurs. C'eſt là que, rentrant en » moi-même, j'y retrouve le calme de la » raiſon. Si quelque ſouci me trouble, ſi » quelque peine m'afflige, c'eſt là que je les » vais dépoſer. Toutes les misères s'évanouïſ- » ſent devant un plus grand objet. En ſon- » geant à tous les bienfaits de la Provi- » dence, j'ai honte d'être ſenſible à de ſi » foibles chagrins, & d'oublier de ſi grandes » grâces.... Si la triſteſſe m'y ſuit malgré » moi, quelques pleurs, verſés devant celui » qui

» qui console, soulagent mon cœur à l'inf-
» tant. Mes réflexions ne sont jamais amères
» ni douloureuses ; mon repentir même est
» exempt d'alarmes.... O Dieu de paix !
» Dieu de bonté ! c'est toi que j'adore ! C'est
» de toi, je le sens, que je suis l'ouvrage ;
» & j'espère te retrouver au dernier Juge-
» ment, tel que tu parles à mon cœur durant
» ma vie.

» Je ne saurois vous dire combien ces idées
» jettent de douceur sur mes jours & de joie
» au fond de mon cœur. En sortant de mon
» cabinet ainsi disposée, je me sens plus lé-
» gère & plus gaie. Toute la peine s'éva-
» nouit, tous les embarras disparoissent ; rien
» de rude, rien d'anguleux ; tout devient facile
» & coulant ; tout prend à mes ieux une face
» plus riante ; la complaisance ne me coûte plus
» rien ; j'en aime encore mieux ceux que
» j'aime, & leur en suis plus agréable. Mon
» mari même en est plus content de mon hu-
» meur «. C'est ainsi que M. Rousseau fait
parler Madame de Wolmar.

PAGE 396.

(u) *Ces deux moyens essentiels, la vigilance & la prière, renferment tous les autres.*

On peut voir le développement de ces vérités dans un livre de dévotion qui n'est pas

assez connu, *Le combat spirituel*; ouvrage excellent, qui conduit à la pratique, & qui est le livre de ceux qui commencent, comme celui de l'*Imitation* est le livre des parfaits. Il ne sera jamais le manuel des gens du monde; mais il l'étoit de S. François de Sales, qui reconnoissoit lui devoir tout ce qu'il avoit acquis de lumières en genre de piété, & qui s'est lui-même montré un si grand maître dans son *Introduction à la Vie dévote*, & dans toutes ses Œuvres spirituelles, dont on méprisera peut-être la naïveté pleine de bon sens, l'ancien langage rempli de grâces & d'énergie, & l'aimable simplicité; tandis qu'on admire, par tous ces endroits, les Essais de Montagne. Ceux au reste qui aiment à voir réunies, jusque dans les livres de piété, les pensées & la diction, trouveront abondamment de quoi se satisfaire dans les *Pensées de Bourdaloue*, peut-être plus admirables encore que le reste de ses Œuvres.

IBID.

(o) *Le recueillement & la retraite, &c.* » La solitude est la diète de l'ame «, a dit ingénieusement un Auteur moderne.

» Il faut une ame saine pour sentir les
» charmes de la retraite : on ne voit guère
» que des gens de bien se plaire au sein de

» leur famille, & s'y renfermer volontaire- » ment ; s'il est au monde une vie heureuse, » c'est sans doute celle qu'ils y passent : mais » les instrumens du bonheur ne sont rien pour » qui ne sait pas les mettre en œuvre, & l'on » ne sent en quoi le vrai bonheur consiste, » qu'autant qu'on est propre à le goûter «. *M. Rousseau.*

Rien de plus philosophique & de plus chrétien, que ce que dit à ce sujet le Père Bourdaloue. » Il n'est point d'état plus digne d'en- » vie, il n'en est point de plus tranquille ni » de plus assuré, que celui d'un homme, qui, » dans une retraite volontaire, sert Dieu & son » prochain, sans éclat, sans nom, content » d'un travail obscur, pourvu qu'il soit utile & » conforme aux vues de la Providence «. *Pensées, t. 2. Illusion & danger d'une grande réputation.*

PAGE 398.

(p) *Le sentiment de la présence de Dieu.* Ce souvenir habituel de la Divinité, ce sentiment vif & profond de sa présence, est une des marques les moins équivoques que nous aimons Dieu, selon l'idée aussi vraie qu'ingénieuse d'un Auteur Italien ; *La memoria è come il polso dell' amore* : il est d'ailleurs un des moyens les plus sûrs de bien régler nos

penſées, nos ſentimens, & nos actions. Quoi de plus propre à nous porter au bien & à nous détourner du mal, que cette penſée, *Dieu me voit* ? » Si vous voulez pécher, diſoit » S. Auguſtin, cherchez un lieu où Dieu ne » vous voye pas «.

Pour que ce ſentiment s'imprime plus fortement en nous & acquière plus d'empire ſur notre ame, il faut non ſeulement ſe bien remplir de la majeſté & de l'immenſité de Dieu, mais s'accoutumer à le voir dans tous ſes dons ; & la nature nous en offre de toute part : il faut de plus, ne parler jamais de lui qu'avec le plus profond reſpect. » Je » me ſouviens, dit M. de Voltaire, que dans » pluſieurs conférences que j'eus en 1726 » avec le Docteur Clarke, jamais ce philo- » ſophe ne prononçoit le nom de Dieu qu'a- » vec un air de recueillement & de reſpect » très-remarquable. Je lui avouai l'impreſ- » ſion que cela faiſoit ſur moi ; & il me dit » que c'étoit de Newton qu'il avoit pris in- » ſenſiblement cette coutume, laquelle doit » être en effet celle de tous les hommes «. *Métaph. chap.* 1.

PAGE 399.

(q) *La fréquentation des Sacremens, qui....; deviennent pour nous le ſanctuaire de la ſageſſe*

& l'école de la vertu. C'eſt ainſi que l'on devroit conſidérer en particulier le tribunal de la Pénitence, lorſqu'il eſt rempli par un miniſtre qui réunit tout à la fois les lumières & la piété. Les demi-Chrétiens, qui démentent leur foi par leurs œuvres, enviſagent la Confeſſion comme un joug intolérable; ceux qui n'ont qu'une foi partielle ou qui ſe glorifient de n'en point avoir, la regardent comme une inſtitution arbitraire : mais le vrai Fidèle, pour qui d'ailleurs elle eſt ſuffiſamment prouvée par la tradition la plus ancienne, ou plus ſimplement encore par l'autorité de l'Egliſe, la voit, au contraire, comme une des reſſources les plus utiles & les plus conſolantes, que la ſageſſe & la bonté divine ayent réſervées à la foibleſſe humaine.

Rien en effet n'eſt plus propre à tranquilliſer nos ames, à nous rappeler à nous-mêmes, à réprimer & à corriger nos vices *, à nous former à la pratique des vertus, que l'uſage fréquent du Sacrement de Pénitence, reçu avec les diſpoſitions convenables, & ſéparé des abus qui ſe gliſſent dans les plus ſaintes inſtitutions. Chez les Proteſtans eux-

* » On peut regarder la Confeſſion, a dit M. de Voltaire, comme le plus grand frein des crimes ſecrets «.

mêmes, quelques-uns de leurs ministres n'ont pas fait difficulté d'avouer, que le retranchement de la Confession parmi eux avoit eu par rapport aux mœurs les suites les plus funestes. L'humble aveu de nos fautes, quand il nous reste quelque sorte de droiture, est lui seul capable de faire naître en nous les plus sérieuses réflexions sur nos égaremens, de nous en découvrir la source, & de dissiper l'illusion des prétextes, ou celle même des faux principes, que nous nous étions formés jusqu'alors. Je citerai, pour garant de ce que j'avance, un trait, que les personnes les mieux instruites à cet égard m'ont attesté, & qui prouve en même tems que l'incrédulité est plus souvent dans le cœur que dans l'esprit.

Un Lieutenant Général, plein d'estime pour un officier que le maréchal de Saxe honoroit de sa confiance, lui avoit fait part de ses doutes sur la Religion. Cet officier, aussi distingué par sa piété que par sa valeur, l'avoit porté à s'éclairer sur un objet si important. Vaincu par ses sollicitations, il s'étoit déterminé à conférer, à plusieurs reprises, avec le Père de Neuville, avec le Père Renaud; &, malgré la solidité de leurs raisonnemens, il n'avoit pu parvenir à la conviction, lorsque l'officier, faisant un dernier effort, l'engagea à s'adresser à un Ecclésiastique

qu'il avoit choisi pour son Confesseur. Le Lieutenant-Général alla le voir de sa part. Il lui dit ce qui l'amenoit, & les démarches infructueuses qu'il avoit faites pour dissiper ses doutes. Monsieur, lui répondit l'Ecclésiastique, que pourrois je vous dire de plus que ce que vous ont dit un Père de Neuville, un Père Renaud ? & quels raisonnemens pourrois-je faire, qui eussent plus de force que ceux qu'ils ont employés pour vous convaincre ? Il ne me reste qu'une ressource, daignez en faire l'épreuve. Entrez dans mon Oratoire ; prions le Seigneur qu'il éclaire votre esprit, qu'il touche votre cœur ; & commencez par vous confesser. — Moi ! Monsieur ; & à peine crois-je en Dieu. — Vous y croyez, Monsieur, & à toute la Religion plus que vous ne pensez. Mettez-vous à genoux ; faites le signe de la croix ; je vais vous rappeler votre *Confiteor* & vous interroger. Après bien des marques d'étonnement qui ne paroissoient que trop fondées, bien des répétitions sur ses doutes & même sur son incrédulité, bien des contestations & des difficultés, notre militaire obéit enfin, & répondit naïvement aux différentes questions qu'on lui fit. On fixa avec lui l'époque de ses premiers égaremens ; on entra dans quelque détail sur les désordres qui

en avoient été la suite. Insensiblement le cœur de cet homme s'ouvrit ; sa voix commença à s'altérer ; quelques larmes s'échappèrent de ses ieux malgré lui : l'Ecclésiastique, s'appercevant de son trouble, cessa les questions ; & se livrant à toute l'ardeur de son zèle, fit une exhortation vive & touchante, qui acheva ce que ces interrogations & ces premiers aveux avoient commencé. O mon Père, lui dit le pénitent à travers mille sanglots ; vous avez pris l'unique route qui pouvoit conduire à mon cœur ; je suis un malheureux que les passions seules avoient égaré, qui portoit son juge au fond de sa conscience & en étouffoit la voix, qui n'osoit s'avouer ses crimes à lui-même, & qui aimoit mieux ne rien croire que d'être forcé de bien vivre. Dès demain je reviendrai vous trouver, & je vous ferai une confession plus étendue. Il la fit avec les sentimens de la componction la plus vive, & mourut quelques années après dans tous les exercices de la pénitence & d'une vie vraiment chrétienne.

IBID.

(r) *Ces pratiques de renoncement & d'abnégation, &c.* » Notre liberté, comme toutes nos autres facultés, a besoin d'être agrandie, dirigée, & perfectionnée. Pour agrandir &

fortifier la liberté, il faudroit s'accoutumer dès la plus tendre enfance à ne rien faire que par choix ; à ne parler, à ne se taire ; à n'agir qu'après se l'être commandé à soi-même ; à bannir tout empressement, toute ardeur, toute impétuosité qui nous entraîneroit hors de nous ; enfin à consulter sans cesse la raison, & à lui être docile. Ainsi, pour dompter un coursier généreux, pour lui donner plus de force & de souplesse, une main habile le dirige ; tantôt elle précipite ses pas, tantôt elle l'arrête tout à coup au milieu de sa course ; à chaque moment elle lui donne une allure nouvelle. Malheur à ces hommes, qui, semblables à des machines animées, suivent sans réflexion la pente de l'habitude ! Cette habitude, fût-elle indifférente, & même eût-elle quelque utilité dans ses effets, devient néanmoins funeste, en accoutumant la volonté à la servitude, & en énervant les forces de la raison. C'est dans ces occasions faciles, que notre raison doit faire l'apprentissage de l'empire qu'elle doit exercer dans des occasions difficiles. Ah ! si, tandis qu'il ne lui en coute rien que de commander, elle obéit ou reste oisive, comment dans les occasions difficiles se déterminera-t-elle à exercer un pouvoir onéreux ? Le pilote, qui dans un tems favorable & serein ne s'accoutume point à manier le gou-

vernail, quelle facilité aura-t-il pour manœuvrer au milieu de l'orage... ? O vous ! qui êtes épris du désir de la sagesse, exercez les forces de votre liberté sur les passions naissantes, étouffez tous les dangereux désirs dans leur berceau, n'oubliez jamais le précepte du Sage, écrasez contre la pierre les lionceaux quand ils sont à la mamelle ; si vous attendez qu'ils soient plus grands, vous deviendrez en gémissant leur proie «. *La vraie Philosophie.*

PAGE 401.

(s) *Et que d'ailleurs ils nous sont prescrits par l'Eglise.* Il est vrai que l'assistance à sa Paroisse est prescrite par les Canons. Elle l'est spécialement (au moins de trois Dimanches l'un) quant à la messe paroissiale & aux instructions qui s'y font. Mais que sont aujourd'hui, pour la plupart des Chrétiens, les préceptes de l'Eglise ? Il en est de plus formels encore, dont tout le monde est instruit, & dont la violation sans cause réelle & suffisante est un péché mortel ; ceux, par exemple, du jeûne & de l'abstinence dans de certains jours ; de la sanctification des Dimanches & des Fêtes *, par la cessation de la vente ou du tra-

* Il faut convenir cependant qu'il seroit à désirer, que, dans quelques diocèses, le nombre des Fêtes fût

vail, & l'assiduité aux divins offices & à la prière : & qui est-ce aujourd'hui qui les remplit comme il faut ? On se dit Chrétien ; on veut tenir par quelque endroit à Jésus-Christ & à son Eglise ; d'après cela on réserve un jour dans la semaine pour faire abstinence ; on en réserve deux ou trois par semaine dans le Carême ; on ne se permet pas de vendre ou de travailler, dans des jours privilégiés que l'on détermine à son gré ; on jeûne le Vendredi saint ; & à la faveur de mille prétextes dictés par la cupidité, par la sensualité, par le soin excessif d'une santé, qui n'est délicate & foible que pour le devoir, mais qui est toujours forte & robuste pour les plaisirs, que dis-je ? à la faveur même de quelques passages de l'Ecriture sainte, aussi mal entendus que mal adroitement appliqués contre la teneur du précepte, on se rassûre, on se tranquilise, on s'approche même une fois l'an des Sacremens.

---

notablement diminué. En général on les rempliroit mieux ; le peuple s'y porteroit moins à des excès aussi honteux que nuisibles ; le travail, si utile au Public & aux particuliers, seroit moins interrompu ; & si les Traitans y gagnoient un peu moins, la Religion & l'Etat y gagneroient davantage.

On a senti enfin la nécessité de cette réforme dans le diocèse de Paris ; & ce n'est que par un zèle peu éclairé qu'un petit nombre de gens en ont murmur-

C'eſt un arrangement qu'on a prétendu faire avec Dieu, avec l'Egliſe, avec ſa conſcience; une eſpèce de compoſition que quelques miniſtres ont la bonté d'agréer dans le tribunal de la Pénitence, ou pour laquelle on croit pouvoir ſe paſſer d'eux s'ils ſont trop difficiles. En vérité, pour une telle conduite, eſt-ce bien la peine de ſe dire Chrétien ? O hommes ! qui dans vos opinions & dans vos mœurs n'êtes qu'abſurdité & que contradiction, n'y aura-t-il donc point d'appel de vos jugemens ? & les illuſions que vous vous faites juſtifieront-elles au grand jour du Seigneur les infidélités dont vous vous ſerez rendus coupables ? Ah ! ceſſez de mentir à votre propre cœur. Ou ſoyez Chrétiens dans toute la rigueur du terme ; ou abjurez, en dépit de ſes preuves & de vos lumières, une Religion qui vous condamne & que vous déshonorez.





LETTRE LIX.

Du Comte de Valmont.

SANS le trifte châtiment que vous m'aviez fait preffentir; fans cette douloureufe image de mon malheureux ami, qui fouvent me pourfuit, & qui dans bien des momens vient altérer ma joie la plus vive; je ferois, mon père, le plus fortuné de tous les hommes. Déjà je fens, je goûte tous les avantages & tous les charmes de la Religion. Mes paffions font plus calmes; mon efprit eft plus tranquille; ma confcience eft en repos autant qu'elle peut l'être; & mon cœur eft fatisfait. O mon Dieu! pourquoi vous ai-je connu fi tard! & qu'aveugles font ceux qui cherchent loin de vous la vérité & le bonheur!

Dans le filence de la retraite, à l'aide d'un guide auffi tendre que fage, j'ai médité les objets que vous m'avez retracés; ces puiffans motifs d'un parfait retour vers Dieu; ces grandes vérités,

dont le premier éclat, dès le moment où je reçus votre Lettre, m'avoit si vivement frappé. Quels heureux traits de lumières elles ont portés en moi ! quels sentimens elles y ont développés ! Ah ! que Dieu m'a paru grand & miséricordieux ! mais que je me suis trouvé criminel ! que devant lui je me suis vu petit & misérable ! J'ai repassé mes années dans l'amertume de mon ame ; j'ai remonté à la source vile & impure de mes désordres & de mes erreurs ; j'en ai suivi la trace ; & qu'ai-je apperçu, grand Dieu ! qui ne fût propre à m'humilier & à me confondre ? Courbé sous le poids de mes infidélités, j'ai dévoilé ma honte & confessé mes crimes. Le Ciel daignoit m'entendre. Par le secours de son ministre il aidoit à ma mémoire ainsi qu'à ma foiblesse ; il touchoit, il brisoit mon cœur par l'opposition touchante de ses bienfaits & de mon ingratitude ; il excitoit mes gémissemens & faisoit couler mes larmes. Larmes plus douces qu'amères ! Elles soulageoient ce cœur oppressé ; elles étoient pour mon ame, ce

qu'eſt dans les ardeurs de l'été une roſée abondante pour la terre aride & deſſéchée. Le miniſtre d'un Dieu Sauveur a vu mon repentir ; il m'a impoſé des œuvres de ſatisfaction, propres à ſervir de remèdes pour le paſſé & de précautions pour l'avenir ; il m'a donné les plus ſages conſeils ; il m'a fortifié, conſolé : &, déterminé enfin par la proximité de mon départ, il a ouvert en ma faveur tous les tréſors de la miſéricorde de mon Dieu ; il m'a réconcilié.

O jour heureux, qui m'a rendu tous mes droits à la félicité, & m'a remis en poſſeſſion des titres les plus glorieux, puiſſè-je ne t'oublier jamais ! Non ; mon père, l'infortuné captif qui tout à coup voit rompre ſes liens & briſer ſes fers, n'éprouve pas un contentement ſi vif que celui qu'une telle faveur m'a fait éprouver. Vous aviez bien raiſon de le dire : ſi la pénitence a ſes rigueurs, ſi elle exige des privations, des ſacrifices ; ah ! qu'on en eſt bien dédommagé par l'onction de la grâce qui les accompagne !

Mais que dis-je ? des ſacrifices ! C'eſt

ma chère Emilie, qui en fait un à sa tendresse & à notre union; qui foule aux pieds les richesses & les grandeurs, lorsqu'elle pouvoit en jouïr avec tant de sagesse : mais pour moi, à qui on les arrachoit, bien plus que je ne consentois à les perdre; moi, dont elles n'avoient que trop empoisonné les penchans & déréglé la conduite; moi, mon père, qui en usois si mal, & qui, par mes désirs insatiables, en faisois mon tourment; de quels sacrifices puis je me glorifier? & quelle perte fais-je, en perdant de tels biens? Ah! je gagne tout, puisque je commence à connoître le bonheur. Ce n'est donc pas dans l'accomplissement de nos vœux toujours renaissans, dans la réussite de nos projets si mal concertés, qu'il se trouve; c'est dans la modération de nos désirs, & la Religion seule nous la donne.

Quel souvenir pour moi, que celui des excès, de l'aveuglement, & des malheurs auxquels je me vois échappé! quelles passions m'agitoient! quels vices je m'étois faits; quels systêmes bizarres j'adoptois tour à tour! quelle habitude de

fausseté j'avois contractée ! Vous seul me contraigniez à une sorte de respect pour la vérité : mais que je conçois maintenant de quel prix est l'amour que vous vouliez m'inspirer pour elle, combien nous est nécessaire la droiture de l'esprit & du cœur, & quelle influence elle a, pour le bien, sur nos sentimens & sur nos mœurs! Oui, mon père, le caractère d'un homme vrai est devenu à mes ieux le plus saint, le plus auguste de tous les caractères ; & si je l'eusse conservé tel qu'on avoit pris soin de le former en moi, jamais, ah ! jamais je n'eusse cessé d'être fidèle.

De faux amis, aidés de la fougue de mes penchans, m'ont entraîné, m'ont perverti : eh, de quelles voies Dieu s'est servi pour me ramener ! Il me conservoit une épouse tendre & sage, dont le caractère doux & insinuant, dont les charmes toujours simples & purs m'attachoient, lors même que je semblois m'en éloigner le plus ; dont les exemples m'imposoient ; dont la vertu me maîtrisoit avec empire, lorsque j'étois assez vil pour oser la soupçonner. Il me conser-

voit un père bon, indulgent, plein de zèle, mais d'un zèle éclairé, prudent, & circonſpect; un père, un ami, qui avoit égard à ma foibleſſe, qui ſoutenoit ma confiance, qui ménageoit avec art l'emportement & le feu de mes paſſions : ſans un tel père, ſans un tel ami, le retour à la vérité, à la vertu, m'étoit fermé pour toujours. Ce Dieu bon me préparoit encore des évènemens malheureux, mais utiles, des leçons, des revers. Hélas ! que n'a-t-il pas fait pour moi ? Après de telles faveurs, quelles grandes choſes ne doit-il pas ſe promettre de ma reconnoiſſance ! & qui doit mieux que moi célébrer ſes miſéricordes, par la conſtance à le ſervir !

Aujourd'hui même, j'attends de ſon infinie bonté une nouvelle grâce, qui va mettre le ſceau à toutes les autres. Dans ces jours de ſalut, où, par un précepte formel, l'Egliſe appelle à la table ſainte ſes enfans, on me permet, tout indigne que je m'en ſuis montré juſqu'ici, de m'y aſſeoir avec eux. On m'aſſûre que Dieu a égard à la ſincérité, à la vivacité de mon repentir; que vaincu par mes gémiſſe-

mens & mes larmes, il me presse, il m'ordonne d'approcher : & cependant je redoute autant que je le désire, ce moment qui s'apprête. Je ne vois mon indignité qu'avec frayeur ; je n'envisage la majesté de mon Dieu qu'avec saisissement & avec trouble. D'un autre côté, sa bonté me rassure ; les paraboles si touchantes de l'Evangile me raniment, par la confiance qu'elles m'inspirent, l'idée du bonheur dont je vais jouir, me transporte & me ravit.

Ah ! le croirez-vous ? Je sentois encore tout le prix d'un tel bonheur, après m'en être privé par ma faute, & dans les premiers tems de mes égaremens. Oui, mon père, il y a un an à pareil jour que celui où je vous écris, que, combattu par un reste de foi & par mes doutes, j'entrai dans le Temple, sans trop savoir ce que j'allois y faire : je vis l'heureux concours des Fidèles, qui environnoient les saints Autels & s'y nourrissoient du pain des Anges : leur foi, leur piété, leur contenance modeste, une expression de contentement & de joie répandue fut

tout leur extérieur, le ſouvenir des douceurs ineffables que j'avois goûtées dans cette action ſainte lorſque je la fis pour la première fois; tout ſe réuniſſoit en ce moment pour faire ſur moi les plus fortes impreſſions : je me cachai pour verſer des pleurs; je me plaignis à moi-même de l'état de doute où je m'étois plongé, des perplexités que j'éprouvois; je me reprochai une conduite ſi différente de ce qu'elle étoit avant que j'euſſe perdu la foi; je regrettai mes premiers ſentimens, il ſembloit que j'allois les reprendre plus vifs & plus purs que jamais. Hélas! je revis Lauſane, Senneville; & tout fut oublié....

Tandis que je vous écris, le jour commence à paroître. L'aurore du plus beau jour brille enfin pour moi; je l'ai prévenue, pour épancher mon cœur & m'entretenir avec vous. L'union la plus ſainte va mettre le comble à mon bonheur. Ah! faſſe le Ciel que les ſuites en ſoient durables, que rien à l'avenir ne me rende ingrat & parjure, que rien au monde ne ſoit capable d'altérer ma fidélité! Je m'ap-

puie ſur la grâce de mon Sauveur, beaucoup plus que ſur mes réſolutions & mes promeſſes : mais ce que je crois pouvoir aſſurer, c'eſt que maintenant Jéſus-Chriſt eſt tout pour moi. Sa doctrine m'enchante ; ſes exemples m'enflamment ; ſa vie, ſa mort, ſon ſacrifice, le don qu'il me fait, tout ravit mon cœur & l'embraſe de ſon amour. Je médite ſes bienfaits & ſes loix, je le contemple, je l'admire ; & déſabuſé que je ſuis de toutes les fauſſes idées de grandeur & d'héroïſme que je m'étois faites, de tous les vains objets de mon culte & de mes hommages, mon Dieu, mon maître, mon modèle, mon héros, c'eſt Jéſus-Chriſt.

Que je chéris, que je révère les vertus que cet Homme-Dieu m'enſeigne ! & que je ſuis diſpoſé à les ſuivre ! O mon père ! quel ſpectacle à mes ieux que celui du vrai Chrétien ! vraiment vertueux, parce que toutes ſes vues, ſes actions, ſont dirigées vers cette unique fin, la gloire de ſon Créateur ; vertueux, malgré les paſſions, malgré l'exemple, malgré les préjugés & la coutume ; ſans ceſſe

luttant contre le monde, contre le démon, contre ſa propre foibleſſe ; & toujours vainqueur, toujours rapportant à Dieu ſes triomphes ; toujours droit, équitable, tempérant, bienfaiſant ; toujours ferme dans ſes principes, toujours d'accord avec lui-même ; ſa vie ſe déploie comme un ſyſtème uniforme de conduite & de ſageſſe, conſacré tout entier à l'honneur & à la louange de ſon Dieu.

Quel contraſte avec le caractère des incrédules, tels que je les ai vus, tels que je les ai connus pour la plupart ! Sans principes fixes, ſans frein, ſans règle de mœurs & de conduite, ſans autre loi que leurs penchans, ſans autre but que le plaiſir, ſans autre mobile que l'intérêt du moment, preſque tous ſans jugement & ſans raiſon ; ai-je bien pu les avouer pour mes maîtres, ou me glorifier quelquefois de les avoir pour diſciples ? Hélas ! quels ſyſtêmes que les leurs ! quels affreux ſyſtêmes ! ils ſont tels, qu'en les expoſant, on ne voudroit pas être pris pour un homme qui les réduisît en pratique, & qui en admît, pour lui-même & dans

le cours de sa vie, les horribles conséquences.

Aujourd'hui que je me rappelle tous leurs sophismes, tous leurs vains raisonnemens, je crois voir cet amas d'impostures fuir & disparoître devant l'éternelle vérité, comme les ombres de la nuit disparoissent & s'éclipsent au grand jour. Je crois entendre le père des lumières, dissipant ce foible nuage qu'ils ôsent élever devant lui, & tout indigné de leur présomption & de leur audace, leur dire comme au livre de Job: » Quel est celui-» là qui mêle des sentences avec des dis-» cours pleins d'ignorance & de folie « ? Ce sont cependant ces hommes que j'ai vus former une ligue contre le Seigneur & contre son Christ; traiter d'esprits foibles & superstitieux, de fanatiques & d'enthousiastes, tous ceux qui ne pensoient pas comme eux; repousser, à haute voix & sans ménagement, les traits qu'on lançoit contre l'irréligion; & affrontant tout à la fois, Dieu, les hommes, & les loix, se donner sans honte pour les apologistes du vice & de l'impiété. O mon

Dieu, daignerez-vous oublier que j'ai pris part à leurs blaſphêmes, & que j'ai pu m'aſſeoir au milieu d'eux ! Ah ! pardonnez, Seigneur, les égaremens de ma jeuneſſe ; pardonnez-moi des erreurs que je cours rétracter aux pieds de vos Autels, & que mon cœur déſavoue pour toujours.

Il s'approche, le moment fortuné après lequel je ſoupire, & je vais m'y préparer de nouveau. Bientôt après, mon père, je vole dans vos bras avec ma chère Emilie & toute l'aimable famille que vous nous avez envoyée. Tout eſt diſpoſé pour notre départ. Demain j'abandonne un ſéjour où je n'aurai rien à regretter, puiſque je trouverai tout auprès de vous.

Adieu, monde trompeur, qui m'aviez ſéduit, qui m'aviez promis le bonheur & ne me l'avez point donné ! Adieu, toutes les faveurs de la Cour, qui étiez autrefois le plus vif objet de mes vœux, & qui l'êtes aujourd'hui de mon indifférence ! Je vais apprendre loin de vous à être vrai, ſage, & vertueux. Sous les auſpices du meilleur des citoyens, comme

du

du plus tendre des pères, je vais apprendre à devenir citoyen moi-même, à me rendre digne, par mon étude & par mes ſoins, de ſervir un jour mon Roi, ma Patrie, ſi mon Roi daigne me pardonner; & ſi je meurs dans ſa diſgrace, j'aurai du moins appris à mes enfans à le ſervir & à l'aimer. Adieu, mes anciens amis, mes compagnons d'incrédulité! mon changement vous ſera connu, car je ne craindrai pas de le manifeſter; vous en plaiſanterez, & je n'en rougirai pas; à l'aide de vos ingénieuſes ſaillies, vous mettrez les rieurs de votre côté, & vous n'y mettrez pas la raiſon; vous me plaindrez, & je plaindrai encore plus votre aveuglement, & je prierai le Ciel qu'il diſſipe vos ténèbres, & je me féliciterai chaque jour de ne plus penſer comme vous. Grâces à la Religion, je vais avoir des principes, des mœurs; & je n'en avois pas!





ENVOI,

Qui se trouvoit à la suite de la Lettre LI, que le Comte de Valmont a écrite à son père, en se rendant aux preuves de la Religion. *Voyez la note de la Lettre XLIX, page* 108.

JE vous envoie la copie du projet que le malheureux Lausane avoit mis sous le chevet de son lit, & que j'y apperçus au moment de sa mort. Il n'est pas écrit de sa main; & je ne crois pas qu'il soit de lui, quoique j'y reconnoisse son esprit & ses principes : on l'aura sans doute entrepris par son ordre, & j'ai lieu de penser que son dessein étoit, après l'avoir médité à loisir, de l'appuyer par la suite & de le répandre. Quelque jour peut être daignerez-vous me le renvoyer avec les apostilles qui lui conviennent. Grand Dieu ! quel monstre que l'incrédulité du siècle, lorsqu'on le voit sans déguisement * !

* Cette copie a été trouvée sans apostilles. On a cru pouvoir, par un petit nombre de

LE GRAND ŒUVRE.

LE ſecret de transformer les métaux en or eſt une chimère ; c'eſt l'œuvre du

---

changemens & par de légères additions, ce faire le réſumé des ouvrages & des ſyſtêmes du jour ; & l'on a mis en note les remarques les plus néceſſaires. La plupart de ces additions & des endroits cités, ſont tirés de l'*Encyclopédie*, du Livre de l'*Eſprit*, du *Syſtême de la Nature*, que l'on cite ſpécialement, ainſi que l'*Interprétation de la Nature*, qui, quoique beaucoup plus ancienne que le *Syſtême*, lui a ſervi comme de prélude. On nous ſaura gré d'avoir ſubſtitué des paſſages pris de nos auteurs modernes à des citations de Bayle, de Spinoſa, & de tous ceux qui, dans des tems plus reculés, ont levé au ſein de la Religion chrétienne l'étendard de l'incrédulité.

L'Editeur croit devoir avertir qu'il eſt eſſentiel de ne point ſéparer ici la lecture des notes de celle du texte ; dont elles ſont le contre-poiſon ; & c'eſt pour cela, qu'on les a toutes miſes au bas des pages auxquelles elles ſe rapportent.

préjugé : mais le grand œuvre en effet, l'œuvre par excellence, & pour tout dire en un mot, le chef-d'œuvre de la philosophie, est d'établir la liberté des opinions sur la ruine des superstitions, d'ôter aux hommes leurs entraves, de briser leurs idoles, d'élargir pour eux la voie du bonheur, de légitimer leurs plaisirs, & de faire taire leurs craintes & leurs remords *.

---

* » Il faut, pour être heureux, étouffer les » remords, a dit un de nos Sages : inutiles avant » le crime, ils ne servent pas plus après, que » quand on le commet : la bonne philosophie » se déshonoreroit, en s'occupant de ces fâ- » cheuses réminiscences, & en s'arrêtant à ces » vieux préjugés «. *Disc. sur la vie heureuse.* Quelle philosophie que celle qui prétend nous aveugler au point de ne pas reconnoître dans l'homme un sentiment moral, une conscience, des remords, comme étant une suite du développement de sa raison & faisant partie de sa nature ! O Philosophes ! c'étoit donc là en partie ce que vous appelliez des préjugés ! Voyez les Lettres XXI & XXIII du premier volume.

Ne dissimulons pas la réponse faite par ces

Il faudroit, pour y parvenir, que les plus éclairés d'entre nos Sages concertassent un plan uniforme qui embrassât les moyens les plus sûrs d'avancer cet œuvre unique, le remède à tous nos maux, & le salut du genre humain. En attendant qu'ils se réunissent sur un objet si important (a), voici un plan que je crois

mêmes Sages : » C'est calomnier la philosophie, que d'imaginer qu'elle invite au crime, en délivrant des remords ; elle invite seulement au repos dans le crime «.

(a) Il falloit aussi qu'ils pussent se réunir sur l'enseignement ; & c'étoit le point le plus difficile. Depuis long-tems on leur demandoit un corps de doctrine, & ils ne pouvoient le donner ; toujours prêts à se démentir les uns les autres, ils établissoient des principes absolument contraires, ou en tiroient des conséquences tout-à-fait opposées. Mais il paroît enfin qu'ils ont pris le plus court parti, & que, se rapprochant par degrés, ils s'accordent assez maintenant à renverser tout principe, à détruire toute vérité, à ne plus voir en tout que le mouvement & la matière ; & c'est-là ce qu'ils appellent *le Systême de la Nature.*

pouvoir offrir à ceux qui se sentiront assez de forces & de lumières pour travailler en ce genre, & dont j'ôse leur garantir le succès.

Premièrement, il est naturel qu'ils ménagent leur sûreté personnelle; & je vais leur enseigner les moyens de le faire, en leur indiquant quelques ruses qu'ils pourront employer selon les circonstances.

Lorsque leur nom sera à la tête de leurs ouvrages, ou qu'ils craindront d'être trop aisément reconnus; ils affecteront un grand respect pour la loi naturelle, pour les mœurs, pour la Religion en général, & ne l'attaqueront en particulier que sous le nom de préjugé, de superstition, d'enthousiasme, & de fanatisme. Ils se donneront même, dans certains cas, pour ne pas compromettre leur réputation ou leur intérêt, une demi-teinte de christianisme, qui n'en imposera qu'aux sots dont le Public abonde; & ils nageront, comme on parle, entre deux eaux. Ils enverront seulement à la découverte quelques vérités

hardies *, qui, ſi elles paſſent, prépareront un libre accès par la ſuite à des vérités plus hardies encore : ſi elles ne paſſent pas, & qu'on vienne à en découvrir l'auteur; il en ſera quitte pour chanter humblement la palinodie, & pour faire ſans honte une de ces rétractations, que la néceſſité arrache, que ſigne la main ou que la bouche prononce, mais que le cœur déſavoue, & qu'au fond le vrai Sage ne déſapprouvera jamais : car enfin eſt-il rien de plus ſacré que notre propre intérêt ?

Je ne blâmerois pas même ceux, qui, contraints par de puiſſans motifs, ſe prêteroient au culte public, demanderoient à participer à la ſainte Cêne, & forceroient le peuple à croire qu'ils penſent comme lui. Quelques-uns crieront à l'horreur, à l'idolâtrie, à l'impoſture : mais ne nous laiſſons pas étourdir par ces vaines clameurs; il n'y aura de dupes que ceux qui ſont faits pour l'être. Eh, qu'eſt-ce après tout qu'idolâtrie pour des Sages, qui, pour la plupart, ne croient pas en

* Encyclopédie.

Dieu ? Qu'eſt-ce que fauſſeté, quand, avec tant de raiſon de douter, on ne croit pas même à la vérité ? S'il y a un moment où je vouluſſe être brave, en laiſſant tomber le maſque, c'eſt celui de la mort, où il faut laiſſer après ſoi un exemple de courage, & où l'on n'a plus rien à riſquer *.

Une ruſe plus adroite encore, pour pouvoir tout ſe permettre & tout dire impunément, ſeroit de faire paroître ſes ouvrages ſous un autre nom; de les préſenter comme » l'ouvrage le plus hardi & le » plus extraordinaire que l'eſprit humain » ait oſé produire juſqu'à préſent ** «; de les donner comme le livre poſthume de quelque académicien célèbre, quelle qu'ait été d'ailleurs ſa manière de penſer & d'écrire; & de profiter ainſi de ſa célébrité pour accréditer nos opinions. Les

* Il y a après cette vie un autre genre de riſques à courir; & c'eſt ce qui, dans cet inſtant de lumière, fait trembler les plus intrépides. Voyez la note (y) de la XXXIe Lettre.

** Syſtême de la Nature. Avis de l'Editeur.

bonnes gens pourront s'indigner de cette ſupercherie ; mais que nous importe l'antique bonhommie de ces ames prudes & ſimples ? L'auteur de cet écrit ſuppoſé ne ſe nommera qu'à ſes amis.

En ſecond lieu, pour obtenir ſur la ſuperſtition un triomphe plus facile, & pour propager plus ſûrement la lumière, nous nous prêterons la main ; nous ferons corps, & nous nous répondrons d'un bout du monde à l'autre (*b*).

Nous nous ferons des proſélytes à

(*b*) Les Philoſophes & les Incrédules ſont réellement devenus, ſelon la remarque de M. Yvon, » une Secte que l'ignorance admire, » que le libertinage protège, que l'ambition » de l'eſprit-fort prône, avec laquelle il faut » tâcher de n'avoir rien à démêler, parce » que c'eſt une Secte & qu'elle en a l'empor- » tement & l'eſprit de vengeance «.

M. Duclos a dit une vérité un peu dure, & que l'on a peine à répéter, quoique d'après lui : » Il n'y a malheureuſement que les fri- » pons qui faſſent des ligues, les honnêtes » gens ſe tiennent iſolés «. *Conſidérations ſur les Mœurs*, *chap.* 3.

Voici, au reſte, comment un écrivain

quelque prix que ce soit. Nous leur promettrons, ou nous leur ferons du moins envisager comme récompense, la protection, la faveur, la considération, la fortune, & les places qu'on est à portée de leur procurer. Secrétaires, précepteurs, gouverneurs, instituteurs, académiciens, correspondans de toutes les académies,

---

moderne a peint cette Secte audacieuse :

Philosophe!... il s'en donne le nom,
Comme tous ces Messieurs, qui, fiers de leur raison,
Se croyant appelés à réformer la terre,
A tous les préjugés ont déclaré la guerre.
Petits pédans obscurs, qui pensent à la fois
Éclairer l'univers & régenter les rois;
Fanatiques d'orgueil, dont la folle manie
Est de se croire un droit exclusif au génie;
Flatteurs en affichant le mépris des grandeurs;
De tout ce qu'on révère audacieux frondeurs;
Pleins de crédulité pour des faits ridicules,
Et sur tout autre objet sottement incrédules;
Pensant que rien n'échappe à leurs ieux pénétrans;
Prêchant la tolérance, & très-intolérans;
Qui, sur un tribunal érigé par eux-mêmes,
Jugent tous les talens en arbitres suprêmes;
De quiconque les flatte orgueilleux protecteurs,
De quiconque les brave ardens persécuteurs :
Enfin du monde entier s'arrogeant les hommages,
Pour avoir usurpé la qualité de sages.

M. Palissot.

en France, en Angleterre, en Pruſſe, en Suède, en Ruſſie, nous nommerons tout, nous diſpoſerons de tout par nous & par nos émiſſaires. Nous aurons un bureau d'adreſſe, où l'on tiendra regiſtre de toutes les places vacantes & de tous ceux qui, avec l'affiche de la nouvelle philoſophie & ſous la garantie de nos plus fidèles aſſociés, ſe préſenteront pour les remplir. Ce ſeront autant d'Apôtres que nous enverrons en tous lieux, ſans peine, ſans gêne, ſans péril, & ſans avoir à craindre d'en faire des martyrs. Nous aurons même, pour les beſoins urgens, une caſſette philoſophique, & à notre ſolde de petits auteurs faméliques, qui formeront comme des troupes legères, toujours prêtes à nous ſervir.

Nous exalterons à l'envi ceux qui penſent comme nous; & pour peu qu'il ſe rencontre parmi eux quelque homme à talent, nous en ferons, par des éloges pompeux & répétés de bouche en bouche, un génie rare & un homme extraordinaire. Nous déprimerons au contraire, avec le ton du plus parfait mépris, qui-

conque ſe feroit un nom en dépit de nous, & en montrant ſur la Religion d'autres opinions que les nôtres *. Nous ne paroîtrons pas même avoir lu ſes écrits, ou, s'il faut que tout le monde en parle, nous ne les prendrons que du côté du plaiſant & du ridicule. Nous aurons à ſon égard, & en général à l'égard de tous les hommes, cette ſorte de morgue qui ſied ſi bien au vrai ſage, le ton fier, & le ſtyle emphatique : » Jeune homme, » prends & lis « **. Souvent auſſi nous emploierons ces termes rares, ſentencieux, & ſublimes, devant leſquels le commun des hommes s'extaſie ; ces phraſes entortillées, ampoulées, qu'il admire, qu'il fait valoir avec d'autant plus de cha-

* Nul n'aura de l'eſprit, hors nous & nos amis.
Molière, dans les *Femmes Savantes.*

» Que font les Philoſophes, ſi ce n'eſt de ſe donner à eux-mêmes beaucoup de louanges, qui n'étant répétées par perſonne autre, ne prouvent pas grand'choſe à mon avis « ? *M. Rouſſeau.*

** Interprétation de la Nature.

leur, qu'il a plus de peine à les comprendre. » Le génie tend naturellement à » s'élever, & cherche la région des nues «. Nous donnerons par-là à toutes nos productions un air grand & myſtérieux. Pour nous autres Savans, » la véritable manière de philoſopher feroit d'appliquer » l'entendement à l'entendement, l'en» tendement & l'expérience aux ſens, » les ſens à la nature, la nature à l'in» veſtigation des inſtrumens, les inſtru» mens à la recherche & à la perfection » des arts, qu'on jetteroit au peuple pour » lui apprendre à reſpecter la philoſo» phie «. *

Nous reviendrons ſur les ſiècles paſſés, de manière à faire ſentir que les génies de ces tems-là étoient reſtés bien en deçà de la ſphère de nos lumières, » qu'ils » avoient ſeulement éclairé quelques ar» pens de la nuit immenſe qui environne » les eſprits médiocres; que les centres » de ténèbres commençoient à la vérité » à devenir plus rares, & à ſe reſſerrer;

---

* Interprétat. de la Nat.

» mais que les centres de clarté n'étoient, » à beaucoup près, ni aſſez multipliés ni » aſſez étendus * «, & que c'eſt à nous, que c'eſt au flambeau de nos » concepts « qu'ont commencé les grandes lumières. Nous prouverons au genre humain que nous ſommes ſes inſtituteurs & ſes maîtres, & toujours ſes bienfaiteurs (c).

---

* *Ibid.*

(c) Pour peindre nos Philoſophes avec un peu plus de vérité, on ne peut mieux faire que d'emprunter la plume de M. Rouſſeau, qui les a ſi bien connus, & que, grâces à la petite envie philoſophique & littéraire, ils ont ſi vivement perſécuté. » Je conſultai les Philo-» ſophes; je feuilletai leurs livres; j'examinai » leurs diverſes opinions : je les trouvai tous » fiers, affirmatifs, dogmatiques même dans » leur ſcepticiſme prétendu, n'ignorant rien, » ne prouvant rien, ſe moquant les uns des » autres; & ce point, commun à tous, me » parut le ſeul ſur lequel ils ont tous raiſon. » Triomphans quand ils attaquent, ils ſont » ſans vigueur en ſe défendant. Si vous peſez » les raiſons, ils n'en ont que pour détruire; » ſi vous comptez les voix, chacun eſt réduit » à la ſienne; ils ne s'accordent que pour diſ-

Troisièmement, je ferois assez d'avis qu'on fît quelque grand ouvrage, qui

---

» puter : les écouter n'étoit pas le moyen de » sortir de mon incertitude. Je conçus que l'in» suffisance de l'esprit humain est la première » cause de cette prodigieuse diversité de sen» timens & que l'orgueil est la seconde «. Hélas ! que ne concevoit-il, par une juste conséquence, la nécessité d'une révélation !

» Fuyez, dit-il ailleurs, ceux qui, sous » prétexte d'expliquer la nature, sèment dans » le cœur des hommes de désolantes doctri» nes, & dont le scepticisme apparent est cent » fois plus affirmatif & plus dogmatique que » le ton décidé de leurs adversaires. Sous le » hautain prétexte qu'eux seuls sont éclairés, » vrais, de bonne foi, ils nous soumettent » impérieusement à leurs décisions tranchan» tes, & prétendent nous donner, pour les » vrais principes des choses, les inintelligibles » systêmes qu'ils ont bâtis dans leur imagina» tion. Du reste, renversant, foulant aux pieds » tout ce que les hommes respectent, ils ôtent » aux affligés la dernière consolation de leur » misère, aux puissans & aux riches le seul frein » de leurs passions ; ils arrachent du fond » des cœurs le remords du crime, l'espoir de

devînt comme le répertoire de nos découvertes & de nos connoissances, & où, par des renvois sagement ménagés, on tâchât d'accorder les choses les plus opposées, qui ne manqueront pas de se rencontrer dans une si immense production; d'expliquer celles qu'on n'aura pas voulu énoncer trop clairement; & de donner ainsi, aux esprits intelligens, le mot de l'énigme, qui restera toujours telle pour les esprits ordinaires. » Les renvois, » prévus de loin, & préparés avec » adresse *, ont la double fonction de » confirmer & de réfuter, de troubler » & de concilier. L'ouvrage entier en

» la vertu, & se vantent encore d'être les » bienfaiteurs du genre humain. Jamais, disent-» ils, la vérité n'est nuisible aux hommes : » je le crois comme eux; & c'est, à mon » avis, une grande preuve que ce qu'ils ensei-» gnent n'est pas la vérité «.

C'est donc bien sagement qu'un homme de beaucoup d'esprit s'écrioit, dans la juste indignation dont il étoit rempli : *Initium sapientiæ, timor Philosophorum.*

* Encyclopédie.

» reçoit une force interne & une utilité
» ſecrète, dont les effets ſourds ſont né-
» ceſſairement ſenſibles avec le tems «.
Il pourroit arriver qu'à bien des égards les renvois fuſſent plus dans les mots que dans les choſes ; mais cette méthode, annoncée avec une ſorte de confiance, en impoſera du moins aux ignorans. Je voudrois qu'un ouvrage ſi important, & qui,
» malgré le déſordre de matières, ſera
» l'étonnement des ſiècles * «, eût une
eſpèce d'uniformité dans les vûes, dans les principes, dans les enſeignemens, & ne paſsât pas par toute ſorte de mains. Mais ſi l'unité dans aucun genre ne peut s'y trouver (*d*) ; ſi même on déſeſpère d'y

---

* *Ibid.*

(*d*) Nous avons un ouvrage à peu près dans ce goût. Voyez la critique qu'en a faite M. D.... lui-même, & qui ſe trouve dans le Recueil ſingulièrement intéreſſant des *Mémoires de M. Luneau de Boisjermain, au ſujet de l'Encyclopédie*. Il faut, pour ſe le procurer, s'adreſſer directement à l'auteur, près de l'ancienne Comédie Françoiſe, à l'hôtel de la Fautrière.

mettre la vérité, qui au fond n'est nulle part, si elle n'est pas parmi nous : il fau-

---

Voici ce que disoit M. D ... en répondant à des Libraires, qui étoient venus le consulter sur le projet d'une nouvelle édition : » L'imperfection de l'Encyclopédie a pris sa source » dans un grand nombre de causes diverses. » On n'eut pas le tems d'être scrupuleux » sur le choix des travailleurs : parmi quelques » hommes excellens, il y en eut de foibles, » de médiocres, de tout-à-fait mauvais... ; » les uns travaillant sans honoraire, par pur » attachement pour les éditeurs, perdirent » bientôt leur première ferveur ; d'autres, » mal récompensés, nous en donnèrent, » comme on dit, pour notre argent. Il y en » eut qui remirent toute leur besogne à des » espèces de *Tartares*, qui s'en chargèrent » pour la moitié du prix qu'ils en avoient » reçu..... Il y eut une race détestable de » travailleurs, qui ne sachant rien, & qui » se piquant de savoir tout, cherchèrent à se » distinguer par une universalité désespérante, » se jettèrent sur tout, brouillèrent tout, gâ» tèrent tout, mettant leur énorme faucille » dans la moisson des autres. L'Encyclopédie » fut un gouffre, où ces espèces de chifon-

dra du moins le bien vanter, l'étayer de la faveur des gens en place, & en faire, s'il se peut, le Dictionnaire de la nation, même en dépit d'elle.

Quatrièmement, pour la plus prompte

» niers jettèrent pêle-mêle une infinité de » choses mal vues, mal digérées, bonnes, » mauvaises, détestables, vraies, fausses, in- » certaines, & toujours incohérentes & dis- » parates, &c. &c «.

Pour bien apprécier cet ouvrage, joignons-y encore le jugement impartial que l'Editeur en a porté au mot *Encyclopédie.* » Ici nous » sommes boursoufflés & d'un volume exor- » bitant ; là, maigres, petits, mesquins, » secs, & décharnés. Dans un endroit, nous » ressemblons à des squelettes ; dans un au- » tre, nous avons un air hydropique : nous » sommes alternativement nains & géans ; » colosses & pygmées ; droits, bien faits, & » proportionnés ; bossus, boiteux, & con- » trefaits. Ajoutez, à toutes ces bizarreries, » celles d'un discours tantôt abstrait, obscur, » ou recherché, plus souvent négligé, traî- » nant, & lâche ; & vous comparerez l'ou- » vrage entier au monstre de l'Art Poétique, » ou même à quelque chose de plus hideux «.

destruction de tout genre de fanatisme, il est essentiel d'établir dans tous nos ouvrages, sans distinction aucune de tolérance religieuse & de tolérance civile, » car cette distinction est une chimère «, le tolérantisme universel, excepté pour les intolérans *; & ce mot s'entend assez. Avec ceux-ci seulement, point d'accord, point de paix ni de trêve. Les plus sanglantes invectives, les plus piquantes ironies, le plus méprisant persiflage (e), les

* On connoît une Lettre de M. de Voltaire, où il écrivoit ces propres paroles : » Je ne déteste qu'une chose au monde; ce sont les intolérans. Puissé-je voir tous ces fanatiques, jusqu'au dernier, écrasés de la foudre :
» Seul en être témoin, & mourir de plaisir « !

Quel esprit de tolérance, & que d'humanité dans un pareil vœu !

(e) Ce n'est pas seulement à l'égard de ceux qui croient à la Religion & qui la défendent, qu'on emploie ce style railleur & plaisant; c'est à l'égard de la Religion elle-même : & nos Esprits-forts ne l'attaquent guère que comme cela. Pour moi, je l'avoue, toutes les fois que je les entends s'égayer ainsi

injures les plus grossières, s'il le faut, & la juste imputation de tout ce que nous les jugerons capables de faire, quand même ils ne l'auroient pas fait : voilà, par rapport à eux, la seule conduite & l'unique langage qu'il nous importe de tenir (*f*).

---

aux dépens des vérités les plus respectables, donner leurs fades plaisanteries & leurs prétendus bons mots pour des démonstrations, nous parler de Moïse herborisant sur les bords de la mer rouge, & nous dire mille autres gentillesses de cette sorte-là ; je suis toujours tenté de leur appliquer ce mot de M. de Sully, lorsqu'appelé à la Cour par Louis XIII, & voyant autour de lui les jeunes courtisans railler son habillement, qui pour eux n'étoit plus de mode, son maintien, & ses manières, il dit au Roi : » Sire, quand le Roi » votre père, de glorieuse mémoire, me faisoit l'honneur de me consulter sur ses gran» des & importantes affaires, au préalable il » faisoit sortir tous les bouffons de Cour & » les baladins «.

(*f*) Ce langage est devenu si familier à nos Sages, que souvent même ils s'en servent

Tout eſt bon & nous convient, quand il eſt queſtion de réhabiliter les vrais prin

---

pour ſe déchirer les uns les autres, lorſqu'ils ne ſont pas de même avis, ou que la jalouſie les tranſporte.

Auſſi M. Rouſſeau, qui l'avoit éprouvé, s'eſt il écrié quelque part avec ſa véhémence ordinaire : » Oui ; ſi, pour être philoſophe, il » faut noircir la réputation de mes ſembla- » bles, publier aux ieux de l'univers des choſes » qui devroient reſter enſevelies dans un éter- » nel ſilence, tramer & conduire de ſourds » complots, y préſider ; en un mot, ſi, pour » être philoſophe, il faut renoncer à l'huma- » nité, à la juſtice, à la bonne foi : je renonce » à la philoſophie & à la dénomination de phi- » loſophe, & j'en laiſſe le titre à tant de four- » bes dignes de le porter «.

Le beau champ que M. Rouſſeau ouvroit aux philoſophes, à qui il eût pris envie de lui intenter, au tribunal de la nation, un procès pour cauſe de délation ! Comment ont-ils négligé à ſon égard cette nouvelle méthode, que quelques-uns d'entre eux ont ſi heureuſement imaginée ? J'avoue cependant qu'ils donnent quelque envie de rire, lorſqu'ils prêchent ſi cordialement à leurs antagoniſtes,

cipes, & de renverser l'idole du Christianisme, érigée par la superstition. C'est contre lui qu'il faut diriger tous nos efforts ; c'est sur son compte qu'il faut mettre l'ignorance, la crédulité, le fanatisme, les guerres, la tyrannie, & tous les fléaux qui affligent le genre humain. Nous dégraderons tous ses héros, un Constantin, un Théodose, un Louis IX ; nous exalterons au contraire les ennemis du nom chrétien, un Julien, par exemple, malgré ses superstitions ridicules aux ieux des païens mêmes (*g*), & malgré

---

d'avoir pour eux un peu plus de charité. N'est-ce pas, à peu près, comme s'ils disoient : » Mes amis ! lorsque nous renversons, comme » écrivains, votre Religion, vos loix, votre » gouvernement, vos mœurs, tout ce que » vous avez de plus cher & de plus sacré ; lorsque nous employons contre vous la raillerie, » l'injure, & la calomnie : laissez-nous en repos, » comme philosophes ; &, puisque nous faisons » corps, tremblez, & respectez-nous «.

(*g*) Julien croyoit tout, dit M. le Beau, excepté l'Evangile. Jaloux cependant de cet esprit de lumière, de sagesse, & de charité,

l'horreur de ses sacrifices humains. Nous tirerons le paganisme, s'il le faut, de l'avilissement où il est tombé ; nous releverons ses dieux ; nous donnerons à toute sa mythologie un sens raisonnable & les plus spécieuses couleurs ; & nous en ferons un systême de religion bien supérieur à celui de la Religion chrétienne.

Pour saper plus sûrement celle-ci, nous inventerons des fables ; nous ramasserons des contes Persans, Indiens, ou Chinois ; nous réchaufferons de vieilles histoires sans fondement, que nous mettrons gravement à côté des siennes ; nous donnerons, aux choses les plus absurdes, aux plus grossiers mensonges, un air de vérité, pour les faire contras-

---

qu'il étoit forcé d'admirer dans l'Eglise de Jésus-Christ, il cherchoit à copier, du moins à l'extérieur, jusque dans le paganisme, les pratiques de la Religion chrétienne ; & c'est avec beaucoup de justesse que saint Grégoire de Nazianze l'appelle le Singe du Christianisme. *Voyez l'Histoire du Bas-Empire.*

ter avec ce qu'elle nous enseigne ; & nous anéantirons toutes ses preuves, en niant du ton le plus assuré les titres sur lesquels elle se fonde.

Devenus physiciens, historiens, géographes, pour la contredire par-tout avec succès, nous porterons par-tout l'esprit systématique & la marche savante de l'incrédulité (*h*) ; nous ferons des ta-

(h) Il est vrai que, par cette marche savante, les ouvrages *historiques*, *philosophiques*, & *politiques* de nos Sages, leurs *Elémens d'Histoire*, leurs *Essais sur les mœurs des nations*, leur *Histoire des Hommes*, sont exactement devenus les Romans de la Philosophie moderne. Tout y est calqué sur leurs vues & leurs faux principes ; & pour peu que l'on soit instruit de la manière de penser de l'historien, on peut dire d'avance, à chaque évènement qui se présente, la tournure que son imagination y donnera, & les réflexions toutes neuves qui vont suivre.

Dans d'autres genres, encore plus propres à faire illusion, on ne peut trop s'étonner, quand on considère tout cet appareil de science,

bleaux d'hommes & de mœurs, pleins d'art & d'imagination (*i*); nous arrange-

---

cette pompe d'expreſſions, cette richeſſe de détails, cette profondeur de calcul, cet air impoſant de démonſtration que nos philoſophes emploient pour étayer les ſuppoſitions les plus gratuites & les plus déraiſonnables ſyſtêmes. Ils vont parler, dans l'étendue de deux ou trois cents pages, tout le jargon de la Phyſique & des Mathématiques, pour établir une opinion bizarre, un fait controuvé, une cauſe imaginaire; tandis que deux ou trois réflexions ſimples & communes, que la moindre teinture de ces deux ſciences peut faire naître, vont tout renverſer. Ces ſyſtêmes ſi bien étayés ſemblent, au premier coup d'œil, former le plus ſublime & le plus ſolide édifice; ſoufflez ſur un ſi bel ouvrage, & il ne reſte pour tout fondement que des abſurdités.

(*i*) » Ce ne ſont point les philoſophes qui » connoiſſent le mieux les hommes; ils ne les » voient qu'à travers les préjugés de la philo- » ſophie; & je ne ſache aucun état où l'on en » ait tant «. *M. Rouſſeau.*

» Les philoſophes même, dit M. d'Alem- » bert, fomentent les préjugés qui leur ſont

rons les faits au gré de nos opinions, & toujours pour prouver, contre la Religion, quelque grande vérité.

Cinquièmement, ensuite de cette tolérance universelle, nous donnerons, pour premier article de croyance, pour premier moyen de salut, » de penser & » d'agir librement « ; de douter de tout, & de ne rien croire ; d'admettre tous les systêmes, hors celui de la Religion, comme ayant tous leurs raisons & leurs vraisemblances ; de fonder la plus haute sagesse sur le plus modeste pyrrhonisme * ; & de faire évanouïr ainsi tout l'orgueil dogmatique & toute la confiance théologique. Tolérer tout, parce qu'on n'est sûr de rien ; deux principes qui tiennent l'un à l'autre, & qui, dans la pratique, feront de la terre le séjour de la paix &

» utiles, avec autant d'ardeur, qu'ils tâchent » de renverser les préjugés (*& plus souvent encore les vérités*) qui leur nuisent «. *Essais sur les Gens de Lettres.*

* Voyez la XVIe. Lettre, volume I, page 333.

de la concorde, ou, comme les ſuperſtitieux l'appellent, un paradis anticipé.

En établiſſant la liberté de penſer, il eſt clair que nous nous réſerverons la liberté de tout dire. En effet, que ſerviroit à nos vues qu'on nous laiſſât l'une, ſi l'on prétendoit nous ôter l'autre? & comment ſe feroit la communication des lumières, s'il ne nous étoit pas libre de les répandre? On appellera cette heureuſe hardieſſe, effronterie, licence. Mais » le » Public éclairé ſait qu'il eſt utile de tout » penſer & de tout dire (*k*); & que » les erreurs mêmes ceſſent d'être dange- » reuſes, lorſqu'il eſt permis de les con- » tredire..... : elles ſe dépoſent bientôt » d'elles-mêmes dans les abîmes de l'ou- » bli : & les vérités ſeules ſurnagent ſur

---

(*k*) Un homme d'eſprit a dit cependant avec aſſez de fondement : » Il eſt dangereux » d'apprendre au peuple à raiſonner « (ſurtout lorſqu'on riſque de lui apprendre à raiſonner ſi mal). » Il ne faut pas l'éclairer » trop, parce qu'il eſt impoſſible de l'éclairer » aſſez «.

» la vaste étendue des siècles * «. Si quelques-unes de ces vérités sont nécessaires, ce sont sur-tout les nôtres, puisqu'elles rompent toutes les chaînes de la contrainte & de l'esclavage (*l*).

---

* Préface du Livre de l'*Esprit*.

(*l*) Oui, sans doute, & avant toutes choses les liens de la Religion. Toutefois, à en croire M. de Voltaire, dans le *Traité* même *de la Tolérance*, *chap. 20*. » Par-tout où il » y aura une société établie, une Religion sera » nécessaire. Les loix veillent sur les crimes » publics, & la Religion sur les crimes se» crets «.

On veut nous ôter la Religion : hé quoi, » la Religion ! cet objet grand & sublime, la » sanction la plus inviolable des loix, la seule » loi que l'homme porte toujours avec lui, » la seule qui place le supplice à côté du crime » dans le cœur du méchant, aussi réprimante » dans la nuit du secret qu'à la face de la » terre, aussi redoutable à celui qui peut tout » qu'à celui qui habite sous le chaume, frein » nécessaire, frein universel, cent fois l'écueil » des emportemens d'un peuple aveugle, cent » fois couvert d'écume par le despote étonné » de trouver une Puissance supérieure à la

Sixièmement, après avoir endormi pendant quelque tems les hommes par les beaux noms de grand Etre, de loi naturelle, & les avoir amusés de tous ces rêves brillans, il faut, autant que nous le pourrons sans nous compromettre, laisser tomber ce voile transparent, par lequel nous gazions nos véritables sentimens, & nous affoiblissions, aux ieux encore timides du profane vulgaire, l'éclat de la vérité.

» sienne « ! *Eloge de Dumoulin*, *par M. Henrion.*

On veut nous ôter la Religion ! & pour chacun de nous en particulier, quelle perte peut être comparée à celle-là ? Quelles ressources reste-t-il à celui qui se refuse à ses tendres impressions & à son éclatante lumière ? » De » combien de douceurs n'est-il point privé ? » Quel sentiment pour le consoler dans ses » peines ? Quel spectacle anime les bonnes » actions qu'il fait en secret ? Quelle voix peut » parler au fond de son ame ? Quel prix peut- » il attendre de sa vertu ? Comment doit-il » envisager la mort « ? (Et quel bon usage peut-il faire de la vie ?) *M. Rousseau.*

» Il eſt tems que la raiſon, injuſte-
» ment dégradée, quitte un ton puſilla-
» nime qui la rendoit complice du men-
» ſonge & du délire. La vérité eſt une ;
» elle eſt néceſſaire à l'homme, elle ne
» peut jamais lui nuire * «. Voici le moment où elle doit briller de toute ſa lumière : c'eſt l'heureux tems de la révolution prédite par nos Sages ; c'eſt le grand ſiècle, où l'univers entier va devenir philoſophe. Il faut donc que quelqu'un de nos chefs faſſe paroître un de ces ouvrages vraiment philoſophiques & penſés fortement, où ſans détour on prêche le matérialiſme ; cette doctrine déjà préparée, annoncée par tant d'écrits, mais pas encore auſſi hautement publiée, auſſi parfaitement développée, qu'il ſeroit à déſirer.

Là, au mot *Dieu*, cet épouvantail des foibles & des imbéciles (& juſqu'ici preſque tout l'univers l'a été), on ſubſtituera le grand mot de *Nature*, en tâchant

* Voyez les dernières lignes de la note (*c*) ci-deſſus : *Jamais, diſent-ils, &c.*

de le définir un peu clairement, s'il est possible (*m*).

(*m*) En voici, après tout, une définition assez nette, & même assez complette pour quiconque ne veut appercevoir dans l'univers que du mouvement & de la matière. C'est dommage que, ne nous offrant que des effets, elle rappelle à l'esprit l'idée même de la cause qu'on veut détruire. A l'égard de l'exemple qui suit cette définition, il serviroit plutôt à la combattre, à l'obscurcir, qu'à la rendre plus sensible.

» La nature, dans sa signification la plus » étendue, est le grand tout, qui résulte de » l'assemblage des différentes matières, de » leurs différentes combinaisons, & des diffé- » rens mouvemens que nous voyons dans l'u- » nivers. La nature, dans un sens moins éten- » du, ou considérée dans chaque être, est le » tout qui résulte de l'essence, c'est-à-dire, des » propriétés, des combinaisons, des mou- » vemens ou façons d'agir, qui le distinguent » des autres êtres. C'est ainsi que l'homme est » un tout, résultant des combinaisons de cer- » taines matières, douées de propriétés par- » ticulières, dont l'arrangement se nomme » *organisation*, & dont l'essence est de sentir,

Qu'on y prenne garde, c'est ici l'article important. Si on laisse au peuple ce fantôme de la divinité, ce vieux préjugé, le plus ancien, le plus universel, le plus enraciné de tous; nous ne tenons plus rien. Les attributs de sagesse, de justice, d'amour pour l'ordre & pour le bien, reparoîtront toujours; & avec eux renaîtra la loi naturelle; avec eux se reproduiront les idées de châtimens & de récompenses après cette vie; par eux le Christianisme lui-même reprendra une nouvelle force. Car enfin, il y a entre l'idée de Dieu, telle qu'on l'avoit imaginée, & la loi naturelle, entre celle-ci & la Religion du Chrétien, plus de liaison qu'on ne croit ordinairement. L'idée de perfection, qui semble attachée à cette dernière, paroît comme un supplément nécessaire à l'insuffisance de l'autre. Dieu une fois supposé, il seroit

» de penser, d'agir, en un mot, de se mou» voir d'une façon qui le distingue des au» tres êtres avec lesquels il se compare ». *Systême de la Nature, chap. 1.*

aſſez naturel de penſer que ce qui eſt le plus conforme à ſa ſainteté & à ſa gloire, tire de lui ſon origine.

Il eſt donc de la plus grande conſéquence de bien faire ſentir, que ce que nous admirons le plus dans l'univers, peut être expliqué (*n*) par des combinaiſons fortuïtes, ou, pour parler plus juſte, par l'eſſence néceſſaire des choſes, par

---

(*n*) » C'eſt une manie commune aux Phi» loſophes de tous les âges, de nier ce qui » eſt, & d'expliquer ce qui n'eſt pas «. *M. Rouſſeau.* Voyez au reſte ſur toutes ces explications ſi heureuſes, dont le *Syſtême de la Nature* eſt rempli, l'ouvrage de M. Holland : il eſt vrai qu'en fait de phyſique, de géométrie, d'aſtronomie, & dans tout ce qui concerne les hautes ſciences, dont l'auteur du ſyſtême emprunte ſouvent les termes pour faire illuſion, celui-ci eſt traité poliment par ſon adverſaire comme un enfant : mais il faut avouer qu'il le mérite bien, & qu'à l'extrême différence de raiſonnement qu'on remarque entre eux, on croit voir dans M. Holland un athlète vigoureux, un géant qui ſe joue d'un pygmée.

les loix du mouvement & les propriétés de la matière (*o*).

(*o*) » L'univers, ce vaste assemblage de » ce qui existe, ne nous offre par-tout que » de la matière & du mouvement «. *Syst. chap. 1.* » Mais, nous dira-t-on, d'où la nature a-t-elle reçu son mouvement ? Nous » répondrons que c'est d'elle-même, puisqu'elle est le grand tout, hors duquel con» séquemment rien ne peut exister «. *Syst. chap. 2.* Voilà ce qu'on appelle une pétition de principes.

Pour faire tout sortir de ces deux principes, le mouvement & la matière, l'auteur du Systême de la Nature, cet Ouvrage si vanté par ceux qui osent tout lire & n'approfondissent rien, qui prennent des mots pour des idées, & des déclamations pour des preuves, établit premièrement (*ch. 1.*), que » c'est à » la Physique & à l'expérience que l'homme » doit recourir dans toutes ses recherches ; » que c'est par nos sens que nous sommes » liés à la nature universelle ; que c'est par eux » que nous pouvons la mettre en expérience » & découvrir ses secrets ; & que toutes les » erreurs des hommes sont des erreurs de » Physique «. Mais quelle Physique, quelle

Ici reviennent ces grandes queſtions *
énoncées par de grands mots déjà tout

---

expérience, quels ſens nous montrent *la nature univerſelle*, le grand tout, hors duquel rien ne peut exiſter ? Quelle expérience, quels ſens nous montrent notre ame, & nous apprennent, en dépit des preuves invincibles que nous avons de ſa ſpiritualité, qu'elle n'eſt elle-même qu'une combinaiſon du mouvement & de la matière ? Quelle expérience, quels ſens, quelle Phyſique, un peu plus éclairée que celle qui de l'eau & de la farine fait naître des êtres organiſés, nous diſent que les loix du mouvement & les propriétés de la matière ſuffiſent & ont dû ſuffire par elles-mêmes dès l'origine, pour mettre de la vie, du ſentiment, de l'ordre, de l'intelligence, de la ſageſſe dans l'univers & dans les combinaiſons ſans nombre qu'il nous préſente ? Quel nouveau chef-d'œuvre ces loix & ces propriétés enfantent-elles ſous nos ieux ? & quel être organiſé produiſent-elles, qui n'ait ſon germe ? Quel eſt celui de nos ſens qui a pu nous apprendre que la matière eſt éternelle ? Quelle expérience, quelle Phyſique, & quels ſens nous diſent, qu'il n'y a point

propres à étonner & à faire impression par eux-mêmes: » Si la matière morte

---

de Dieu ? Ah ! s'il falloit que les hommes, afin d'éviter les erreurs de Physique, attendissent pour se déterminer, pour juger, pour faire usage du sentiment & de la raison, les expériences de nos Sages; où en seroit le genre humain ?

Pour ne pas nous laisser séduire par leurs faux principes, reconnoissons que l'expérience & les sens ne nous apprennent que des vérités particulières dont on ne peut former une proposition générale sans risquer de se tromper; tandis que l'évidence au contraire nous conduit, sûrement & par sa propre lumière, aux propositions les plus universelles. Qu'un homme, par exemple, qui, dans les tems les plus reculés & parmi d'anciens peuples, n'eût jamais vu de Nègre, & n'en eût jamais entendu parler, eût dit, d'après une expérience constante & uniforme par rapport à lui & à tous ceux qui l'environnoient, que tous les hommes sont blancs; il se seroit certainement trompé : mais que ce même homme, partant d'un principe évident par la nature même des idées qu'il renferme, eût affirmé

» se combine avec la matière vivante ?
» comment se fait cette combinaison ?

---

que le tout est plus grand que sa partie ; il eût avancé une vérité incontestable & que rien ne peut démentir. Tant il est vrai que l'évidence toute seule est infaillible, & que, sans son secours, l'expérience même ne l'est pas : c'est ce que démontrent toutes les vérités géométriques, qui sont telles à nos ieux, sans qu'il soit besoin d'instrumens ni d'expérience pour les vérifier, & à qui il suffit d'être des corollaires évidens de propositions évidentes par elles-mêmes.

En second lieu, l'Auteur du Systême établit (*ch.* 2.), que *le mouvement est une façon d'être qui découle nécessairement de la matière, qu'elle se meut par sa propre énergie, qu'il est de l'essence de la matière de se mouvoir* ; & il le prouve par cette unique assertion, que toute particule de matière est en mouvement. Mais en accordant cette assertion si peu démontrée, il ne s'ensuivroit nullement, de ce que toute matière se meut, qu'elle se meuve nécessairement.

Troisièmement, l'Auteur établit (*même ch.*) que *tout ce qui se meut est mû par un autre être, en sorte qu'à parler strictement, il*

» quel en eſt le réſultat? ſi les moules
» ſont les principes des formes? ce que

---

n'y a point de mouvemens ſpontanés dans les différens corps de la nature, c'eſt-à-dire, ſelon la définition même de l'Auteur, de ces mouvemens *qui ſont qu'un corps agit & ſe meut par ſa propre énergie*; car *s'il exiſtoit un tel être*, dit-il (*ch. 10.*), *il auroit la force d'arrêter ou de ſuſpendre lui ſeul le mouvement dans l'univers.*

Mais voilà, dès le commencement & dans tout ce qui fait la baſe du Syſtême, une terrible contradiction. Rapprochez ces deux principes établis dès le ſecond chapitre: quoi! ſelon le premier, *la matière ſe meut par ſa propre énergie*; & ſelon l'autre, *il n'y a point de mouvemens ſpontanés*, de ces mouvemens *qui ſont qu'un corps ſe meut par ſa propre énergie*; & nul corps ne ſe meut ainſi!

Mais en inſiſtant ſur les contradictions de l'Auteur du Syſtême, ſi *tout ce qui ſe meut eſt mû par un autre être*, s'il ne ſe meut pas par lui-même, le mouvement ne lui eſt donc pas eſſentiel, il n'eſt donc pas de l'*eſſence de la matière de ſe mouvoir.*

Mais encore, ſi *tout ce qui ſe meut eſt mû par un autre être*, avant que d'être mû, il

» c'eſt qu'un moule ? ſi c'eſt un être
» réel & préexiſtant, ou ſi ce n'eſt que

étoit donc en repos : dans la nature des choſes, l'idée du repos ſeroit donc antérieure à celle du mouvement ?

Mais enfin, comment un être qui ne ſe meut pas par lui-même a-t-il eu, dans les principes de l'auteur, la force de ſe mouvoir & celle d'en mouvoir d'autres ? Cette force, d'où l'a-t-il reçue dans l'origine, & où l'a-t-il puiſée ? Si tout ce qui eſt dans la nature n'a, comme il s'exprime, que des mouvemens *acquis* & *communiqués* ; ſi, ſelon lui, tels ſont même les mouvemens *internes* & *cachés* ; ſi *la nature eſt le grand tout ; qui comprend tout*, en ſorte qu'il n'y ait rien hors d'elle qui ait pu donner le mouvement à la matière ; comment a-t-elle pu ſe le donner à elle-même ? & que ſignifie une ſuite de mouvemens produits, ſans aucune cauſe qui ait eu, hors de cette ſuite infinie, la force de les produire ?

D'après toutes ces contradictions, que devient un Syſtême tout entier qui ne porte que ſur elles ? Au reſte, ce qu'il y a de plus eſſentiel à obſerver, c'eſt que ces contradictions

» les limites intelligibles d'une molécule
» vivante unie à de la matière morte ou

ſont inévitables dans tout ſyſtême, tel que celui-là : car ou la matière & toute partie de matière ſe meut néceſſairement, ou elle eſt mue par une autre. Si c'eſt néceſſairement qu'elle ſe meut, elle ne peut avoir de mouvemens *communiqués* ; parce qu'elle ne peut changer, modifier celui qu'elle a, ſans altérer ſa manière d'être néceſſaire, ſans altérer ſon eſſence : & dès-lors rien ne peut s'expliquer ; rien, ainſi que nous l'avons déjà dit, ne peut être comme il eſt dans la nature. Si au contraire toute partie de matière n'a que des mouvemens *acquis*, il faut donc recourir à une cauſe ſupérieure & étrangère, qui les lui ait donnés. Que le matérialiſte réponde nettement à cela.

Il oſe bien prétendre que Dieu *eſt un être inutile* : quel être inutile, que celui ſans lequel on ne peut rendre raiſon de rien, & ſans lequel tout n'eſt plus, en nous & hors de nous, que fiction & qu'abſurdité ! On parle ſans ceſſe des loix néceſſaires du mouvement : oui, ſans doute, le mouvement a des loix néceſſaires, mais d'une néceſſité conditionnelle, hypothétique, comme on l'appelle, & relative

» vivante; limites déterminées par le rap-
» port de l'énergie en tous ſens, aux
» réſiſtances en tous ſens * « ? Queſtions
ſavantes & profondes, par leſquelles nous
aurons ſi heureuſement préludé dans d'autres ouvrages.

Ici encore nous aurons grand ſoin d'établir **, » qu'il n'y a point d'ordre pro-
» prement dit dans la nature... que ce
» que l'on appelle *ordre*, n'eſt jamais que
» l'enchaînement uniforme & néceſſaire
» des cauſes & des effets, ou la ſuite des
» actions qui découlent des propriétés des
» êtres, tant qu'ils demeurent dans un
» état donné ***... que l'intelligence eſt
» une façon d'être & d'agir propre à quel-

à la volonté du premier moteur : or, c'eſt, d'une néceſſité abſolue, qu'il falloit prouver que ces loix ſont néceſſaires.

* Interprétation de la Nature.

** Syſtême de la Nat. ch. 5.

*** » Il eſt dans l'ordre que le feu nous brûle,
» parce qu'il eſt de ſon eſſence de brûler : il
» eſt dans l'ordre que le méchant nuiſe, parce
» qu'il eſt de ſon eſſence de nuire «. *Ibid. ch. 5.*

» ques êtres particuliers ; & que, si nous
» voulons l'attribuer à la nature, elle ne
» seroit en elle que la faculté de se con-
» server par des moyens nécessaires dans
» son existence agissante. Ainsi, en refu-
» sant à la nature l'intelligence dont nous
» jouïssons nous-mêmes, en rejetant la
» cause intelligente que l'on suppose son
» moteur ou le principe de l'ordre que
» nous y trouvons, nous ne donnons
» rien au hasard ni à une force aveugle ;
» mais nous attribuons tout ce que nous
» voyons à des causes réelles ou faciles
» à connoître (*p*).

(*p*) On voit assez combien tout cela est lumineux. Et pour surcroît de lumières, l'Auteur du Systême prévient ainsi une des plus fortes objections qu'on puisse lui faire : » On » nous dira, sans doute, que la nature, ren- » fermant & produisant des êtres intelligens, » ou doit être intelligente elle-même, ou doit » être gouvernée par une cause intelligente. » Nous répondrons que l'intelligence est une » faculté propre à des êtres organisés, c'est- » à-dire, constitués & combinés d'une ma-

» Chaque être, dirons-nous encore, » est un individu, qui, dans la grande

---

» nière déterminée, d'où résultent de certai» nes façons d'agir que nous désignons sous » des noms particuliers, d'après les différens » effets que ces êtres produisent «. *Ibid.*

Il faut avouer que cet auteur est extrêmement heureux dans ses solutions, & qu'il ne pouvoit mettre plus de force ni de clarté dans ses réponses.

Mais parmi tout ce Pathos philosophique, qu'il nous dise comment il pourroit prouver que cette intelligence, qui est, selon lui, une faculté propre à des êtres organisés, ne seroit pas, par cela même, propre à la nature qui les renferme & les produit : car enfin, si nous, qui sommes une très-petite production de cette nature, nous réunissons cependant à une portion de matière organisée une portion d'intelligence ; pourquoi la nature, prise dans son ensemble, ne seroit-elle pas une grande machine, un grand corps parfaitement organisé, uni à une ame bien supérieure à la nôtre, & doué d'une souveraine intelligence ? Ce doute, si peu fondé pour nous, qui reconnoissons, d'après des raisonnemens invincibles, une substance purement spirituelle,

» famille, remplit sa tâche nécessaire dans » le travail général. Tous les corps agissent suivant des loix inhérentes à leur » propre essence, sans pouvoir s'écarter » un seul instant de celles suivant lesquelles la nature agit elle-même : force » centrale, à laquelle toutes les forces, » toutes les essences, toutes les énergies » sont soumises ; elle règle les mouvemens dans tous les êtres, par la nécessité » de sa propre essence, elle les fait concourir de différentes manières à son plan » général.... ; elle les accroît & les altère, les augmente & les diminue, les » rapproche & les éloigne, les forme & » les détruit, suivant qu'il est nécessaire » pour le maintien de son ensemble, » vers lequel cette nature est essentiellement nécessitée de tendre * (q).

---

créatrice de cet univers, mais qui a des fondemens très-réels dans le systême de l'Athée, combien ne seroit-il pas inquiétant pour lui, s'il vouloit raisonner conséquemment ?

* Syst. de la Nat. ch. 4.

(q) *Essentiellement nécessitée.... par la né-*

C'eſt d'après ces éclatantes vérités que nous ferons voir, que c'eſt ſans ordre, ſans règle, ſans l'intervention d'aucun être intelligent, & ſeulement en con-

---

ceſſité de ſa propre eſſence.... Force centrale, à laquelle toutes les forces, toutes les eſſences, toutes les énergies ſont ſoumiſes..... Des eſſences ſoumiſes ! ſoumiſes à une autre eſſence ! des eſſences par-tout ! Quelle heureuſe manière de philoſopher, de tout expliquer ! & quel nouveau jour cette méthode répand ſur toute la nature ! Mais ce qu'il y a de plus admirable, c'eſt cette nature qu'on a définie (*ch.* 1.) *le grand tout qui réſulte de l'aſſemblage des différentes matières, de leurs différentes combinaiſons, & des différens mouvemens que nous voyons dans l'univers ;* cette nature, qui n'eſt dès-lors qu'une idée abſtraite, qu'un mot vide de ſens, ſi on l'applique à un être particulier ; cette nature dénuée d'intelligence ; & qui cependant ſe trouve eſſentiellement néceſſitée de tendre vers un but, vers un plan général, qui eſt (*ch.* 4) *le maintien de ſon enſemble*, le maintien du tout par *le changement continuel de ſes parties, qu'elle force de concourir au bien général de la grande famille.* Parmi tant de merveilles, tant de myſtérieuſes contradictions, qui

ſéquence des loix néceſſaires du mouvement & des propriétés de la matière, que le ſoleil, par exemple, ce globe ardent & lumineux, a été formé par l'embrâſement d'une planète, qui s'eſt ſi juſtement trouvée à telle diſtance plutôt qu'à telle autre : que, par une ſuite des mêmes loix, notre terre pourroit bien s'enflammer à ſon tour, & devenir ſoleil pour un autre monde, qui, dans le tems précis, ſe trouveroit avoir beſoin de ſa chaleur & de ſa lumière : que tous les aſtres, s'attirant, ſe repouſſant en raiſon de leur maſſe & de leur diſtance, gravitant les uns vers les autres & vers un centre commun, ſuivent par des loix ſi ſimples leur marche conſtante & régulière, ſans que ces loix aient d'autres principes qu'elles-mêmes, ſans que cet arrangement, ce rapport des aſtres entre eux, leur diſtance & leur maſſe réciproque, ſi juſtement combinées pour les effets qui en

---

ne s'écrieroit avec nos Sages : O Nature ! ô ma mère ! que tu dis de choſes à mon eſprit & à mon cœur !

résultent, aient été réglés d'une manière si précise, autrement que par la nécessité des choses; nécessité qui, comme nous l'avons dit plus haut, n'est pas une force aveugle, mais qui n'est pas non plus une force intelligente : que sur notre globe les plantes, les arbres, les animaux, les hommes, les insectes, les fruits, les fleurs, toutes les productions de la terre qui nous ravissent par les rapports innombrables & si heureusement rencontrés que nous y appercevons, ne sont en effet que des rencontres nécessaires de germes, de molécules organiques, de parties similaires, sans que les molécules, les germes primitifs, les moules intérieurs aient d'autre cause que l'essence & les propriétés de la matière (*r*).

(*r*) C'est donc ainsi, & par les propriétés de la matière, que les différentes sortes d'abeilles, de guêpes, de chenilles, de teignes, que tous les animaux & tous les insectes ont, dès leur naissance & sans les avoir jamais appris, des procédés si analogues à leurs besoins, si industrieux, si dignes d'admiration

Ici,

Ici, comme ſur tout le reſte, il s'agit moins de raiſonner, de prouver, que d'embrouiller, d'envelopper, de nier, d'affirmer, de répéter, & de conclure; & au fond le poſte le plus tenable pour nous, c'eſt le ſcepticiſme. Nous aurons contre nous des Géomètres profonds, les plus ſavans Aſtronomes, les Phyſiciens les plus éclairés; car ceux ci croient tous en Dieu : mais à coup ſûr ils ſe ſont trompés, puiſque tout homme eſt ſujet à l'erreur. Nous ferons valoir en notre faveur le ſyſtême de Newton & ſes principes, quoiqu'il ait été ſi religieux envers la Divinité : quelque phraſe de Deſcartes, quoiqu'elle ſuppoſe une intelligence, qui diſpoſe avec ſageſſe le mouvement & la matière : quelque expérience

aux ieux de l'obſervateur fidèle ? O que cette matière, cette force non intelligente, qui les a ſi heureuſement organiſés pour de telles reſſources & de tels moyens, avoit d'art & d'eſprit ! Voyez l'*Hiſtoire Naturelle des Inſectes*, *de M. de Réaumur; la Théologie des Inſectes, de M. Leſſer; & la Contemplation de la Nature, de M. C. Bonnet.*

de Needam, que nous donnerons comme une démonſtration des générations équivoques ſi propres à notre ſyſtême ; quoique cet auteur ne ſoit nullement favorable au matérialiſme (*s*) ; quoique cette

(*s*) Voici en effet ce qu'il dit dans ſa Préface ſur ſes *Obſervations Microſcopiques*, page xvj ; & ſon témoignage honore trop la Religion révélée, pour n'être pas rapporté ici tout entier. » Depuis quelques années que » je me ſuis amuſé à ce genre d'étude, je » n'ai jamais trouvé aucuns principes oppo- » ſés à la Religion, que ceux qui étoient » faux en Philoſophie : il eſt naturel de » croire que j'ai la liberté de rendre ce té- » moignage, dans un ſiècle où tant de » demi-philoſophes traitent avec ſi peu de » ménagement une Religion, dont ils pa- » roiſſent encore moins inſtruits que de leur » prétendue philoſophie. J'ai de plus cité » fort ſouvent les propres paroles de l'E- » criture Sainte ; & quelque extraordinaire » que cela puiſſe paroître dans un philoſo- » phe moderne, je n'ai pas honte d'avouer » que j'y trouve plus de ſublimité que dans » tous les Ouvrages des philoſophes, & que » c'eſt à l'Ecriture Sainte que je dois les

expérience, telle qu'il l'a rendue, ne prouve en aucune manière ce qu'on lui fait prouver; quoiqu'il n'admette pas même cette ſorte de génération, conſidérée, par les meilleurs obſervateurs, comme une des plus monſtrueuſes productions des ſiècles d'ignorance, ou une des reproductions les plus bizarres de la moderne philoſophie (t).

» plus hautes idées auxquelles j'aie jamais » été capable de m'élever «. Voyez de plus une réclamation bien authentique, & une réponſe directe contre l'auteur du *Syſtême de la Nature*, dans une note ajoutée, par M. Needam lui-même, à l'excellent Livre qui a pour titre, *La vraie Philoſophie*, qui ſe trouve chez *Valade*, Libraire, rue des Noyers, & dont il a été l'éditeur.

(t) Voyez, ſur les générations équivoques, *la Contemplation de la Nature*, de M. Bonnet, tom. 1, ſeptième partie, chap. 8 & ſuivans; les *Conſidérations ſur les Corps organiſés*, du même Auteur, t. 1, chap. 7, 8, 11; le *Mémoire* de M. Haller, *ſur la Formation du cœur dans le Poulet*; les *Lettres à un Américain*, Lettre onzième & ſuivantes; les *Mémoires* de M. de Réaumur.

Il importe peu que ces gens-là ſoient pour nous, pourvu que ſur notre parole

---

» Pendant combien de ſiècles, dit un Savant mieux inſtruit & plus ſage que l'auteur du *Syſtême de la Nature*, n'a-t-on pas ſoutenu dans les Ecoles, que la putréfaction donnoit naiſſance aux inſectes & à pluſieurs plantes qui paroiſſoient imparfaites ? Les expériences de *Rhédi* & de *Micheli*, firent en peu de tems ce que le raiſonnement n'avoit pu opérer ; & celles de MM. de *Réaumur* & *Linné*, en nous faiſant connoître de plus en plus combien l'imagination avoit beſoin d'être réglée par l'obſervation, ont fait rougir ceux qui avoient ſoutenu le ſyſtême ſur la génération univoque & équivoque. Le haſard n'eſt plus qu'un vieux mot dépourvu de ſens, incapable de produire aucun être organiſé. La formation du plus petit des inſectes, d'un moucheron ſi bien proportionné dans toutes ſes parties, n'eſt pas plus le réſultat d'un mouvement confus ou d'un arrangement fortuit, que celle d'un éléphant. La mouſſe, ainſi que le chêne, eſt l'enfant de la nature ; & la putréfaction n'eſt qu'un principe deſtructeur. Aujourd'hui le bled, l'orge, l'avoine, ne ſont plus capa-

on parvienne à le croire. Et d'ailleurs, nous serons bien forts, quand nous aurons parlé de l'énergie de la nature, de son laboratoire secret, de ses filières, &c. &c.; quand, de la croyance générale, nous aurons appelé si hautément à l'expérience *; que nous aurons tout ramené à la Physi-

bles de produire de mauvaises herbes dans un champ. On n'en accuse que les graines superflues mêlées avec les semences ou transportées par les vents, & les terres surchargées de racines inutiles. Les insectes, ainsi que les plantes, deviennent le produit nécessaire d'autres végétaux ou animaux de même espèce. La nature, aussi avare dans la dépense, qu'elle est magnifique dans l'exécution, soumet à ses loix immuables jusqu'aux plus petites parties de la matière; perpétue constamment les êtres par d'autres êtres semblables: & sa grandeur se reconnoît jusque dans les plus petits objets «. *M. Durande.*

* » Nous n'avons, dit l'auteur de l'Interprétation de la Nature, qu'une expérience lente & une réflexion bornée. Mais » avec ces deux leviers, la Philosophie s'est » proposé de remuer le monde «.

que, que ſi peu de gens ſavent aſſez pour relever nos mépriſes ; que nous aurons placé quelques termes de Géométrie, quelques propoſitions que perſonne n'ignore & que nous aurons appliquées bien ou mal ; que nous aurons équivoqué ſur les infiniment grands & les infiniment petits. Par-là du moins nous aurons fait un étalage d'érudition, qui impoſe preſque toujours ; &, comme c'eſt la prévention qui décide, nous aurons tout fait quand nous aurons prévenu en notre faveur.

Septièmement, la connoiſſance la plus néceſſaire à l'homme, ont très-bien dit les Sages de tous les tems, c'eſt celle de l'homme même ; & c'eſt à nous encore qu'il étoit réſervé de peindre l'homme tel qu'il eſt. Par-là nous lui ôtons les folles eſpérances qui le trompent ſur l'avenir, & l'empêchent de jouir du préſent ; les craintes religieuſes & les vaines terreurs, qui le rendent lâche & puſillanime, qui l'empêchent de ſe délivrer de la vie lorſqu'il commence à s'ennuyer de vivre, qui, par l'idée d'un mal chimé-

rique, le privent souvent d'un bien réel, qui circonscrivent son être & l'usage de ses facultés au lieu de les étendre, qui bornent ses jouïssances & empoisonnent ses plaisirs.

L'homme est une machine mieux organisée peut-être que celles qui l'environnent, mais toujours machine. » Il peut » être comparé * à une harpe sensible qui » rend des sons d'elle-même, & qui se » demande qui est-ce qui les lui fait ren- » dre : elle ne voit pas qu'en sa qualité » d'être sensible, elle se pince d'elle- » même, & qu'elle est pincée & rendue » sonore par tout ce qui la touche «.

» Et qu'on ne dise point ** que c'est » dégrader l'homme que de réduire ses » fonctions à un pur mécanisme; que » c'est honteusement l'avilir que de le » comparer à un arbre, à une végétation » abjecte..... Le philosophe exempt de » préjugés n'entend point ce langage,

* Systême de la Nature, première partie, chap. 7.

** *Ibid.* chap. 12.

» inventé par l'ignorance de ce qui conſ-
» titue la vraie dignité de l'homme. Un
» arbre eſt un objet qui dans ſon eſpèce
» joint l'utile à l'agréable ; il mérite
» notre affection, quand il produit des
» fruits doux & une ombre agréable.
» Toute machine eſt précieuſe, dès
» qu'elle eſt vraiment utile & remplit
» fidèlement les fonctions auxquelles on
» la deſtine «.

O homme ! laiſſe donc ces vaines prérogatives dont te flattoit un ſtupide orgueil, & ſouffre que le Sage te ramène à ta véritable dignité !

L'homme tient ſon rang dans l'échelle des êtres ; il eſt préciſément dans le degré au deſſus de l'Orang Outang *; il a deux facultés **, » la ſenſibilité phyſique & la
» mémoire ; ces deux facultés lui ſont
» communes avec les animaux. Il leur
» eſt ſupérieur ſeulement par la différence

---

* Singes d'une très-grande eſpèce. Voyez Tom. I, les notes (*a*) (*e*), ſur la Lettre XXIV.

** De l'Eſprit. Diſcours I, chap. 1.

» d'organisation ; parce qu'il a dés mains, » par exemple, & non des pattes «; ce qui, comme on le voit assez, ne l'empêche pas d'être lui-même un pur animal, un être purement physique. C'est ce que nous prouverons sans difficulté, en faisant dériver toutes ses facultés intellectuelles & morales, comme on les appelle, de la faculté de sentir & des opérations de la matière.

» Et d'abord vous trouverez * que *sentir* est cette façon particulière d'être remué, propre à certains organes des » corps animés, occasionnée par la présence d'un objet matériel qui agit sur » ces organes, dont les mouvemens ou » les ébranlemens se transmettent au cerveau. Nous ne sentons qu'à l'aide des » nerfs répandus dans notre corps, qui » n'est, pour ainsi dire, qu'un grand » nerf, qui ressemble à un grand arbre, » dont les rameaux éprouvent l'action des » racines communiquée par le tronc...

* Systême de la Nature, première partie, chap. 8.

» Si on nous demande d'où vient à la ma-
» tière la *ſenſibilité* ; nous dirons qu'elle
» eſt le réſultat d'un arrangement, d'une
» combinaiſon propre à l'animal (*u*),
» en ſorte qu'une matière brute & inſen-
» ſible ceſſe d'être brute & inſenſible en
» *s'animaliſant*, c'eſt-à-dire, en ſe com-
» binant avec l'animal. Toute *ſenſation*
» n'eſt qu'une ſecouſſe donnée à nos or-
» ganes ; toute *perception* eſt cette ſecouſſe
» propagée juſqu'au cerveau ; toute *idée*
» eſt l'image de l'objet à qui la ſenſation
» & la perception ſont dues. La *réflexion*

(*u*) » L'animal, comme l'explique bien » clairement le ſavant auteur de l'*Interpré-* » *tation de la Nature*, eſt un ſyſtême de mo- » lécules organiques, qui, par l'impulſion » d'une ſenſation ſemblable à un toucher » obtus & ſourd, que celui qui a créé la » matière leur a communiquée, ſe ſont com- » binées juſqu'à ce que chacune ait rencon- » tré la place la plus convenable à ſon repos «. *Obſcurum per obſcurius*, dit très-bien un auteur moderne : ou en d'autres termes, c'eſt ce que Boileau appeloit *du galimatias double.*

» eſt l'exercice du pouvoir qu'a notre or-
» gane intérieur de ſe modifier lui-même,
» de ſe replier ſur lui même. Le *jugement*
» eſt la faculté qu'a le cerveau de compa-
» rer entre elles les modifications ou les
» idées qu'il reçoit, ou qu'il a le pouvoir
» de réveiller en lui-même, afin d'en dé-
» couvrir les rapports & les effets.

» Les molécules de la matière, qui pro-
» duiſent toutes les opérations de l'enten-
» dement *, peuvent être comparées à
» des dés pipés, c'eſt-à-dire, produiſent
» toujours certains effets déterminés; les
» molécules étant eſſentiellement variées
» par elles-mêmes & par leurs combinai-
» ſons, elles ſont pipées, pour ainſi dire,
» d'une infinité de manières. La tête
» d'Homère ou la tête de Virgile n'ont
» été que des aſſemblages de molécules,
» ou, ſi l'on veut, des *dés pipés par la*
» *nature*, c'eſt-à-dire, élaborés de ma-
» nière à produire l'Iliade ou l'Enéide «.

Toutes ces notions ſur l'entendement

* Syſtême de la Nature, ſeconde partie, chap. 5.

humain ſont claires, nettes, préciſes, & ne ſuppoſent évidemment que du mouvement & de la matière. De même » ce n'eſt qu'une ſecouſſe diſtincte ou la » modification marquée qu'éprouve le » cerveau, qui conſtitue la *conſcience.* On » nomme *eſprit*, *ſageſſe*, *bonté*, *pru-* » *dence*, *vertu*, des diſpoſitions ou des » modifications conſtantes ou paſſagères » de l'organe intérieur qui fait agir les » êtres de l'eſpèce humaine. *L'amour de* » *ſoi* n'eſt qu'une tendance ou direction, » qu'une *gravitation ſur ſoi*, qu'une *force* » *d'inertie*; le *penchant* pour un objet » quelconque, qu'une *attraction* telle » qu'elle eſt répandue dans toute la na- » ture; la *haine*, qu'une *répulſion*: car » c'eſt ainſi que l'attraction rapproche » tous les êtres, lorſqu'ils ſont dans la » ſphère de leur action réciproque; & » la répulſion les ſépare * «.

Ce ſyſtème phyſique, ſi ſimple, ſi lumineux, ſi fécond, explique tout & répond à tout. C'eſt celui de la ſympathie

---

* Syſtême de la Nature. I. part. ch. 8.

& de l'antipathie, ramené à des principes évidens; ce ne ſont plus les qualités occultes de l'ancienne philoſophie, ce ſont les vraies propriétés de la matière (*x*).

(*x*) En effet, tout cela eſt on ne peut pas plus évident. Qu'y a-t-il, par exemple, qui explique mieux ce que nous appelons *ſentir*, que cette façon particulière d'être remué, propre à certains organes des corps animés, & ce grand nerf, qui reſſemble à un grand arbre, dont les rameaux éprouvent l'action des racines communiquée par le tronc? Qu'y a-t-il qui ſe reſſemble davantage que la *ſecouſſe* donnée à mes *organes* & la *ſenſation* qu'elle me fait éprouver? que la *ſecouſſe* propagée juſqu'à mon *cerveau*, & la *perception* qu'elle occaſionne, que le *repliement de l'organe intérieur ſur lui-même* & ma *réflexion*? Secouſſe, organe, cerveau, matière qui ſe modifie, qui ſe replie, & ſenſation, idée, perception, réflexion; c'eſt exactement la même choſe. Une matière brute & inſenſible, qui, en s'animaliſant, forme la ſenſibilité de l'animal; une harpe qui rend des ſons d'elle-même, qui ſe pince elle-même & ſe demande qu'eſt-ce qui la rend ſonore; une modification de l'organe intérieur, qui

De là il résulte que tout est nécessaire dans l'homme comme dans le reste du monde physique ; qu'en lui, il n'y a point de liberté; que tout y est sujet aux mêmes effets, aux mêmes loix, aux mêmes mouvemens que le reste de la nature : » avec » cette différence cependant * qu'il est mu » par un organe intérieur, qui a ses » loix propres, & qui est déterminé né» cessairement en conséquence des idées, » des perceptions, des sensations qu'il » reçoit des objets extérieurs..... Les » hommes deviennent bons ou méchans, » d'après la manière dont ils agissent

---

forme la prudence; une secousse qui se sent elle-même, qui réfléchit sur elle-même, & qui forme la conscience; quelles lumières & quelle philosophie ! Des dés pipés, des molécules pipées pour former l'*Iliade*; une infinité de molécules qui se pipent les unes les autres par leurs combinaisons : toute une nature qui se pipe, qui est pipée par elle-même : Ah ! s'est écrié un homme de bon sens, quelle piperie que tout cela !

* Syst. de la Nat. I. part. chap. 8.

» les uns sur les autres * «. Tout ceci équivaut à une démonstration ; & rien sur-tout ne me paroît mieux imaginé que cette doctrine de *l'organe intérieur*. Elle porte avec elle, pour caractères essentiels, la clarté, la simplicité, & la précision.

Si l'homme n'est pas libre, il n'y a point pour lui de bien & de mal moral, point de vice ni de vertu : & dès-lors tous les fers sont rompus, toutes les entraves sont brisées ; l'homme n'a plus qu'à suivre son penchant, qui d'ailleurs le détermine nécessairement. Aussi ne pouvons-nous trop élever les passions. Nous leur donnerons en toute rencontre l'avantage sur la froide & imbécille raison ; nous les présenterons, comme le mobile des grandes actions & la source unique du vrai bonheur. » Ce sont les passions for-» tes qui font exécuter les actions cou-» rageuses **, & concevoir ces idées, qui

* Oui ; c'est-à-dire, en proportion de leur masse & de leur distance.

** De l'Esprit.

» font l'étonnement & l'admiration de
» tous les siècles. J'entends par passion
» forte, une passion dont l'objet soit si
» nécessaire à notre bonheur, que la vie
» nous soit insupportable sans la posses-
» sion de cet objet * «.

Et après tout, ** » si nous examinons
» les choses sans prévention, nous trou-
» verons que la plupart des préceptes
» que la Religion, ou que sa Morale fa-
» natique & surnaturelle donne aux
» hommes, sont aussi ridicules qu'im-
» possibles à pratiquer. Interdire les paf-
» sions aux hommes, c'est leur défendre
» d'être hommes; conseiller à une per-
» sonne d'une imagination emportée de
» modérer ses désirs, c'est lui conseiller

* Il est vrai que la soif de l'or, l'ambition, le désir de la vengeance, l'amour de la volupté, toutes les passions en un mot, portées à un certain excès, sont bien propres à faire produire de grandes & belles choses.

** Systême de la Nature, première part. chap. 17.

» de changer ſon organiſation, c'eſt ordonner à ſon ſang de couler plus lentement; dire à un homme de renoncer » à ſes habitudes, c'eſt vouloir qu'un » citoyen, accoutumé à ſe vêtir, con» ſente à marcher tout nu (y) «.

Ici cependant, & lorſqu'il eſt queſtion de vérités qui ont rapport aux mœurs, il pourroit ſuffire, dans de certains cas, de poſer les principes ſans en tirer les conſéquences. Que dis je? Il ſeroit peut-être encore néceſſaire, pour adoucir aux ieux du vulgaire une doctrine ſi relevée & ſi

(y) Il n'eſt perſonne, qui, avec un peu de ſens & de droiture, n'ait horreur d'un pareil langage & n'en reconnoiſſe l'abſurdité. Hélas! à quoi eſt-il bon, qu'à excuſer tous les vices, à autoriſer tous les crimes, & à étouffer ſans retour le cri de la raiſon & de la conſcience? Oppoſons à de ſemblables maximes ce qu'a dit dans un endroit M. Rouſſeau: » Je me crois moins coupable en me » reprochant mes fautes, qu'en m'efforçant » de les juſtifier; & je regarde comme le » comble du crime, de vouloir en ôter les » remords «.

contraire à ses préjugés, d'inviter fortement les hommes à la vertu; de déclamer contre leurs vices; de leur faire sentir combien ils se sont détournés des sentiers de la vérité & du bonheur; de leur parler de l'honnêteté, de la bienfaisance, de l'empire des mœurs & de la sagesse.

Je ne vois en tout ceci qu'une difficulté; c'est la contradiction qu'on pourroit trouver entre nos principes & nos raisonnemens. Si tout est nécessaire, nous dira-t-on, si l'homme est lui-même sous l'empire de la nécessité; pourquoi faire un livre pour l'éclairer? Il est ce qu'il doit être; des causes nécessaires ont amené son état actuel, & toujours pour le bien de la grande famille, pour le maintien du tout, auquel la nature, qui soumet toutes les forces, toutes les essences, tous les êtres, est essentiellement forcée de tendre; il est comme tout le reste, dans l'ordre de la nature, où tous les êtres ne font que suivre les loix qui leur sont imposées. Ce sont les essences des choses *

* Syst. de la Nat. I. partie, chap. 12.

qui ont amené ſes idées, ſes vûes, ſes penchans, & juſqu'à ſa religion que vous voulez détruire. La nature eſt-elle donc contraire à elle-même ? Prétendez-vous contrarier vous-même ſon ouvrage, ſous prétexte de le rétablir ? L'homme, qui n'a point de mouvemens ſpontanés, qui n'eſt point libre, peut-il ſe dépraver lui-même ? La nature ſe déprave-t-elle ? Empêcherez-vous d'ailleurs la pierre d'être peſante, le feu de brûler, l'homme d'être méchant, ſi par ſon tempérament & ſon organiſation il eſt néceſſité à l'être ? » Il » eſt dans l'ordre que le méchant nuiſe, » parce qu'il eſt de ſon eſſence de nuire «. Pourquoi donc, & à quoi bon tant d'inſtructions, d'exhortations, d'éloquentes déclamations ? Inſtruiſez la pierre qui tombe, & invitez-la à ſuſpendre ſa chute; reprenez le feu qui brûle, & exhortez-le à réprimer ſon activité. Si l'homme eſt un être purement phyſique, quel plus grand pouvoir prétendez-vous ſur lui ?

A tout cela cependant il y a une réponſe, & la voici. La même néceſſité qui vous force à être bon ou méchant, me

contraint à vous exhorter, à vous éclairer, à vous reprendre, à faire un bon ou un mauvais livre. Nous avons tous raiſon, puiſque nous ſommes tous ſous le fatal empire de la nature & de la néceſſité.

Au reſte, il eſt aiſé de ſentir * » combien nos principes ſont les ſeuls qui » puiſſent donner à la Morale une ſolidité inébranlable.... Il ne s'agit que de » la fonder, ainſi que nos devoirs, ſur la » nature de l'homme, ſur les rapports » ſubſiſtans entre des êtres intelligens, » qui, chacun de leur côté, ſont amoureux de leur bonheur.... En un mot, » il faut donner pour baſe à la Morale » la néceſſité des choſes «.

C'eſt ainſi que nous pourrons dire avec autorité & avec fruit: ** » Sois bon, » parce que la bonté enchaîne tous les » cœurs.... Sois doux, parce que la douceur attire l'affection.... Sois reconnoiſſant, parce que la reconnoiſſance alimente & nourrit la bonté. Sois mo-

* *Ibid.* II. part. chap. 9.

** *Ibid.* chap. 14.

» deſte, parce que l'orgueil révolte des » eſprits épris d'eux-mêmes. Pardonne les » injures, parce que la vengeance éterniſe » les haines.... Sois retenu, tempéré, » chaſte, parce que la volupté, l'intempérance, & les excès, détruiront ton » être & te rendront mépriſable «.

Toute cette Morale, établie en dernier reſſort ſur notre propre intérêt, porte, comme on le voit aſſez, ſur le ſeul fondement raiſonnable, le ſeul que rien ne puiſſe ébranler (z). On n'aura pas beſoin

---

(z) Non, rien ne l'ébranlera, ce fondement, que le déſir même du bonheur, par lequel on prétend nous *obliger*. Combien de circonſtances où l'intérêt de la vie préſente ſe trouve en oppoſition réelle, ou du moins très-apparente, avec nos devoirs! *Sois reconnoiſſant*, dites-vous, *parce que la reconnoiſſance alimente & nourrit la bonté.* Mais il y a telle occaſion, où je gagnerois plus en un moment à être ingrat, qu'à prétendre me ménager pour la ſuite de nouveaux bienfaits par la reconnoiſſance. Mais encore que devient ce fondement inébranlable de la Morale, ſi je ſuis » aſſez malheureuſement né

de recourir aux chimères théologiques, pour régler ſa conduite dans ce monde

---

pour faire conſiſter mon bonheur à faire le malheur de mes ſemblables «; ſi d'ailleurs j'adopte cette loi fondamentale d'un de nos Sages, » de faire mon propre bien avec le moindre mal d'autrui qu'il eſt poſſible « ? (*Diſcours ſur l'Origine*, &c.) Mais enfin, quant à la règle de mes devoirs, priſe de la nature de l'homme & des rapports ſubſiſtans entre des êtres intelligens, qu'eſt-ce qui déterminera d'une manière préciſe ces rapports : par exemple, les rapports de reconnoiſſance entre celui qui eſt obligé & celui qui oblige; ſur-tout lorſque je lis dans certains écrits, que » l'hiſ- » toire des bienfaiteurs ajouteroit un nouveau » chapitre à celle des tyrans * « : ou bien en-

* M. de la Harpe, dans l'Eloge de Catinat, a mieux dit : Les belles ames trouvent la reconnoiſſance trop » douce pour permettre qu'on les en diſpenſe «. Et c'eſt cependant ce que font, d'une manière plus ou moins directe, la plupart de nos Sages : » Un homme n'oblige, » dit l'un d'entre eux, que parce qu'il ſent du plaiſir à » obliger. Quelle bizarrerie d'imaginer que l'on doit » ſavoir gré à un homme qui eſt fait & organiſé pour » être libéral ! c'eſt, à peu près, comme ſi je le remerciois » quand il va au bal, parce qu'il aime la danſe : ſa folie

viſible. On ſera en état de répondre à ceux qui prétendent que ſans un Dieu il

---

core, les rapports du fils à ſon père; lorſqu'après tout j'entends les philoſophes nous dire, que » l'âge qui amène la raiſon met les » enfans hors du pouvoir paternel, & les rend » maîtres d'eux-mêmes; que l'obligation » de leur être ſoumis n'eſt que pour le tems » où les enfans ſont dans un état d'ignorance » & d'ivreſſe « * ?

Hélas! on prétend ſe paſſer de Dieu dans le moral comme dans le phyſique; & ſans Dieu, ſans la Religion, tout porte exactement ſur rien. O que la philoſophie qui poſe Dieu pour principe, eſt une bien plus ſage & plus douce philoſophie!

» eſt de vouloir obliger, ou c'eſt la vanité qui le fait » agir «.

* » Quelle foibleſſe, s'écrie un de ces Philoſophes, de » pleurer la mort d'un père! Sa mort eſt comme celle » de tout autre individu; c'eſt une ſuite néceſſaire de » l'arrangement de l'univers. Un père, en donnant la » vie à ſon fils, n'a penſé qu'à lui-même & à ſes plai» ſirs: lui tenir compte de ce prétendu bienfait, c'eſt le » remercier de ſes ſoupers voluptueux & des liqueurs » excellentes qu'il a bues «. Pères tendres! qui avez déſiré ſi ardemment de revivre dans d'autres vous mêmes; vous voilà bien payés des ſoucis, des alarmes, des travaux, & des veilles que vous ont coutés vos enfans!

ne peut y avoir de Morale (*aa*). La nôtre, étant priſe de la néceſſité des choſes, a encore un autre avantage; dans les maux de la vie, elle nous conſole efficacement. *Nous ſouffrons*, pouvons-nous dire avec les plus doux ſentimens de confiance & de réſignation, *parce qu'il eſt de l'eſſence de quelques êtres de déranger l'économie de notre machine* *.

Huitièmement, enfin, pour la perfec-

(*aa*) » Un incrédule, d'ailleurs heureuſement né, dit M. Rouſſeau, ſe livre aux » vertus qu'il aime; il fait le bien par goût » & non par choix. Si tous ſes déſirs ſont » droits, il les ſuit ſans contrainte : il les » ſuivroit de même, s'ils ne l'étoient pas; » car pourquoi ſe gêneroit-il ? Mais celui » qui reconnoît & ſert le Père commun des » hommes, ſe croit une plus haute deſtination; l'ardeur de la remplir anime ſon zèle; » &, ſuivant une règle plus sûre que ſes penchans, il ſait faire le bien qui lui coute, & » ſacrifier les déſirs de ſon cœur à la loi du » devoir «.

* Syſtême de la Nature, première partie, chap. 12.

tion

tion du grand œuvre que nous entreprenons, il nous reste à ôter aux hommes le joug onéreux de la société civile, & sur-tout à les tirer du dur esclavage où les retiennent la puissance & la politique des Souverains.

A l'égard de la société *, » il est impossible d'imaginer pourquoi, dans l'état primitif, un homme auroit plutôt » besoin d'un autre homme, qu'un singe » ou un loup de son semblable «. Il faut donc, s'il se peut, ramener tous les peuples à cet état où nos bons aïeux ne connoissoient ni les nœuds du mariage, ni les liens du sang. » Leurs unions se formoient au hazard...., ils se quittoient, » avec la même facilité. La mère allaitoit » d'abord ses enfans pour son propre be-

* Voyez le *Discours sur l'Origine*, &c. Au reste, en citant ici ce *Discours*, on n'a pas prétendu en mettre l'auteur dans la même classe que l'auteur du *Systême de la Nature*; il a trop bien prouvé, dans plusieurs endroits de ses écrits, qu'il croyoit au moins à Dieu & à la vertu.

» ſoin ; puis l'habitude les lui ayant ren-
» dus chers, elle les nourriſſoit enſuite
» pour le leur : ſi-tôt qu'ils avoient la force
» de chercher leur pâture, ils ne tardoient
» pas de quitter la mère elle-même......,
» ils en étoient bien-tôt au point de ne
» pas même ſe reconnoître les uns les
» autres. Heureux état ! Il ſemble que
» le genre humain étoit fait pour y reſter
» toujours, & que cet état eſt la véritable
» ſageſſe du monde... Le fer & le bled
» ont civiliſé les hommes & perdu le
» genre humain «. Dans ſa première origine, avec cette manière de vivre ſimple & ſolitaire, il n'avoit point à réfléchir, à raiſonner ; il n'étoit fait que pour ſentir ; & j'ôſe preſque aſſurer, que l'état de
» réflexion eſt un état contre nature, &
» que l'homme qui médite eſt un animal
» dépravé (*bb*) «.

(*bb*) Ce n'eſt pas tout-à-fait dans les mêmes termes que s'en explique ailleurs M. Rouſſeau lui même, lorſque, dans un endroit du Contrat ſocial, il dit en contrariant un peu ſon Syſtême : » Le paſſage de l'état

Mais enfin si les liens de l'habitude sont trop forts, si le préjugé est trop enra-

---

» de nature à l'état civil, produit dans l'hom-
» me un changement très-remarquable, en
» substituant la justice à l'instinct... Ses fa-
» cultés s'exercent & se développent; ses idées
» s'étendent; ses sentimens s'ennoblissent;
» son ame s'élève à tel point, que, si les abus
» de cette condition nouvelle ne le dégradoient
» souvent au dessous de celle dont il est sorti,
» il devroit bénir sans cesse l'instant heureux
» qui l'en arracha pour toujours, & qui, d'un
» animal stupide & borné, fit un être intelli-
» gent & un homme «.

Il est triste que ce qu'on a cité plus haut soit sorti de la même plume, qui, sur d'autres objets, nous a tracé de si sages maximes; & qu'un homme qui a dit tant de choses bonnes & utiles, mieux que qui que ce soit n'eût pu les dire, ait donné prise sur lui par tant d'endroits.

C'est ainsi, au reste, que s'exprime à son sujet l'auteur d'une Lettre qu'on a insérée, si je ne me trompe, dans une édition de ses Œuvres. » M. Rousseau ne nous a pas
» appris à quoi peuvent servir ses systêmes,

ciné, s'il ne nous eſt pas poſſible d'arracher les hommes à cette dépravation,

---

» & quel a été ſon but en écrivant. J'ai » écrit, dira t-il, pour donner aux Génevois de fortes raiſons d'aimer leur Gouvernement; pour leur inſpirer l'humanité, » l'amour de la Patrie & de la liberté, & l'obéiſſance aux Loix.

» Je crois donc entendre M. Rouſſeau parlant ainſi à ſes concitoyens: Aimez votre » Gouvernement, car l'homme auroit beaucoup mieux fait de n'en point établir. Aimez vos ſemblables; car nous avons eu » tort de ſortir de cet état ancien où nous » n'aimions que le repos, une femelle, & la » nourriture. Aimez votre Patrie, puiſqu'il » eſt vrai que nous devrions n'en avoir jamais » eu d'autre qu'une caverne ou le pied d'un » arbre. Soyez libres, attendu que nous ſommes à plaindre de n'être pas dépendans d'un » lion ou d'un ours, qui nous auroit fait fuir » devant lui. Enfin obéiſſez aux Loix, puiſque » vous étiez faits pour n'obéir à aucune «. Si les hommes n'avoient pas de meilleures raiſons pour être bons citoyens, qu'aurions-nous droit d'en attendre?

Eh, pourquoi faut-il que l'*égoïque* manie

à cette contrainte, auxquelles les a réduits la société civile qui les a si fort rapprochés ; il faut du moins tout oser & tout dire, pour rompre les fers honteux que forgent aux nations ceux qui les gouvernent. Et n'est-il pas bien étrange * que » l'homme se soit soumis sans réserve à » des hommes comme lui, que ses pré- » jugés lui firent reconnoître comme des » êtres d'un ordre supérieur, comme des » dieux sur la terre «... ? C'est le triste effet de l'ignorance. » C'est faute de con- » noître sa propre nature, sa propre ten- » dance, ses besoins & ses droits, que » l'homme en société est tombé de la » liberté dans l'esclavage : il méconnut

---

d'avoir son systême à part, ait enlevé à la vérité le mortel le plus propre à la peindre en traits de feu, & à la graver dans tous les cœurs ? Nous osions presque espérer qu'il y reviendroit un jour : il eût été sans doute une de ses plus belles conquêtes ; mais, à coup sûr, il eût reçu d'elle plus d'honneur encore qu'il n'eût pu lui en faire.

* Systême de la Nature, première partie, chap. 1.

» ou se crut forcé d'étouffer les désirs de » son cœur, & de sacrifier son bien-être » aux caprices de ses chefs... Ils profi- » tèrent de l'erreur de l'homme pour l'as- » servir, le corrompre, le rendre vicieux » & misérable «.

C'est donc contre eux qu'il faut déclamer avec une nouvelle force & un noble enthousiasme. Il faut souffler l'esprit républicain dans les monarchies : armer, par nos écrits & nos discours, les sujets contre leurs princes : faire la guerre aux rois de la terre, comme aux dieux du ciel : briser le sceptre dans leurs mains * : » rendre à la société le pouvoir de révo- » quer celui qu'elle accorde à ses Souve- » rains, à ses Législateurs, à ses Magis- » trats, à ses Représentans, quand son » intérêt l'exige ; de changer la forme de » son gouvernement *(cc)* ; d'étendre ou

---

* Systême de la Nature, première partie, chap. 9.

(cc) » Les Gouvernemens peuvent se dissoudre, est-il dit dans l'Encyclopédie, quand les Puissances législatives ou exécutrices agis-

» de limiter le pouvoir qu'elle confie à
» ses chefs, sur lesquels elle conserve
» toujours une autorité suprême, dont
» elle ne peut se dessaisir (dd) «.

---

sent par la force au delà de l'autorité qui leur a été commise «. Au mot *Gouvernement.*

Eh, que nos Sages nous disent donc par quelle mesure bien exacte on pourra fixer le point précis où ces Puissances auront passé leur autorité, de manière à mériter qu'on les en dépouille ; & qui est-ce qui a droit de déterminer ce point critique, où tout Gouvernement peut se dissoudre ? Qui ne voit que de pareilles maximes assujettiroient bien-tôt tout Etat policé aux caprices d'une multitude effrénée, conduite par des chefs ambitieux, toujours prêts, comme les Tribuns de l'ancienne Rome, à crier contre l'abus de l'autorité & à couvrir leur intérêt personnel du fantôme apparent du bien commun ? Je passe sous silence bien d'autres maximes non moins pernicieuses, auxquelles on peut faire la même réponse, & qui se trouvent consignées dans cette foule d'écrits que l'esprit d'impiété & de révolte ne cesse de répandre parmi nous.

(*dd*) Indépendamment de ce que nous en-

Pour y parvenir, ne craignons pas de dire des Souverains tout le mal que nous

---

ſeigne la Religion révélée, que ces prétendus Sages ne reconnoiſſent pas, & en ſuppoſant même qu'à la prendre dans ſon origine, toute autorité dans les chefs porte eſſentiellement ſur le conſentement & la volonté des membres, il faudroit prouver en effet, que la ſociété, pour ſon propre intérêt & la plus grande aſſurance de ſa tranquillité, n'a pu conſentire, d'une manière expreſſe ou tacite, à s'interdire l'exercice du pouvoir ſuprême, dont l'uſage entraîneroit tant de maux, ſous le prétexte toujours ſpécieux d'un plus grand bien; & à le dépoſer tout entier ſous la garantie des loix, entre les mains du Souverain. *Voyez la lettre LIV, ci-deſſus.*

Plus d'ailleurs on affirmeroit que les lumières naturelles n'ont pu ſuffire, pour produire ce conſentement de la multitude à ſe deſſaiſir de la ſouveraine puiſſance, plus on devroit reconnoître la juſteſſe de cette obſervation de M. Rouſſeau: » Les diſſentions » affreuſes, les déſordres infinis qu'entraîne» roit néceſſairement ce dangereux pouvoir, » montrent plus que toute autre choſe com-

pourrons (*ee*); de les calomnier, s'il le faut, dans nos hiſtoires & aux ieux de

---

» bien les Gouvernemens humains avoient » beſoin d'une baſe plus ſolide que la ſeule » raiſon, & combien il étoit néceſſaire au » repos public que la volonté divine inter- » vînt, pour donner à l'autorité ſouveraine » un caractère ſacré & inviolable, qui ôtât » aux ſujets le funeſte droit d'en diſpoſer. » Quand la Religion n'auroit fait que ce » bien aux hommes, c'en feroit aſſez pour » qu'ils duſſent tous la chérir & l'adopter, » même avec ſes abus (*& il faut ſe ſouvenir qu'on abuſe de tout*), puiſqu'elle épargne » encore plus de ſang que le fanatiſme n'en » fait couler «. *Diſcours ſur l'origine, &c.*

(*ee*) » Suppoſons, dans une Chaire de Paris, un orateur élevé à l'école du Patriarche des Impies du tems, qui débite devant un peuple nombreux cette ſingulière doctrine : » Ecoutez & ſoyez attentifs : Les » Souverains ſont incapables d'aimer, de » connoître, & de récompenſer la vertu. » Leur ſcience eſt d'être injuſtes à la faveur » des loix; leur art conſiſte à opprimer la » terre; ce ſont des Barbares ſédentaires, » des animaux féroces, pour leſquels ceux qui

l'univers; de leur parler à eux-mêmes en instituteurs & en maîtres ; de leur dire

» défendent la Patrie ont la folie de se » faire égorger ; c'est eux qu'il faut punir » personnellement, & non pas les trou» pes qui dévastent les campagnes ; enfin tel » homme qu'il plaira au peuple de mettre » sur le trône, en jouira à plus juste » titre que celui qui l'occupoit par le droit » de sa naissance * «. Si cet orateur trouvoit des auditeurs dociles, je dirois à votre Majesté : O grand Roi ! tremblez pour votre trône ; craignez qu'une main téméraire, enhardie par ces discours séditieux, ne vous enlève la couronne de dessus la tête ; craignez encore.... Mais que dis-je ? Rassurez-vous : la Religion que vous protégez tient un autre langage à vos sujets. *Mes enfans*, leur dit elle, *la puissance de votre Prince vient de Dieu, de qui émane tout pouvoir. Qui résiste aux Puissances, résiste à l'ordre de Dieu même. Vous devez leur obéir, non seulement par crainte, mais encore par devoir* (Rom. c. 13. ℣. 1, 2, 5.). *Rendez à César ce qui ap-*

* Toutes ces horreurs sont répandues dans les Ouvrages de plusieurs de nos Sages, dont les textes ne sont que trop aisés à vérifier.

à tout propos les injures les plus outrageantes ; de les appeler le vulgaire, la populace des rois ; de dégrader leur majesté ; de peindre, d'exagérer par-tout les abus du pouvoir, sans en reconnoître, avec les vils politiques & les froids moralistes, la prétendue nécessité & les avantages ; de saper le trône, & de renverser du même coup l'autel sur lequel il s'appuie.

L'autorité des rois & celle des pontifes se soutiennent réciproquement ; il faut donc frapper en même tems sur l'une & sur l'autre (*ff*). » Les ministres

partient à César, & à Dieu ce qui appartient à Dieu (Marc. 22. 12.). *Soyez donc soumis au Roi, comme dominant surtout ; & à ses Ministres, comme étant envoyés par lui pour protéger le bien & punir le mal : parce que tel est l'ordre de la Providence.* C'est par de telles leçons, ô Roi ! que la Religion établit votre trône dans la conscience même de vos Sujets «. *Dom Jamin.*

(*ff*) J'avoue que ceci, par exemple, me paroît mal-adroit. Nos philosophes se sont trop pressés de confondre les intérêts des

» du Très-Haut *, toujours tyrans eux-
» mêmes ou fauteurs des tyrans, ne crient-
» ils pas ſans ceſſe aux monarques, qu'ils
» ſont les images du Très-Haut.... ? Les
» tyrans & les prêtres n'ont-ils pas com-
» biné avec ſuccès leurs efforts, pour
» empêcher les nations de s'éclaircir, de
» chercher la vérité, de rendre leur ſort
» plus doux & leurs mœurs plus honnê-
» tes « ? Décrions donc à la fois & les rois & les prêtres & les magiſtrats : appelons-les des oppreſſeurs, des brigands,

deux Puiſſances. C'étoit trop d'en vouloir à la fois à Dieu & au monarque, aux miniſtres de la Religion & au miniſtère public : par-là ils les réuniſſent plus fortement encore, au lieu de les ſéparer & de les diviſer; ils leur apprennent à connoître & à craindre leurs plus dangereux ennemis. Il falloit s'attacher uniquement à déraciner toute idée de Religion dans l'eſprit des peuples, & bientôt après les peuples ſe ſoulevant contre l'autorité, l'anarchie ſeroit venue toute ſeule. O Philoſophie ! quelle révolution tu nous préparois, ſi tu n'euſſes pas laiſſé tomber le maſque ſi promptement !

* Syſt. de la Nat. II. partie, chap. 9.

des insensés, des fourbes, des méchans *(gg)*; & nous au contraire, nous prouverons que l'esprit philosophique est le grand pacificateur des Etats, & que nous sommes les sages par excellence & les amis de la vérité.

(gg) C'est ainsi que dans une Brochure très-philosophique, en même tems qu'on sonnoit le tocsin contre les ministres de la Religion, on appeloit les magistrats, avant leur rétablissement, des *assassins*, justement punis de s'être montrés les ennemis des philosophes, & d'avoir *vendu* aux prêtres *le sang de l'innocent*, en sévissant contre le gentilhomme d'Abbeville, dont tout le crime, il est vrai, étoit d'avoir si publiquement & si indignement outragé la Religion. Je ne citerai pas le libelle qui renferme ces invectives, par égard pour le nom respectable sous lequel ses partisans ont osé le répandre. Tout ce que je peux dire de cet écrit, c'est qu'en déclamant contre le fanatisme, il est lui-même un modèle de prévention, de fanatisme, & de fureur. L'auteur, comme on l'a très-bien observé, y attribue par-tout à la Religion, ce qui est l'ouvrage des passions que la Religion condamne.

Au bas du Projet, le Comte reprend & continue ainsi :

O mon père ! quelle sageſſe que la leur! ou plutôt, quels monſtrueux excès ! & quelle frénéſie ! il n'y a donc plus rien de ſacré pour la nouvelle Philoſophie ! Voilà donc réunis ſous un même point de vue, les ſyſtêmes que j'adoptois, & les moyens dont ces amis de la vérité ſe ſervent pour les répandre ! Voilà tous les délires que leurs paſſions enfantent, & qu'ils mettent à la place des clartés vives & pures que la Religion nous préſente ! L'expoſition même qu'ils nous font de leurs dogmes inſenſés & pervers, dégagée de toutes les précautions dont ils uſent pour les adoucir, de tout l'étalage qu'ils emploient pour les faire valoir, ne ſuffiroit-elle pas pour les réfuter ? Le Chriſtianiſme a ſes preuves, en même tems qu'il a ſes myſtères ; mais eux, que nous offrent-ils ? Des myſtères ſans preuves, accompagnés de plus grandes abſurdités. La matière & le mouvement formant de toute part des chef-d'œuvres par des

combinaisons que rien ne produit, que rien ne combine, si ce n'est une aveugle & fatale nécessité; des effets sans cause proprement dite; une nature par-tout en contradiction avec elle-même; des suppositions toutes gratuites; des définitions arbitraires posées en principes; des organes de nos sensations, de nos perceptions, confondus avec la sensation & la perception qu'ils occasionnent; toute vérité morale anéantie; toutes les passions mises en liberté; l'homme réduit à vivre dans les forêts comme les animaux dont il fait seulement la plus noble partie, ou, selon quelques-uns, la partie la plus dépravée, la confusion à la place de l'ordre, & l'anarchie substituée à l'autorité civile & à la sagesse du Gouvernement: c'est donc là à quoi se réduit toute leur doctrine! la fausseté dans le caractère & les démarches; la hauteur dans les enseignemens & les procédés; l'ironie, l'invective ou la séduction dans le langage; la bizarrerie, l'affectation dans les mots; l'entortillement & l'enflure dans les pensées; l'enthousiasme & le délire dans

l'imagination ; la hardiesse & l'inconséquence dans les raisonnemens ; la tyrannie dans ses opinions, tout en prêchant le tolérantisme ; par-tout les cabales, le manège & l'intrigue, l'audace ou la singularité, une charlatanerie perpétuelle ; voilà sur quoi se fondent leurs succès : & ils ont pu faire des dupes ! & ils ont pu trouver de la considération & du crédit ! & ils n'ont pas encore révolté contre eux le genre humain ! Ah ! en effet, le genre humain est donc bien stupide & bien dépravé ! Mais que dis je ? leur secte est si peu nombreuse, malgré leur prétendu triomphe & leurs clameurs ! elle se décrédite si heureusement de jour en jour * !

* Il n'est pas étonnant que, dans l'esprit des gens sensés & raisonnables, les philosophes soient tombés dans un si grand discrédit & une sorte de mépris. A quoi s'est terminée en dernier ressort leur Philosophie ? On ne sauroit trop le redire : après de grandes promesses, ils n'ont offert que des paradoxes ; ils ont tout réduit en problême ; ils se sont élevés contre toute autorité ; ils ont détruit tous principes, & étouffé dans les cœurs

Encore quelques ouvrages dans le goût de celui qu'ils propoſent, dans le genre

---

tout germe de ſageſſe & de vertu ; ils ont flétri tout mérite ; ils ont répandu le fiel & les injures ; ils ont employé l'intrigue & la cabale, la ſatire & la calomnie ; ils ſe ſont mordus & déchirés les uns les autres ; ils ont multiplié, dans leurs ouvrages comme dans leurs entretiens, les images licencieuſes & les propos indécens ; ils ont dégradé les talens, ruiné le goût, corrompu les mœurs ; ils ont flatté baſſement les protecteurs, & déclamé contre les protégés, lorſqu'eux-mêmes ne l'étoient pas : ils ont écrit pour la liberté de la Preſſe, lorſqu'il étoit queſtion de répandre librement leurs opinions, de détruire la Religion & le Gouvernement ; & ils ont crié contre elle, lorſqu'on a entrepris de leur répondre & de les démaſquer : ils ont publié ſur les toits leurs erreurs, dès qu'ils ſe ſont ſentis ſoutenus & encouragés ; & ils ſe ſont honteuſement rétractés, quand ils ont eu peur : ils en ont impoſé aux ſimples par le ton équivoque qui régnoit dans leurs écrits ; tandis qu'ils imbiboient, du venin de la ſéduction & de l'erreur, ceux qui, plus au fait de leur langage, avoient le don

qu'ils ont essayé avec tant de témérité ;
& l'illusion se dissipera entièrement : avec

---

de les entendre : ils ont eu l'imagination vive, ardente, la tête chaude, & le cœur froid, inaccessible à la compassion, à l'amitié pure, à l'amour de l'ordre & de la vertu, à un tendre intérêt pour le bonheur des autres hommes : la sensibilité de l'égoïsme a fait mourir en eux le sentiment. Ils ont affecté quelquefois, il est vrai, les grands mots d'honnêteté, de mœurs, de bienséance ; ils ont parlé le langage hypocrite du zèle, de l'humanité, de la bienfaisance ; ils en ont fait sonner bien haut quelques œuvres apparentes : & ceux qui ont vécu dans leur intimité, qui ont entendu entre eux leurs discours, qui ont suivi de l'œil leurs démarches, que des circonstances particulières ont associés pour un tems à leurs travaux, à leur conduite, à leurs erreurs, n'ont apperçu en eux que déraison, que désordre, qu'emportement, qu'indifférence pour leurs semblables, & qu'un amour exclusif de leurs folles inventions, de leur gloire, de leur intérêt, & de leurs plaisirs. Le Public lui-même s'est désabusé sur leur compte ; & comme l'a si bien dit un de leurs plus célèbres antagonistes, » on a

un peu de droiture & de principes dans ceux qui les lisent, non, je ne voudrois que leurs livres pour achever de les décrier.

Mais les principes sont si rares! on se laisse si aisément séduire! Aussi, mon père, je viens de donner ma clef à Veymur, pour qu'il brûle sans pitié tous les ouvrages de cette nature que j'avois pris soin de recueillir. Eh, de quel malheur ne serois-je pas la cause, si, pendant ma vie ou après ma mort, quelques-uns de ces livres tomboient par ma faute entre les mains d'un infortuné (*a*)! un accès de fureur, une mort violente seroit le triste fruit qu'il retireroit de cette lecture; &

» compris enfin que ces sirènes perfides ne
» cherchoient à flatter les hommes par leurs
» chants, que pour les conduire à des écueils
» & se repaître du spectacle de leurs nau-
» frages. Les breuvages qu'ils présentoient
» n'ont paru propres, comme ceux de Circé,
» qu'à changer en brutes ceux qui seroient
» assez imprudens pour en approcher les
» lèvres ».

C'est ainsi encore qu'un auteur, également

en les brûlant, je la lui aurois épargnée. Ah ! quel fléau pour l'humanité, que nos Sages, si, selon la réflexion que vous en avez faite, la nature n'avoit mis dans le cœur des hommes cet instinct moral, qui combat avec force leurs dogmes impies ; & si d'ailleurs ils ne finissoient par se combattre & se détruire eux-mêmes ! Quelle perte pour nous que celle de la Religion, s'ils avoient pu réussir à nous la ravir pour toujours * ! Hélas ! sans elle, nulle

---

célèbre par les coups qu'il leur a portés, a peint la fausse Philosophie de nos jours ; » C'est une Philosophie à qui rien n'est sacré, » & qui ne cesse de signaler son fanatisme par » de nouveaux excès ; une Philosophie contre » laquelle, dans tous les Etats de l'Europe, les » ministres des Loix sont forcés de s'élever ; » enfin une Philosophie séditieuse & meurtriè» re, qui sape à la fois les fondemens de tous » les autels, de tous les trônes, & dont les » maximes pernicieuses, si par malheur elles » étoient généralement répandues, feroient de » la société un repaire de brigands & de crimes «. *M. Palissot, t. 6, p. 412 de ses œuvres.*

* » Cette Religion auguste, qui présente

croyance à laquelle on puisse se fixer ; nulle félicité à laquelle on puisse s'attendre, & encore moins à laquelle on puisse s'arrêter : on est entraîné par une pente rapide ; on va de désirs en désirs, de jouïssance en jouïssance, se perdre dans tous les excès, & s'abîmer le plus souvent dans toutes les horreurs de l'infortune & du désespoir. On perd de vue

---

» à nos esprits des vérités éternelles & des » intérêts si grands, gémissante aujourd'hui » & presque foulée aux pieds, trouve partout les talens & les Lettres armés contre » elle. L'humanité, qui n'est grande que par » la Religion, réunit tous ses efforts pour » briser elle-même le seul appui qui la soutienne. Quel est donc l'espoir frivole de » tous ces hommes audacieux ? Leurs efforts » sont impuissans : ce tronc sacré peut être » courbé par l'orage ; mais appuyé sur des » racines inébranlables, il ne peut jamais être » renversé. De nouvelles attaques ne font » qu'annoncer de nouvelles victoires «. Ainsi a parlé M. Thomas dans ses *Réflexions Philosophiques & Littéraires sur le Poëme de la Religion naturelle*. Voyez ci-dessus la fin de la note (d) sur la Lettre LVIe.

tout ce qu'il y a de plus consolant; pour ne se réserver d'autre espoir que le néant, & d'autres motifs de résignation que la dure loi de la nécessité : tandis que dans la Religion tout porte à la modération, à la tempérance, à la sagesse; tout concourt à entretenir l'égalité d'ame, le contentement, & la paix, au sein même des souffrances; tout nous soutient, nous anime, nous console, & nous conduit au bonheur.

Vous croiriez, me disiez-vous, mon père, à la Religion chrétienne, à ne l'envisager que par son rapport à la vertu; & moi, j'y croirois aujourd'hui, à ne l'envisager que par son rapport avec la véritable félicité.

Nos philosophes, pour mieux jouir, s'ôtent les plus sûrs moyens d'être heureux. Ils s'ouvrent une source intarissable de chagrins & de peines; & l'unique remède qu'ils préparent à leurs maux, est de se délivrer de la vie. Mais dans leurs principes mêmes, sont-ils donc bien certains qu'il n'y ait rien au delà? Eh quoi! la nature, si prévoyante en apparence &

si sage dans sa marche, tout aveugle qu'on la suppose dans le principe de ses opérations ; cette nature, qui a réuni tous les hommes dans le penchant uniforme à admettre de certains principes, comme nécessaires au maintien de l'ordre & de la société ; qui leur a donné universellement les notions du bien & du mal moral ; qui leur a imprimé l'idée, le sentiment de l'immortalité ; qui déjà même a uni si heureusement ici-bas le trouble & les remords au vice, la paix & le contentement à la vertu ; ne pourroit-elle pas aussi, par ses combinaisons diverses, avoir fait un paradis pour les bons, & un enfer pour le matérialiste, pensant comme il pense, agissant comme il agit ? Et n'y auroit-il pas en effet moins de difficulté à le présumer, qu'il n'y en a à croire avec ces faux Sages que tout ce que je vois de si bien enchaîné, de si bien ordonné dans l'univers, a été produit seulement par une fatale nécessité?



NOTE.

PAGE 547.

(a) *Eh, de quel malheur ne serois-je pas la cause, si, pendant ma vie ou après ma mort, quelques-uns de ces livres tomboient entre les mains d'un infortuné ! &c.* Rien ne prouve mieux les funestes suites que peut entraîner la lecture de tous ces livres impies, de tous ces ouvrages faussement philosophiques de nos jours, qu'une anecdote tirée des papiers Anglois Américains.

» Le 11 Décembre, au soleil levant, il s'est passé à Wetherfield un évènement de l'espèce la plus étrange & la plus étonnante; William Béadle, né au midi de l'Angleterre, & qui a résidé vingt ans en Amérique, & près de dix à Wetherfield, avoit épousé à Ferfield une femme aimable & d'une bonne famille; il en avoit eu quatre enfans dont il dirigeoit lui-même l'éducation avec un soin extrême, & il paroissoit être tout à la fois un excellent père & un bon mari : les affaires de commerce déclinant depuis quelques années, il se livra à la lecture, & malheureusement il goûta de préférence les livres qui ont été faits contre la Religion; il en adopta tous les principes,

cipes, écarta toute idée du bien & du mal moral, & regarda les hommes comme de simples machines ; il se crut en droit de disposer de sa vie & de celles de sa famille ; on a trouvé dans ses papiers, & dans plusieurs lettres écrites à des personnes de sa connoissance, peu de jours avant sa mort, qu'il y avoit trois ans qu'il s'occupoit de la funeste catastrophe, à laquelle il a procédé avec la plus grande réflexion. Au lever du soleil, il envoya sa domestique, la seule personne de sa maison qui ait survécu, porter une lettre dans le voisinage, à un ami auquel il annonçoit son horrible résolution, en lui déclarant qu'avant qu'il en eût achevé la lecture, il seroit avec sa femme & ses enfans dans un état plus heureux : il le prioit de prendre avec lui deux personnes, de venir à sa maison sans a'armer ses voisins, & d'apporter autant de tranquillité d'esprit qu'il en avoit lui-même. A la réception de cette lettre, l'ami vola ; mais il étoit trop tard ; le malheureux avoit employé le poignard, la hache, & le pistolet, il s'étoit servi des premières armes pour détruire sa famille, & il avoit tourné la dernière contre lui. Il y avoit quelques semaines qu'il gardoit ces instrumens meurtriers dans sa chambre, sous prétexte qu'il en avoit besoin pour

ſ[illegible] défendre des voleurs. C'eſt avec le plus [illegible] ſecret, & ſans avoir été pénétré par [illegible] ce fût, qu'il a mis fin à la vie d'une [illegible] aimable au milieu de ſa carrière, & [illegible] de quatre enfans commençant la leur, [illegible] l'aîné avoit douze ans, & dans le tems qu'ils dormoient paiſiblement. Il paroît, par pluſieurs circonſtances, qu'avant qu'ils allaſſent au lit, il leur avoit donné de l'opium ; il a terminé cette ſanglante tragédie en ſe tuant lui-même. On liſoit dans une de ſes lettres qu'il avoit écrite auparavant : *C'eſt par humanité, c'eſt par tendreſſe, car aucun père ne fut auſſi ſenſible que moi, que je prépare la mort de ſix perſonnes.* Le Juré, après une enquête, a condamné ſa mémoire ; ſon corps a été expoſé à l'opprobre public, & jeté à la voirie ; on a enterré ſa femme & ſes enfans avec décence ; les cœurs humains & ſenſibles ont verſé des larmes ſur le ſort de cette famille, & déploré les funeſtes principes qui ont fait un barbare d'un homme, qui, avant ſon égarement, avoit mérité l'eſtime de ſes concitoyens ».

Fin de la première Partie.

TABLE

DES LETTRES

DU PREMIER VOLUME,

Et des principales Matières qu'elles renferment.

Fin de la Table du premier Volume.

TABLE
DES LETTRES
DU SECOND VOLUME.

Fin de la Table du second Volume.

TABLE DES LETTRES

DU TROISIEME VOLUME.

Fin de la Table des Lettres.

TABLE ALPHABÉTIQUE.

Le chiffre Romain marque le Tome ; les chiffres Arabes marquent les Pages ; l'n renvoie à la Note au bas des pages, & lorsqu'elle est suivie d'une lettre italique, elle désigne une des Notes qui sont à la fin des Lettres. On n'a cité qu'un très-petit nombre de noms propres, & seulement pour les choses nécessaires, afin de ne pas donner trop d'étendue à cette Table. On a souvent mis & suiv. *pour* & suivantes.

A.

B.

C.

D.

E.

I.

L.

M.

O.

P.

R.

S.

T.

V.

Fin de la Table alphabétique des trois premiers Volumes.

